COLLECTION

COMPLÈTTE

DES ŒUVRES

DE

M. DE CRÉBILLON LE FILS.

COLLECTION
COMPLETTE
DES ŒUVRES
DE
M. DE CRÉBILLON LE FILS.

TOME TROISIEME.



LONDRES.

M. DCC. LXXIX.

A 59-1706
V.3

LE SOPHA,

CONTE MORAL.

INTRODUCTION.

IL y a déja quelques ſiecles qu'un prince nommé Schah-Baham regnoit ſur les Indes. Il étoit petit-fils de ce magnanime Schah-Riar, de qui l'on a lu les grandes actions dans les Mille & une Nuit, & qui, entr'autres choſes, ſe plaiſoit tant à étrangler les femmes, & à entendre des contes : celui-là même, qui ne fit grace à l'incomparable Schéhérazade, qu'en faveur de toutes les belles hiſtoires qu'elle ſavoit.

Soit que Schah-Baham ne fût pas extrêmement délicat ſur l'honneur, ſoit que ſes femmes ne couchaſſent point avec leurs Negres, ou (ce qui eſt pour le moins auſſi vraiſemblable) qu'il n'en fût rien, il étoit bon & commode mari, & n'avoit hérité de Schah-Riar, que ſes vertus & ſon goût pour les contes. On aſſure même, que le recueil des contes de Schéhérazade, que ſon auguſte grand-pere avoit fait écrire en lettres d'or, étoit le ſeul livre qu'il eût jamais daigné lire.

A quelque point que les contes ornent l'eſprit, & quelque agréables, ou quelque ſublimes que ſoient les connoiſſances & les idées qu'on y puiſe, il eſt dangereux de ne lire que des livres de cette eſpece. Il n'y a que les perſonnes vraiment éclairées, au deſſus des préjugés, & qui connoiſſent le vuide des ſciences, qui ſachent combien ces ſortes d'ouvrages ſont utiles à la ſociété, & combien l'on doit d'eſtime, & même de vénération aux gens qui ont aſſez de génie pour en faire, & aſſez de force dans l'eſprit pour s'y dévouer, malgré l'idée de frivolité que l'orgueil & l'ignorance ont attachée à ce genre. Les importantes leçons que les contes renferment, les grands traits d'imagination qu'on y rencontre ſi fréquemment, & les idées riantes dont ils ſont toujours remplis, ne prennent point ſur le vulgaire, de qui l'on ne peut acquérir l'eſtime, qu'en lui donnant des choſes qu'il n'entende jamais, mais qu'il puiſſe ſe faire honneur d'entendre.

Schah-Baham eſt un exemple bien mémorable de l'injuſtice des hommes à cet égard. Quoiqu'il fût l'origine de la Féerie, auſſi-bien que s'il eût été de ces tems-là; que perſonne ne connût plus

particuliérement le célebre pays du Ginniſtan, ne fût plus inſtruit ſur les fameuſes Dynaſties des premiers rois de Perſe, & qu'il fût ſans contredit l'homme de ſon ſiecle, qui poſſédât le mieux l'hiſtoire de tous les événemens qui ne ſont jamais arrivés, on le faiſoit paſſer pour le prince du monde le plus ignorant.

Il eſt vrai qu'il narroit avec ſi peu de graces, (choſe d'autant plus déſagréable qu'il narroit toujours) qu'il étoit impoſſible qu'il n'ennuyât pas un peu, ſur-tout n'ayant jamais pour Auditeurs que des femmes & des courtiſans; perſonnes qui, communément auſſi délicates que ſuperficielles, s'attachent plus à l'élégance des tours, qu'elles ne ſont frappées de la grandeur & de la juſteſſe des idées. C'eſt ſans doute d'après ce que l'on penſoit de Schah-Baham dans ſa propre cour, que Scheik-Ebn-Taher-Abou-Faraïki, Auteur Contemporain de ce prince, nous l'a dépeint dans ſa grande hiſtoire des Indes tel qu'on va le voir ci-deſſous; c'eſt à l'endroit où il parle des contes.

Schah-Baham, premier du nom, étoit un prince ignorant & d'une molleſſe achevée. On ne pouvoit pas avoir moins

d'eſprit; &, (ce qui eſt aſſez ordinaire à ceux qui, par cet endroit lui reſſemblent) on ne pouvoit pas s'en croire davantage. Il s'étonnoit toujours de ce qui eſt commun, & ne comprenoit jamais bien que les choſes abſurdes & hors de toute vraiſemblance. Quoiqu'en tout un an, il ne lui arrivât pas une ſeule fois de penſer; à peine en tout un jour, lui arrivoit-il de ſe taire une minute. Il diſoit pourtant de lui modeſtement, qu'à l'égard de la vivacité d'eſprit, il n'y prétendoit pas; mais que pour la réflexion, il ne croyoit pas avoir ſon pareil.

Aucun des plaiſirs qui ſont dépendans de l'eſprit, ne touchoit le Sultan: tout exercice, quel qu'il fût, lui déplaiſoit; & cependant il n'étoit pas déſœuvré. Il avoit des oiſeaux, qui ne laiſſoient pas de l'amuſer beaucoup; des perroquets qui, graces aux ſoins qu'il prenoit de leur éducation, étoient les plus bêtes perroquets des Indes, ſans compter des ſinges auxquels il donnoit une aſſez grande partie de ſon tems; & ſes femmes, qui après tous les animaux de ſa ménagerie, lui paroiſſoient fort propres à le divertir.

Malgré de ſi grandes occupations, &

des plaiſirs auſſi variés, il fut impoſſible au Sultan d'éviter l'ennui. Il n'y eut pas juſqu'à ces contes fameux, objets perpétuels de ſon étonnement & de ſa vénération, & dont il étoit défendu, ſur peine de la vie, de faire la critique, qui à force de lui être connus, ne lui fuſſent devenus inſipides. Il les admiroit toujours, mais il bâilloit en les admirant. L'ennui enfin le ſuivoit juſques dans l'appartement de ſes femmes, où il paſſoit une partie de ſa vie à les voir broder, & faire des découpures; arts pour leſquels il avoit une eſtime ſinguliere, dont il regardoit l'invention comme le chef-d'œuvre de l'eſprit humain; & auxquels il voulut enfin que tous ſes courtiſans s'appliquaſſent.

Il récompenſoit trop bien ceux qui y excelloient, pour qu'il y eût dans tout l'Empire quelqu'un qui les négligeât. Broder ou découper, étoient alors dans les Indes les ſeuls moyens d'arriver aux honneurs. Le Sultan ne connoiſſoit aucune autre eſpece de mérite, ou du moins ne doutoit pas qu'un homme qui avoit de pareils talens, n'eût à bien plus forte raiſon tous ceux qu'il faut pour être un bon général, ou un excellent miniſtre. Pour prouver à quel point il

en étoit perſuadé, il avoit élevé à la place de premier Vizir un de ces courtiſans déſœuvrés, de ceux qui ne ſachant à quoi employer leur tems, le paſſent à ennuyer les rois de la leur. Celui-ci, qui avoit été long-tems confondu dans la foule, ſe trouva heureuſement pour lui un des premiers découpeurs du royaume, lorſqu'il plut à Schah Baham de révérer la découpure; & ſans être comme beaucoup d'autres, obligé de faire des brigues, il ne dut qu'à la ſupériorité de ſes talens l'honneur éclatant de découper auprès de ſon maître, & la premiere place de l'Empire.

Entre toutes les femme du Sultan, on diſtinguoit la Sultane-Reine, qui par ſon eſprit, faiſoit les délices de ceux qui, dans une cour auſſi frivole, avoient encore le courage de penſer & de s'inſtruire. Elle ſeule y connoiſſoit & y ſoutenoit le mérite, & le Sultan lui-même oſoit rarement n'être point de ſon avis, quoiqu'elle n'approuvât ni ſes goûts ni ſes plaiſirs: il ſe contentoit, lorſqu'elle le railloit ſur ſes Singes & ſur ſes autres occupations, de lui dire qu'elle étoit cauſtique, défaut que les ſots ne manquent jamais de trouver aux gens d'eſprit.

Un jour Schah-Baham étant avec toute sa Cour dans l'appartement de ses femmes, où il regardoit découper avec une attention incroyable, & ne pouvant cependant vaincre l'ennui qui l'accabloit : Je ne m'étonne point, dit-il en bâillant, si je m'endors ; nous ne disons mot. Oh ! je voudrois de la conversation, moi !

Ah ! de quoi voulez-vous qu'on vous parle, demanda la Sultane ? Que sais-je, reprit-il, suis-je fait pour deviner cela ? Ne suffit-il pas que je veuille qu'on me parle de quelque chose, sans que je sois encore obligé de dire ce que je voudrois qu'on me dît ? Savez-vous bien que vous n'avez pas à beaucoup près tant d'esprit que vous vous en croyez ; que vous rêvez plus que vous ne parlez, & qu'à cela près de quelques bons mots, que les trois quarts du tems je n'entends seulement pas, je vous trouve on ne peut pas plus stérile ? Pensez-vous, par exemple, que si la Sultane Schéhérazade vivoit encore, & qu'elle fût ici, elle ne nous fît pas d'elle-même, & sans en être priée par ma Tante Dinarzade, les plus beaux contes du monde ? Mais vraiment, à propos d'elle, je pense une chose ! Quelque mémoire qu'elle eût, il est impossible

qu'elle ait retenu tous les contes qu'elle avoit appris ; que quelqu'un ne ſache pas préciſément ceux qu'elle avoit oubliés ; qu'on n'en ait pas fait depuis elle, ou qu'actuellement même on n'en faſſe pas. Cela n'eſt pas douteux, Sire dit le Viſir ; & je puis aſſurer votre Majeſté, que non-ſeulement j'en ſais, mais que j'ai même le talent d'en faire de ſi bizarres, que ceux de feu Madame votre grand-mere n'ont rien qui les puiſſe ſurpaſſer.

Viſir, Viſir, dit le Sultan, c'eſt beaucoup dire ! ma grand-mere étoit une perſonne d'un rare mérite.

En effet, s'écria la Sultane, il en faut beaucoup pour faire des contes ! Ne diroit-on pas, à vous entendre, qu'un conte eſt le chef-d'œuvre de l'eſprit humain ? Et cependant quoi de plus abſurde ? Qu'eſt-ce qu'un Ouvrage (s'il eſt vrai toutefois qu'un conte mérite de porter ce nom ; qu'eſt-ce, dis-je, qu'un Ouvrage, où la vraiſemblance eſt toujours violée, & où les idées reçues ſont perpétuellement renverſées ; qui s'appuyant ſur un faux & frivole merveilleux, n'emploie des extraordinaires, & la toute-puiſſance de la Féerie, ne bouleverſe l'ordre de la nature & celui des

élémens, que pour créer des objets ridicules, ſingulierement imaginés, mais qui ſouvent n'ont rien qui rachete l'extravagance de leur création? Trop heureux encore, ſi ces miſérables fables ne gâtoient que l'eſprit, & n'alloient point, par des peintures trop vives, & qui bleſſent la pudeur, porter juſques au cœur des impreſſions dangereuſes!

Propos de *Caillette*, dit gravement le Sultan, grands mots qui ne ſignifient rien; ce que vous venez dire, a d'abord l'air d'être beau; il ſaiſit, il faut l'avouer; mais avec le ſécours de la réflexion, il eſt impoſſible que.... Au fonds, il ne s'agit ici que de ſavoir ſi vous avez raiſon; & comme je voulois vous le dire, & que je viens de le prouver, c'eſt ce que je ne crois pas: car ce n'eſt pas pour faire le bel eſprit, aſſurément; mais puiſqu'un conte m'a toujours amuſé, il eſt clair qu'il faut qu'un conte ne ſoit pas une choſe frivole. Ce ne ſera certainement pas à moi qu'on fera croire qu'un Sultan peut-être une bête d'ailleurs, c'eſt-à-dire par parentheſe, il eſt tout auſſi clair qu'une choſe merveilleuſe, j'entends par-là une de ces choſes.... que je dirois bien, ſi c'étoit de cela qu'il

fût queſtion.... mais parlons de bonne foi; que nous importe, après tout? Je ſoutiens, moi, que j'aime les Contes, & qu'au ſurplus je ne les trouve plaiſans que quand ils ſont, ce qu'on appelle entre gens ſenſés, un peu gaillards. Cela y jette un intérêt d'une vivacité.... ſi vive! au reſte, j'entends, je comprends bien: c'eſt comme ſi vous me diſiez que vous ſavez des contes, & que vous en faites. Voilà véritablement ce qu'il me faut. Je penſois que pour rendre les jours moins longs, il faudroit que chacun de nous racontât des hiſtoires; quand je dis des hiſtoires, je m'entends bien! Je veux des événemens ſinguliers, des Fées, des Taliſmans; car ne vous y trompez pas, au moins, il n'y a que cela de vrai. Eh bien! nous convenons donc tous de faire des contes? Mahomet veuille m'aſſiſter! mais je ne doute pas que même ſans ſon ſecours, je n'en faſſe de meilleurs que qui que ce ſoit; & la raiſon de cela, c'eſt que je ſors d'une maiſon où l'on n'ignore pas que l'on en ſait faire, & ſans vanité d'aſſez bons.

Au reſte, comme je ſuis ſans partialité quelconque, je déclare que l'on

parlera chacun à ſon tour; que ce ſera le ſort qui décidera les places, & non ma volonté; que j'entends que tout le monde ait la liberté de me faire des Contes, & chaque jour on parlera une demi heure, plus ou moins, ſelon qu'il me conviendra.

En achevant ces paroles, il fit tirer au ſort toute ſa cour : malgré les vœux du Viſir, il tomba ſur un jeune courtiſan qui, après en avoir reçu la permiſſion du Sultan, commença ainſi.

LE SOPHA,

CONTE MORAL.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Le moins ennuyeux du Livre.

SIRE, votre Majesté n'ignore pas que, quoique je sois son sujet, je ne suis pas la même loi qu'elle, & que je ne reconnois pour Dieu que Brama.

Quand je le saurois, dit le Sultan, qu'est-ce que cela feroit à votre conte ?

Au reſte, ce ſont vos affaires : tant pis pour vous ſi vous croyez Brama, il vaudroit mieux cent fois, que vous fuſſiez Mahométan. Je vous le dis en ami, n'allez pas croire au moins que ce ſoit pour faire le Docteur? car, au fonds, cela ne m'importe guere. Après.

Nous autres ſectateurs de Brama, nous croyons la métempſycoſe, continua Amanzéï, (c'eſt le nom du Conteur) c'eſt à dire, pour ne point embarraſſer mal-à-propos votre Majeſté, que nous croyons qu'au ſortir d'un corps notre ame paſſe dans un autre & ainſi ſucceſſivement, tant qu'il plaît à Brama, ou que notre ame ſoit devenue aſſez pure pour être miſe au nombre de celles qu'enfin il juge dignes d'être éternellement heureuſes.

Quoique le Dogme de la métempſycoſe ſoit parmi nous généralement établi, nous n'avons pas tous les mêmes raiſons pour le croire certain, puiſqu'il y a fort peu de gens à qui il ſoit accordé de ſe ſouvenir des différentes tranſmigrations de leur ame. Il arrive ordinairement qu'au ſortir du corps où une ame étoit empriſonnée, elle entre dans un autre, ſans conſerver aucune idée, ſoit des connoiſſances qu'elle avoit

acquiſes, ſoit des choſes auxquelles elle a eu part.

Ainſi, nos fautes ſont perpétuellement perdues pour nous, & nous recommençons une nouvelle carriere avec une ame auſſi neuve, & auſſi ſuſceptible d'erreurs & de vices, que lorſque Brama la tira, pour la premiere fois, de cet immenſe tourbillon de feu dont, en attendant ſa deſtination, elle fait partie.

Beaucoup d'entre nous ſe plaignent de cette diſpoſition de Brama, & je doute qu'ils aient raiſon. Nos ames deſtinées pendant une longue ſuite de ſiecles, à paſſer de corps en corps, ſeroient preſque toujours malheureuſes, ſi elles ſe ſouvenoient de ce qu'elles ont été. Telle, par exemple, qui après avoir animé le corps d'un Roi, ſe trouve dans celui d'un reptile, ou dans le corps d'un de ces mortels obſcurs que la grandeur de leur miſere rend plus à plaindre encore, que les animaux les plus vils ne ſoutiendroient pas, ſans déſeſpoir, ſa nouvelle condition.

J'avoue qu'un homme qui ſe voit dans le ſein des richeſſes, ou élevé au rang ſuprême, s'il ſe ſouvenoit de n'avoir été qu'un inſecte, pourroit abuſer moins de l'état heureux ou brillant, où la bonté

de Brama l'a mis. A considérer cependant l'orgueil, la dureté, l'insolence de ces gens nés dans la bassesse, & élevés par la fortune, on peut croire, à la promptitude avec laquelle ils perdent le souvenir de leur premier état, que d'un corps à un autre, leur humiliation se déroberoit plus rapidement encore à leurs yeux, & n'influeroit en rien sur leur conduite.

L'ame d'ailleurs, se trouveroit nécessairement surchargée d'un grand nombre d'idées qui lui resteroient de ces vies précédentes; & plus affectée peut-être de ce qu'elle auroit été, que de ce qu'elle seroit, négligeroit les devoirs que le corps qu'elle occupe lui prescrit, & troubleroit enfin l'ordre de l'Univers, au lieu d'y contribuer.

Mon cher Ami, dit alors le Sultan, Mahomet me pardonne, si ce n'est pas de la morale que ce que vous venez de me dire. Sire, répondit Amanzéi, ce sont des réflexions préliminaires qui, je crois, ne sont pas inutiles. Fort inutiles, c'est moi qui le dis, répliqua Schah-Baham. C'est que tel que vous me voyez, je n'aime pas la Morale, & que vous m'obligerez beaucoup de la laisser là.

J'exécuterai vos ordres, répondit Amanzéi; il me reſte cependant à dire à votre Majeſté, que Brama permet quelquefois que nous nous ſouvenions de ce que nous avons été, ſur-tout quand il nous à infligé quelque peine ſinguliere; & ce qui le prouve, c'eſt que je me ſouviens parfaitement d'avoir été Sopha.

Un Sopha! s'écria le Sultan, allons; cela ne ſe peut pas. Me prenez-vous pour un Autruche, de me faire de ces contes-là? J'ai envie de vous faire un peu brûler, pour vous apprendre à me dire, & affirmativement, de pareilles baliverne.

Votre clémente Majeſté a de l'humeur aujourd'hui, dit la Sultane: il eſt dans ſon auguſte caractere de ne douter de rien, & elle ne veut pas croire qu'un homme ait pu être Sopha. Cela n'eſt pas relatif à ſes idées ordinaires.

Croyez-vous, répliqua le Sultan, terraſſé par l'objection? Il me ſemble pourtant que je n'ai pas tort. Ce n'eſt pas cependant que je ne puſſe.... Mais, parbleu, j'ai raiſon. Je ne ſaurois en conſcience croire ce que dit Amanzéi: eſt-ce donc pour rien que je ſuis Muſulman?

A merveille, répondit la Sultane: hé bien! écoutez Amanzéi, & ne le croyez pas. Ah oui, reprit le Sultan, ce ne ſera point parce que la choſe eſt incroyable, qu'il faudra que je ne la croie pas, mais, parce que, fût-elle vraie, je ne dois pas la croire. Je comprends bien, cela fait une différence. Vous avez donc été Sopha, mon enfant? Cela fait une terrible aventure! Hé, dites-moi, étiez-vous brodé?

Oui, Sire, répondit Amanzéi, le premier Sopha dans lequel mon ame entra, étoit couleur de roſe, bordé d'argent. Tant mieux, dit le Sultan, vous deviez être un aſſez beau meuble. Enfin, pourquoi votre Brama vous fit-il Sopha plutôt qu'autre choſe? quel étoit le fin de cette plaiſanterie? Sopha! Cela me paſſe.

C'étoit, répondit Amanzéi, pour punir mon ame de ſes déréglemens. Dans quelque corps qu'il l'eût miſe, il n'avoit pas eu lieu d'en être content; & ſans doute il crut m'humilier plus en me faiſant Sopha, qu'en me faiſant reptile.

Je me ſouviens qu'au ſortir du corps d'une femme, mon ame entra dans celui d'un jeune homme. Comme il étoit mi-

naudier, coquet, tracaſſier, médiſant, grand connoiſſeur en bagatelles, uniquement occupé de ſes habits, de ſa toilette, & de mille autres petits riens, à peine s'apperçut-elle qu'elle eût changé de demeure.

Je voudrois bien, interrompit Schah-Baham, ſavoir un peu ce que vous faiſiez pendant que vous étiez femme; cela doit faire un détail fort curieux. J'ai toujours cru que les femmes avoient de ſingulieres idées. Je ne ſais ſi je me fais bien entendre, mais je veux dire qu'on a de la peine à deviner ce qu'elles penſent.

Peut-être, répondit Amanzéi, ſerions-nous plus éclairés là-deſſus, ſi nous leur croyions moins de fineſſe. Il me ſemble que lorſque j'étois femme, je me moquois beaucoup de ceux qui m'attribuoient des idées réfléchies, pendant que le moment ſeul me les faiſoit naître, qui cherchoient des raiſons où je n'avois pris de loix que du caprice, & qui pour vouloir trop m'approfondir, ne me pénétroient jamais. J'étois vraie, dans le tems que je paſſois pour fauſſe: on me croyoit coquette, dans l'inſtant que j'étois tendre; j'étois ſenſible, l'on imaginoit que j'étois indiffé-

rente. On me donnoit preſque toujours un caractere qui n'étoit pas le mien, ou qui venoit de ceſſer de l'être. Les gens intéreſſés à me connoître le plus, avec qui je diſſimulois le moins, à qui même, emportée par mon indiſcrétion naturelle, ou par la violence de mes mouvemens, je découvrois les ſecrets les plus cachés de ma vie, ou les ſentimens les plus vrais de mon cœur, n'étoient pas ceux qui me croyoient le plus, ou qui me ſaiſiſſoient le mieux; ils ne vouloient juger de moi que ſuivant le plan qu'ils s'en étoient fait, s'y trompoient ſans ceſſe, & croyoient m'avoir bien connue, quand ils m'avoient définie à leur gré.

Oh! je le ſavois, dit le Sultan, on ne connoît jamais bien les femmes, & comme vous dites, il y a long-tems, pour moi, que j'y ai renoncé, mais laiſſons-là cette matiere, elle aiguiſe trop l'eſprit, & elle eſt cauſe que vous m'avez fait un grand préambule dont je n'avois que faire, & que vous n'avez pas répondu à ce que je vous demandois. Il me ſemble que je voulois ſavoir ce que vous faiſiez pendant que vous étiez femme.

Il ne m'eſt reſté de ce que je faiſois

alors, qu'une idée fort imparfaite, répondit Amanzéi. Ce dont je me ſouviens le plus, c'eſt que j'étois galante dans ma jeuneſſe, que je ne ſavois ni haïr, ni aimer; que née ſans caractere, j'étois tour-à-tour ce qu'on vouloit que je fuſſe, ou ce que mes intérêts & mes plaiſirs me forçoient d'être; qu'après une vie fort dérangée, je finis par me faire hypocrite, & qu'enfin je mourus en m'occupant, malgré mon air prude, de ce qui, dans le cours de ma vie, m'avoit amuſé le plus.

Ce fut apparemment du goût que j'avois eu pour les Sopha, que Brama prit l'idée d'enfermer mon ame dans un meuble de cette eſpece. Il voulut qu'elle conſervât dans cette priſon toutes ſes facultés, moins ſans doute pour adoucir l'horreur de mon ſort que pour me la faire mieux ſentir. Il ajouta que mon ame ne commenceroit une nouvelle carriere, que quand deux perſonnes ſe donneroient mutuellement, & ſur moi leurs prémices.

Voilà, s'écria le Sultan, bien du galimathias, pour dire que... N'allez-vous pas avoir la bonté de nous expliquer cela? demanda la Sultane. Pourquoi pas? reprit-il, j'aime aſſez les cho

ſes claires. Cependant ſi vous n'êtes pas de mon avis, je conſens qu'Amanzéi ſoit auſſi obſcur qu'il le voudra. Graces au Prophete ! il ne le ſera jamais pour moi.

Il me reſtoit aſſez d'idées, & de ce que j'avois fait, & de ce que j'avois vu, continua Amanzéi, pour ſentir que la condition à laquelle Brama vouloit bien m'accorder une nouvelle vie, me retenoit pour long-tems dans le meuble qu'il m'avoit choiſi pour priſon ; mais la permiſſion qu'il me donna de me tranſporter quand je le voudrois de Sopha en Sopha, calma un peu ma douleur. Cette liberté mettoit dans ma vie une variété qui devoit me la rendre moins ennuyeuſe ; d'ailleurs mon ame étoit auſſi ſenſible aux ridicules d'autrui que lorſqu'elle animoit une femme, & le plaiſir d'être à portée d'entrer dans les lieux les plus ſecrets, & d'être en tiers dans les choſes que l'on croiroit les plus cachées, la dédommagea de ſon ſupplice.

Après que Brama m'eut prononcé mon Arrêt, il tranſporta lui-même mon ame dans un Sopha que l'Ouvrier alloit livrer à une femme de qualité, qui paſſoit pour être extrêmement ſage : mais s'il eſt

eſt vrai qu'il y ait peu de héros pour les gens qui les voient de près, je puis dire auſſi, qu'il y a pour leur ſopha bien peu de femmes vertueuſes.

CHAPITRE II.

Qui ne plaira pas à tout le monde.

UN ſopha ne fut jamais un meuble d'antichambre, & l'on me plaça chez la Dame à qui j'allois appartenir, dans un cabinet ſéparé du reſte de ſon Palais, & où, diſoit-elle, elle n'alloit ſouvent que pour méditer ſur ſes devoirs, & ſe livrer à Brama avec moins de diſtraction. Quand j'entrai dans ce cabinet, j'eus peine à croire à la façon dont il étoit orné, qu'il ne ſervît jamais qu'à d'auſſi ſérieux exercices. Ce n'étoit pas qu'il fût ſomptueux, ni que rien y parût trop recherché; tout y ſembloit au premier coup d'œil, plus noble que galant, mais à le conſidérer avec réflexion, on y trouvoit un luxe hypocrite, des meubles d'une cartaine commodité, de ces choſes enfin que l'auſtérité n'in-

vente pas, & dont elle n'eſt pas accoutumée à ſe ſervir. Il me ſembla que j'étois moi-même d'une couleur bien gaie pour une femme qui affichoit tant d'éloignement pour la coquetterie.

Peu de tems après que je fus dans le cabinet, ma Maîtreſſe entra, elle me regarda avec indifférence, parut contente, mais ſans me louer trop, & d'un air froid & diſtrait, elle renvoya l'ouvrier. Auſſi-tôt qu'elle ſe vit ſeule, cette phyſionomie ſombre & ſévere s'ouvrit; je vis un autre maintien, & d'autres yeux, elle m'eſſaya avec un ſoin qui m'annonçoit qu'elle ne comptoit pas faire de moi un meuble de ſimple parade. Cet eſſai voluptueux, & l'air tendre & gai qu'elle avoit pris d'abord qu'elle s'étoit vue ſans témoins, ne m'ôtoient rien de la haute idée qu'on avoit d'elle dans Agra.

Je ſavois que ces ames que l'on croit ſi parfaites, ont toujours un vice favori, ſouvent combattu, mais preſque toujours triomphant, qu'elles paroiſſent ſacrifier des plaiſirs, qu'elles n'en goûtent quelquefois qu'avec plus de ſenſualité, & qu'enfin, elles font ſouvent conſiſter la vertu, moins dans la privation, que dans le répentir. Je con-

clus de cela, que Fatmé étoit pareſſeuſe, & je me ſerois alors reproché de porter mes idées plus loin.

La premiere choſe qu'elle fit après celle dont je viens de parler, fut d'ouvrir une armoire fort ſecretement pratiquée dans le mur, & cachée avec art à tous les yeux, elle en tira un livre. De cette armoire elle paſſa à une autre, où beaucoup de volumes étoient faſtueuſement étalés; elle y prit auſſi un livre qu'elle jetta ſur moi avec un air de dédain & d'ennui, & revint avec celui qu'elle avoit choiſi d'abord, ſe plonger dans toute la molleſſe des couſſins dont j'étois couvert.

Dites-nous un peu, Amanzéi, interrompit le Sultan, étoit-elle jolie, votre femme raiſonnable?

Oui, Sire, répondit Amanzéi, elle étoit belle, plus qu'elle ne le paroiſſoit. On ſentoit même qu'avec moins de modeſtie, ces airs évaporés qui inſpirent le mépris à la vérité, mais qui excitent les deſirs, elle auroit pu ne céder à perſonne. Ses traits étoient beaux, mais ſans jeu, ſans vivacité, & n'exprimant que cet air vain & dédaigneux, ſans lequel les femmes de ce genre croiroient n'avoir pas une phyſionomie vertueuſe.

Tout en elle annonçoit d'abord l'abandonnement & le mépris de ſoi-même. Quoiqu'elle fût bien faite, elle ſe tenoit mal, & ſi elle marchoit noblement, c'eſt parce qu'une démarche lente & poſée convient à des perſonnes occupées des objets les plus ſérieux. La haine qu'elle témoignoit pour la parure n'alloit pas juſqu'à cette négligence, qui rend preſque toujours les vertueuſes dégoûtantes : ſes habits étoient ſimples, de couleurs obſcures : mais dans leur modeſtie on trouvoit de la nobleſſe & du choix : elle avoit même ſoin qu'ils ne puſſent rien dérober de l'élégance de ſa taille, & ſous l'attirail de l'auſtérité il étoit aiſé de remarquer qu'elle aimoit la propreté la plus recherchée & la plus ſenſuelle.

Le livre qu'elle avoit pris le dernier, ne me parut pas être celui qui l'intéreſſoit le plus. C'étoit pourtant un gros recueil de réflexions, compoſées par un Bramine. Soit qu'elle crut avoir aſſez de celles qu'elle faiſoit elle-même, ou que celles-là ne portaſſent pas ſur des objets qui lui pluſſent, elle ne daigna pas en lire deux, & quitta bientôt ce livre, pour prendre celui qu'elle avoit tiré de l'armoire ſecrette, & qui étoit un

Roman dont les ſituations étoient tendres, & les images vives. Cette lecture me paroiſſoit ſi peu devoir être celle de Fatmé, que je ne pouvois revenir de ma ſurpriſe. Sans doute, dis-je, en moi-même, elle veut s'éprouver, & ſavoir juſqu'à quel point ſon ame eſt affermie contre toutes les idées qui peuvent porter le trouble dans celles des autres.

Sans deviner alors le motif qui la faiſoit agir d'une façon ſi contraire aux principes que je lui croyois, je ne lui en ſuppoſai qu'un bon. Il me parut cependant que ce livre l'animoit, ſes yeux devinrent plus vifs, elle le quitta, moins pour perdre les idées qu'il lui donnoit, que pour s'y abandonner avec plus de volupté. Revenue enfin de la rêverie dans laquelle il l'avoit plongée, elle alloit le reprendre, lorſqu'elle entendit un bruit qui le lui fit cacher. Elle s'arma à tout événement de l'ouvrage du Bramine; ſans doute elle le croyoit meilleur à montrer qu'à lire.

Un homme entra, mais d'un air ſi reſpectueux, que malgré la nobleſſe de ſa phyſionomie, & la richeſſe de ſes vêtemens, je le pris d'abord pour un des eſclaves de Fatmé. Elle le reçut

avec tant d'aigreur, lui parla si durement, parut si choquée de sa présence, si ennuyée de ses discours, que je commençai à croire que cet homme si maltraité, ne pouvoit être que son mari. Je ne me trompois pas. Elle rejetta long-tems, & avec aigreur, les instantes prieres qu'il lui fit de le laisser auprès d'elle, & n'y consentit enfin que pour l'accabler de l'importun détail des fautes qu'elle prétendoit qu'il commettoit sans cesse. Ce mari, le plus malheureux de tous les époux d'Agra, reçut cette impatiente correction, avec une douceur dont je m'indignois pour lui. L'opinion qu'il avoit de la vertu de Fatmé, n'étoit pas la seule chose qui le rendit si docile; Fatmé étoit belle, & quoiqu'elle parût se soucier peu d'inspirer des desirs, elle en inspiroit pourtant. Quelque peu aimable qu'elle voulut paroître aux yeux de son mari, elle éveilla sa tendresse. L'amant le plus timide, & qui parleroit d'amour pour la premiere fois à la femme du monde qu'il craindroit le plus, seroit mille fois moins embarrassé que ce mari ne le fut pour dire à sa femme l'impression qu'elle faisoit sur lui. Il la pressa tendrement & respectueusement de répon-

dre à ſon ardeur, elle s'en défendit long-tems de mauvaiſe grace, & céda enfin comme elle s'étoit défendue.

Avec quelqu'opiniâtreté qu'elle lui refuſât tout ce qu'il auroit pu lui faire penſer qu'elle n'avoit pas, pour ce qu'il exigeoit d'elle, la plus forte répugnance, je crus m'appercevoir qu'elle étoit moins inſenſible qu'elle ne vouloit paroître. Ses yeux s'animerent, elle prit un air plus attentif, elle ſoupira, & quoiqu'avec nonchalance, elle devint moins oiſive. Ce n'étoit cependant pas ſon mari qu'elle aimoit. Je ne ſais quelles étoient alors les idées de Fatmé; mais, ſoit que la reconnoiſſance la rendît plus douce, ſoit qu'elle voulût engager ſon mari à de nouvelles attentions, des propos aſſez tendres, quoique graves & meſurés, ſuccéderent à ce ton dur & grondeur dont elle s'étoit armée en le voyant. Il eſt apparent qu'il n'en découvrit pas le motif, ou qu'il n'en étoit pas touché, & il ne l'eſt pas moins que ſa froideur, ou ſa diſtraction déplurent à Fatmé. Inſenſiblement elle engagea une querelle, elle vit dans un inſtant à ſon mari les vices les plus odieux. Quelles horribles mœurs n'avoit-il pas! Quelle débauche! Quelle diſſipation!

Quelle vie ! Elle l'accabla enfin de tant d'injures, que malgré toute sa patience, il fut obligé de la quitter. Fatmé se fâcha de son départ, le trouble de ses yeux, moins obscur pour moi qu'il ne l'avoit été pour ce mari, m'apprit que ce n'étoit point par son absence qu'elle auroit voulu être calmée, avant même que quelques mots assez singuliers qu'elle prononça, quand elle se vit seule, m'eussent absolument mis au fait de ce qu'elle pensoit là-dessus.

Que cette femme, l'exemple & la terreur de toutes celles d'Agra, qu'elles haissoient toutes, & que toutes vouloient cependant imiter, devant qui la moins contrainte sur ses passions, se croyoit obligée au moins d'être hypocrite, que cette femme auroit rassuré de gens, s'ils avoient pu, comme moi, la voir dans la solitude & la liberté du cabinet.

Oui-dà, dit le Sultan, est-ce que c'étoit une femme, qui dans le fond..... comme il y en a qui font semblant..... C'est que cela arrive, au moins? Il ne faut pas du tout croire que ce soit une chose si peu ordinaire que celle que je veux dire. Vous m'entendez bien, je pense ?

A la façon dont sa Majesté s'explique,

reprit Amanzéi, il n'eſt pas bien difficile de deviner ce qu'elle deſire, & ſans vouloir me vanter de trop de fineſſe, j'oſe croire que je l'ai pénétrée.

Oui, dit le Sultan, en riant, eh bien, voyons un peu, qu'eſt-ce que je penſois ?

Que Fatmé n'étoit rien moins que ce qu'elle vouloit paroître, répondit Amanzéi. C'eſt cela, ou je meure, interrompit le Sultan, continuez, vous avez réellement bien de l'eſprit.

Fatmé, en apparence, fuyoit les plaiſirs, continua Amanzéi, & ce n'étoit que pour s'y livrer avec plus de ſûreté. Elle n'étoit pas du nombre de ces femmes imprudentes, qui ayant donné leur jeuneſſe à l'éclat, à la diſſipation, aux jeunes gens que le caprice met à la mode, quittent dans un âge plus avancé le fard & la parure, & après avoir été long-tems la honte & le mépris de leur ſiecle, veulent en devenir l'exemple & l'ornement ; plus mépriſables en affectant des vertus qu'elles n'ont pas, qu'elles ne l'étoient par l'audace avec laquelle elles affichoient leurs vices. Non, Fatmé avoit été plus prudente. Aſſez heureuſe pour être née avec cette fauſſeté qu'inſpirent aux femmes, la néceſſité de ſe

déguiſer, & le deſir de ſe faire eſtimer, (deſir qui n'eſt pas toujours le premier qu'elles conçoivent) elle avoit ſenti de bonne heure qu'il eſt impoſſible de ſe dérober aux plaiſirs, ſans vivre dans les plus cruels ennuis, & qu'une femme ne peut cependant s'y livrer ouvertement, ſans s'expſer à une honte, & à des dangers qui les rendent toujours amers. Dévouée à l'impoſture dès ſa plus tendre jeuneſſe, elle avoit moins ſongé à corriger les penchans vicieux de ſon cœur, qu'à les voiler ſous l'apparence de la plus auſtere vertu. Son ame, naturellement.... dirai-je voluptueuſe! Non, ce n'étoit pas le caractere de Fatmé : ſon ame étoit portée aux plaiſirs : peu délicate, mais ſenſuelle, elle ſe livroit au vice, & ne connoiſſoit point l'amour. Elle n'avoit pas encore 20 ans, il y en avoit cinq qu'elle étoit mariée, & plus de huit qu'elle avoit prévenu le mariage. Ce qui ſéduit ordinairement les femmes, ne prenoit rien ſur elle; une figure aimable, beaucoup d'eſprit, lui inſpiroient peut-être des deſirs; mais elle n'y cédoit pas. Les objets de ſes paſſions étoient choiſis parmi des gens non ſuſpects engagés par leur genre de vie à taire leurs plaiſirs, ou

entre ceux que la baſſeſſe de leur état dérobe aux ſoupçons du public, que la libéralité ſéduit, que la crainte retient dans le ſilence, & qui dévoués en apparence aux plus vils emplois, quelquefois n'en paroiſſent pas moins propres aux plus doux myſteres de l'amour. Fatmé, au reſte, méchante, colere, orgueilleuſe s'abandonnoit ſans danger à ſon caractere, il n'y avoit même pas un défaut qu'elle n'eût fait ſervir avec ſuccès à ſa réputation. Haute, impérieuſe, dure, cruelle, ſans égards, ſans foi, ſans amitié, le zèle pour Brama, le chagrin que lui cauſoient le déréglement des autres, le deſir de les ramener à eux-mêmes, couvroient & honoroient ſes vices. C'étoient toujours à ſi bonne fin qu'elle nuiſoit! Elle étoit ſi ſaintement vaindicative! Son ame étoit ſi pure! Quel moyen de ſoupçonner un cœur ſi droit, ſi ſincere, d'être conduit dans ſes haines, par quelque motif qui lui pût être perſonnel?

CHAPITRE III.

Qui contient des faits peu vraiſemblables.

APRÈS le départ de ſon mari, Fatmé alloit reprendre ſa lecture, lorſqu'un vieux Bramine, ſuivi de deux vieilles femmes, dont il ſe diſoit conſolateur, & dont il étoit le tyran, entra. Fatmé ſe leva, & les reçut d'un air ſi modeſte, ſi recueilli, qu'il étoit impoſſible de n'y pas être trompé. Il fallut même que le vieux Bramine l'empêchât de ſe proſterner devant lui, mais ce fut d'un air d'orgueil qui me peignit ſi bien le cas qu'il faiſoit de lui-même; il paroiſſoit ſi content de ce qu'elle faiſoit pour lui, ſi perſuadé même qu'il méritoit encore plus, qu'il me fut impoſſible de ne pas rire en moi-même de la ſotte vanité de ce ridicule perſonnage.

Il étoit bien difficile qu'entre des perſonnes d'un ſi rare mérite, la converſation ne fût pas aux dépens d'autrui. Ce n'eſt point que les gens qui vivent dans la diſſipation, ne médiſent ſouvent; mais plus occupés des ridicules que des

vices, la médiſance n'eſt pour eux qu'un amuſement, & ils ne ſont point aſſez parfaits pour s'en faire un devoir. Ils nuiſent quelquefois, mais ils n'ont pas toujours l'intention de nuire, ou du moins leur légéreté & le goût des plaiſirs ne leur permettent, ni de la conſerver long-tems, ni de ſonger à la mettre à profit. Cette façon aigre & peſante de parler mal des autres, & qu'on trouve ſi néceſſaire pour les corriger, qui ſans cette vue même, paroîtroit ſi condamnable, leur eſt inconnue; ils..... Aurez-vous bientôt fait, interrompit le Sultan en colere? Ne voilà-t-il pas vos chiennes de réflexions qui reviennent encore ſur le tapis? Mais, Sire, répondit Amanzéi, il y a des occaſions où elles ſont indiſpenſables. Et moi, je prétends, répliqua le Sultan, que cela n'eſt pas vrai; & quand cela ſeroit.... En un mot, puiſque c'eſt à moi qu'on fait des contes, j'entends qu'on les faſſe à ma fantaiſie. Divertiſſez-moi, & trêve, s'il vous plaît, de toutes ces morales qui ne finiſſent point, & me donnent la migraine. Vous aimez à faire le beau parleur, mais parbleu, j'y mettrai bon ordre, & je jure, foi de Sultan, que je tuerai le premier qui oſera me faire

une réflexion. Nous verrons à préſent comment vous vous en tirerez.

En me préſervant des réflexions, répondit Amanzéi, puiſqu'elles n'ont pas le bonheur de plaire à Votre Majeſté. Fort bien cela, dit le Sultan : allez.

Jamais on n'eſt ſenſible au plaiſir de dire mal des autres, qu'on ne le ſoit auſſi à celui de parler bien de ſoi-même. Fatmé & les perſonnes qui étoint chez elle, avoient trop de raiſon de s'eſtimer beaucoup, pour ne pas mépriſer tous ceux qui ne leur reſſembloient pas. En attendant qu'on apprêtât ce qui leur étoit néceſſaire pour jouer, elles commencerent une converſation qui ne démentit point leur caractere. Le vieux Bramine cependant, dit du bien d'une femme que Fatmé connoiſſoit, & l'éloge lui déplut. Entre toutes les choſes contre leſquelles elle ſe déchaînoit, l'amour étoit ce qui lui paroiſſoit le plus digne de blâme. Qu'une femme aimât, eût-elle d'ailleurs les qualités les plus eſtimables, rien ne pouvoit la ſauver de la haine de Fatmé ; mais qu'elle eût les vices les plus déshonorans & les plus odieux, & qu'on ne pût pas nommer ſon amant, c'étoit pour elle une per-

ſonne reſpectable, & dont on ne pouvoit aſſez révérer la vertu.

La femme que le Bramine louoit étoit malheureuſement pour elle, dans le cas où l'on méritoit l'indignation de Fatmé. Une femme perdue, dit-elle d'un ton aigre, peut-elle mériter vos éloges ? Le Bramine ſe défendit ſur ce qu'il ignoroit qu'elle eût des mœurs ſi condamnables, & Fatmé l'inſtruiſit charitablement des raiſons qui la lui faiſoient mépriſer.

Je ne doute pas Fatmé, lui dit alors une des femmes qui étoient chez elle, que généreuſe, & portée au bien comme vous l'etes, vous ne ſoyez infiniment ſenſible à ce que je vais vous apprendre. Nahami, cette Nahami dont nous avons enſemble tant déploré la perte, Nahami laſſée de ſes erreurs, vient tout d'un coup de quitter le monde, elle ne met plus de rouge. Hélas ! s'écria Fatmé, qu'elle eſt louable, ſi ce retour eſt ſincere ! Mais, Madame, vous êtes bonne, & les perſonnes de votre caractere ſont facilement trompées ; je le ſens par moi-même, quand on eſt né avec cette droiture de cœur, cette candeur que vous avez, on n'imagine pas que quelqu'un ſoit aſſez malheureux pour ne les avoir

point. Après tout, c'eſt un beau défaut que de juger trop bien des autres. Mais, pour revenir à Nahami, je ne ſaurois m'empêcher de craindre que dans le fond de l'ame, toute entiere au monde, elle n'en ait pas abjuré ſincérement les erreurs. On quitte le rouge plus aiſément que les vices, & ſouvent on prend un air plus réſervé, plus modeſte, moins pour commencer à entrer dans la vertu, que pour en impoſer au monde ſur des déréglemens auxquels on eſt encore attaché.

Mon cher ami, dit Schah-Baham en bâillant, cette converſation m'eſt mortelle ; pour l'amour de moi, ne l'achevez pas. Ces gens-là m'excedent à un point que je ne puis dire. En conſcience, cela ne vous ennuie-t-il pas vous-même ? En grace, faites qu'ils s'en aillent. Très-volontiers, Sire répondit Amanzéi. Après avoir pouſſé ſur Nahami la converſation auſſi loin qu'elle put aller, on revint aux médiſances générales, & j'appris, en moins d'un moment, toutes les aventures d'Agra. Enſuite on ſe loua, on ſe mit triſtement au jeu, on le continua avec toute l'aigreur & toute l'avarice poſſible, & l'on ſortit.

J'étois ſur les épines, dit le Sultan, vous venez de m'obliger conſidérablement. Me donnez-vous parole qu'ils ne rentreront pas, ces gens-là? Oui, Sire, répondit Amanzéi. Eh bien, reprit le Sultan, pour vous prouver que je ſais récompenſer les ſervices qu'on me rend, je vous fais Emir; d'ailleurs, c'eſt que vous brodez bien, vous travaillez avec ardeur, je crois que vous ſortirez bien de votre conte, enfin..... Tout cela me fait plaiſir; & puis il faut encourager le mérite.

Le nouvel Emir, après avoir rendu graces au Sultan, pourſuivit ainſi. Malgré l'air affable de Fatmé, je crus m'appercevoir que la viſite de ces trois perſonnes avoitfait ſur elle le même effet que ſur Votre Majeſté, & que ſi elle en eût été la Maîtreſſe, elle auroit employé ſa journée à d'autres amuſemens qu'à ceux qu'elles lui avoient procurés.

Auſſi-tôt qu'elles furent ſorties, Fatmé ſe mit à rêver profondément, mais ſans triſteſſe: ſes yeux s'attendrirent, ils errerent languiſſamment dans le cabinet, il ſembloit qu'elle deſirât vivement quelque choſe qu'elle n'avoit pas, ou dont elle craignoit de jouir. Enfin, elle appella.

A ſa voix, un jeune eſclave d'une

figure plus fraîche qu'agréable, ſe préſenta. Fatmé le fixant avec des yeux où régnoit l'amour & le deſir, parut cependant irréſolue & craintive. Ferme la porte, Dahis, lui dit-elle enfin, viens, nous ſommes ſeuls, tu peux ſans danger te ſouvenir que je t'aime, & me prouver ta tendreſſe.

Dahis à cet ordre, quittant l'air reſpectueux d'un Eſclave, prit celui d'un homme que l'on rend heureux. Il me parut peu délicat, peu tendre, mais vif & ardent, dévoré de deſirs, ne connoiſſant point l'art de les ſatisfaire par degrés, ignorant la galanterie, ne ſentant point de certaines choſes, ne détaillant rien, mais s'occupant eſſentiellement de tout. Ce n'étoit pas un amant, & pour Fatmé, qui ne cherchoit pas l'amuſement, c'étoit quelque choſe de plus néceſſaire. Dahis louoit groſſiérement; mais le peu de fineſſe de ſes éloges, ne déplaiſoit pas à Fatmé, qui, pourvu qu'on lui prouvât fortement qu'elle inſpiroit des deſirs, croyoit toujours être louée aſſez bien.

Fatmé ſe dédommagea avec Dahis de la réſerve avec laquelle elle s'étoit forcée avec ſon mari. Moins fidelle aux ſévéres loix de la décence, ſes yeux brillerent du feu le plus vif; elle prodigua à Dahis

les noms les plus tendres, & les plus ardentes careſſes ; loin de lui rien dérober de tout ce qu'elle ſentoit, elle ſe livroit à tout ſon trouble. Plus tranquille, elle faiſoit remarquer à Dahis toutes les beautés qu'elle lui abandonnoit, & le forçoit même à lui demander de nouvelles preuves de ſa complaiſance, & que de lui-même il n'auroit pas deſirées.

Dahis cependant paroiſſoit peu touché ; ſes yeux s'arrêtoient ſtupidement ſur les objets que la facile Fatmé lui préſentoit, c'étoit machinalement qu'ils faiſoient impreſſion ſur lui, ſon ame groſſiere ne ſentoit rien, le plaiſir ne pénétroit même pas juſqu'à elle, pourtant Fatmé étoit contente. Le ſilence de Dahis, & ſa ſtupidité ne choquoient point ſon amour-propre, & elle avoit de trop bonnes raiſons, pour croire qu'il étoit ſenſible à ſes charmes, pour ne pas préférer ſon air indifférent aux éloges les plus outrés, & aux plus fougueux tranſports d'un petit-Maître.

Fatmé, en s'abandonnant aux deſirs de Dahis, annonçoit aſſez qu'elle avoit auſſi peu de délicateſſe que de vertu, & n'exigeoit pas de lui cette vivacité dans les tranſports, ces tendres riens que la fineſſe de l'ame, & la politeſſe des ma-

nieres rend ſupérieurs aux plaiſirs, ou qui, pour mieux dire, les font eux-mêmes.

Dahis ſortit enfin après avoir bâillé plus d'une fois. Il étoit du nombre de ces perſonnes malheureuſes, qui ne penſant jamais rien, n'ont jamais auſſi rien à dire, & qui ſont meilleurs à occuper qu'à entendre.

Quelqu'idée que les amuſemens de Fatmé m'euſſent donnée d'elle, j'avouerai qu'après la rétraite de Dahis, je crus que ne lui reſtant plus rien ſur quoi elle pût méditer dans ce cabinet, elle en ſortiroit bientôt, je me trompois: c'étoit ſur ce genre de méditation, une femme infatigable. Il n'y avoit pas long-tems qu'elle étoit toute aux réflexions dont Dahis lui avoit fourni ſi ample matiere, lorſqu'il lui arriva de quoi en faire de nouvelles.

Un Bramine ſérieux, mais jeune, frais, & avec une de ces phyſionomies dont l'air compoſé ne détruit pas la vivacité, entra dans le cabinet. Malgré ſon habit de Bramine, peu fait pour les graces, il étoit aiſé de remarquer qu'il étoit tourné de façon à donner des idées à plus d'une prude, auſſi étoit-il le Bramine d'Agra le plus recherché, le plus conſo-

lant, & le plus employé. Il parloit ſi bien, diſoit-on, c'étoit avec tant de douceur qu'il inſinuoit dans les ames le goût de la vertu ; le moyen ſans lui de ne pas s'égarer ! Voilà ce qu'en public on diſoit de lui ; on verra bientôt ſur quoi en particulier on lui devoit des éloges, & ſi ceux qu'on lui donnoit le plus haut, étoient ceux qu'il méritoit le mieux.

Cet heureux Bramine s'approcha de Fatmé d'une air doucereux & empeſé, plus fade que galant. Ce n'étoit pas qu'il ne cherchât des airs légers, mais il copioit mal ceux qu'il prenoit pour modeles, & le Bramine perçoit au travers du maſque qu'il empruntoit.

Reine des cœurs, dit-il à Fatmé, en minaudant, vous êtes aujourd'hui plus belle que les Etres heureux deſtinés au ſervice de Brama. Vous élevez mon ame à une extaſe qui a quelque choſe de céleſte, & que je voudrois bien vous voir partager. Fatmé, d'un air languiſſant, lui répondit ſur le même ton ; & le Bramine n'en changeant point, il s'établit entr'eux une converſation fort tendre, mais où l'amour parloit une langue bien étrangere, & en apparence, bien peu faite pour lui. Sans leurs actions, je doute que j'euſſe jamais compris leurs diſcours.

Fatmé, qui naturellement faiſoit aſſez peu de cas de l'éloquence, & qui, quoiqu'elle en dît, n'eſtimoit pas beaucoup celle du Bramine même, fut la premiere à s'ennuyer du ſentiment. Le Bramine à qui il ne plaiſoit pas plus qu'à elle, le quitta bientôt auſſi, & cette converſation ſi fade, ſi doucereuſe, finit comme celle de Dahis avoit commencé.

Il eſt vrai cependant que Fatmé, en faiſant les mêmes choſes, étoit plus ſoigneuſe des dehors. Elle vouloit & paroître délicate, & que le Bramine pût croire qu'elle ne cédoit qu'à l'amour.

Le Bramine, qui pour le caractere & la figure, reſſembloit aſſez à Dahis, ne lui fut inférieur en rien, & mérita tous les complimens que lui prodiguoit ſans ceſſe la complaiſante Fatmé. Après qu'ils eurent donné à leur tendreſſe ce qu'elle avoit exigé d'eux, ils tournerent la vertu en ridicule, s'entretinrent enſemble du plaiſir qu'il y a à tromper les autres, & ſe firent mutuellement des leçons d'hypocriſie. Ces deux odieuſes perſonnes ſe ſéparerent enfin; Fatmé alla déſeſpérer ſon mari, & faire parade de ſes mortifications.

Pendant que je fus chez elle, je ne lui connus point d'autres façons d'amuſer

ſes loiſirs, que celles que j'ai racontées à Votre toujours auguſte Majeſté.

Fatmé, toute prudente qu'elle étoit, s'oublioit quelquefois. Un jour que ſeule avec ſon Bramine, elle ſe livroit à ſes tranſports, ſon mari que le haſard conduiſit à la porte du cabinet, entendit des ſoupirs, & de certains termes qui l'étonnerent. Les occupations publiques de Fatmé laiſſoient ſi peu imaginer ſes amuſemens particuliers, que je doute que ſon mari devinât d'abord de qui partoient les ſoupirs, & les étranges paroles qui venoient de frapper ſes oreilles.

Soit enfin qu'il crut reconnoître la voix de Fatmé, ſoit que la curioſité ſeule lui fit deſirer de s'éclaircir de cette aventure, il voulut entrer dans le cabinet. Malheureuſement pour Fatmé; la porte n'étoit pas bien fermée, & il l'enfonça d'un ſeul coup.

Le ſpectacle qui frappa ſes yeux, le ſurprit au point que ſa fureur demeurant ſuſpendue, il ſembla pendant quelques inſtans douter de ce qu'il voyoit, & ne ſavoir à quoi ſe déterminer. Perfides! s'écria-t-il enfin, recevez le châtiment dû à vos vices, & à votre hypocriſie.

A ces mots, ſans écouter ni Fatmé ni le Bramine, qui s'étoient précipités à ſes pieds, il les fit expirer ſous ſes coups. Quelqu'affreux que fût ce ſpectacle, il ne me toucha pas. Ils avoient tous deux trop mérité la mort, pour qu'ils puſſent être plaints, & je fus charmé qu'une auſſi terrible cataſtrophe apprît à tout Agra, ce qu'avoient été deux perſonnes qu'on y avoit ſi long-tems regardées comme des modeles de vertu.

CHAPITRE IV.

Où l'on verra des choſes qu'il ſe pourroit bien qu'on n'eût pas prévenues.

APRÈS la mort de Fatmé, mon ame prit ſon eſſor, & vola dans un Palais voiſin, où tout me parut à peu près réglé comme dans celui que j'abandonnois. Dans le fond pourtant, on y penſoit d'une façon bien différente.

Ce n'étoit pas que la Dame qui l'habitoit, entrât dans cet âge où les femmes un peu ſenſées, quand elles ne condamneroient pas la galanterie, comme un vice, la regardent au moins comme un ridicule,

ridicule. Elle étoit jeune & belle, & l'on ne pouvoit pas dire qu'elle n'aimoit la vertu, que parce qu'elle n'étoit point faite pour l'amour. A ſon air ſimple & modeſte, au ſoin qu'elle prenoit de faire de bonnes actions & de les cacher, à la paix qui ſembloit regner dans ſon cœur, on devoit croire qu'elle étoit née ce qu'elle paroiſſoit. Sage ſans contrainte & ſans vanité, elle ne ſe faiſoit ni une peine, ni un mérite de ſuivre ſes devoirs. Jamais je ne la vis un moment, ni triſte, ni grondeuſe; ſa vertu étoit douce & paiſible; elle ne s'en faiſoit pas un droit de tourmenter, ni de mépriſer les autres, & elle étoit ſur cet article beaucoup plus reſervée que ne le ſont ces femmes qui ayant tout à ſe reprocher, ne trouvent cependant perſonne exempt de reproche. Son eſprit étoit naturellement gai, & elle ne cherchoit pas à en diminuer l'enjouement. Elle ne croyoit pas ſans doute, comme beaucoup d'autres, qu'on n'eſt jamais plus reſpectable que lorſqu'on eſt fort ennuyeux. Elle ne médiſoit point & n'en ſçavoit pas moins amuſer. Perſuadée qu'elle avoit autant de foibleſſes que les autres, elle ſavoit pardonner à celles qu'elle leur décou-

vroit. Rien ne lui paroiſſoit vicieux ou criminel que ce qui l'eſt effectivement. Elle ne ſe défendoit pas les choſes permiſes, pour ne ſe permettre, comme Fatmé, que celles qui ſont défendues. Sa maiſon étoit ſans faſte, mais tenue noblement. Tous les honnêtes gens d'Agra ſe faiſoient honneur d'y être admis, tous vouloient connoître une femme d'un auſſi rare caractere, tous la reſpectoient, & malgré ma perverſité naturelle, je me vis enfin forcé de penſer comme eux.

J'étois, lorſque j'entrai chez cette Dame, ſi rempli encore de la fauſſeté de Fatmé, que je ne doutai pas d'abord qu'elle ne fît les mêmes choſes, & je confondis au premier coup d'œil, la femme vertueuſe avec l'hypocrite. Jamais je ne voyois entrer un Eſclave, ou un Bramine, ſans croire qu'on me mettroit de la converſation, & je fus longtems étonné d'y être toujours compté pour rien.

L'oiſiveté à laquelle on me condamnoit dans cette maiſon, m'ennuya enfin, & perſuadé que ce ſeroit en vain que j'attendrois qu'on m'y donnât matiere à obſervations, je quittai le Sopha de cette Dame, charmé d'être convain-

eu par moi-même qu'il y avoit des femmes vertueuſes, mais deſirant aſſez peu d'en retrouver de pareilles.

Mon ame, pour varier les ſpectacles que ſon état actuel pouvoit lui procurer, ne voulut pas, en quittant ce Palais, rentrer dans un autre, & s'abattit dans une vilaine maiſon obſcure, petite, & telle que je doutai d'abord s'il y auroit de quoi m'y donner retraite. Je pénétrai dans une chambre triſte, meublée au deſſous du médiocre, & dans laquelle pourtant je fus aſſez heureux pour rencontrer un Sopha, qui, terni, délabré, témoignoit aſſez que c'étoit à ſes dépens qu'on avoit acquis les autres meubles qui l'accompagnoient. Ce fut, avant que je ſuſſe chez qui j'étois, la premiere idée qui me vint, & quand je l'appris, je ne changeai pas d'opinion.

Cette chambre en effet ſervoit de retraite à une fille aſſez jolie, & qui, par ſa naiſſance, & par elle-même, étant ce qu'on appelle mauvaiſe compagnie, voyoit cependant quelquefois les gens qui, dit-on, compoſent la bonne. C'étoit une jeune danſeuſe qui venoit d'être reçue parmi celles de l'Empereur, & dont la fortune & la réputa-

tion n'étoient pas encore faites, quoiqu'elle connût particuliérement presque tous les jeunes Seigneurs d'Agra, qu'elle les comblât de ses bontés, & qu'ils l'assurassent de leur protection. Je doute même, quelque chose qu'ils lui promissent, que sans un Intendant des domaines de l'Empereur qui prit du goût pour elle, sa fortune eût si-tôt changé de face.

Abdalathif, c'est le nom de cet Intendant, par sa naissance & par son mérite personnel, ne faisoit pas une conquête brillante. Il étoit naturellement rustre & brutal, & depuis sa fortune, il avoit joint l'insolence à ses autres défauts. Ce n'étoit pas qu'il ne voulut être poli; mais persuadé qu'un homme comme lui, honore quelqu'un quand il lui marque des égards, il avoit pris cette politesse froide & seche des gens d'un certain rang, qu'en eux on veut bien appeller dignité, mais qui dans Abdalathif, étoit le comble de la sottise & de l'impertinence. Né dans l'obscurité la plus profonde, non seulement il l'avoit oublié, mais même, il n'y avoit rien qu'il ne fit pour se donner une origine illustre; il couronnoit ses travers en jouant perpétuellement le

Seigneur; vain & insolent, sa familiarité outrageoit autant que sa hauteur; ignoble, & sans goût dans sa magnificence, elle n'étoit en lui qu'un ridicule de plus. Avec peu d'esprit & moins encore d'éducation, il n'y avoit rien à quoi il ne crut se connoître, & dont il ne voulut décider. Tel qu'il étoit cependant, on le ménageoit, non qu'il pût nuire, mais il savoit obliger. Les plus grands d'Agra étoient assidument ses complaisans, & ses flatteurs, & leurs femmes même étoient sur le pied de lui pardonner des impertinences qu'avec elles il poussoit à l'excès, ou de ne rien refuser à ses desirs. Quelque couru qu'il fut dans Agra, il étoit quelquefois bien aise de se délasser des trop grands empressemens des femmes de qualité, & de chercher des plaisirs, qui, pour être moins brillans, n'en étoient pas moins vifs, & (selon ce qu'il avoit l'insolence de dire,) souvent guere plus dangereux.

Ce fut un soir en sortant de chez l'Empereur, devant qui Amine avoit dansé, que ce nouveau protecteur la ramena chez elle. Il promena dans son triste & obscur logement, des regards orgueilleux & distraits, puis en daignant

à peine lever les yeux sur elle ; vous n'êtes pas bien ici, lui dit-il, il faut vous en tirer. C'est autant pour moi que pour vous, que je veux que vous soyez plus convenablement logée. On se moqueroit de moi, si une fille de qui je me mêle, n'étoit pas d'une façon à se faire respecter. Après ces paroles, il s'assit sur moi, & la tirant sur lui brusquement, il prit avec elle toutes les libertés qu'il voulut; mais comme il avoit plus de libertinage que de desirs, elles ne furent pas excessives.

Amine que j'avois vu haute & capricieuse avec les Seigneurs qui alloient chez elle, loin de prendre avec Abdalathif, des airs familiers, le traitoit avec un extrême respect, & n'osoit même le regarder que quand il paroissoit desirer qu'elle le fit. Vous me plaisez assez, lui dit-il enfin, mais je veux qu'on soit sage. Point de jeunes gens; des mœurs, une conduite réglée : sans tout cela, nous ne serions pas long-tems bons amis. Adieu, petite, ajouta-t-il en se levant, demain vous entendrez parler de moi : vous n'êtes point meublée de façon qu'on puisse aujourd'hui souper avec vous, j'y vais pourvoir, bon jour.

En achevant ces mots, il ſortit ; Amine le reconduiſit reſpectueuſement, & revint ſur moi, ſe livrer à toute la joie que lui cauſoit ſa bonne fortune, & compter avec ſa Mere, les diamans & les autres richeſſes qu'elle attendoit le lendemain de la généroſité d'Abdalathif.

Cette Mere qui, quoique femme d'honneur, étoit la plus complaiſante des Meres, exhortoit ſa fille à ſe conduire ſagement dans le bonheur qu'il plaiſoit à Brama de lui envoyer, & comparant l'état où elles étoient, à celui dans lequel elles alloient ſe trouver, faiſoit mille réflexions ſur la providence des Dieux qui n'abandonnent jamais ceux qui le méritent.

Elle fit après cela une longue énumération des Seigneurs qui avoient été amis de ſa fille. Combien peu leur amitié vous a-t-elle été utile ! mon enfant, lui diſoit-elle ; auſſi, c'eſt bien votre faute. Je vous l'ai dit mille fois, vous êtes née trop douce. Ou vous vous donnez par pure indolence, ce qui eſt un grand vice, ou ce qui ne vaut pas mieux, & vous a donné de grands ridicules, vous vous prenez de fantaiſie. Je ne dis pas qu'on ne ſe ſatisfaſſe quelquefois,

à Dieu ne plaise! mais il ne faut pas tellement se sacrifier à ses plaisirs, qu'on en néglige sa fortune; il faut sur-tout éviter qu'on ne puisse dire qu'une fille comme vous, peut se livrer quelquefois à l'amour, & malheureusement vous avez donné là-dessus matiere à bien des propos. Enfin, vous êtes encore bien jeune, & j'espére que cela ne vous fera pas grand tort. Rien ne perd tant les personnes de votre condition que ces étourderies que j'ai entendu nommer des complaisances gratuites. Quand on sait qu'une fille est dans la malheureuse habitude de se donner quelquefois pour rien, tout le monde croit être fait pour l'avoir au même prix, ou du moins, à bon marché. Voyez Rozane, Atalis, Elzire, elles n'ont pas une foiblesse à se reprocher, aussi Brama a béni leur conduite. Moins jolies que vous, voyez comme elles sont riches! profitez bien de leur exemple, ce sont des filles bien raisonnables.

Hé oui! ma Mere, oui, répondit Amine, que cette exhortation impatientoit, j'y songerai; mais me conseilleriez-vous pourtant de n'être qu'au monstre que j'ai actuellement! cela est impossible, je vous en avertis.

Vraiment non, reprit la Mere, à l'égard de ſon cœur, on n'en eſt pas la maîtreſſe ; je dis ſimplement qu'il faut que vous renonciez aux Seigneurs de la Cour, à moins que vous ne les voyiez *incognitò*, & qu'ils n'aient pour vous de meilleures façons, qu'ils n'en ont eues juſques ici. Si vous voulez je leur parlerai, moi. Vous avez Maſſoud que vous aimez, c'eſt un bon choix, il n'eſt connu de perſonne, il ſe prête à tout, vous le faites paſſer pour votre parent, on le prend pour cela, il n'y a rien à dire. Ce Monſieur qui vous veut du bien s'y trompera comme les autres, en vous conduiſant avec prudence, il ne ſe doutera de rien, &..... Croyez-vous, ma Mere, interrompit Amine, qu'il me donne des diamans? Ah! Oui, il m'en donnera. Ce n'eſt pas, ajoutoit-elle, que j'aie de la vanité, mais quand on tient un certain rang, on eſt bien aiſe d'être comme tout le monde. Là-deſſus elle ſe mit à compter toutes les filles qui ſeroient déſeſpérées, & des diamans & des belles robes qu'elle auroit. Idée qui la flattoit plus que la fortune même.

Le lendemain d'aſſez bonne heure, un char vint la prendre, & mon ame

curieuſe de voir l'uſage qu'Amine feroit des conſeils de ſa Mere, la ſuivit. On la conduiſit dans une jolie maiſon toute meublée, qu'Abdalathif avoit dans une rue détournée. Je me plaçai en y arrivant dans un Sopha ſuperbe que l'on avoit mis dans un cabinet extrêmement orné. Jamais je n'ai vu perſonne dans une auſſi ſotte admiration, que celle qu'Amine témoignoit pour tout ce qui s'y offroit à ſes yeux. Après avoir examiné tout, elle vint ſe mettre à ſa toilette. Les vaſes précieux dont elle la vit couverte, un écrin rempli de diamans, des Eſclaves bien vêtus, qui d'un air reſpectueux s'empreſſoient à la ſervir, des Marchands & des Ouvriers qui attendoient ſes ordres, tout la tranſportoit & augmentoit ſon ivreſſe.

Quand elle en fut un peu revenue, elle ſongea au rôle qu'elle devoit jouer devant tant de Spectateurs. Elle parla à ſes Eſclaves avec hauteur, aux Marchands & aux Ouvriers avec impertinence, choiſit ce qu'elle voulut, ordonna que tout ce qu'elle commandoit fut prêt pour le lendemain au plus tard, ſe remit à ſa toilette, y reſta long-tems, & en attendant les magnificences qui lui étoient deſtinées, ſe revêtit d'un dés-

habillé ſuperbe qui avoit été fait pour une Princeſſe d'Agra, & qu'elle trouva à peine aſſez beau pour elle.

Elle paſſa la plus grande partie de la journée à s'occuper de tout ce qu'elle voyoit, & à attendre Abdalathif. Vers le ſoir enfin, il parut. Hé bien, petite, lui dit-il, comment vous trouvez-vous de tout ceci? Amine ſe précipita à ſes pieds, & dans les termes les plus ignobles, le remercia de tout ce qu'il faiſoit pour elle.

J'étois étonné, moi qui juſques alors avoit été en bonne compagnie, de tout ce qui frappoit mes oreilles. Ce n'étoit pas que je n'euſſe jamais entendu des ſottiſes, mais du moins elles étoient élégantes, & de ce ton noble avec lequel il ſemble preſque qu'on n'en dit pas.

CHAPITRE V.

Meilleur à paſſer qu'à lire.

AVANT que de s'engager dans une plus longue converſation. Abdalathif tira de ſa poche une longue bourſe pleine d'or, qu'il jetta ſur une table d'un

air négligent. Serrez ceci, lui dit-il, vous en aurez peu de beſoin. Je me charge de toute la dépenſe de votre maiſon, & de celle de votre perſonne. Je vous ai envoyé un Cuiſinier, c'eſt, après le mien, le meilleur d'Agra. Je compte ſouper ſouvent ici. Nous n'y ſerons pas toujours ſeuls; des Seigneurs de mes amis, avec quelques beaux eſprits à qui je prête de l'argent, y viendront quelquefois. On y joindra de vos Compagnes, des plus jolies, s'entend; cela fera des ſoupers gais, je les aime.

A ces mots, il la conduiſit dans le petit cabinet où j'étois, & la Mere d'Amine, cette femme reſpectable, qui juſques-là avoit été préſente à la converſation, ſe retira, & ferma la porte.

Ce n'eſt pas d'une pareille converſation, dit Amanzéi en s'interrompant, que je rendrai un compte exact à Votre Majeſté; Amine y parut tout-à-fait tendre & vive juſqu'au tranſport. Abdalathif avoit pris ſoin de lui dire auparavant que les femmes réſervées dans leurs diſcours, lui plaiſoient, & avec l'envie qu'Amine avoit de lui plaire, ſon éducation & les habitudes qu'elle avoit contractées, Votre Majeſté imagine ſans peine, qu'il ſe tint des propos qu'il ſe-

roit difficile de lui rendre, & qui d'ailleurs ne la flatteroient pas.

Pourquoi cela, demanda le Sultan, peut-être les trouverois-je fort bons? Voyons un peu? Voyez dit la Sultane, en ſe levant, mais comme je ſuis ſûre qu'ils ne m'amuſeroient pas, vous trouverez bon que je ſorte.

Voyez vous cela! s'écria le Sultan, la belle modeſtie! Vous croyez peut-être que j'en ſuis la dupe, détrompez-vous. Je connois les femmee à préſent, & je me ſouviens d'ailleurs qu'un homme qui les connoiſſoit auſſi-bien que moi, ou à peu-près, m'a dit que les femmes ne font rien avec tant de plaiſir que ce qui leur eſt défendu, & qu'elles n'aiment que les diſcours qu'il ſemble qu'elles ne doivent pas entendre; par-conſéquent, ſi vous ſortez, ce n'eſt pas que vous ayez en vie de ſortir. Mais n'importe, Amanzéi me dira à mon coucher ce que vous ne voulez pas qu'il me diſe à préſent. Cela fera préciſément que je n'y perdrai rien, n'eſt-il pas vrai? Amanzéi n'avoit garde de ne pas convenir que le Sultan avoit raiſon, & après avoir exagéré la prudence de ſa conduite, il continua ainſi.

Après l'entretien d'Abdalathif & d'A-

mine, qui fut plus long qu'intéreſſant, on ſervit. Comme je n'étois pas dans la ſalle à manger, je ne puis, Sire, vous rendre compte de ce qu'ils y dirent. Ils revinrent long-tems après. Quoiqu'ils euſſent ſoupé tête-à-tête, il me parut qu'ils n'en avoient pas été plus ſobres. Après quelques fort mauvais diſcours, Abdalathif s'endormit ſur le ſein de ſa Dame.

Amine, toute complaiſante qu'elle étoit, trouva mauvais d'abord qu'Abdalathif prît avec elle de ſi grandes libertés. Sa vanité ſouffroit auſſi du peu de cas qu'il paroiſſoit faire d'elle. Les éloges qu'il lui avoit donnés ſur la façon dont elle avoit ſoutenu l'entretien qu'elle avoit eu avec lui, l'avoient énorgueillie, & lui faiſoient croire qu'elle méritoit qu'il prît la peine de l'entretenir encore. Malgré les attentions qu'elle devoit à Abdalathif, elle s'ennuya de la contrainte où il la retenoit, & elle en auroit étourdiment marqué ſon chagrin, ſi Abdalathif ouvrant péſamment les yeux, ne lui eût demandé d'un ton bruſque, l'heure qu'il étoit. Il ſe leva ſans attendre ſa réponſe. Adieu, lui dit-il, en la careſſant brutalement, je vous ferai dire demain ſi je

puis ſouper ici. A ces mots il voulut ſortir. Quelque en vie qu'eût Amine qu'il la laiſſât libre, elle crut devoir le retenir quoiqu'elle pouſſât la fauſſeté juſqu'à pleurer de ſon départ, il fut inexorable, & ſe débarraſſa des bras d'Amine, en lui diſant qu'il vouloit bien qu'elle l'aimât, mais qu'il ne prétendoit pas être gêné.

D'abord qu'il fut ſorti, elle ſonna, en l'honorant à demi-bas des épithetes qu'il méritoit. Pendant qu'on la déshabilloit, ſa mere vint lui parler bas. La nouvelle qu'elle donnoit à Amine, lui fit hâter ſes Eſclaves, enfin elle ordonna qu'on la laiſſât ſeule. Peu de momens après que ſa mere & ſes Eſclaves ſe furent retirés, la premiere rentra. Elle menoit un Négre mal fait, horrible à voir, & qu'Amine n'eut pourtant pas plutôt apperçu, qu'elle vint l'embraſſer avec emportement.

Manzéi, dit le Sultan, ſi vous ôtiez ce Négre-là de votre hiſtoire, je penſe qu'elle n'en ſeroit pas plus mauvaiſe. Je ne vois pas ce qu'il y gâte, Sire, répondit Amanzéi. Je m'en vais vous le dire, moi, répliqua le Sultan, puiſque vous n'avez pas l'eſprit de le voir. La premiere femme de mon grand-pere Schah-Riar

couchoit avec tous les Negres de ſon Palais. Ç'a été, graces à Dieu, une choſe aſſez notoire. En conſéquence de ce, mon ſuſdit grand-pere, non ſeulement fit étrangler celle-là, mais toutes les autres qu'il eut après, juſqu'à ma grand-Mere Schéhérazade, qui lui en fit perdre l'habitude. Donc, je trouve fort peu reſpectueux que l'on vienne, après ce qui eſt arrivé dans ma famille, me parler de Negres, comme ſi je n'y devois prendre aucun intérêt. Je vous paſſe celui-ci, puiſqu'il eſt venu, mais qu'il n'en vienne plus, je vous prie. Amanzéi, après avoir demandé pardon au Sultan de ſon étourderie, continua ainſi. Ah! Maſſoud, dit Amine à ſon amant, que j'ai ſouffert d'être deux jours ſans te voir! Que je haïs le monſtre qui m'obſede! qu'on eſt malheureuſe de ſe ſacrifier à ſa fortune!

Maſſoud, à tout cela, répondoit aſſez peu de choſes. Il lui dit cependant que quoiqu'il l'aimât avec toute la délicateſſe poſſible, il n'étoit pas fâché qu'Abdalathif eût pour elle des attentions. Il l'exhorta enſuite à faire tout ce qui ſeroit convenable pour le ruiner, & ſe livrant après à toute la fureur des careſſes d'Amine, ils commencerent une

ſorte d'entretien dont la joie de tromper Abdalathif, augmentoit encore la vivacité. Avant que de ſortir du cabinet, elle paya fort généreuſement Maſſoud, de l'extrême amour qu'il lui avoit témoigné.

Elle paſſa avec lui la plus grande partie de la nuit, & le renvoya enfin, lorſqu'elle vit paroître le jour, & la mere d'Amine, qui par une porte de ſon appartement qui donnoit dans celui de ſa fille, l'avoit introduit, le fit ſortir par la même voie.

Amine paſſa la matinée à eſſayer toutes les robes qu'elle avoit commandées, & à en ordonner d'autres. Ce fut ſon amuſement juſqu'à l'heure qui lui étoit marquée pour aller danſer chez l'Empereur. Elle en fut ramenée par Abdalathif; ils étoient ſuivis de quelques jolies compagnes d'Amine; de quelques jeunes Omrahs, & de trois beaux eſprits des plus renommés d'Agra. Ils s'empreſſerent à l'envi de louer la magnificence d'Abdalathif, ſon goût, ſon air noble, la délicateſſe de ſon eſprit, & la ſûreté de ſes lumieres. Je ne concevois pas comment des gens qui, par leur naiſſance ou leurs talens, tenoient un rang diſtingué, pouvoient ſe pardonner la

baſſeſſe, & la fauſſeté de leurs éloges. Ils n'oublioient pas même de louer Amine ; mais à la vérité, c'étoit d'une façon qui devoit lui faire ſentir qu'elle n'étoit que ſubalterne, & que ſans ce qu'on vouloit bien devoir à Abdalathif, on auroit été avec elle auſſi familier que l'on cherchoit à le paroître peu. Après les louanges d'Abdalathif, chacun ſe diſperſa dans le ſalon avec qui il lui plut. La converſation étoit ſelon ceux qui parloient, tantôt vive, tantôt plate, & en tout, il me parut que l'on ménageoit aſſez peu les Dames qui devoient ſouper chez Amine, & qu'elles ne s'en offenſoient guere.

On deſcendit enfin pour ſouper. Comme il n'y avoit pas de retraite pour mon ame dans le lieu où l'on mangeoit, je ne pus pas entendre les diſcours qui s'y tinrent. A en juger par ceux qui précéderent le ſouper, & ceux qui le ſuivirent, on pouvoit ne pas regretter de n'être point à portée de les entendre.

Abdalathif noyé dans le vin, enivré des éloges que le mérite qu'on avoit découvert à ſon Cuiſinier avoit rendu plus vifs & plus nombreux, ne tarda point à s'endormir. Un jeune homme qui avoit intérêt qu'il laiſſât bientôt Amine en

état de disposer d'elle, osa bien l'éveiller pour lui représenter qu'un homme comme lui, chargé des plus grandes affaires, & nécessaire à l'Etat, autant qu'il l'étoit, pouvoit quelquefois permettre aux plaisirs de le distraire, mais ne devoit jamais s'y abandonner. Il prouva si bien enfin à Abdalathif combien il étoit cher au Prince & au peuple, qu'il le convainquit, qu'il ne pouvoit différer de s'aller coucher, sans que l'Etat ne risquât d'y perdre son plus ferme appui.

Il sortit, & tout le monde avec lui. Quelques regards que j'avois surpris entre Amine & le jeune homme qui venoit de haranguer si bien Abdalathif, me firent croire que je le reverrois bientôt. Elle se mit à sa toillette d'un air nonchalant, & débarrassée de cet attirail superbe, plus gênant encore pour les plaisirs, qu'il n'est satisfaisant pour l'amour-propre, elle ordonna qu'on la laissât seule.

La respectable Mere d'Amine, gagnée apparemment par le récit que le jeune homme lui avoit fait de ses souffrances, (car je ne saurois croire qu'une ame si belle eût pu être sensible à l'intérêt) l'introduisit discrétement dans l'appartement de sa fille, & ne se retira qu'a-

près qu'il lui eut donné parole positive, de ne faire à Amine aucune proposition qui pût allarmer la pudeur d'une fille aussi sage & aussi modeste.

En vérité ! dit Amine au jeune homme, quand ils furent seuls, il faut que je vous aime bien tendrement, pour m'être déterminée à ce que je fais ! Car enfin, je trompe un honnête homme, que je n'aime point à la vérité, mais à qui pourtant je devrois être fidelle. J'ai tort, je le sens bien, mais l'amour est une terrible chose, & ce qu'il me fait faire aujourd'hui est bien éloigné de mon caractere. Je vous en sais d'autant plus de gré, répondit le jeune homme, en voulant l'embrasser. Oh ! pour cela, repliqua-t-elle en le repoussant, voilà ce que je ne veux pas vous permettre : de la confiance, du sentiment, du plaisir à vous voir, je vous en ai promis, mais si j'allois plus loin je trahirois mon devoir. Mais, mon enfant, lui dit le jeune homme, deviens tu folle ? Qu'est-ce donc que le jargon dont tu te sers ? Je te crois tout le sentiment du monde, assurément, mais à quoi veux-tu qu'il nous serve ? Est-ce pour cela que je suis venu ici ?

Vous vous êtes trompé, répondit-

elle, si vous avez attendu de moi quelqu'autre chose. Quoique je n'aime point le Seigneur Abdalathif, j'ai fait vœu de lui être fidelle, & rien ne peut m'y faire manquer. Ah! petite Reine, repartit le jeune homme en raillant, d'abord que tu as fait un vœu, je n'ai rien à dire, cela est respectable; & pour la rareté du fait, je te permets d'y demeurer fidelle. Hé, dis-moi, en as tu beaucoup fait de pareils en ta vie? Ne raillez pas, répondit Amine, je suis fort scrupuleuse. Oh! tu ne m'étonnes point, repliqua-t-il, vous autres filles, tant soit peu publiques, vous vous piquez toutes de scrupule; & vous en avez en général, beaucoup plus que les femmes vertueuses. Mais à propos de ton vœu, tu aurois tout aussi bien fait de m'en instruire tantôt, & de ne me pas faire prendre la peine de venir passer la nuit ici. Cela est vrai, répondit-elle d'un air embarrassé, mais vous m'avez fait des propositions si brillantes, que d'abord elles m'ont ébloui, je l'avoue. Hé! lui demanda-t-il, la réflexion te les a donc gâtées? tiens; poursuivit-il en tirant une bourse, voilà ce que je t'ai promis, je suis homme de parole; il y a là-dedans de quoi guérir tes scrupules, & te relever de tous les

vœux que tu as pu faire. Conviens en du moins. Que vous êtes badin ! répondit-elle en ſe ſaiſiſſant de la bourſe, vous me connoiſſez bien peu ! Je vous jure que ſans l'inclination que je me ſens pour vous..... Finiſſons cela, interrompit-il. Pour te prouver combien je ſuis noble, je te diſpenſe des remerciemens, & même de cette prodigieuſe inclination que tu as pour moi : auſſi bien dans le marché que nous avons fait enſemble, ne m'a-t-elle ſervi à rien. Je te paie même auſſi cher que ſi j'étois un premier, & tu ſais bien que cela n'eſt pas dans les regles. Il me ſemble que ſi, répondit Amine, je fais une perfidie pour vous, &.... Si je ne te payois, interrompit-il, qu'à raiſon de ce qu'elle te coûte, je te réponds que je t'aurois pour rien. Mais encore une fois finiſſons, quoique tu aies de l'eſprit autant qu'on en puiſſe avoir, la converſation m'ennuie.

Quelque impatience qu'il marquât, il ne put empêcher qu'Amine, qui étoit la prudence même, ne comptât l'argent qu'il venoit de lui donner. Ce n'étoit pas, diſoit-elle, qu'elle ſe défiât de lui, mais il pouvoit lui-même s'être trompé, enfin elle ne ſe rendit à ſes deſirs, que

quand elle fut sûre qu'il n'avoit point commis d'erreur de calcul.

Lorsque le jour fut prêt à paroitre, la Mere d'Amine revint, & dit au jeune homme qu'il étoit tems qu'il se retirât: il n'étoit pas tout-à-fait de cet avis. Quoiqu'Amine le priât de vouloir bien ménager sa réputation, cette considération ne l'auroit sûrement pas ébranlé, & malgré ses prieres, il seroit resté, si Amine ne lui eût promis de lui accorder à l'avenir, autant de nuits qu'elle pourroit en dérober à Abdalathif.

Outre Abdalathif, Massoud, & ce jeune homme à qui quelquefois elle tenoit parole, Amine qui avoit reconnu l'utilité des conseils que sa Mere lui avoit donnés, recevoit indifféremment tous ceux qui la trouvoient assez belle pour la desirer, pourvu cependant qu'il fussent assez riches, pour lui faire agréer leurs soupirs. Bonzes, Bramines, Imans, Militaires, Cadis, hommes de toutes nations, de tout genre, de tout âge, rien n'étoit rebuté. Il est vrai que comme elle avoit des principes & des scrupules, il en coûtoit plus aux Etrangers, à ceux sur-tout qu'elle regardoit comme des infidelles, qu'à ses compatriotes & à ceux qui suivoient la même loi qu'elle.

Ce n'étoit qu'à prix d'argent qu'ils pouvoient vaincre ſes répugnances, & après qu'elle s'étoit donnée, triompher de ſes remords. Elle s'étoit même fait là-deſſus des arrangemens ſinguliers. Il y avoit des cultes qu'elle avoit plus en horreur que les autres, & je me ſouviendrai toujours qu'il en coûta plus à un Guebre, pour obtenir d'elle des complaiſances, qu'il n'en avoit coûté en pareil cas à dix Mahométans.

Soit qu'Abdalathif fût trop perſuadé de ſon mérite, pour croire qu'Amine pût être infidelle, ſoit qu'auſſi ridiculement, il comptât ſur les ſermens qu'elle lui avoit faits de n'être jamais qu'à lui, il fut long-tems avec elle dans la plus parfaite ſécurité, & ſans un événement imprévu, quoiqu'il ne fût pas ſans exemple, il eſt apparent qu'il y auroit toujours été plongé.

J'entends bien, dit alors le Sultan, quelqu'un lui dit qu'elle étoit infidelle. Non, Sire, répondit Amanzéi. Ah! Oui, reprit le Sultan je vois à préſent que c'étoit toute autre choſe, cela ſe devine : lui-même il la ſurprit. Point du tout, Sire, reprit Amanzéi, il auroit été trop heureux d'en être quitte à ſi bon marché. Je ne ſais donc plus ce qui

que c'étoit, dit Schah Baham : au fonds ce ne ſont pas mes affaires, & je n'ai pas beſoin de me tourner la tête pour deviner quelque choſe qui ne m'intéreſſe pas.

CHAPITRE VI.

Pas plus extraordinaire qu'amuſant.

LE moment fatal où toutes les grandeurs, les diamans, les richeſſes qu'Amine poſſédoit, alloient s'évanouir pour elle, étoit venu. Du moins pour ſe conſoler de leur perte, lui reſtoit-il le ſouvenir d'un beau ſonge, & Abdalathif, ſuppoſé qu'il eût rêvé, ne l'avoit pas fait auſſi agréablement qu'elle.

Depuis quelques jours, j'avois remarqué qu'Amine étoit plus triſte qu'à l'ordinaire, ſa maiſon la nuit étoit fermée, & le jour elle ne voyoit qu'Abdalathif. On lui avoit écrit beaucoup de lettres, & toutes l'avoient chagrinée. Je me perdois en réflexions pour deviner ce qu'elle pouvoit avoir, & ne pouvant le pénétrer, je fus aſſez imbécille pour croire que les remords dont elle étoit agi-

tée, causoient seuls le chagrin qu'elle paroissoit avoir.

Quoique la connoissance que j'avois de son caractere, dût m'interdire cette idée, la difficulté de pénétrer la cause de son inquiétude, me la fit former. Je ne fus pas long-tems à voir que je m'étois trompé sur tout ce que j'avois imaginé.

Amine, l'air embarrassé, pensif, sombre, étoit un matin à sa toilette. Abdalathif entra. Elle rougit à sa vue, elle n'étoit pas accoutumée à le voir le matin, & cette visite inopinée lui déplut. Confuse & timide, à peine osa-t-elle lever les yeux sur lui. A la mine refrognée d'Abdalathif, aux regards terribles que de tems en tems il lançoit sur elle, il n'étoit pas difficile de juger qu'il étoit tourmenté d'une idée fâcheuse à laquelle, vraisemblablement, elle avoit donné lieu. Amine, sans doute, savoit ce que c'étoit, car elle n'osa jamais le lui demander. Il garda quelque tems le silence. Vous êtes jolie! lui dit-il enfin, avec une fureur ironique, vous êtes jolie! Oui, très-fidelle! Oh! parbleu, ma Reine, parbleu! On saura vous apprendre à être sage, & vous mettre en lieu où vous serez forcée de l'être, du moins quelque tems.

Quel eſt donc ce diſcours, Monſieur? lui répondit Amine d'un air de hauteur, eſt-ce à une perſonne comme moi, qu'il peut jamais s'adreſſer? Meſurez un peu vos paroles, je vous prie.

L'inſolence d'Amine, dans la ſituation préſente, parut ſi ſinguliere à Abdalathif que d'abord elle le confondit; mais enfin la fureur prenant le deſſus, il l'accabla de toutes les injures & de tout le mépris qu'il croyoit lui devoir; Amine voulut alors entrer en juſtification, mais Abdalathif qui ſans doute avoit des témoins convaincans de ce dont il l'accuſoit, lui ardonna bruſquement de ſe taire.

Amine convint en ce moment qu'Abdalathif avoit raiſon de ſe plaindre; mais il lui paroiſſoit ſi peu poſſible que ce fût d'elle, qu'elle n'en revenoit pas. Elle crut même, devoir à ſon tour l'accabler de reproches ſur ſes infidélités, lui faire même des remontrances ſur les mauvais choix qu'il faiſoit; toutes choſes qu'elle ne lui diſoit, ajouta-t-elle, que par l'extrême intérêt qu'elle oſoit prendre à ce qui le regardoit.

Une impudence ſi ſoutenue impatienta enfin Abdalathif au point qu'il penſa s'échapper tout-à fait. Amine

voyant qu'il n'étoit la dupe, ni de ſa hauteur ni de ſes reproches, & craignant, à la fureur où elle le voyoit, que cette ſcène ne finît pour elle, de la façon la plus tragique, crut enfin qu'elle devoit prendre le parti des larmes & de la ſoumiſſion. Ce fut en vain, rien ne calma Abdalathif: je ne vous dirai pas ce qu'il avoit, mais jamais je n'ai vu d'homme ſi fâché. De moment en moment il entroit dans des accès de fureur, pendant leſquels il auroit, ſans doute, tout briſé dans la maiſon, ſi tout ce qui y étoit ne lui eût pas appartenu. Cette ſage conſidération le retenoit ſur un fracas indécent qui l'auroit peut-être ſoulagé, & la violence qu'il ſe faiſoit pour ſe retenir ſur cela, augmentoit ſa colere contre Amine. Ce dont il étoit le plus outré, c'étoit qu'on eût oſé manquer d'une façon ſi cruelle, à ce qu'on devoit à un homme comme lui. Cela ſeul lui paroiſſoit inconcevable.

Après avoir dit toutes les impertinences que ſa fureur & ſa fatuité lui dictoient tour-à-tour, il s'empara généralement de tout ce qu'il avoit donné à Amine. Elle s'étoit attendue à être quittée, & elle s'en conſoloit, en

jettant de tems en tems les yeux ſur les diamans & les autres choſes qu'elle croyoit qui lui reſteroient; mais quand elle vit l'impitoyable Abdalathif ſe mettre en devoir de tout reprendre, elle pouſſa les cris les plus perçans & les plus douloureux. Sa Mere alors entra, ſe jetta mille fois aux pieds d'Abdalathif, & crut l'appaiſer beaucoup en lui avouant que c'étoit un maudit Bonze qui étoit cauſe de tout ce qui arrivoit.

Loin que ce qu'on diſoit du Bonze parût attendrir Abdalathif, il ſembla le déterminer à uſer de toute la rigueur poſſible. Hélas! ajoutoit triſtement la Mere d'Amine, nous ſommes bien punies de nous être fiées à un infidele. Ma fille ſait ce que j'en penſois & que je lui ai toujours dit que cela ne pouvoit que lui porter malheur.

Pendant ces lamentations, Abdalatif, ayant à la main un état de tout ce qu'il avoit donné à Amine, ſe faiſoit tout reſtituer par ordre. Lorſque cela fut fait; à l'égard de l'argent que je vous ai donné, dit-il à Amine d'un air grave, je vous le laiſſe; il n'a pas tenu à moi, petite Reine, que vous n'ayez été plus heureuſe. Cette mortification ci vous rendra ſans doute plus

prudente, je le desire sincérement; allez, ajouta-t-il, je n'ai plus besoin de vous ici. Rendez graces au Ciel de ce que je ne porte pas plus loin ma colere.

En achevant ces paroles, il ordonna à ses esclaves de les faire sortir, n'étant pas plus ému des injures atroces qu'alors elles vomissoient contre lui, qu'il ne l'avoit été des larmes qu'il leur avoit vu répandre.

La curiosité de voir l'usage qu'Amine feroit de son humiliation, me fit résoudre, malgré le dégoût que ses mœurs me causoient, à la suivre dans ce réduit obscur d'où Abdalathif l'avoit tirée, & où elle retourna cacher sa honte, & la douleur de n'avoir pas su le ruiner.

Ce fut dans ce triste lieu que je fus témoin de ses regrets, & des imprécations de sa vertueuse Mere. Les débris de leur fortune, qui étoient encore considérables, les consolerent enfin de ce qu'elles avoient perdu.

Hé bien! ma fille, disoit un jour la mere d'Amine, est-ce donc un si grand malheur que ce qui vous est arrivé? Je convieus que ce monstre que vous aviez, étoit la libéralité même,

mais eſt-il donc le ſeul à qui vous puiſſiez plaire? D'ailleurs, quand vous n'en retrouveriez pas un auſſi riche, croiriez vous pour cela être malheureuſe? Non, ma fille, où l'eſpece manque, il faut ſe dédommager par le nombre. Si quatre ne ſuffiſent pas pour le remplacer, prenez-en dix, plus même, s'il le faut. Vous me direz peut-être, que cela eſt ſujet à des accidens, cela eſt vrai; mais quand on ne ſe met au-deſſus de rien, que l'on craint tout, on reſte dans l'infortune, & dans l'obſcurité.

Quelque envie qu'Amine eût de mettre à profit ces ſages conſeils, l'abandonnement où elle étoit, ne lui permit pas de s'en ſervir auſſi-tôt qu'elle l'auroit voulu. Son aventure avec Abdalathif, lui avoit ſi bien donné dans Agra la réputation d'une perſonne peu ſûre dans le commerce, que, hors le fidele Maſſoud, de qui la tendreſſe étoit à l'épreuve de tout, je ne vis chez elle, pendant long-tems que quelques unes de ſes compagnes qui venoient la voir, plutôt ſans doute pour jouir de ſon malheur, que pour l'en conſoler.

Le tems qui efface tout, effaça enfin la mauvaiſe opinion qu'on avoit d'Amine. On la crut changée, on imagina

que les réflexions qu'on lui avoit laiſſé le tems de faire l'auroient guérie de la fureur d'être infidelle. Les Amans revinrent. Un Seigneur Perſan, qui arriva dans ce tems à Agra, & qui n'en ſavoit que médiocrement les anecdotes, vit Amine, la trouva jolie, & s'en entêta d'autant plus, qu'un de ces hommes obligeans, qui ne s'occupent que du noble ſoin de procurer des plaiſirs aux autres, l'aſſura que s'il avoit le bonheur de plaire à Amine, il devroit lui en ſavoir d'autant plus de gré, que ce ſeroit la premiere foibleſſe qu'elle auroit à ſe reprocher.

Tout autre auroit cru la choſe impoſſible, le Perſan ne la trouva qu'extraordinaire. Cette nouveauté le piqua, & à l'aide de l'irréprochable témoin de la vertu d'Amine, il acheta au plus haut prix des faveurs qui, dans Agra, commençoient à être taxées au plus bas, & n'étoient pourtant pas encore auſſi mépriſées qu'elles auroient dû l'être.

Cette triſte maiſon qu'Amine habitoit, fut encore une fois quittée pour un palais ſuperbe où brilloit tout le faſte des Indes. Je ne ſais ſi Amine uſa ſagement de ſa nouvelle fortune; mon ame rebutée d'étudier la ſienne, alla

chercher des objets plus dignes de s'occuper, dans le fond peut-être auſſi mépriſables, mais qui plus ornés, la révoltoient moins, & l'amuſoient davantage.

Je m'envolai dans une maiſon, qu'à ſa magnificence, & au goût qui y regnoit de toutes parts, je reconnus pour une de celles où je me plairois à demeurer, où l'on trouve toujours le plaiſir & la galanterie, & où le vice même, déguiſé ſous l'apparence de l'amour, embelli de toute la délicateſſe & de toute l'élégance poſſible, ne s'offre jamais aux yeux que ſous les formes les plus ſéduiſantes.

La Maitreſſe de ce Palais étoit charmante, & à la tendreſſe qu'elle avoit dans les yeux, autant qu'à ſa beauté, je jugeai que mon Ame y trouveroit des amuſemens. Je reſtai quelque tems dans ſon ſopha ſans qu'elle daignât ſeulement s'y aſſeoir. Cependant elle aimoit, & elle étoit aimée. Pourſuivie par ſon Amant, perſécutée par elle même, il n'y avoit pas d'apparence que je lui fuſſe toujours auſſi indifférent qu'elle ſembloit ſe le promettre.

Quand j'entrai chez elle, il avoit déja obtenu la permiſſion de lui parler de

ſon amour; mais quoiqu'il fût aimable & preſſant, que même il eût déja perſuadé, il étoit encore bien loin de vaincre.

Phénime, (c'eſt ainſi qu'elle s'appeloit) renonçoit avec peine à ſa vertu, & Zulma trop reſpectueux pour être entreprenant, attendoit du tems & des ſoins, qu'elle prît pour lui autant d'amour qu'il en reſſentoit pour elle. Mieux informé que lui des diſpoſitions de Phénime, je ne concevois pas qu'il pût connoître auſſi peu ſon bonheur. Phénime à la vérité ne lui diſoit pas encore qu'elle l'aimoit, mais ſes yeux le lui diſoient toujours. Lui parloit-elle d'une choſe indifférente, ſans qu'elle le voulut, même ſans qu'elle s'en apperçut, ſa voix s'attendriſſoit, ſes expreſſions devenoient plus vives. Plus elle s'impoſoit de contrainte avec lui, plus elle lui marquoit d'amour. Rien de ſon Amant ne lui paroiſſoit indifférent, elle en craignoit tout, & les gens qu'elle aimoit le moins, en étoient en apparence mieux traités que lui. Quelquefois elle lui impoſoit ſilence, & l'oubliant à l'inſtant même elle continuoit la converſation qu'elle avoit voulu finir. Toutes les fois qu'il

la trouvoit ſeule (& ſans s'en appercevoir, elle lui en donnoit mille occaſions,) l'émotion la plus tendre & la plus marquée s'emparoit d'elle involontairement. Si dans le cours d'un entretien long & animé, il arrivoit à Zulma de lui baiſer la main ou de ſe jetter à ſes genoux, Phénime s'effrayoit, mais ne ſe fâchoit pas; c'étoit même ſi tendrement qu'elle ſe plaignoit de ſes entrepriſes!

Et cependant, interrompit le Sultan, il ne les continuoit pas? Non aſſurément, Sire, répondit Amanzéi, plus il étoit amoureux.... Plus il étoit bête, dit le Sultan, je le vois bien. L'amour n'eſt jamais plus timide, reprit Amanzéi, que quand.... Oui, timide, interrompit encore le Sultan, voilà un beau conte! Eſt ce qu'il ne voyoit pas qu'il impatientoit cette Dame? A la place de cette femme-là, je l'aurois renvoyé pour jamais, moi qui vous parle.

Il n'eſt pas douteux, reprit Amanzéi, qu'avec une coquette, Zulma n'eût été perdu; mais Phénime qui réellement deſiroit de n'être pas vaincue, tenoit compte à ſon Amant de ſa timidité. D'ailleurs, plus il ménageoit les ſcrupules de Phénime, plus il s'aſſu-

roit la victoire. Un moment donné par le caprice, s'il n'eſt pas ſaiſi, ne revient peut-être jamais, mais quand c'eſt l'amour qui le donne, il ſemble que moins on le ſaiſit, plus il s'empreſſe à le rendre. J'ai cependant oui dire, repliqua Schah-Baham, que les femmes n'aiment point qu'on ne les devine pas. Cela peut être quelquefois, répondit Amanzéi, mais Phénime penſoit différemment & n'aimoit jamais tant Zulma, que quand il avoit été plus reſpectueux qu'elle-même ne l'avoit encore deſiré. Et, demanda encore le Sultan, lui arrivoit-il ſouvent de s'y méprendre ?

Oui, Sire, répondit Amanzéi, & quelquefois ſi groſſiérement qu'il en étoit ridicule. Un jour, par exemple, il entra chez Phénime : il y avoit plus d'une heure que livrée à ſa tendreſſe, elle ne s'occupoit que de lui ; elle avoit commencé par le deſirer vivement, & ſon imagination s'échauffant par degrés, elle s'abandonna voluptueuſement à ſon déſordre ; il étoit au plus haut point lorſque Zulma ſe préſenta à ſes yeux ; ſon trouble augmenta, elle acheva de rougir en le voyant ; ah ! s'il eût deviné ce qui faiſoit alors rougir Phéni-

me ! s'il eût osé même la presser ; mais il se croyoit fort mal avec elle de quelques libertés fort innocentes, que la veille il avoit voulu prendre, il employa à lui en demander pardon, le tems où elle ne seroit offensée de rien.

Ah ! le butor, s'écria le Sultan, il n'est pas croyable qu'on soit si bête ! il ne faut cependant pas que cela vous étonne, Sire, repartit Amanzéi ; tout le tems que j'ai été Sopha, j'ai vu manquer plus de momens que je n'en ai vu saisir. Les femmes accoutumées à nous cacher sans cesse ce qu'elles pensent, mettent sur-tout leur attention à nous dissimuler les mouvemens qui les portent à la tendresse, & telle a peut-être à se vanter de n'avoir jamais succombé, qui doit moins cet avantage à sa vertu, qu'à l'opinion qu'elle en a su donner.

Je me rappelle, qu'étant chez une femme célebre par sa rare vertu, j'y fus assez long-tems sans rien voir qui démentît l'idée qu'on avoit d'elle dans le monde. Il est vrai qu'elle n'étoit pas jolie, & qu'il faut convenir qu'il n'y a point de femmes à qui il soit plus aisé d'être vertueuses, qu'à celles qui

manquent d'agrémens. Celle-ci joignoit à ſa laideur un caractere d'eſprit dur & ſévere, qui effrayoit pour le moins autant que ſa figure. Quoique perſonne ne ſe fût haſardé à eſſayer de la rendre ſenſible, on n'en croyoit pas moins qu'il étoit impoſſible qu'elle le devînt. Par je ne ſais quel haſard, un homme plus hardi, ou plus capricieux que les autres, ou qui ne croyoit pas à la vertu des femmes, un jour ſe trouvant ſeul auprès d'elle, oſa lui dire qu'il la trouvoit aimable. Quoiqu'il le lui dit aſſez froidement pour ne devoir pas en être cru, un diſcours ſi nouveau pour elle lui fit impreſſion. Elle répondit modeſtement, mais avec trouble, qu'elle n'étoit point faite pour inſpirer de pareils ſentimens; il lui baiſa la main, elle en treſſaillit; ſon air embarraſſé, ſa rougeur, le feu qui tout d'un coup anima ſes yeux, furent de ſûrs garands du déſordre qui s'élevoit dans ſon ame. Il lui répéta, en la ſerrant dans ſes bras, avec tranſport, qu'elle faiſoit ſur lui l'impreſſion la plus vive. Je ne ſais, (pendant qu'elle continuoit à s'en étonner,) comment il fit pour lui prouver qu'il diſoit vrai, mais cette modeſtie dont elle s'étoit armée, commença à

céder à l'évidence. De quelque nature que fut la preuve qu'il lui offroit, en la convaincant, elle acheva de la ſubjuguer. Soit que des objets ſi nouveaux pour elle lui impoſaſſent, ſoit qu'en ce moment, elle ſe ſentît fatiguée du poids de ſa vertu, à peine ſe ſouvint-elle que la bienſéance demandoit au moins qu'elle combattît, & elle ſe rendit plus promptement que les femmes même accoutumées à réſiſter le moins. Cet exemple & quelques autres de même genre, m'ont fait croire qu'il y a bien peu de femmes vertueuſes qu'on ne puiſſe attaquer ſans ſuccès, & qu'il n'y en a point de plus faciles à vaincre, que celles qui ont le moins d'habitude de l'amour; mais je reviens aux deux Amans dont je faiſois l'hiſtoire à Votre Majeſté.

CHAPITRE VII.

Où l'on trouvera beaucoup à reprendre.

UN ſoir, en quittant Phénime, Zulma lui demanda quand il pourroit la revoir ; quoiqu'elle craignît beaucoup ſa préſence, elle ne ſavoit pas s'en paſſer, ainſi après avoir rêvé quelque tems, elle lui répondit qu'il pourroit la voir le lendemain.

Phénime qui ſentoit bien tout le danger qu'il y avoit pour elle à être ſeule avec lui, avoit penſé avoir du monde, & pourtant fit dire, le jour du rendez-vous, qu'elle n'y étoit pour perſonne que pour Zulma. Il lui ſembloit que quand il trouvoit quelqu'un chez elle, moins il avoit la liberté de lui parler de ſon amour, plus par mille choſes qu'il imaginoit, il tâchoit de lui faire comprendre qu'il en étoit perpétuellement occupé ; & l'on eſt ſi clairvoyant dans le monde ! Elle entendoit ſi bien Zulma ! La Méchanceté des ſpectateurs ne pouvoit-elle pas leur

donner cette pénétration qu'elle ne devoit qu'à l'amour? Zulma étoit moins dangereux pour elle quand ils étoient ſeuls, puiſque alors il ſavoit être reſpectueux, & que devant des témoins il n'étoit pas aſſez prudent: donc il ne falloit jamais le voir en compagnie que le moins qu'il ſeroit poſſible.

D'ailleurs il étoit ſi triſte quand il ne pouvoit pas lui parler! N'y avoit-il pas trop d'inhumanité à le priver d'un plaiſir que juſques alors elle avoit trouvé ſi peu de riſque à lui accorder.

Toutes ces raiſons avoient déterminé Phénime, ou du moins elle le croyoit, & elle fondoit toujours, ſoit ſur les uſages, ſoit ſur des choſes qui lui paroiſſoient auſſi ſenſées, ce que l'amour ſeul lui faiſoit faire en faveur de Zulma.

Ce jour même elle avoit été extrêmement tentée de faire ſon bonheur, elle s'étoit dit tout ce que peut ſe dire une femme qui veut ſe vraincre elle-même, ſur ce qu'elle oppoſe à ſon amour; elle s'étoit exagéré la conſtance & les ſoins de Zulma, ce deſir toujours ſi preſſant qu'il avoit de lui plaire: elle ſe ſouvenoit même avec plaiſir qu'il avoit toujours mieux aimé être trompé qu'infidele. Zulma d'ailleurs

étoit jeune, ſpirituel, bienfait, toutes choſes ſur leſquelles elle ne croyoit pas appuyer, mais qui n'en étoient pas moins celles qui l'avoient le plus touchée.

Qui diable l'arrêtoit donc? demanda le Sultan; cette femme là m'excede. Huit ans de vertu, répondit Amanzéi, huit ans dont une ſeule foibleſſe alloit lui enlever tout le mérite; en effet, s'écria le Sultan, voilà ce qui s'appelle une perte!

Elle eſt pour une femmme qui penſe, plus conſiderable que Votre Majeſté ne le croit, répondit Amanzéi. La vertu eſt toujours accompagnée d'une paix profonde, elle n'amuſe pas, mais elle ſatisfait. Une femme aſſez heureuſe pour la poſſéder, toujours contente d'elle-même, peut ne ſe regarder jamais qu'avec complaiſance: l'eſtime qu'elle a pour elle eſt toujours juſtifiée par celle des autres, & les plaiſirs qu'elle ſacrifie ne valent pas ceux que le ſacrifice lui procure.

Dites-moi un peu, dit le Sultan, croyez-vous que, ſi j'avois été femme, j'euſſe été vertueuſe? en vérité, Sire, répondit Amanzéi, ſtupéfait de la queſtion, je n'en ſais rien. Pourquoi n'en

ſavez-vous rien, demanda le Sultan? Mais, eſt-il croyable que l'on faſſe de pareilles queſtions, dit la Sultane? Ce n'eſt pas vous que j'interroge, repliqua-t-il, je veux ſeulement qu'Amanzéi me diſe ſi j'aurois été vertueuſe. Sire, je crois qu'oui, repartit Amanzéi. Hé bien, mon cher, vous vous trompez, reprit Schah-Baham, j'aurois été tout le contraire. Ce que j'en dis au reſte, ajouta-t-il en s'adreſſant à la Sultane, ce n'eſt pas pour vous dégoûter d'être vertueuſe, vous; ce que je penſe là-deſſus n'eſt que pour moi, & peut-être bien que ſi j'étois femme je changerois d'avis: ſur ces ſortes de choſes chacun penſe comme il veut, & je ne contraints perſonne. Votre Maître s'embarraſſe, dit en ſouriant la Sultane à Amanzéi, & je vous réponds qu'il vous ſera fort obligé, ſi vous pourſuivez votre conte. Ce que j'entends n'eſt pas mauvais, repliqua le Sultan, ne diroit-on pas que c'eſt moi qui interromps?

Zulma entra, reprit Amanzéi; & Phénime, quoiqu'il vînt plutôt qu'elle ne l'attendoit, ne laiſſa pas de lui dire qu'il venoit bien tard.

Que je ſuis heureux, Phénime, lui dit-il tendrement, que vous me trou-

viez coupable ! Phénime ne s'apperçut que dans cet inſtant, de la force de ce qu'elle venoit de lui dire; elle voulut s'excuſer, & ne ſut que répondre. Zulma ſourit de l'embarras où il la voyoit, & elle rougit de l'avoir vu ſourire. Il ſe jetta à ſes genoux, & lui baiſa la main avec une ardeur extrême ; elle fit un mouvement pour la retirer, mais comme il ne faiſoit pas d'efforts pour la retenir, elle la lui rendit.

Zulma cependant lui diſoit les choſes les plus tendres, elle ne lui répondoit pas ; mais elle l'écoutoit avec une attention, & une avidité qu'elle ſe ſeroit ſûrement reprochée ſi elle avoit pu démêler ſes mouvemens. Sa gorge étoit un peu découverte, elle s'apperçut qu'il y portoit ſes yeux, & voulut rapprocher ſa robe. Ah ! cruelle, lui dit Zulma.

Cette exclamation ſuffit pour arrêter la main de Phénime. Pour laiſſer jouir Zulma de la légere faveur qu'elle lui accordoit, ſans qu'il pût rien en conclure contr'elle, elle feignit d'avoir quelque choſe à racommoder à ſa coëffure. Les yeux de Zulma ne purent ſans s'enflammer, s'attacher long-tems ſur l'objet que Phénime lui avoit abandon-

né. Elle se livra d'abord au plaisir d'être admirée de ce qu'elle aimoit, ses yeux se troublerent, elle regarda Zulma languissamment, & parut plongée dans la plus tendre rêverie.

Allons, Zulma, dit alors le Sultan; mais il ne voyoit pas cela lui ! Ah ! la cruelle bête !

Phénime, malgré le désordre qui s'emparoit d'elle, poursuivit Amanzéi, s'apperçut de celui de son Amant, & craignant également l'émotion de Zulma & la sienne, elle se leva brusquement. Il fit quelques efforts pour la retenir, & n'ayant plus la force de lui parler, il tâcha, en arrosant sa main des pleurs qu'il répandoit, de lui faire comprendre combien il étoit touché de la cruelle résolution qu'elle prenoit. Tant de respect achevoit d'émouvoir Phénime, mais l'amour ne l'ayant pas encore absolument vaincue, elle triompha, & de ses propres desirs, & de ceux de son Amant plus dangereux pour elle peut-être que les siens mêmes.

Aussi-tôt qu'elle se fut débarrassée des bras de Zulma, elle lui fit signe de se relever, il obéit. Ils se regarderent quelque tems en gardant le silence. Phénime enfin, lui dit qu'elle vouloit jouer.

Quelque déplacée que cette envie parût à Zulma, il ne ſavoit pas réſiſter aux volontés de Phénime, & il prépara tout lui même avec autant de vivacité, que ſi c'eût été lui qui eût deſiré le jeu. Cette nouvelle preuve de ſa ſoumiſſion toucha extrêmement Phénime, & je la vis prête à lui demander pardon d'une fantaiſie qu'alors elle trouvoit ridicule.

Le repentir de Phénime, ne dura pas autant qu'il l'auroit fallu pour le bonheur de Zulma, & plus elle ſe ſentit émue, & plus elle crut devoir lui cacher ſon trouble. Elle ſe mit donc au jeu, mais il lui inſpira un ennui qui lui fit bientôt connoître que ce qu'elle avoit imaginé contre Zulma, étoit pour elle d'une bien foible reſſource. Elle ne voulut pourtant pas croire d'abord que les diſpoſitions où elle étoit pour lui, cauſaſſent cette langueur dans laquelle elle ſe ſentoit, & l'attribuant uniquement au jeu qu'elle avoit choiſi, elle preſſa ſon Amant d'en prendre un autre, il obéit en ſoupirant, & elle n'en fut pas moins tourmentée. Ce déſordre qu'elle croyoit calmer, ces tendres idées dont elle cherchoit à ſe diſtraire, ſembloient par la violence qu'elle ſe faiſoit, s'accroî-

tre & prendre plus d'empire ſur ſon ame. Abymée dans la rêverie, elle croyoit regarder ſon jeu, & ne s'occupoit que de Zulma.

L'air pénétré qu'elle lui voyoit, les profonds ſoupirs qu'il pouſſoit, ſes larmes qu'elle voyoit prêtes de couler, & que ſon reſpect pour elle ſembloit ſeul retenir encore, acheverent d'attendrir Phénime. Toute entiere aux tendres mouvemens qu'il lui inſpiroit, elle s'attacha uniquement à le regarder; ſoit qu'enfin elle fut confuſe de l'état où elle ſe trouvoit, ſoit qu'elle ne put plus ſoutenir les regards de Zulma, elle appuya ſa tête ſur ſa main. Zulma ne la vit pas plutôt dans cette attitude qu'il alla ſe jetter à ſes pieds; ou Phénime trop occupée ne le vit pas, ou elle ne voulut pas l'en empêcher. Il profita de ce moment de foibleſſe pour lui baiſer la main qu'elle avoit libre, & il la baiſa avec plus de tranſport qu'un Amant ordinaire n'en éprouve, en jouiſſant de tout ce qui peut le rendre heureux.

Comblé d'une faveur que dans les termes même où ils en étoient enſemble, il n'oſoit pas encore eſpérer, il voulut chercher dans les yeux de Phénime, quel devoit être ſon deſtin. Elle

avoit toujours la tête appuyée ſur ſa main, il s'en empara doucement, & Phénime en ſe découvrant le viſage, le laiſſa voir couvert de ſes larmes. Ce ſpectacle émut Zulma au point d'en verſer lui-même. Ah Phénime! s'écria t il, en pouſſant un profond ſoupir. Ah Zulma! répondit-elle tendrement. En achevant ces paroles ils ſe regarderent, mais avec cette tendreſſe, ce feu, cette volupté, cet égarement que l'amour ſeul, & l'amour le plus vrai peut faire ſentir.

Zulma enfin, d'une voix entrecoupée par les ſoupirs, reprit la parole: Phénime, dit-il avec tranſport; ah! s'il eſt vrai qu'enfin mon amour vous touche, & que vous craigniez encore de me le dire, laiſſez du moins à ces yeux charmans, à ces yeux que j'adore, la liberté de s'expliquer en ma faveur. Non, Zulma, répondit-elle, je vous aime, & je ne me pardonnerois pas de vous retrancher rien d'un triomphe que vous avez ſi bien mérité. Je vous aime, Zulma; ma bouche, mon cœur, mes yeux, tout doit vous le dire, & tout vous le dit..... Zulma! mon cher Zulma! je ne ſuis heureuſe que depuis que je peux vous apprendre tout ce que je ſens pour vous. A des paroles ſi douces,

& ſi peu attendues. Zulma penſa mourir de joie. Dans quelque égarement qu'elle le plongeât, il n'oublia pas que Phénime pouvoit le rendre encore plus heureux. Quoiqu'il n'ignorât pas que l'aveu qu'elle lui faiſoit, l'autoriſoit à mille choſes qu'à peine juſqu'à ce moment il avoit oſé imaginer, le reſpect qu'il avoit pour elle l'emportant ſur ſes deſirs, il voulut attendre qu'elle achevât de décider de ſon ſort.

Phénime connoiſſoit trop Zulma, pour ſe méprendre au motif qui ſuſpendoit ſes empreſſemens; elle le regarda encore avec une extrême tendreſſe, & cédant enfin aux doux mouvemens dont elle étoit agitée, elle ſe précipita ſur lui avec une ardeur que les termes les plus forts, & l'imagination la plus ardente ne pourroient jamais bien peindre.

Que de vérité! que de ſentiment dans leurs tranſports! non! jamais ſpectacle plus attendriſſant ne s'étoit offert à mes yeux. Tous deux enivrés, ſembloient avoir perdu tout uſage de leurs ſens. Ce n'étoit point ces mouvemens momentanés que donne le deſir; c'étoit ce vrai délire, cette douce fureur de l'amour toujours cherchés, & ſi rarement ſentis. O Dieux! Dieux! diſoit de tems en tems

Zulma, ſans pouvoir en dire davantage; Phénime, de ſon côté, abandonnée à tout ſon trouble, ſerroit tendrement Zulma dans ſes bras, s'en arrachoit pour le regarder, s'y rejettoit, le regardoit encore. Zulma, lui diſoit-elle avec tranſport, ah Zulma! que j'ai connu tard le bonheur!

Ces paroles étoient ſuivies de ce ſilence délicieux auquel l'ame ſe plait à ſe livrer, lorſque les expreſſions manquent au ſentiment qui la pénetre.

Zulma cependant avoit bien des choſes encore à deſirer; & Phénime, à qui ſon ardeur les rendoit en ce moment preſqu'auſſi néceſſaires qu'à lui-même, loin de vouloir rien oppoſer à ſes deſirs, s'y livra aveuglément. Il ſembloit même qu'il fît encore plus pour elle qu'elle ne faiſoit pour lui; plus elle s'étoit défendue contre ſon amour, plus elle croyoit devoir lui prouver combien ſa réſiſtance lui avoit coûté, & lui faire une ſorte de ſatisfaction ſur les tourmens qu'elle lui avoit fait éprouver ſi long-tems. Elle auroit rougi de s'armer de cette fauſſe décence qui ſi ſouvent gêne & corrompt les plaiſirs, & qui paroiſſant mettre ſans ceſſe le repentir à côté de l'amour, laiſſe au milieu

du bonheur même, un bonheur encore plus doux à desirer. La tendre, la sincere Phénime se seroit crue coupable envers Zulma, si elle lui avoit dérobé quelque chose de l'ardeur extrême qu'il lui inspiroit; elle voloit avec empressement au devant de ses caresses, & comme quelques momens auparavant, elle s'estimoit de lui résister, elle mettoit alors toute sa gloire à le bien convaincre de sa tendresse.

Dans un de ces intervalles que, tout courts qu'ils étoient, ils rempliſſoient par mille tendres transports; Phénime! lui dit Zulma de l'air le plus passionné, vous mettiez trop de vérité dans tous vos mouvemens, pour que je n'aie pas dû croire quelquefois que vous m'aimiez; pourquoi avez-vous retardé si long-tems cet aveu?

Mon cœur s'est déterminé promptement pour vous, répondit Phénime, mais ma raison s'est long-tems opposée à mes sentimens. Plus je me sentois capable de la passion la plus sincere, plus je craignois de m'engager; sans avoir aimé, je sentois que j'exigerois plus de tendresse que je ne pourrois en inspirer. Vous seul m'avez fait connoître qu'il y a encore des hommes capables d'aimer;

vous m'aviez touchée, mais vous ne m'aviez pas vaincue. Vous l'avouerai-je, Zulma? cette vertu que je vous sacrifie aujourd'hui avec tant de plaisir, a long-tems combattu contre vous. Je n'imaginois pas sans désespoir, qu'une seule foiblesse alloit me ravir, & la douce cervitude que j'étois estimable, & le bonheur d'être estimée. Ah Zulma! ajouta-t-elle en le serrant dans ses bras, que tu me rends odieux tous les momens que je n'ai point passés à te prouver ma tendresse! Qui moi! Zulma, j'ai pu te résister! je t'ai fait répandre des larmes, & ce n'a pas toujours été celles que tu répands aujourd'hui! pardonne-le-moi, j'étois plus malheureuse que toi-même! Oui Zulma, je me reprocherai toujours d'avoir pu croire qu'être à toi ne dût pas remplir tous mes vœux, & me tenir lieu de tout. Tu m'aimois, & je pouvois songer à l'estime des autres! Ah, puis-je encore mériter la tienne!

Votre majesté devine sans doute, continua Amanzéi, quelle fut la suite d'une pareille conversation; quelque plaisir qu'elle m'ait donné, il me seroit impossible de me rappeller les discours de deux Amans, qui enivrés d'eux-mêmes, s'interrogeoient, & ne se don-

noient jamais le tems de se répondre, & dont les idées n'ayant alors entre elles aucune liaison, ne peignoient que le désordre de leur ame, & ne devoient pas avoir pour un tiers, le même charme que pour eux. J'étois surpris, & de la vivacité de leur passion, & des ressources qu'ils y trouvoient. Ils ne se séparerent que fort tard, & Zulma fut à peine sorti, que Phénime qui lui avoit consacré tous ses momens, se mit à lui écrire. Zulma revint le lendemain de fort bonne heure, toujours plus amoureux, toujours plus tendrement aimé, jouir aux genoux, ou dans les bras de Phénime, des plus délicieux momens. Malgré le penchant qui me portoit à changer souvent de demeure, je ne pus résister au desir de savoir si Zulma & Phénime s'aimeroient long-tems, & cette curiosité m'arrêta chez elle près d'un an; mais voyant enfin que leur amour, loin de diminuer, sembloit tous les jours prendre de nouvelles forces, & qu'ils avoient même joint à toutes les délicatesses, à toute la vivacité de la passion la plus ardente, la confiance & l'égalité de l'amitié la plus tendre, j'allai chercher ailleurs ma délivrance, ou de nouveaux plaisirs.

CHAPITRE VIII.

En sortant de chez Phénime, j'entrai dans une maison où ne voyant que de ces choses qui, à force d'être ordinaires, ne valent la peine d'être ni regardées, ni racontées, je ne demeurai pas long-tems. Je fus encore quelques jours sans trouver dans les différens endroits où mon inquietude & ma curiosité me conduisirent, rien qui m'amusât, ou qui dût me paroître nouveau. Ici, l'on se rendoit par vanité; là, le caprice, l'intérêt, l'habitude, même l'indolence étoient les seuls motifs des foiblesses dont on me faisoit le témoin. Je rencontrois assez souvent ce mouvement vif & passager que l'on honore du nom de goût, mais je ne retrouverois nulle part cet amour, cette délicatesse, cette tendre volupté qui chez Phénime avoient fait si long-tems mon admiration & mes plaisirs.

Las de la vie errante que je menois, convaincu que le sentiment dont on veut sans cesse paroître rempli est cependant ce que l'on éprouve le moins,

je commençai à m'ennuyer de ma deſtinée, & à deſirer vivement de trouver cette occaſion qui devoit terminer le ſuplice auquel j'étois condamné.

Quelles mœurs! m'écriois-je quelquefois; non, Brama qui les connoît, m'a flatté d'une eſpérance vaine; il n'a pas cru qu'avec ce goût effrené des plaiſirs qui regne dans Agra, & ce mépris des principes qui y eſt ſi généralement répandu, je puſſe jamais trouver deux perſonnes telles qu'il les demande, pour m'appeller à une autre vie.

Tout entier à ces chagrinantes réflexions, je me tranſportai dans une maiſon où tout avoit l'air paiſible. Une fille âgée de près de quarante ans y logeoit ſeule. Quoiqu'elle fût encore aſſez bien pour pouvoir ſans ridicule ſe livrer à l'amour, elle étoit ſage, fuyoit les plaiſirs bruyans, voyoit peu de monde, & ſembloit même avoir moins cherché à ſe faire une ſociété agréable, qu'à vivre avec des gens qui, ſoit par leur âge, ſoit par la nature de leurs emplois, puſſent la mettre à l'abri de tout ſoupçon. Auſſi y avoit-il dans Agra peu de maiſons plus triſtes que la ſienne.

Entre les hommes qui alloient chez

elle, celui qu'elle paroiſſoit voir avec le plus de plaiſir, & qui auſſi la quittoit le moins, étoit un homme déja d'un certain âge, grave, froid, réſervé, plus encore par tempérament, que par état, quoiqu'il fût Chef d'un College de Bramines. Il étoit dur, haiſſoit les plaiſirs, & ne croyoit pas qu'il y en eût aucun dont l'ame du vrai ſage pût n'être pas avilie. A cette mauvaiſe humeur, à cet extérieur ſombre, je le pris d'abord pour une de ces perſonnes plus farouches que vertueuſes, inexorables pour les autres, indulgentes pour elles-mêmes, & blâmant en public avec aigreur les vices auxquels elles ſe livrent en ſecret; je le pris enfin pour un faux dévôt. Fatmé m'avoit terriblement gâté l'eſprit ſur les gens dont l'extérieur étoit ſage & réglé. Quoique je me ſois rarement mépris en penſant mal d'eux, je me trompois ſur Moclès; & lorſque je le connus, il méritoit que j'euſſe de lui d'autres idées. Son ame alors étoit droite, & ſa vertu ſincere. Tout Agra le croyoit plus ſage même qu'il ne vouloit le paroître; perſonne ne doutoit que ſon averſion pour les plaiſirs ne fût réelle, & que, quelques durs que fuſſent ſes

principes, il ne les eût toujours ſuivis. L'on avoit d'Almaïde, (c'eſt le nom de la fille chez qui j'étois) des idées auſſi favorables. L'étroite liaiſon qui étoit entr'elle & Mocles, n'avoit donné aucun lieu à des ſoupçons qui leur fuſſent déſavantageux, & quelle que ſoit ſur les liaiſons intimes, la méchanceté du public, il n'y avoit perſonne qui ne reſpectât la leur, & qui ne la crût fondée ſur le goût qu'ils avoient pour la vertu.

Moclès venoit tous les ſoirs chez Almaïde, &, ſoit qu'ils fuſſent en compagnie, ſoit qu'ils fuſſent ſeuls, leurs actions étoient irréprochables, & leurs diſcours ſages & meſurés. Communément ils agitoient quelques points de Morale; Moclès dans ces diſcuſſions, faiſoit toujours briller ſes lumieres & ſa droiture. Une choſe ſeule me déplaiſoit; c'étoit que deux perſonnes ſi ſupérieures aux autres, & qui tenoient toutes leurs paſſions dans des bornes ſi reſſerrées, n'euſſent point triomphé de l'orgueil, & que mutuellement elles ſe propoſaſſent pour exemple. Souvent même ne ſe repoſant pas ſur l'eſtime qu'ils avoient l'un pour l'autre, chacun d'eux entreprenoit ſon panégyrique, & ſe

louoit avec une complaiſance, une chaleur, une vanité dont aſſurément leur vertu n'auroit pas dû être contente.

Quoiqu'une maiſon ſi triſte m'ennuyât beaucoup, je réſolus d'y demeurer quelque tems. Ce n'étoit pas que j'eſpéraſſe de m'y amuſer un jour, ou d'y trouver ma délivrance. Plus je croyois Almaïde & Moclès aſſez parfaits pour l'opérer, moins j'oſois attendre d'eux une foibleſſe; mais las encore de mes courſes, dégoûté du monde, ſentant alors avec horreur à quel point il m'avoit perverti, je n'étois pas faché d'entendre parler morale, ſoit que la nouveauté dont elle étoit pour moi, fut ſeulement ce qui la rendoit agréable, ou que dans les diſpoſitions où j'étois, je la regardaſſe comme une choſe qui pouvoit m'être ſalutaire.

Ah vraiment! s'écria le Sultan, je ne ſuis plus étonné que vous m'en ayez accablé, je vois où vous l'avez priſe; mais afin que vous ne ſoyez pas encore tenté de me montrer votre éloquence, ou votre mémoire, je réitere les menaces que je vous ai faites avec tant de prudence au commencement de votre conte. Si j'étois moins clément, je vous laiſſerois faire, & avec le plaiſir que

vous avez à parler, ſans doute vous iriez loin, mais je n'aime pas la ſupercherie, & je veux bien vous redire encore, que rien n'eſt moins ſalutaire que la Morale.

Malgré la rare vertu dont Almaïde & Mocles étoient doués, reprit Amanzéi, ils mêloient quelquefois à la Morale des peintures du viceun peu trop détaillées. Leurs intentions, ſans doute, étoient bonnes; mais il n'en étoit pas plus prudent à eux de s'arrêter ſur des idées dont on ne ſauroit trop éloigner ſon imagination, ſi l'on veut échapper au trouble qu'elles portent ordinairement dans les ſens.

Almaïde & Moclès qui n'y ſentoient pas de danger, ou s'y croyoient ſupérieurs, ne craignoient point aſſez de diſſerter ſur la volupté: il eſt bien vrai qu'après en avoir vivement étalé tout les charmes, ils en exagéroient la honte & les dangers. Ils convenoient même que la vraie félicité ne ſe trouve que dans le ſein de la vertu; mais ils en convenoient ſéchement, & comme d'une vérité trop généralement reconnue, pour avoir beſoin d'être diſcutée. Ce n'étoit pas avec la même rapidité qu'ils faiſoient l'examen du plaiſir; ils s'éten-

doient sur une matiere si intéressante; & s'appésantissoient sur les détails les plus dangereux, avec une confiance dont enfin j'osai espérer qu'ils pourroient bien être la dupe.

Il y avoit au moins un mois que tous les soirs ils s'amusoient de ces peintures vives que je croyois si peu faites pour eux; & quelque sujet qu'ils traitassent d'abord, ils retomboient toujours sur celui qu'ils auroient dû éviter. Moclès, de qui insensiblement ces discours avoient adouci l'humeur, venoit chez Almaïde plutôt qu'à son ordinaire, s'y amusoit davantage, & en sortoit plus tard. Almaïde, de son côté, l'attendoit avec plus d'impatience, le voyoit avec plus de plaisir, l'écoutoit avec moins de distraction. Quand Moclès arrivoit chez elle, & qu'il y trouvoit du monde, il y avoit l'air contraint & embarrassé, & elle-même ne paroissoit pas être plus contente. Enfin les laissoit-on seuls, je remarquois sur leur visage cette joie que ressentent deux Amans, qui, long-tems troublés par une visite importune, ont enfin le bonheur de pouvoir se livrer à leur tendresse. Almaïde & Moclès s'approchoient l'un de l'autre avec empres-

ment; ſe plaignoient de ce qu'on ne les laiſſoit pas aſſez à eux-mêmes, & ſe regardoient mutuellement avec une extrême complaiſance. C'étoit à-peu-près la même façon de ſe parler, mais ce n'étoit plus le même ton. Ils vivoient enfin avec une familiarité qui devoit les mener d'autant plus loin, qu'ils s'étourdiſſoient ſur ce qui l'avoit fait naître, ou (ce que je croirois plus aiſément) ne le pénétroient pas.

Moclès un jour louoit exceſſivement Almaïde ſur ſa vertu; pour moi, dit-elle, il n'eſt pas bien ſingulier que j'aie été ſage: dans une femme, les préjugés aident la vertu, mais dans un homme, ils la corrompent. C'eſt une eſpece de ſottiſe à vous de n'être pas galans, en nous c'eſt un vice de l'être. Vous avez dû, vous, par exemple, qui me louez, en ne penſant que comme moi, mériter pourtant plus d'eſtime. A ne pas examiner les choſes avec cette exactitude de raiſonnement qui les montre telles qu'elles ſont, répondit-il gravement, on imagineroit que je ſuis en effet plus eſtimable que vous, & l'on ſe tromperoit. Il eſt aiſé à un homme de réſiſter à l'amour, & tout y livre les femmes. Si ce n'eſt pas la tendreſſe qui les y porte,

ce ſont ſes ſens. Au défaut de ces deux mouvemens qui cauſent tous les jours tant de déſordres, elles ont la vanité qui, pour être la ſource de leurs foibleſſes que l'on doit excuſer le moins, n'en eſt peut-être pas la moins ordinaire; & ce qui, ajouta-t-il en ſoupirant & en levant les yeux au Ciel, eſt encore plus terrible pour elles, c'eſt le déſœuvrement perpétuel dans lequel elles languiſſent. Cette nonchalance fatale livre l'eſprit aux idées les plus dangereuſes : l'imagination naturellement vicieuſe les adopte & les étend : la paſſion déja née, en prend plus d'empire ſur le cœur; ou s'il eſt encore exempt de trouble, ces fantômes de volupté que l'on ſe plaît à ſe préſenter, le diſpoſent à la foibleſſe. Quand, ſeule & abandonnée à toute la vivacité de ſon imagination, une femme pourſuit une chimere que ſon déſœuvrement l'a forcée d'enfanter, pour n'être pas troublée dans cette jouiſſance imaginaire, elle écarte toutes ces idées de vertu qui la feroient rougir des illuſions qu'elle ſe forme; moins l'objet qui la ſéduit eſt réel, plus elle croit inutile de lui réſiſter; c'eſt dans le ſilence, c'eſt vis-à vis elle-même qu'elle eſt foible, qu'a-t-elle

à craindre ? Mais ce cœur qu'elle nourrit de tendreſſe, ces ſens qu'elle plie à l'habitude de la volupté ſe contenteront-ils toujours d'illuſions? Suppoſé même qu'elle ne cherche pas ce qui bleſſe plus réellement la vertu, peut-elle ſe flatter que dans un moment, (& qui ſera peut-être un de ceux où intérieurement elle s'égare) où un Amant tendre, ardent, empreſſé viendra gémir à ſes genoux, & y porter en même tems ſes larmes & ſes tranſports, elle trouvera dans un cœur qu'elle a tant de fois livré volontairement aux charmes de la molleſſe, ces principes qui ſeuls pouvoient la faire triompher d'une ſi dangereuſe occaſion?

Ah Mocles, s'écria Almaïde en rougiſſant, que la vertu eſt difficile à pratiquer! Vous êtes moins faite qu'une autre pour le croire, répondit-il, vous qui, avec tous les agrémens poſſibles, née pour vivre au milieu des plaiſirs, avez tous ſacrifié à cette même vertu, qu'aujourd'hui l'on ſacrifie aux choſes même qui ſembleroient devoir le moins l'emporter ſur elle. Je ne me flatte point répliqua-t-elle modeſtement, d'être arrivée à la perfection; mais il eſt vrai que j'ai tout craint, ſur-tout ce déſœu-

vrement dont vous venez de parler, & ces livres, & ces ſpectacles pernicieux qui ne peuvent qu'amollir l'ame. Oui, je le ſais, reprit-il, & c'eſt à ce ſoin continuel de vous occuper, que vous devez principalement votre ſageſſe, car (& je le vois par nous-mêmes) rien ne nous livre plus aux paſſions que l'oiſiveté; & ſi elle prend tout ſur nous, qui ſommes nés moins fragiles, jugez de ce qu'elle peut ſur vous. Il eſt vrai, répondit-elle, que nous avons tout à combattre. Infiniment plus que nous ne penſons, répliqua-t-il, & c'étoit ce que je vous diſois. Il faut de plus, que vous conſideriez que les femmes ſont toujours attaquées, & que (ſi vous en exceptez quelques-unes ſans pudeur & ſans principes, qui même ſans aimer, oſent les premieres dire qu'elles aiment) il n'arrive pas, quelque corrompu que l'on ſoit aujourd'hui, que nous ayons à combattre ces ſoins, ces pleurs, & cette obſtination que nous employons tous les jours contre les femmes avec tant de ſuccès. D'ailleurs, ſi vous ajoutez aux hommages qu'on leur rend, l'exemple.... A cet égard, interrompit-elle, nous n'avons point d'avantage ſur vous; l'exemple doit même d'au-

tant plus vous entraîner, que vous êtes galans par état. Cela n'eſt pas exactement vrai pour tous les hommes, reprit-il, puiſqu'il y en a beaucoup à qui leur état même interdit cette frénéſie de l'ame, que l'on appelle le plaiſir d'aimer: moi, par exemple, je ſuis dans ce cas-là. Quand cela ne ſeroit pas, répliqu'a-t-elle, né aſſez heureux pour être inacceſſible aux paſſions, vous aurez toujours..... Ici, Moclès leva les yeux au Ciel en ſoupirant. Quoi! continua Almaïde, vous reprocheriez-vous quelque choſe! Ah Moclès! ſi vous n'êtes pas content de vous-même, qui peut oſer l'être de ſoi? Quoi! vous auriez voulu connoître l'amour? Oui, répondit-il triſtement; cet aveu m'humilie, mais je le dois à la vérité. Il eſt vrai auſſi que je n'ai pas cédé à cette funeſte tentation. En vous avouant que j'ai quelquefois été obligé de combattre, je me montre ſans doute à vos yeux avec des foibleſſes dont, à votre étonnement, je vois bien que vous ne me croyiez pas capable; mais en vous tirant d'une erreur qui m'étoit avantageuſe, je crains de vous faire trop bien penſer de moi. Il eſt moins humiliant d'être tenté, qu'il n'eſt glorieux de réſiſter à la ten-

tation. En vous confiant mes foibleſſes; je ſuis forcé de vous parler de mes triomphes ; ce que je perds d'un côté, il ſemble que je veuille le regagner de l'autre, & je ne ſais ſi je ne dois pas craindre que vous n'attribuyez à orgueil un aveu que je ne vous fais que pour éviter le menſonge.

En achevant ce modeſte diſcours, Moclès baiſſa les yeux. Oh! vous ne riſquez rien avec moi, lui dit vivement Almaïde, je vous connois. Eh bien! vous avez donc été quelquefois tenté de ſuccomber; vous ne m'étonnez pas; on a beau marcher d'un pas conſtant à la perfection, on n'y arrive jamais. Ce que vous dites n'eſt malheureuſement que trop prouvé, répondit-il. Hélas! s'écria-t-elle douloureuſement, penſez-vous donc que j'aie tant à me loüer de moi-même, & que je ſois exempt de ces foibleſſes que vous vous reprocherez! Quoi, lui dit il, vous auſſi, Almaïde! j'ai trop de confiance en vous pour vouloir rien vous cacher, reprit-elle, & je vous avouerai que j'ai eu cruellement à combattre. Ce qui m'a long-tems étonnée, & qu'encore aujourd'hui je ne conçois pas, c'eſt que ce trouble qui s'empare des ſens & les

confond, soit indépendant de nous-mêmes : cent fois il m'a surprise dans les occupations les plus sérieuses, & qui naturellement devoient y rendre mon ame moins accessible. Quelquefois je le combattois avec plus de succès, dans d'autres tems, moins forte contre lui, malgré moi-même, il m'asservissoit, entraînoit mon imagination, se soumettoit toutes mes facultés. Que ces honteux mouvemens subjuguent une ame qui se plaît à les nourrir, & qui ne se trouve heureuse qu'autant qu'elle y est en proie, je n'en suis pas surprise; mais pourquoi y est-on exposé, quand on fait le plus grand, & le plus continu de ses soins, de les anéantir?

Ce que l'on appelle sagesse, répondit Moclès, consiste beaucoup moins à n'être pas tenté, qu'à savoir triompher de la tentation, & il y auroit trop peu de mérite à être vertueux, si pour l'être l'on n'avoit pas d'obstacles à surmonter. Mais, puisque nous en sommes sur ce chapitre, dites-moi de grace, depuis que vous êtes dans cet âge où le sang coulant dans les veines avec moins d'impétuosité, vous rend moins susceptible de desirs, sentez-vous encore

ces mouvemens affreux ? Ils ſont beaucoup moins fréquens, repartit-elle, mais j'y ſuis encore ſujette. Je ſuis auſſi dans le même cas, répondit-il en ſoupirant.

Mais nous ſommes fols de parler comme nous faiſons, dit Almaïde en rougiſſant, & cette converſation n'eſt pas faite pour nous. Je doute, toutes réflexions faites que nous devions beaucoup la craindre, répondit Moclès en ſouriant d'un air vain : il eſt bon de ſe défier de ſoi-même, mais ce ſeroit auſſi avoir trop mauvaiſe opinion de nous, que de nous croire ſi ſuſceptibles. Je conviens que le ſujet que nous traitons, ramene néceſſairement à de certaines idées ; mais il eſt bien différent de le diſcuter dans la vue de s'éclairer, ou dans celle de ſe ſéduire ; & nous pouvons, je crois, ſans nous tromper, nous répondre de nos motifs & nous repoſer ſur eux de notre tranquillité. Il ne faut pas, d'ailleurs, que vous croyiez que ces ſortes d'objets, ſi dangereux pour les gens qui vivent dans le déſordre, puiſſent faire la même impreſſion ſur nous : par eux-mêmes ils ne ſont rien ; des perſonnes de la vertu la plus pure, ſont quelque-

fois forcées de s'y arrêter, sans que la discussion la plus exacte de ces matieres prenne sur l'innocence de leurs mœurs. Tout est mal & corruption pour les cœurs corrompus, comme les choses qui paroissent le plus contraires à la sagesse, sont sans pouvoir sur ceux qui ne cherchent point à s'y complaire. Cela n'est pas douteux, puisque vous le croyez, répondit-elle; & je n'ai garde de me faire des scrupules, quand il vous paroît que je n'en dois pas avoir.

Vous ne devineriez jamais, lui dit-il, la curiosité qui m'occupe; je n'ose vous la découvrir, parce que je la crois indiscrete, & je ne puis cependant y résister; je voudrois savoir si jamais on ne vous a fait de propositions d'un certain genre, si jamais enfin (pour vous montrer ma curiosité toute entiere) vous n'avez essuyé les transports d'aucun homme, soit volontairement, soit malgré vous?

A cette question qu'Almaïde n'avoit pas prévue, elle demeura étonnée, rougit, & parut rêver; enfin, prenant son parti; mais oui, répondit-elle avec embarras, & puisque vous voulez le savoir, je vous avouerai naturellement

qu'un jour un jeune étourdi qui (car je ne veux rien vous diſſimuler) malgré mon averſion pour les hommes, me paroiſſoit aſſez aimable, me trouvant ſeule, me dit de ces galanteries que les hommes croient nous devoir, quand nous ne ſommes pas encore parvenues à cet âge heureux qui ne leur inſpire pour nous que du reſpect, ou que nous ſommes aſſez à plaindre pour avoir une figure qui nous expoſe à leurs deſirs. Nous étions ſeuls; je lui répondis ſelon les principes que je m'étois faits. Loin que ma réponſe lui impoſât, il crut que je cherchois moins à lui dérober ſa conquête, qu'à la lui faire valoir; il oſa même m'aſſurer que je l'aimerois; vous imaginez bien que je lui ſoutins fortement le contraire. Je ne ſais avec quelles femmes vivoit ordinairement cet étourdi; mais aſſurément elles ne l'avoient pas accoutumé au reſpect. Il s'approcha de moi, & me prenant bruſquement entre ſes bras, il me renverſa ſur un Sopha. Diſpenſez-moi de grace, du reſte d'un récit qui bleſſeroit ma pudeur, & qui peut-être troubleroit encore mes ſens. Qu'il vous ſuffiſe de ſavoir... Non, interrompit Moclès, vous me direz tout: c'eſt moins,

je le vois, (& ne le vois pas ſans frémir pour vous) la crainte d'émouvoir vos ſens, ou de bleſſer la pudeur qui vous ferme la bouche, que la honte d'avouer que vous avez été trop ſenſible, & ce motif, loin d'être louable, ne ſauroit être trop blâmé. Je puis, je crois même devoir ajouter à ce que je vous dis, que s'il eſt vrai que vous craignez que le récit que j'exige de vous, ne vous jette dans une émotion dangereuſe, vous ne pouvez le ſupprimer ou l'adoucir, ſans être coupable. N'eſt-il donc pour vous d'aucune conſéquence d'ignorer ce que peuvent ſur vous de certaines idées? Oſerez-vous compter ſur vous-même, quand vous ne vous ſerez pas éprouvée? Ainſi donc, ménageant toujours votre ame, vous ignorez toujours quelles ſont ſes forces! Almaïde, croyez-moi, l'on ne craint jamais aſſez un danger que l'on ne connoît pas, & l'on ne tombe ordinairement, que pour avoir trop compté ſur ſoi-même. Vous ne pouvez donc peſer trop ſur toutes les circonſtances de votre hiſtoire; ce n'eſt que par l'effet qu'elles feront aujourd'hui ſur vous, que vous pourrez apprendre juſques où vont les progrès que vous avez faits

dans le chemin de la vertu, ou [ce qui eſt encore plus eſſentiel] ce qu'il vous reſte encore à détruire pour parvenir à cette averſion totale des plaiſirs, qui ſeule fait les vertueux.

Ce conſeil me ſurprit dans la bouche de Moclès; je lui connoiſſois de la droiture & des lumieres, & je ne concevois pas ce qui dans cet inſtant le faiſoit raiſonner d'une façon ſi contraire à ſes principes. Quoi, me dis-je avec étonnement: c'eſt Moclès! qui conſeille à Almaïde de peſer ſur des détails, qui peuvent bleſſer la pudeur; & porter à la corruption? L'envie que j'avois de m'éclaircir des motifs de Moclès, me le fit regarder avec attention, & je lui trouvai tant d'égarement dans les yeux, que je commençai à croire que je pourrois bien trouver ma délivrance dans le lieu du monde où j'aurois le moins oſé l'attendre.

Pendant que je fondois de ſi douces eſpérances, autant ſur l'idée que j'avois de la vertu d'Almaïde, & de Moclès, que ſur le trouble où tous deux commençoient à ſe mettre, Almaïde continua ſon hiſtoire.

CHAPITRE.

CHAPITRE IX.

Où l'on trouvera une grande Queſtion à décider.

JE vous obéirai aveuglément, répondit Almaïde à Moclès : vous venez de me faire ſentir que la vanité ſeule me fermoit la bouche, & je vais m'en punir en vous confiant ſans déguiſement les circonſtances de mon aventure qui me mortifient le plus.

Je vous ai dit, ce me ſemble, que ce jeune homme, dont je vous parlois m'avoit renverſée ſur un Sopha ; je n'étois pas encore revenue de mon étonnement, qu'il s'y précipita ſur moi. Quoique l'excès de ma ſurpriſe me permît à peine de lui exprimer ma colere, il la lut aiſément dans mes yeux, & voulant ſe précautionner contre mes cris, il parvint, malgré ma réſiſtance, à me fermer la bouche avec le baiſer le plus inſolent; il me ſeroit impoſſible de vous dire combien d'abord j'en fus révoltée, je l'avouerai pourtant, mon indignation ne fut pas longue. La nature qui

me trahiſſoit me porta bientôt ce baiſer dans le fond du cœur ; il ſe mêla tout d'un coup à ma colere des mouvemens qui ne la laiſſerent plus agir qu'avec foibleſſe. Tous mes ſens ſe ſoulevèrent, un feu inconnu ſe gliſſa dans toutes mes veines ; je ne ſais quel plaiſir qui, en le déteſtant m'entraînoit, remplit inſenſiblement toute mon ame ; mes cris ſe convertirent en ſoupirs, & emportée pas des mouvemens auxquels, malgré ma colere & ma douleur, je ne pouvois plus réſiſter, en gémiſſant de l'état où je me voyois, je n'avois plus la force de m'en défendre.

Voilà, s'écria Moclès, une terrible ſituation ! Eh bien ! continua-t-il en la regardant avec des yeux enflammés. Que vous dirai-je, reprit-elle ? Quand je le pouvois, je lui faiſois des reproches, mais c'étoit machinalement. Je crois que je lui parlois, que je le traitois avec tout le mépris qu'il méritoit, je dis que je le crois, car je n'oſerois l'aſſurer. A meſure que ce trouble cruel augmentoit, je ſentois expirer mes forces & ma fureur ; une confuſion ſinguliere regnoit dans toutes mes idées. Je ne m'étois pourtant pas encore rendue ; mais quelle réſiſtance ! qu'elle étoit foible !

& que toute foible qu'elle étoit, elle me coûtoit encore! Je ne me rappelle, Moclès, ce ſouvenir qu'avec horreur, & la honte qu'il me cauſe, me le rend auſſi préſent que ſi je gémiſſois encore entre les bras de cet audacieux. Quel moment pour ma vertu! Ah Moclès! comment, ſentant tout le prix de cette innocence que l'on cherchoit à me ravir, ne craignant rien tant, même au milieu du déſordre auquel j'étois livrée, que le malheur de la perdre, trouvois-je tant de douceur dans cette volupté qui s'étoit emparée de moi? Comment des craintes ſi vives ne m'arrachoient-elles pas aux plaiſirs, ou pourquoi les plaiſirs laiſſoient-ils encore ſur mon cœur tant d'empire à la vertu? Je ſouhaitois, (mais avec quels efforts! combien ne ſouffrois-je pas à ſouhaiter?) que l'on vînt m'arracher au ſort qui me menaçoit. En même tems que je formois cette idée, un mouvement contraire qui agiſſoit ſur moi avec la derniere violence, & qui cependant déplaiſoit moins que le premier, me faiſoit deſirer vivement que rien ne s'oppoſât à ma défaite. En rougiſſant de ce que je ſentois, je brûlois, d'en ſentir davantage; ſans imaginer de nouveaux plaiſirs,

j'en ſouhaitois; l'ardeur qui me dévoroit, commençoit à devenir un ſupplice pour moi, & à fatiguer mes ſens.

Quelle que fut l'ivreſſe dans laquelle j'étois plongée, je n'avois pas encore pu parvenir à étouffer cette voix importune qui crioit au fond de mon cœur, & qui n'ayant pu m'arracher à ma foibleſſe, continuoit de me la reprocher, lorſque ce jeune homme remarquant, ſans doute, l'impreſſion qu'il faiſoit ſur moi, pouſſa enfin juſqu'au bout, les outrages qu'il me faiſoit. Il... mais comment pourrois-je vous exprimer ce dont je rougis encore? Occupée uniquement, autant que mon trouble me le permettoit, à me défendre de ſes baiſers dont il m'accabloit ſans ceſſe, je n'avois point pris d'ailleurs de précautions contre lui. Malgré le cruel état où j'étois, cette nouvelle inſulte réveilla ma fureur; hélas! ce ne fut pas pour long-tems. Je ſentois bientôt augmenter mon déſordre; juſqu'aux efforts que je faiſois pous échapper à cet audacieux, ou pour le déranger du moins, tout y contribuoit, tout achevoit de me ſéduire. Perdue enfin dans des tranſports inexprimables, dans un raviſſement dont il me ſeroit im-

poſſible de vous donner l'idée, je tombai ſans force & ſans mouvement, entre les bras du cruel qui me faiſoit de ſi ſanglans affronts.

Quel état! s'écria Moclès, & que j'en crains les ſuites! Elles ne furent cependant pas telles que vous les imaginez, répondit Almaïde. Au milieu d'une ſituation dont j'avois d'autant plus à craindre, que je n'en craignois plus rien, je ne ſais pourquoi mon ennemi ſuſpendit tout d'un coup ſa fureur, & ſes entrepriſes. Par un prodige que je n'ai jamais pu concevoir, & que vous ne croirez peut-être pas, tant il eſt extraordinaire! dans l'inſtant où je n'avois plus rien à lui oppoſer, & où lui-même paroiſſoit au comble de l'égarement, ſes yeux, dont je ne pouvois ſoutenir l'éclat & l'impreſſion, changerent; une ſorte de langueur qui vint y regner, en bannit la fureur: il chancela, & en me preſſant dans ſes bras, avec plus de tendreſſe & moins de violence qu'auparavant, il devint, (juſte punition des maux qu'il m'avoit faits!) auſſi foible que je l'étois moi-même. En ce moment, mon trouble commençoit à ſe diſſiper, & je fus aſſez heureuſe pour pouvoir jouir de toute l'hu-

milia tion de mon ennemi ; après l'avoir conſidérée avec tout le plaiſir poſſible, & remercié intérieurement Brama de la protection viſible qu'il m'avoit accordée, je me relevai avec violence. A meſure que mes ſens ſe calmoient, & que mes idées devenoient plus claires, je ſentois plus vivement ma honte. Vingt fois j'ouvris ma bouche pour charger ce jeune téméraire des reproches qu'il méritoit ; mais cette confuſion ſecrette dont j'étois accablée, me la ferma toujours, & après l'avoir regardé avec toute l'indignation que méritoit l'inſolence de ſon procédé, je le quittai bruſquement. J'aimai mieux, à vous dire vrai, garder le ſilence, que d'entrer dans des détails qui m'auroient fait rougir, & que la foibleſſe dont je venois d'être capable me faiſoit craindre.

Voilà, pourſuivit-elle, la ſeule fois que je me ſois trouvée dans ce danger que j'avois toujours craint avant que de le connoître, & que je n'ai connu que pour l'éviter avec plus de ſoin que jamais. Je me crus même d'autant plus obligée à le fuir, que je ne doutai pas aux mouvemens que j'avois éprouvés, que je n'euſſe plus de penchant à l'amour que je ne l'avois cru.

Vous voyez bien, dit alors Moclès, qu'il eſt important d'eſſayer ſon ame; mais à propos, comment va la vôtre? ce récit-a-t-il fait ſur vous les impreſſions que vous craigniez? Mais enfin, répondit-elle en rougiſſant, elle n'eſt pas auſſi tranquille qu'elle l'étoit. De ſorte, reprit-il, que ſi actuellement vous trouviez un téméraire, vous ne laiſſeriez pas d'en être un peu embarraſſée. Ah! ne me parlez plus de cela, s'écria-t-elle, ce ſeroit le plus cruel malheur qui pût m'arriver. Oui, répondit-il avec diſtraction, cela ſe conçoit aiſément.

En achevant ces paroles, il tomba dans la rêverie la plus profonde: de tems en tems il regardoit Almaïde d'un air interdit, & avec des yeux qui peignoient ſes deſirs, & ſon irréſolution. L'aveu qu'Almaïde venoit de lui faire de ſon trouble, l'encourageoit; mais ſon inexpérience ne lui permettant pas de ſavoir le mettre à profit, peu s'en falloit qu'il ne lui devînt inutile. La façon dont il devoit s'y prendre pour achever de ſéduire Almaïde, n'étoit pas la ſeule choſe à laquelle il rêvât. Retenu par le ſouvenir de ce qu'il avoit été, tyranniſé par l'idée des plaiſirs, ſéduit, ceſſant de l'être, je le voyois

tour-à-tour prêt à fuir, ou à tout tenter.

Pendant qu'il éprouvoit tant de combats, Almaïde n'étoit pas dans un état plus tranquille. Le récit que Moclès lui avoit demandé, avoit produit tout ce qu'elle en avoit craint. Ses yeux s'étoient animés, une rougeur différente de celle que la pudeur fait naître; des soupirs entrecoupés, de l'inquiétude, de la langueur, tout m'apprit mieux qu'elle ne le savoit elle-même, la force de l'égarement dans lequel elle étoit plongée. J'attendois avec impatience ce que deviendroit la situation où deux personnes si sages, s'étoient si imprudemment engagées. Je craignis même quelque tems qu'ils ne sentissent l'erreur où leur trop grande sécurité les avoit entraînés, & que, dans des cœurs accoutumés à la vertu, elle ne fît pas tout le progrès que mon état & les promesses de Brama me forçoient de souhaiter.

Je crus voir enfin aux regards d'Almaïde & de Moclès, qui de moment en moment devenoient moins timides, & se chargeoient de plus de volupté, que c'étoit moins la crainte de succomber qui les retenoit, que l'embar-

ras d'amener leur chûte. Tous deux étoient également tentés, tous deux me ſembloient avoir le même deſir & le même beſoin de connoître. Cette ſituation pour deux perſonnes qui auroient eu un peu d'uſage du monde, n'auroit pas été embarraſſante, mais Almaïde & Moclès, loin de ſavoir l'art de s'aider mutuellement, n'oſoient, ni ſe confier leur état, ni ſe marquer autrement que par des regards, encore mal aſſurés, le feu dont ils ſe ſentoient brûler. Quand même ils ſe ſeroient crus l'un à l'autre les mêmes idées, ſavoient-ils à quel point ils étoient ſéduits tous deux? Quelle honte ne ſeroit-ce pas pour celui qui parleroit le premier, s'il trouvoit dans le cœur de l'autre quelques reſtes de vertu; & comment pouvoir s'éclaircir, quand tous deux avoient tant de raiſons de ne pas rompre le ſilence? En ſuppoſant à Almaïde plus de foibleſſe encore qu'à Moclès, elle n'en étoit pas moins forcée de l'attendre. A cette ſageſſe dont elle avoit toujours fait profeſſion, ſe joignoient la pudeur & les bienſéances de ſon ſexe, qui ne lui permettoient pas de déclarer ſes deſirs; & quoique pour toutes les femmes, cette

loi ne ſoit pas inviolable, Almaïde, ou tout-à-fait neuve, ou peu faite à la galanterie, craignoit le mépris ſi juſtement attaché à une démarche de cette nature. D'ailleurs ſavoit-elle comment Moclès la prendroit? peut-être ſi elle eût été ſûre qu'en la mépriſant, il eût voulu céder, ſe ſeroit-elle étourdie là-deſſus; mais, s'il s'en tenoit ſimplement au mépris?

Après qu'ils eurent agité quelque tems en eux-mêmes, de quelle maniere ils pourroient ſe parler ſans s'expoſer à la honte de ne pas réuſſir, Moclès, de qui un aveu formel de ſes ſentimens auroit trop bleſſé l'orgueil & l'état, crut qu'il ne pouvoit mieux réuſſir que par le ſophiſme; ſuppoſé cependant que le choix des moyens dépendît encore de l'examen qu'en pouvoit faire ſa raiſon, & qu'il ne cherchât pas encore plus à s'éblouir lui-même, ou à ſauver ſa gloire, en cas que l'épreuve qu'il alloit tenter ne lui réuſſît point, qu'à tromper Almaïde. Heureux s'il eût voulu employer pour ſe défendre, ſeulement la moitié de l'art qu'il mit à achever de ſe ſéduire, ou à ſe juſtifier de ſa ſéduction!

Oh parbleu, dit alors le Sultan, on

peut dire que s'il s'y prend mal, ce ne sera pas faute d'y avoir beaucoup rêvé. Mais, dit la Sultane, je ne sais pas pourquoi vous êtes si étonné qu'il ait fait tant de réflexions; il me semble que la situation où il se trouvoit exigeoit qu'il en fit quelques-unes. Quelques-unes, passe, répondit Schah-Baham, & c'est précisément, parce qu'il n'en falloit que quelques-unes, qu'il n'avoit pas besoin d'en faire tant. Il falloit que ces gens-là fussent terriblement tentés pour ne pas rentrer en eux-mêmes avec le tems qu'ils se donnoient pour cela. Vous avez risqué de faire une remarque judicieuse, reprit la Sultane. Vous avez risqué! dit Schah-Baham, oserois-je bien vous demander ce que cela veut dire? Vous avez de petites façons de parler aussi peu respectueuses que j'en connoisse, & dont il n'y a peut-être pas au monde de Sultan qui voulût s'accommoder. Mais je veux dire, répondit la Sultane, qu'elle porte à faux. Toutes ces idées tumultueuses, qui occupoient Almaïde & Moclès, se succédoient avec une extrême promptitude; &, si vous vouliez bien y penser, vous verriez que ce qu'Amanzéi ne nous a dit qu'en un quart-d'heure, ne dût pas suspendre

deux minutes leurs réſolutions. Eh bien! répliqua le Sultan, le Conteur eſt donc une bête, s'il emploie tant de tems à rendre ce que les gens dont il parle, penſerent avec tant de promptitude. Je voudrois bien, reprit-elle, que vous fuſſiez obligé de nous en peindre autant. J'ai mes raiſons pour croire que je m'en acquitterois fort bien, repartit-il; mais je ferois encore mieux que tout cela; car, ce que je trouverois ſi difficile à dire, je ne me ferois point du tout de peine de le paſſer.

Les idées dans leſquelles Moclès étoit abſorbé, ſes deſirs, les efforts qu'il faiſoit pour les éteindre, le plaiſir avec lequel il s'y livroit, lui donnoient un air ſi ſérieux & ſi occupé, qu'Almaïde enfin jugea à propos de lui demander ce qu'il avoit pour garder ſi longtems le ſilence. Je crains, ajouta-t-elle, que vous ne vous faſſiez des idées noires. Vous avez raiſon, repartit-il, & c'eſt le récit que vous venez de me faire, qui me les a fait naître. Almaïde parut étonnée de ce qu'il lui diſoit. N'en ſoyez par ſurpriſe, continua-t-il, & ne ſoyez pas plus choquée de ce que je vais vous dire, tout extraordinaire qu'il ſera dans ma bouche. Je ſuis déſolé que ce jeune téméraire

qui vous ménagea si peu, n'ait pas eu le tems d'achever son crime. Ah Moclès! s'écria-t-elle, & pourquoi? Parce que, répondit-il, vous seriez en état de calmer des doutes qui me tourmentent depuis long-tems, que vous venez de me rendre dans toute leur force, & que notre inexpérience réciproque laissera toujours subsister, puisque vous ne pourriez point répondre à mes questions, & qu'il seroit trop dangereux pour moi d'interroger sur ce qui m'agite, une autre personne que vous. Ma curiosité roule sur des choses d'une nature si étrange pour un homme de mon caractere & de ma profession, qu'à moins de me connoître comme vous faites, on ne manqueroit pas de l'attribuer à un motif qui ne me feroit pas honneur. Il est certain, répondit-elle, que vous pouvez tout me dire sans rien risquer. C'est cela même, reprit-il, qui me feroit presque desirer que vous fussiez plus instruite, car ayant en moi autant de confiance que j'en ai en vous, sûrement vous ne me cacheriez rien. Quand j'aurois pu douter de votre amitié, & de la façon dont vous comptez sur ma discrétion, la vérité avec laquelle vous venez de me

confier jusqu'à vos plus intimes mouvemens, m'en auroit convaincu. Sachons toujours ce qui vous occupe, repliqua-t-elle, peut-être à force de raisonner, viendrons-nous à bout.... Oh non! interrompit-il, vous ne pourriez me donner que des conjectures; & ce qui m'occupe est d'une nature à exiger la plus parfaite certitude. Sans vous inquiéter d'avantage, je vais vous dire ce que c'est, & vous jugerez s'il doit m'être indifférent, pensant comme je fais, d'être sur un pareil article, dans une si profonde ignorance. D'ailleurs votre intérêt s'y trouve joint au mien, puisqu'il n'est pas possible que, vertueuse comme vous êtes, vous ne soyez pas tourmentée des mêmes idées que moi. Vous m'effrayez! lui dit Almaïde, parlez, je vous en conjure. Eh bien! lui dit-il, je pense qu'il est possible que nous ayons fort peu de mérite à ne nous être jamais écartés de nos devoirs. Cela se pourroit-il! s'écria-t-elle, & d'un air assez fâché de ce que la conversation prenoit un tour si sérieux. Sans doute, reprit-il, & je vais vous en convaincre. Vous n'avez, vous, jamais éprouvé les douceurs de l'amour [car, quelque chose que vous en puissiez

croire, il n'eſt pas douteux que ce qui vous eſt arrivé avec ce jeune homme, ne vous en a donné qu'une idée fort imparfaite] moi, je l'ai toujours fui, eſt ce-là de quoi nous croire ſi parfaits? mais, direz-vous, nous avons eu des deſirs, & nous en avons triomphé. Eſt-ce donc une ſi grande victoire que celle-là? ſavions-nous ce que nous deſirions? ſommes-nous même bien ſûrs d'avoir eu des deſirs? non, notre orgueil nous à trompés: ce que nous avons pris pour les deſirs les plus ardens, étoient, ſans doute, de bien légeres tentations. Ce n'eſt, peut-être, que par ignorance que nous nous y ſommes mépris, plût au Ciel! mais s'il eſt vrai [comme je crains bien] que la ſeule envie de nous exagérer nos triomphes, ou de croire ſeulement que nous en remporterions, nous ait trompés là-deſſus dans quelle coupable erreur n'avons-nous pas vécu? Nous nous ſommes flattés d'être vertueux, pendant que nous étions peut-être plus imparfaits que ceux que nous oſions blâmer, & que notre vanité nous donnoit même un vice de plus qu'à eux.

Cela eſt vrai, dit Almaïde, vous venez de faire là une affligeante réflexion!

Ce n'eſt pas d'aujourd'hui qu'elle me tourmente, répliqua-t-il d'un air triſte, & d'autant plus que, pour me guérir de mes doutes, je ne vois qu'un moyen qui, tout ſimple qu'il eſt, ne laiſſe pas d'être dangereux. Voyons toujours, lui demanda-t-elle; comme je ſuis préciſément dans le même cas que vous, j'ai l'intérêt du monde le plus preſſant à ſavoir ce que vous avez penſé. Il faut vous connoître comme je fais, répondit-il, pour ne pas craindre de vous le dire.

Nous nous croyons vertueux, vous & moi; mais, comme je vous le diſois tout à l'heure, nous ne ſavons réellement ce qui en eſt, & vous n'en allez plus douter. En quoi conſiſte la vertu? dans la privation abſolue des choſes qui flattent le plus les ſens. Qui peut ſavoir quelle eſt la choſe qui les flatte le plus? celui là ſeul qui a joui de toutes. Si la jouiſſance du plaiſir peut ſeule apprendre à le connoître, celui qui ne l'a point éprouvé ne le connoît pas; que peut-il donc ſacrifier? Rien, une chimere; car, quel autre nom donner à des deſirs qui ne portent que ſur une choſe qu'on ignore? & ſi, comme cela eſt décidé, la difficulté du ſacrifice en

fait ſeule tout le prix, quel mérite peut avoir celui qui ne ſacrifie qu'une idée? Mais après s'être livré aux plaiſirs, & s'y être trouvé ſenſible, y renoncer, s'immoler ſoi-même, voilà la grande, la ſeule, la vraie vertu, & celle que ni vous ni moi ne pouvons nous flatter d'avoir.

Je ne le vois que trop, dit Almaïde, il eſt certain que nous ne pouvons pas nous en flatter. Nous nous en ſommes flattés pourtant, répondit vivement Moclès, qui craignoit qu'en laiſſant à Almaïde le tems de la réflexion, elle ne ſentît combien les raiſonnemens qu'il employoit étoient faux; nous avons oſé le croire, & dès ce moment nous voilà coupables d'orgueil. Je ſuis bien aiſe, continua-t-il, & je vous loue ſincérement de ce que vous ſentez que tant qu'on ne s'eſt point mis à portée de pouvoir faire une comparaiſon exacte du vice & de la vertu, l'on ne peut avoir ſur l'un & ſur l'autre que des idées fauſſes. D'ailleurs, car ce mal, tout grand qu'il eſt, n'eſt pas le ſeul, on eſt ſans ceſſe tourmenté du deſir d'apprendre ce que l'on s'obſtine à ignorer. L'ame exercée malgré elle-même par ce mouvement de curioſité, en a ſûrement plus de né-

gligence ſur ſes devoirs; en proie à des diſtractions fréquentes, elle perd à raiſonner, à entrevoir, à ſuivre, à détailler, à approfondir ce qu'elle a conçu, le tems que ſans cette tourmentante idée qui l'obſede toujours, elle donneroit uniquement à la pratique de le vertu. Si elle ſavoit à quoi s'en tenir ſur ce qu'elle ſouhaite de connoître, elle ſeroit plus tranquille, elle ſeroit plus parfaite: il faut donc connoître le vice, ſoit pour être moins troublé dans l'exercice de la vertu, ſoit pour être ſûr de la ſienne.

Quoiqu'Almaïde fût dans une ſituation à ne pouvoir guere ſaiſir que ce qui, en lui démontrant la néceſſité du plaiſir, la délivroit de la crainte des remords, ce ſophiſme la fit friſſonner; elle demeura quelques momens interdite, mais l'envie qu'elle avoit de s'éclairer ſur la volupté, ou de s'y perdre encore, l'emportant ſur ſa terreur, elle me parut enfin plus ſurpriſe qu'effrayée de ce qu'elle venoit d'entendre. Vous croyez donc, lui demanda-t-elle d'une voix tremblante, que nous en ſerions plus parfaits? Mais vraiment, répliqua-t-il, je n'en doute pas; car, conſidérez de grace la poſition où nous ſommes, & jugez s'il en eſt de plus horrible. Je

ne le vois que trop, dit-elle ; elle eſt réellement épouvantable !

Premiérement, continua-t-il, nous ne ſavons pas ſi nous ſommes vertueux ; état triſte pour des gens qui penſent comme nous. Ce doute, tout cruel qu'il eſt, n'eſt pas le ſeul malheur qu'entraîne notre ſituation : il n'eſt que trop certain que, contens de la privation que nous nous ſommes impoſée, il y a mille choſes plus eſſentielles, peut-être, ſur leſquelles nous nous ſommes crus diſpenſés de nous obſerver ; par conſéquent à l'ombre d'une vertu qui pourroit bien n'être qu'imaginaire, nous avons commis des crimes réels, ou (ce qui, ſans être de la même importance, a cependant des inconvéniens conſidérables) nous avons négligé de faire de bonnes actions. Enfin, en nous ſuppoſant tels que nous nous ſommes crus juſques ici, je me défierois encore d'une vertu que nous avons choiſie, & je n'imaginerois pas qu'il y eût un grand mérite à l'avoir. Mettez différens fardeaux au choix d'un homme, il n'eſt pas douteux que ce ſera du plus léger qu'il ſe chargera.

Je vous entends, dit-elle en ſoupirant, vous voulez dire que nous avons fait de même. A combien de ſcrupules

ne me livrez-vous pas, continua-t-elle en baissant les yeux; & comment n'en être pas tourmenté, quand le seul moyen que l'on ait pour s'en délivrer en fait lui-même naître tant! Ce moyen, reprit-il vivement, est dans le fond moins à craindre qu'il ne le paroît. Je suppose (& plût au Ciel que je ne supposasse rien,) que fatigués de notre incertitude, sentant enfin qu'il est de notre devoir de nous en tirer, nous voulons connoître le plaisir, & juger de ses charmes par nous-mêmes; quel seroit le danger de cette épreuve, de ne pouvoir pas nous y arracher, quand une fois nous l'aurions connu? Pour des ames un peu foibles, j'avoue que cela seroit à risquer; mais il me semble que sans trop de présomption, nous pouvons un peu compter sur nous-mêmes. Si, comme à ne vous rien cacher, je le présume, ce plaisir est moins séduisant qu'on ne le dit, ce ne sera pas la peine de nous livrer à des choses à la privation desquelles, flatteuses ou non, l'on a attaché de la gloire; si au contraire, elles peuvent porter dans l'ame un trouble aussi grand qu'on l'assure, nous nous en priverons avec d'autant plus de joie, que nous serons sûrs qu'il y a beaucoup de vertu à le faire.

Ce raiſonnement, que ſans doute Almaïde auroit déteſté, ſi elle avoit été plus à elle-même, fit ſur une ame qui n'attendoit plus pour ſuccomber que l'apparence d'une excuſe, tout l'effet que le malheureux Moclès s'en étoit promis. Après l'avoir regardé quelque tems avec des yeux incertains & troublés, je ſens comme vous, lui dit-elle, la néceſſité abſolue de cette épreuve; mais avec qui la pourrions-nous faire en ſûreté?

A ces mots elle ſe pencha languiſſamment ſur Moclès, qui peu à peu s'étoit approché d'elle, au point qu'en ce moment, il la tenoit entre ſes bras. Je crois, lui répondit-il, que ſi nous la voulions haſarder, ce ne pourroit être qu'entre nous deux: nous ſommes ſûrs l'un de l'autre, & comme nous ne pouvons point douter que ce ne ſoit par une grande recherche de la vertu, que nous nous déterminons à des actions qui ſemblent la bleſſer, nous ſommes certains de ne nous pas faire une habitude d'un mouvement de curioſité qui ne part que d'un ſi bon principe. De quelque façon que ce puiſſe être enfin, nous y gagnerons, puiſqu'au moins le ſouvenir de notre chûte nous garantira de l'orgueil.

Quoiqu'Almaïde ne répondit rien, elle paroiſſoit encore incertaine; Moclès qui vouloit, à quelque prix que ce fût, la déterminer, lui oppoſa pour achever de la vaincre, de ne tenter cette épreuve que par degrés, afin, diſoit-il, que s'ils trouvoient dans leurs premiers aſſais aſſez de volupté pour fixer leurs doutes, ils n'allaſſent pas plus loin. Elle y conſentit, bientôt ils s'égarerent, & irritant leurs deſirs par des choſes qui, quoiqu'elles fuſſent faites ſans graces, & avec mal adreſſe, n'en prenoient pas moins d'empire ſur leurs ſens, ils perdirent de vue le marché qu'ils venoient de faire. Tous deux trouvant trop ou trop peu dans ce qu'ils ſentoient, jugerent à propos de pourſuivre, ou ne purent s'arrêter &..... tout d'un coup vous devîntes autre choſe, interrompit le Sultan? Non, Sire, répondit Amanzéi. Je ne comprends rien à cela, reprit Schah-Baham, & je ſais bien pourquoi, c'eſt que cela eſt incompréhenſible; car il n'eſt pas douteux qu'ils n'euſſent tout ce que votre Brama demandoit. Je le crus d'abord comme votre invincible Majeſté, repartit Amanzéi; il falloit pourtant qu'au moins l'un des deux en eût impoſé à

l'autre. J'imagine que vous fûtes bien fâché, repliqua le Sultan; & dites-moi, duquel des deux vous défiâtes-vous le plus? Le récit d'Almaïde, répondit Amanzéi, me donna ſur elle de grands ſoupçons, & l'ignorance qu'elle affecta quand elle ſe rendit à Moclès, quoiqu'elle fût extrême, ne m'empêcha pas de croire qu'en lui faiſant le récit de ſon aventure, elle avoit ſupprimé la circonſtance qui me faiſoit reſter dans ma priſon. Voilà bien les femmes! s'écria le Sultan; oh oui! votre réflexion eſt juſte: eh bien! je n'en ai rien dit, mais j'aurois parié qu'elle ne diſoit pas tout; ſi je m'en étois vanté, il y a ici des gens qui m'auroient accuſé de faire l'eſprit fort. Allez, allez, ſoyez en certain; ce fut elle qui empêcha que vous ne fuſſiez délivré.

La choſe, toute probable qu'elle eſt, répondit Amanzéi, ſouffre des difficultés; Moclès, pour un homme juſques alors ſi irréprochable, m'a paru avoir bien de l'expérience. Ceci change la theſe, dit le Sultan, car..... ah oui! on le voit bien, c'étoit lui. Mais accordez-vous donc, dit la Sultane; c'étoit elle, c'étoit lui: pourquoi, ſans ſe tourmenter tant, ne pas penſer que tous

deux étoient de mauvaiſe foi ? Vous avez raiſon, repliqua le Sultan, à la rigueur cela ſe pourroit : il me ſemble pourtant qu'il ſeroit plus plaiſant que ce fût l'un ou l'autre, je ne ſais pas pourquoi, mais je l'aimerois mieux. Voyons toujours, que dirent-ils après? Ce n'eſt pas là ce qui m'intéreſſe le moins.

Moclès fut le premier qui revint de ſon égarement, il me parut d'abord comme étonné de ſe trouver entre les bras d'Almaïde ; & ſa raiſon reprenant peu à peu ſon empire, à l'étonnement ſuccéda l'horreur : il ſembloit ne pouvoir pas comprendre ce qu'il voyoit; il cherchoit à en douter, à ſe flatter qu'un ſonge ſeul lui offroit de ſi cruels objets. Trop ſûr enfin de ſon malheur, il leva douloureuſement les yeux ſur lui-même, & ſe retraçant tout ce qu'il avoit fait pour ſéduire Almaïde, combien ſa criminelle paſſion l'avoit aveuglé, avec quel art il l'avoit corrompue par degrés, il tomba dans la douleur la plus amere.

Almaïde enfin ouvrit les yeux ; mais encore troublée, ne diſtinguant pas les objets auſſi bien que Moclès, elle fut d'abord plus confuſe qu'affligée. Soit enfin

enfin que le déſeſpoir où elle le voyoit lui fit ſentir ſa chûte, ſoit que d'elle-même elle connut tout ce qu'elle avoit à ſe reprocher : Ah Moclès ! s'écria-t-elle en pleurant, vous m'avez perdue ! Moclès en convint, il s'accuſa de l'avoir ſéduite, la plaignit, tâcha de la conſoler, & lui parla en homme vraiment humilié ſur le danger qu'il y a à compter trop ſur ſoi-même. Enfin, après lui avoir dit tout ce que peuvent inſpirer la plus vive douleur & le repentir le plus ſincere ; ſans oſer la regarder, il prit congé d'elle pour toujours.

Almaïde reſtée ſeule, n'en fut ni moins honteuſe ni plus tranquille ; elle paſſa toute la nuit à pleurer & à ſe reprocher tout, juſques au reproche qu'elle avoit fait à Moclès, & dans lequel alors elle trouvoit trop de vanité. Moclès, dès le lendemain, prit le parti de la retraite la plus auſtere... Voilà qui acheve de me décider, interrompit le Sultan, ce n'étoit pas lui. Et Almaïde, continua Amanzéi, toujours inconſolable, quelques jours après ſuivit ſon exemple. Ceci me dérange, reprit le Sultan, il falloit donc que ce ne fût pas elle. Jamais queſtion plus

difficile à décider ne s'étoit offerte à mon eſprit, & je la laiſſe à réſoudre à qui le pourra.

CHAPITRE X.

Où, entr'autres choſes, on trouvera la façon de tuer le tems.

QUELQUE goût que j'euſſe pris pour la Morale, je commençois à m'ennuyer chez Almaïde, lorſque Moclès la ſéduit. Un jour plus tard j'en ſerois ſorti, perſuadé qu'il y avoit au moins dans Agra deux femmes inſenſibles, ma patience heureuſement me ſauva une idée fauſſe.

Après avoir quitté Almaïde, j'errai long-tems; les ridicules, ou les vices d'un genre qui m'étoit déja connu, me promettant peu de plaiſir, j'évitai avec ſoin ces maiſons où tout avoit l'air décent & arrangé. Mes courſes me conduiſirent dans un fauxbourg d'Agra, qui étoit rempli de maiſons fort ornées; celle pour qui je me déterminai, appartenoit à un jeune Seigneur qui n'y logeoit pas; mais qui quelquefois y venoit *incognito*.

Le lendemain que je m'y fus fixé, je vis sur le soir arriver mystérieusement une Dame, qu'à sa magnificence, & plus encore à la noblesse de son air, je pris pour une femme du plus haut rang. Mes yeux furent éblouis de ses charmes; avec plus d'éclat encore que Phénime, elle avoit la même modestie, & une physionomie si douce, que je ne pus la voir sans m'intéresser à elle vivement. A l'air dont elle entra dans le cabinet où j'étois, il sembloit qu'elle fut étonnée de la démarche qu'elle faisoit; elle ne parla qu'en tremblant à l'esclave qui la conduisoit, & sans oser lever les yeux, elle vint s'asseoir sur moi en rêvant, mais avec tant de langueur, qu'il ne me fut pas difficile de deviner quel étoit le mouvement qui l'occupoit.

A peine fut-elle seule, & livrée à elle-même, que s'occupant des plus tristes réflexions, après avoir soupiré plusieurs fois, ses beaux yeux répandirent des larmes. Sa douleur paroissoit cependant plus tendre que vive, & elle sembloit moins pleurer des malheurs qu'en craindre. Elle avoit à peine essuyé ses pleurs, qu'un jeune homme fort bien fait, & mis proprement, entra avec impétuosité, & en chantant, dans le cabi-

net. Sa préſence acheva de troubler la Dame; elle rougit, & en détournant ſes yeux de deſſus lui, & en ſe cachant le viſage, elle tâcha de lui dérober la confuſion où elle étoit.

Pour lui, il s'avança vers elle de l'air du monde le moins tendre & le plus galant, & ſe jettant à ſes genoux: Ah Zéphis! lui dit-il, mes yeux ne me trompent-ils pas! eſt-ce Zéphis que je vois ici! eſt-ce vous! vous que j'adore, & que je n'oſois preſque pas y eſpérer! quoi! c'eſt vous qu'enfin je tiens dans mes bras!

Oui, répondit-elle en ſoupirant, c'eſt moi qui n'aurois jamais dû venir ici, c'eſt moi qui meurs de honte de m'y trouver, & qui n'ai cependant pas craint de m'y rendre. Que vous me rendez chere cette ſolitude, s'écria-t-il, en lui baiſant la main! Ah! répondit-elle, qu'un jour, peut-être, elle me coûtera de regrets! Les preuves que je vous y donne de ma foibleſſe deviendront plus cruelles pour moi, à meſure qu'elles s'effaceront de votre ſouvenir, & elles s'en effaceront, Mazulhim; ou ſi vous vous les rappellez quelquefois, ce ne ſera que pour me mépriſer de ce que j'aurai fait pour vous. Mais quelle erreur! répli-

qua-t-il d'un ton badin ; pouvez-vous, belle comme vous êtes, vous former de pareilles chimeres ; ſavez-vous bien qu'*au vrai*, je n'ai jamais aimé perſonne auſſi tendrement que vous ; & vous doutez de mes ſentimens ! Non, je n'ai pas le bonheur d'en douter, reprit-elle triſtement ; je ſais que vous ne pouvez être ni conſtant, ni fidele : je doute même que vous ſachiez aimer ; cependant je vous aime, je vous l'ai dit, & je viens dans ces lieux vous le dire encore. Je ſens ma foibleſſe dans toute ſon étendue, je m'en fais pitié à moi-même, j'en vois toutes les ſuites, & pourtant j'y céde. Ma raiſon me fait voir tout ce que j'ai à craindre, mon amour me fait tout braver.

Mais, en vérité, répondit-il, ſavez-vous bien que vous me faites un vrai tort mortel de ne me pas voir auſſi tendre que je le ſuis ? Ah ! Mazulhim, s'écria-t-elle, eſt-ce ainſi que vous ſentez tout ce que je vous ſacrifie, & que vous raſſurez mon cœur ! Je vous aime, Mazulhim ; ſi vous me connoiſſiez mieux, vous n'en douteriez pas. Ce cœur qui vous adore, n'a (vous ne pouvez pas l'ignorer) jamais été qu'à vous ; dites-moi que vous deſirez qu'il y ſoit tou-

jours. Si vous ſaviez combien j'ai beſoin de croire que vous m'aimez, vous ne me refuſeriez pas de me le dire, ne fût-ce même que par humanité. C'eſt à vous ſeul aujourd'hui que mon bonheur eſt attaché; vous voir, vous aimer toujours, c'eſt mon ſeul bien & mes uniques vœux. Seroit-il bien vrai que vous fuſſiez incapable de penſer pour moi comme je penſe pour vous!

Ah! s'écria-t-il, je vous proteſte....; Mazulhim, interrompit-elle, laiſſez-moi le ſoin de vous juſtifier, je m'en acquitterai mieux que vous-même, & j'ai plus d'envie de croire que vous m'aimez, que vous de me le perſuader. Je vous avouerai, Madame, reprit-il d'un air plus ſérieux que touché, que je ne me croyois pas aſſez malheureux pour que les preuves que depuis ſix mois j'ai tâché de vous donner de ma tendreſſe, vous en euſſent auſſi peu perſuadée. Je ſens bien qu'un amour extrême, tel que celui que j'ai eu le bonheur de vous inſpirer, ne va jamais ſans un peu de défiance; ſi celle que vous me témoignez pouvoit ne tourmenter que moi, ajouta-t-il en la ſerrant dans ſes bras, je m'en plaindrois beaucoup moins, & le plaiſir de vous trouver ſi délicate, me fe-

roit oublier combien vous êtes injuſte ; mais c'eſt de votre repos qu'il s'agit ici, & ſi vous connoiſſiez mes ſentimens, vous n'auriez pas de peine à croire qu'il m'eſt infiniment plus cher que le mien.

En achevant ces mots, il voulut prendre avec Zéphis les plus tendres libertés, mais elle ſe défendit d'un air ſi vrai, que ne pouvant plus imaginer que ce fut en elle envie de faire de ces façons auxquelles on ne prend ſeulement pas garde aujourd'hui, il la regarda avec étonnement. Eh quoi ! Zéphis, lui dit-il, eſt-ce ainſi que vous me prouvez votre tendreſſe, & devois-je m'attendre à tant d'indifférence ? Mazulhim, répondit-elle en pleurant, daignez m'écouter. Je ne ſuis pas venue ici ſans ſavoir à quoi je m'expoſois, & vous me verriez verſer moins de larmes, ſi je n'étois pas déterminée à me livrer à votre tendreſſe ; je vous aime, & ſi je n'en croyois que les mouvemens de mon cœur, je ſerois entre vos bras ; mais, Mazulhim, il en eſt encore tems, & nous ne ſommes pas encore aſſez engagés l'un à l'autre, pour que vous deviez me cacher vos ſentimens. Il n'y a pas de tems où il ne me ſoit affreux d'apprendre que vous ne m'aimez pas ; mais jugez combien j'au-

rois à me plaindre de vous, jugez quel ſeroit mon état, ſi je ne l'apprenois qu'après que ma foibleſſe ne vous auroit rien laiſſé à deſirer! Dominé par le deſir de plaire, accoutumé à l'inconſtance par des ſuccès qui ne ſe ſont point démentis, vous ne cherchez qu'à vaincre, & vous ne voulez pas aimer. Peut-être eſt-ce ſans paſſion pour moi que vous m'avez attaquée: examinez bien votre cœur, vous êtes maître de ma deſtinée, & je ne mérite pas que vous la rendiez malheureuſe. Si ce n'eſt pas l'amour le plus tendre qui vous attache à moi, en un mot, ſi vous ne m'aimez pas comme je vous aime, ne craignez pas de me le déclarer; je ne rougirai pas d'être le prix de l'amour, mais je mourrois de honte & de douleur, ſi je ne m'étois vue que l'objet d'un caprice.

Quoique ces paroles, & les pleurs que Zéphis verſoit en les prononçant, n'attendriſſent pas Mazulhim, elles lui firent prendre un ton moins froid que celui qu'il avoit d'abord employé auprès d'elle. Que vos craintes me touchent, lui dit-il; mais que je les mérite peu! eſt-il poſſible que vous vous imaginiez que je vous confonds avec ces objets mépriſables, qui ſeuls juſqu'à ce

jour ont paru m'occuper. J'avoue que la façon dont j'ai vécu à pu donner lieu à vos soupçons; mais, Zéphis, voudriez-vous que j'eusse joint au ridicule d'avoir eu les femmes qui ont rempli mes loisirs, la honte de les avoir aimées? Il est vrai, je craignois l'amour; eh! que pouvois-je faire de mieux, pour lui échapper toujours, que de vivre avec des femmes sans mœurs & sans principes, qui, dans l'instant même qu'elles me séduisoient le plus par leurs agrémens, me sauvoient par leur caractere, du danger d'une passion! Je suis, dites-vous, accoutumé à l'inconstance par le succès? M'estimez-vous assez peu pour croire qu'avant de vous avoir touchée, je me flattasse d'en avoir eu quelques-uns? Il n'y a pas une de ces victoires dont, peut-être, vous me croyez si vain, qui intérieurement ne m'ait couvert de confusion; pas une enfin qu'au prix de tout mon sang, je ne voulusse n'avoir point remportée, puisqu'elles me rendent moins digne de vous!

Zéphis, à ces paroles, parut un peu rassurée, & tendit la main à Mazulhim, en attachant sur lui ses beaux yeux, avec cette expression tendre & touchante que l'amour seul peut donner,

Oui, Zéphis, continua Mazulhim, je vous aime ! ah ! combien vivement ! avec quel plaiſir je ſens à vos genoux, qu'au milieu même des tranſports les plus ardens, ce n'étoit pas à l'amour que je ſacrifiois ! qu'il m'eſt doux de le connoître, & de ne le connoître que par vous ! ſans vos charmes, même ſans vos vertus, j'aurois, ſans doute, ignoré toujours ce ſentiment auquel, juſques à vous, je refuſois de me livrer. C'eſt à vous ſeule que je le dois, c'eſt pour vous ſeule que je veux en être éternellement rempli !

Ah Mazulhim ! s'écria-t-elle, que nous ſerions heureux ſi vous penſiez ce que vous me dites ! s'il eſt vrai que vous m'aimiez, vous m'aimerez toujours ! A ces mots, elle ſe pencha ſur Mazulhim, & en le ſerrant tendrement dans ſes bras, elle approcha ſa tête de la ſienne. La plus tendre ivreſſe étoit peinte dans ſes yeux, & bientôt Mazulhim, par ſes tranſports, en pénétra toute ſon ame. Dieux ! quels yeux quand il eut achevé de les troubler ! Je n'avois vu les mêmes qu'à Phénime.

Quelque préparée qu'elle fut, cependant, à rendre Mazulhim, l'Amant du monde le plus heureux, elle ne put ſans

ſe reſſouvenir de ſes craintes, & peut-être de ſa vertu, le voir ſi près de ſon bonheur. Vous ne doutez pas que je ne vous aime, lui dit-elle, en lui oppoſant la plus foible réſiſtance; mais ne pouvez vous.... Ah Zéphis! interrompit-il, Zéphis! pouvez-vous craindre encore de me prouver votre tendreſſe!

Zéphis ſoupira, & ne répondit rien: plus vaincue par ſon amour qu'elle n'étoit perſuadée de celui de ſon Amant, elle céda enfin à ſes deſirs. Trop heureux Mazulhim! que de charmes s'offrirent à tes regards, & combien la pudeur de Zéphis n'en augmentoit-elle pas le prix! auſſi Mazulhim m'en parut-il vivement frappé; tout l'étonnoit; tout étoit en Zéphis l'objet d'un éloge & d'un baiſer. Quoique loin de condamner l'admiration dans laquelle il étoit plongé, je la partageaſſe avec lui, il me ſembla que pour la ſituation où il ſe trouvoit, elle duroit trop long-tems, & qu'elle ſembloit même ſuſpendre, ou lui faire oublier ſes deſirs.

Il eſt bien vrai que plus on eſt délicat, plus on s'amuſe de bagatelles. Le ſentiment ſeul connoît ces tendres écarts qu'il imagine, & qu'il varie ſans ceſſe; mais enfin, on ne ſauroit s'y plaire

toujours, & ſi l'on s'y arrête, c'eſt moins pour y borner ſes deſirs, que pour y trouver de nouvelles ſources de flammes. J'eus quelques inſtans aſſez bonne opinion de Mazulhim, pour n'attribuer l'anéantiſſement où je le voyois, qu'à un excès d'amour, & les charmes de Zéphis juſtifioient cette idée. Vraiſemblablement Zéphis le crut auſſi, & plus long-tems que moi. Je ne concevois pas comment les tranſports d'un Amant ſi tendre, ſi preſſé d'être heureux, s'affoibliſſoient à meſure qu'ils trouvoient de quoi augmenter : il étoit vif ſans être ardent ; il louoit, il admiroit toujours : mais n'eſt-ce donc que par des éloges qu'un Amant ſait exprimer ſes deſirs ?

Avec quelque adreſſe que Mazulhim diſſimulât ſon malheur, Zéphis s'apperçut du peu de ſuccès de ſes charmes : elle n'en parut ni ſurpriſe, ni choquée, & tournant ſes beaux yeux vers ſon Amant, levez-vous, lui dit-elle avec le plus doux ſourire, je ſuis plus heureuſe que je ne le penſois.

Mazulhim à ce diſcours, qui ne lui parut qu'inſultant, s'efforça, mais vainement, de prouver à Zéphis qu'il ne méritoit pas qu'elle eût de lui l'idée

qu'elle ſembloit en avoir priſe. Forcé enfin de ſe rendre juſtice : Hélas, Madame, lui dit-il d'un ton qui me fit rire, c'eſt que vous m'avez attriſté ! Votre trouble me divertit, répondit Zéphis ; mais votre douleur m'offenſeroit. Il ſeroit trop cruel pour moi, que vous cruſſiez mon cœur bleſſé... Ah Zéphis ! interrompit Mazulhim, qu'il eſt affreux d'avoir tort avec vous, & difficile de s'en juſtifier ! Ceſſez donc de vous affliger, répondit tendrement Zéphis ; je crois que vous m'aimez, je ne le crois même que depuis un inſtant, & vous ne pouviez mieux me prouver votre tendreſſe, que par les choſes que vous vous reprochez.

Ah ! cela, comme l'on dit, eſt bon pour le diſcours, dit le Sultan ; mais dans le fond de l'ame, cette Dame-là n'étoit ſûrement pas contente. Premierement, c'eſt que par ſoi-même, cela eſt affligeant, & qu'il y a apparence que ce qui afflige toutes les femmes, n'en ſauroit divertir une, ou du moins vous conviendrez qu'en ce cas-là elle ſeroit bien capricieuſe. D'ailleurs, c'eſt que le ſentiment n'eſt pas une choſe ſi conſolante, quand cela arrive, qu'on pourroit bien dire.

A ce propos, je me ſouviens qu'un jour (j'étois parbleu bien jeune,) c'étoit une femme. Je ne vous dirai pas comment cela arriva; nous étions pourtant tous deux.... Réellement, je ne m'en ferois jamais défié; ne voilà-t-il pas que tout d'un coup... je ne ſais pas trop comment vous dire cela. Eh bien! j'eus beau lui tenir les propos du monde les plus galans, plus je lui parlai, plus elle pleura. Je n'ai jamais vu cela qu'une fois; mais il eſt vrai que c'étoit une choſe bien attendriſſante. Je lui dis pourtant, entr'autres choſes, qu'il ne falloit déſeſpérer de rien, que je ne l'avois pas fait exprès... Eh finiſſez votre cruelle hiſtoire, interrompit la Sultane. Je trouve aſſez bon, reprit Schah-Baham, qu'il ne me ſoit point permis de faire un conte, & chez moi ſur-tout. De là, comme je vous diſois, pourſuivit-il, j'ai conclu, & pour jamais, qu'il n'y a point de femme à qui cela ne faſſe un certain plaiſir; par conſéquent la Dame de Mazulhim qui diſoit de ſi belles choſes... auroit tout autant aimé n'avoir pas eu à les dire, interrompit la Sultane, cela eſt probable; mais ſachez pourtant que ce que vous croyez ſi fâcheux pour une femme, l'afflige moins qu'il ne l'embar-

raſſe. Ah oui, reprit le Sultan, je n'aurois par exemple qu'à . . . mais n'ayez pas peur! continuez, Emir.

Quelque déconcerté que Mazulhim me parût de ſon aventure, il me ſembla qu'il étoit encore plus étonné de la façon dont Zéphis la prenoit.

Si quelque choſe peut, lui dit-il, me conſoler de cette affreuſe diſgrace, c'eſt de voir qu'elle ne prenne rien ſur votre cœur; que de femmes me déteſteroient, ſi elles avoient autant à ſe plaindre de moi! Je vous avoue, répondit Zéphis, que je ferois peut-être comme elles, ſi je pouvois attribuer cet accident à votre froideur; mais ſi, comme vous me l'avez dit, & que je le crois, l'amour ſeul trouble vos ſens, je ne trouve dans cette aventure que mille choſes plus flatteuſes pour moi que tous vos tranſports. Je vous aime trop pour ne pas croire que vous m'aimez; peut-être auſſi ai-je trop de vanité, ajouta-t-elle en ſouriant, pour imaginer qu'il y a de ma faute; mais quel que ſoit le motif de mon indulgence; ce qu'il y a de vrai, c'eſt que je vous pardonne. Je vous avertis au reſte, que je ſerois moins tranquille ſur le plus ſimple ſoupçon ſur votre fidélité, que

ſur ce que vous appellez un crime. Oui, Mazulhim, ſoyez-moi fidele, & puiſſé-je toujours vous trouver tel que vous êtes actuellement. Ce que j'y perdrois du côté de ce que vous appellez des plaiſirs, ne le trouverois-je pas bien dans la certitude que vous ſeriez conſtant ?

Pendant que Zéphis parloit, Mazulhim qui auroit bien voulu lui avoir moins d'obligation, n'épargnoit rien de tout ce qui pouvoit faire ceſſer ſon malheur. Zéphis ſe prêtoit à ſes deſirs avec une complaiſance qu'intérieurement, peut-être, il n'approuvoir pas, parce que de moment en moment, elle le rendoit moins excuſable. Cette complaiſance même devenoit plus tendre, inſenſiblement elle augmentoit; Zéphis défendoit moins, ou accordoit de meilleure grace; ſes yeux brilloient d'un feu que je ne leur avois pas encore vu; il ſembloit que ce ne fut que dans cet inſtant qu'elle ſe fût véritablement rendue: elle n'avoit juſques là, que ſouffert les empreſſemens de Mazulhim, alors elle les partageoit. Cette répugnance inſéparable du premier moment que tant de femmes jouent, & que ſi peu ſentent, avoit ceſſé. Zéphis ſoutenoit ſans em-

barras les éloges de Mazulhim, & paroiſſoit même deſirer qu'il pût ſe mettre à portée de lui en donner de nouveaux : elle rougiſſoit, & ce n'étoit pas la pudeur qui la faiſoit rougir ; ſes regards ne ſe détournoient plus de deſſus les objets qui d'abord avoient paru les bleſſer ; la pitié que Mazulhim lui inſpiroit, enfin n'eut plus de bornes ; cependant...

Ah oui, interrompit le Sultan, cependant.... J'entends bien, voilà un impertinent homme ! Je ne connois rien qui ſoit à la longue plus inſupportable que les procédés qu'il a avec Zéphis ; je ſuis bien ſûr qu'elle s'en fâcha. Et moi, dit la Sultane, je le ſuis du contraire ; ſe fâcher d'un pareil malheur, c'eſt le mériter. Bon, reprit le Sultan, penſez-vous qu'une femme faſſe une pareille réflexion ? Ce qu'il y a de certain pour moi, c'eſt qu'en pareil cas je me facherois, & ſi je ne m'en croirois pas moins raiſonnable, non. Voyons pourtant ce que dit Zéphis, car, à ce que je vois, en cela comme en toute autre choſe, chacun a ſon goût.

Quelque indulgente qu'elle fût, reprit Amanzéi, l'obſtination du malheur de ſon Amant me parut l'ennuyer ; ſoit qu'ayant plus fait pour lui que la pre-

miere fois, elle crut le mériter moins ; ſoit qu'étant en ce moment plus favorablement diſpoſée, elle trouvât dans ſa raiſon moins de force pour le ſoutenir.

Mazulhim, moins convaincu que Zéphis de ſon infortune, ou accoutumé peut-être à braver de pareils malheurs, ne penſant pas de Zéphis auſſi-bien qu'il le devoit, tenta ce que, s'il eût été plus ſage, ou plus poli, il n'auroit pas tenté. Il me ſembla qu'elle n'agréoit pas une épreuve qui lui montroit moins encore de préſomption dans Mazulhim, que la mauvaiſe opinion qu'il oſoit avoir de ſes charmes.

Malgré ſon trouble, il lui échappa un ſouris malin qui ſembloit dire à Mazulhim qu'elle n'étoit point perſonne avec qui cette témérité fût placée, & pût être heureuſe. Sûre qu'il en ſeroit bientôt puni, elle ſe livra à ſes ridicules entrepriſes, avec une intrépidité que toute femme eſt aſſez vaine pour avoir en pareil cas, mais qui n'eſt point dans toutes juſtifiée par le ſuccès. Quoique Mazulhim fût en ce moment moins à plaindre qu'il ne l'avoit été, il n'étoit pas cependant dans une ſituation dont on pût le féliciter, & quels que fuſſent ſes efforts, Zéphis eut raiſon de ne les avoir pas craints.

A l'air étonné de Mazulhim, je dus croire que s'il étoit fait à une partie de ce qui lui arrivoit, il ne l'étoit pas à trouver des femmes qui, comme Zéphis, ne puſſent dans ſes malheurs, lui laiſſer aucunes reſſources. Ce que je dis toutefois ſans vouloir en offenſer aucune; & que ſait-on, d'ailleurs, ſi ce ſeroit toujours à elles qu'on devroit s'en prendre?

Quoi qu'il en ſoit, la ſurpriſe de Mazulhim fut ſi plaiſamment marquée, & aux dépens de beaucoup d'autres femmes, faiſoit ſi bien l'éloge de Zéphis, qu'elle ne put s'empêcher d'en rire. Si vous me l'aviez demandé, lui dit-elle, je vous l'aurois dit, mais vous ne m'en auriez peut-être pas crue. J'aurois aſſurément eu tort, répondit-il, mais je ne devois pas m'y attendre; une expérience de dix ans toujours heureuſe, me faiſoit croire toujours poſſible, ce qu'avec vous ſeule j'ai inutilement tenté. Ah Zéphis! ajouta-t-il, faut-il que je trouve dans ce qui devroit combler mes deſirs de nouvelles raiſons de me plaindre! En effet, répondit-elle en riant, je conçois combien vous êtes malheureux, & vous devez auſſi être bien ſûr de toute ma pitié. Zéphis! re-

prit-il avec un tranſport plus vrai que tous ceux que je lui avois vus, rien n'égale ma tendreſſe, que vos charmes; chaque moment augmente mon ardeur, & mon déſeſpoir; & je ſens.... Eh Mazulhim! interrompit-elle, quel auroit donc été ce bonheur dont vous regrettez tant la perte? Non, s'il eſt vrai que vous m'aimiez, vous n'êtes pas à plaindre. Un ſeul de mes regards doit vous rendre plus heureux que tous ces plaiſirs que vous cherchez, ſi vous les aviez trouvés auprès d'une autre. Vos ſentimens me charment & me pénétrent, dit-il; mais en redoublant mon amour, ils augmentent mes regrets & ma douleur.

Finiſſons cet entretien, dit Zéphis en ſe levant. Quoi! s'écria-t-il, voudriez vous déja me quitter? Ah Zéphis! ne m'abandonnez point à l'horreur de ma ſituation! Non Mazulhim, repliqua t-elle, je vous ai promis de paſſer ce jour avec vous. Eh! puiſſe-t-il ne vous point paroître plus long qu'à moi! Mais ſortons de ce cabinet: allons jouir de la délicieuſe fraîcheur qui commence à ſe répandre; diſtraire votre imagination, la détourner enfin de deſſus les objets qui l'attriſtent, peut-être, Ma-

zulhim, plus on cherche les plaiſirs, moins on peut les goûter; eſſayons ſi, en y arrêtant moins notre penſée, nous ne nous y diſpoſerions pas mieux.

La généreuſe Zéphis ſortit en achevant ces paroles, & Mazulhim lui donna la main, de l'air du monde le plus reſpectueux.

Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que ce Mazulhim qui employoit ſi mal les rendez vous qu'on lui donnoit, étoit l'homme d'Agra le plus recherché; il n'y avoit pas une femme qui ne l'eût eu, ou qui ne voulût l'avoir pour amant; vif, aimable, volage, toujours trompeur, & n'en trouvant pas moins à tromper, toutes les femmes le connoiſſoient & toutes cependant cherchoient à lui plaire; ſa réputation enfin étoit étonnante. On le croyoit! .... que ne le croyoit-on pas! & pourtant, qu'étoit-il? que ne devoit-il pas à la diſcrétion des femmes, lui qui ayant pour elles de ſi mauvais procédés, les ménageoit cependant ſi peu?

Après une heure de promenade, Zéphis & lui revinrent du jardin. Je cherchai promptement dans leurs yeux s'ils étoient plus contens que lorſqu'ils étoient ſortis. A l'air modeſte de Mazul-

him, je crus que non, & je ne me trompois pas. Zéphis s'assit sur moi, nonchalamment, & Mazulhim se mit à ses pieds, sur des carraux. Ayant assez peu de chose à lui dire, & n'imaginant d'abord aucune sorte d'amusemens qu'il fut en état de lui procurer, il s'abandonna à la rêverie, en la regardant assez tendrement. Honteux peu de tems après, du personnage qu'il jouoit auprès de la plus belle femme d'Agra, mais consterné encore de ses malheurs, tremblant, en voulant les réparer, d'essuyer de nouveaux affronts, il fut quelques momens sans savoir à quoi se déterminer. Il craignit enfin que son silence & la froideur ne parussent plutôt à Zéphis des preuves d'indifférence que de crainte ou de repentir. Il la prit brusquement dans ses bras & lui donnant les baisers les plus tendres, sembla vouloir sortir par un coup d'éclat, de la profonde léthargie dans laquelle il étoit plongé. Zéphis d'abord parut délibérer en elle-même, si elle se prêteroit aux nouvelles entreprises de Mazulhim. Si sa tendresse la sollicitoit à tout accorder, cette même tendresse lui faisoit voir avec douleur qu'elle n'avoit jamais plus de cruauté pour Mazulhim, que quand elle ne

lui refuſoit rien. Deſiroit il d'être heureux, ou la connoiſſoit-il aſſez peu pour croire qu'elle ſeroit bleſſée, s'il ne cherchoit pas à le devenir? étoit-ce enfin l'amour, ou la vanité qui le ramenoit ſi tendre?

Pendant qu'elle s'occupoit de ces idées, Mazulhim (ſoit qu'il cherchât uniquement à ſe tirer d'une ſituation qui l'ennuyoit, ſoit que, comme il étoit admirable pour les menus détails de l'amour, il voulût empêcher Zéphis de s'ennuyer) crut devoir employer ces riens, charmans quand ils précédent ou ſuivent une converſation ſérieuſe; mais qui par leur frivolité ne ſont pas faits pour en tenir lieu. Zéphis refuſa d'abord de s'y prêter, mais croyant à l'empreſſement extrême avec lequel Mazulhim lui demandoit plus de complaiſance qu'il avoit beſoin qu'elle en eût, elle conſentit par pure généroſité, & en hauſſant les épaules, à ce dont il ſe faiſoit de ſi grandes idées, & dont, car il faut lui rendre juſtice, elle attendoit beaucoup moins que lui.

L'air inattentif, & même ennuyé qu'elle garda long-tems, loin d'impatienter Mazulhim, l'engagea à redoubler ſes ſoins, & comme il étoit l'hom-

me de ſon tems qui ſavoit le mieux traiter les petites choſes, il la força à lui prêter plus d'attention, de l'attention il la conduiſit à l'intérêt: le peu de réalité des objets qu'il lui offroit, diſparut inſenſiblement à ſes yeux; elle ſeconda elle-même l'illuſion où il la jettoit, & connut enfin de combien de plaiſirs l'imagination eſt la ſource, & combien ſans elle, la nature ſeroit bornée.

Pour comble de bonheur, ce que Mazulhim avoit peut-être moins regardé comme une reſſource pour lui, que comme une ſorte de dédommagement qu'il devoit à Zéphis, lui fit une impreſſion plus vive qu'il ne s'en étoit flatté. Les charmes de Zéphis, devenus même plus touchans, lui firent ſentir cette émotion qu'il avoit juſques-là cherchée ſi vainement, & dans le doux déſordre qui commençoit à s'emparer de ſes ſens ayant perdu le ſouvenir de ſes malheurs, ou en étant alors plus irrité qu'abattu, il vainquit enfin glorieuſement ces obſtacles, par leſquels il s'étoit vu ſi long-tems, & ſi cruellement arrêté.

J'entends, dit alors le Sultan, c'eſt fort bienfait: *il vaut mieux tard que jamais*

mais, c'eſt à dire que.... N'allez vous pas nous expliquer cela, interrompit la Sultane, & penſez-vous qu'Amanzéi ait eu la prudence, ou la fineſſe de nous laiſſer quelque choſe à deviner? Je n'en ſais rien, reprit le Sultan, ce ne ſont pas là mes affaires; mais enfin, c'eſt que, comme vous le ſavez auſſi-bien que moi, ce Mazulhim eſt un peu ſujet à des accidens, & qu'il me paroît tout ſimple que l'on s'informe.... Eh bien! dites-moi donc un peu, Mazulhim?

Sire, il fut heureux; mais il ſavoit mieux offenſer, qu'il ne ſavoit réparer les outrages qu'il faiſoit, & je doute que s'il eût eu affaire à une perſonne moins généreuſe que Zéphis, il eût pu pour ſi peu obtenir un pardon. Plus vain qu'il n'étoit amoureux, il me parut moins ſentir le bonheur de poſſéder Zéphis, que le plaiſir d'avoir moins à rougir devant elle. Ils commencerent une converſation tendre, où Zéphis mit beaucoup de ſentiment, & Mazulhim extrêmement de jargon.

Peu de tems après, on ſervit un ſouper où il avoit épuiſé la délicateſſe & le goût. Zéphis animée de plus en plus par la préſence de ſon amant, lui dit mille choſes fines & paſſionnées qui ne me

firent pas moins admirer ſon eſprit que ſa tendreſſe. Quoique lui-même fût étonné de tant de charmes, ils n'agiſſoient pas ſur lui auſſi vivement que ſur moi, & il me parut que ſon orgueil étoit plus flatté de la conquête de Zephis, que ſon cœur n'étoit touché de cette paſſion vive & délicate qu'elle avoit pour lui & dont malgré ce qu'elle craignoit de ſon inconſtance, elle étoit uniquement remplie.

Si la poſſeſſion de Zéphis n'avoit pas rendu Mazulhim auſſi amoureux qu'elle l'auroit dû, il en étoit du moins devenu plus vif; ſon cœur inacceſſible au ſentiment, languiſſoit encore; toutes les vertus de Zéphis, que l'ingrat louoit ſans les connoître, & peut-être ſans les lui croire, loin de l'attacher à elle, ſembloient l'en éloigner & le contraindre. Je ne le voyois pas même ému de l'amour tendre & vrai qu'elle avoit pour lui, mais elle commençoit à lui inſpirer des deſirs. Il la regardoit avec tranſport, il ſoupiroit, il lui parloit avec ardeur du bonheur dont il avoit joui, & ſembloit attendre avec impatience que le ſouper finît. Il le lui dit lui-même; mais ſoit qu'elle n'eût pas ſi bonne opinion que lui de l'après-ſouper, elle

étoit moins impatiente. Cependant elle l'aimoit, il la preſſa, bientôt... Ah Mazulhim! que tu aurois été heureux, ſi tu avois ſu aimer!

Peu de tems après, Zéphis ſortit, & Mazulhim la ſuivit, en lui faiſant des proteſtations d'amour & de reconnoiſſance, que je crus d'autant moins vraies, qu'elle les méritoit mieux. Zéphis étoit trop eſtimable, pour qu'il put s'attacher conſtamment à elle; elle étoit vraie, ſans fard, ſans coquetterie; Mazulhim étoit ſa premiere affaire, mais ce qui auroit fait la félicité d'un autre, n'étoit pour ce cœur corrompu, qu'une liaiſon où il ne trouvoit ni plaiſir ni amuſement. Il ne lui falloit que de ces femmes qui nées ſans ſentiment & ſans pudeur, ont mille aventures, ſans avoir un amant, & qu'à l'indécence de leur conduite, on pourroit accuſer de chercher plus encore le déshonneur que le plaiſir. Il n'étoit pas étonnant que Mazulhim, qui n'étoit qu'un fat, plût aux femmes de ce genre, & qu'à ſon tour, il les recherchât.

Mais Amanzéi, demanda la Sultane, comment un homme de ſi peu de mérite avoit-il pu toucher une perſonne auſſi eſtimable que vous nous avez

peint Zéphis ? Si votre Majeſté vouloit bien ſe reſſouvenir du portrait que j'ai fait de Mazulhim, répondit Amanzéi, elle s'étonneroit moins qu'il eût ſu plaire à Zéphis ; il avoit des agrémens, & ſavoit feindre des vertus. Zéphis d'ailleurs ne ſeroit pas la premiere femme raiſonnable qui auroit eu le malheur d'aimer un fat, & votre Majeſté n'ignore pas qu'on ne voit autre choſe tous les jours. Sans doute, dit le Sultan, par exemple, il a raiſon, l'on ne voit que cela ; au reſte, ne me demandez pas pourquoi, car je n'en ſais rien. Ce n'eſt pas à vous non plus que je le demande, reprit la Sultane. Ce ſont des choſes, qu'avec tout l'eſprit que vous avez, il me paroît ſimple que vous ne ſachiez pas.

Qu'une femme raiſonnable, continua-t-elle, ſe rende à un amour également tendre & conſtant ; que ſûre des ſentimens & de la probité d'un homme qui l'aime (ſi toutefois quelque choſe peut jamais l'en aſſurer) elle ſe livre enfin à lui, cela ne me ſurprend pas ; mais qu'elle ſoit capable de foibleſſe pour un Mazulhim ! voilà ce que je ne puis comprendre. L'amour, répondit Amanzéi, ne ſeroit pas ce qu'il eſt, ſi...

Si, ſi interrompit le Sultan, allez-vous faire long-tems les beaux eſprits? & ne vous ſouvient-il plus que j'ai défendu les diſſertations? Que vous importe, dites-moi, que cette Zéphis aime ce Mazulhim, que l'une ſoit une bégueule, & l'autre un fat? Eh bien! elle l'aime tel qu'il eſt. Vous voulez ſavoir pourquoi, que ne demandiez-vous à Amanzéi, pendant qu'il étoit femme? croyez-vous qu'il ſe ſouvienne de cela lui à préſent? Vous êtes cauſe, au reſte, avec tous vos diſcours, que les contes que l'on me fait, ne finiſſent point, & cela m'excede. Voyons, Émir, où en étiez-vous? que devint cette Zéphis ſi raiſonnable qu'elle ennuie? quelle fut la fin de tout cela?

Celle qu'elle devoit avoir, reprit Amanzéi; Mazulhim ne voulant pas d'abord manquer totalement d'égards pour Zéphis, la trompa le plus ſecrétement qu'il put. Ou les ménagemens qu'il eut pour elle ne furent pas aſſez habilement employés pour la tromper long-tems, ou les infidélités qu'il lui faiſoit étoient trop fréquentes & trop marquées, pour qu'il put toujours les lui dérober. Quoi qu'il en ſoit, elle ſe plaignit; mais comme avec toutes les

délicateſſes de l'amour le plus tendre; elle en avoit tout l'aveuglement, il vint aiſément à bout de la calmer. Il continua ſes infidélités, & elle recommença ſes reproches. Enfin il s'impatienta, & peu touché de ſon amour & de ſes larmes, il rompit abſolument avec elle, & la laiſſa livrée à la honte de l'avoir aimé, & à la froideur de l'avoir perdu.

Ma foi, dit le Sultan, il fit fort bien de la quitter; & la preuve de cela, c'eſt que j'aurois fait de même. Je ſais bien qu'elle étoit fort belle, qu'elle avoit beaucoup de mérite; mais ce mérite-là m'auroit, moi qui veux qu'on me divertiſſe, ennuyé tout comme lui. Ce n'eſt pourtant pas que je ſois un Mazulhim, je penſe qu'on ne me le reprochera pas; mais c'eſt qu'il ne laiſſe pas d'être plaiſant de quitter des femmes, quand ce ne ſeroit uniquement que pour entendre ce qu'elles en diſent.

CHAPITRE XI.

Qui contient une recette contre les enchantemens.

TROIS jours après que j'eus vu Zéphis, pour la premiere fois, Mazulhim arriva seul. A peine avoit-il eu le tems de donner quelques ordres, qu'une petite femme, dont l'air étoit vif, indécent, étourdi, & pourtant maniéré, entra dans le cabinet. De loin, elle ne manquoit pas d'éclat; de près, ce n'étoit qu'une figure médiocre, & que sans ses ridicules, ses mines, & cette prodigieuse vivacité qu'elle affectoit, on n'auroit pas facilement remarquée. Aussi, étoit-ce la seule chose qui avoit fait naître à Mazulhim l'envie de l'avoir.

Ah! s'écria-t-il, en la voyant, c'est vous; mais savez-vous bien que vous êtes divine d'arriver de si bonne heure!

Cette beauté, malgré ses airs enfantins, s'avança vers Mazulhim, avec cette noble indécence qui composoit presque toutes ses graces; & sans lui répondre, ni presque le ragarder: Vous

aviez raiſon, lui dit elle, de me dire que votre petite maiſon étoit jolie; mais, c'eſt qu'elle eſt charmante! meublée d'un goût! d'une volupté! cela eſt divin! N'eſt-il pas vrai, répondit-il, que c'eſt la plus jolie du faubourg! Ne diroit-on pas à ce propos, repliqua-t-elle, que j'en connois beaucoup? Ce cabinet ci eſt charmant! continua-t-elle, galant au poſſible! Je ſuis, dit-il, charmé de vous y voir, & qu'il vous plaiſe. Oh pour moi, répliqua-t-elle, je n'ai peut-être pas fait pour y venir, toutes les façons que je devois; ce n'eſt pas que je ne ſache, auſſi-bien qu'une autre, l'art de filer, & de mettre de la décence dans une affaire, mais... Vous ne la pratiquez pas, interrompit-il, oh! pour cela l'on vous rend juſtice. C'eſt que cela eſt vrai au moins, reprit-elle exactement, je ne ſuis point fauſſe. Hier, quand vous me dites que vous m'aimiez, & que vous me propoſâtes de venir ici..... je fus pourtant bien tentée de vous répondre non, mais la vérité de mon caractere ne me le permit point: je ſuis franche, naturelle, vous me plaiſez, & me voilà. Vous n'en penſez pas plus mal de moi, peut-être? Qui! moi! répondit-il en hauſſant les épaules, voi-

là une belle idée! j'en penſerois mille fois mieux, s'il m'étoit poſſible. Au vrai, vous êtes charmant, reprit-elle; mais, dites-moi donc? y a-t-il long-tems que vous êtes ici? J'arrivois, repartit-il, & j'en rougis, j'en ſuis confondu: mais vous avez penſé être ici la premiere. Cela auroit vraiment été joli, dit-elle, & je n'aurois pas manqué de vous en ſavoir gré. Vous concevez bien, répondit-il, qu'on ne fait pas ces choſes-là exprès, & qu'elles peuvent arriver aux gens les plus empreſſés. Oui, oui, reprit-elle, je le conçois bien, je ne l'aimerois pourtant pas. Ecoutez donc, que je vous diſe des nouvelles. Zobéide vient dans la minute de quitter Areb-cham. Ne lui a-t-elle fait que cela, demanda-t-il? Et Sophie, continua-t-elle, vient de prendre Dara. N'a-t-elle pris que lui, demanda-t-il encore?

Pendant qu'elle parloit, Mazulhim qui la connoiſſoit trop pour la reſpecter ſeulement un peu, prenoit avec elle les plus grandes libertés. Loin qu'elle m'en parût plus émue que lui, elle promena ſes yeux dans le cabinet avec diſtraction, puis les ramenant ſur ſa montre, mais, quelle folie donc, Mazulhim, lui dit-elle, eſt-ce que nous ſerons ſeuls tout

le jour? Voilà une assez bonne question, répondit-il; sans doute nous serons seuls. Mais vraiment, reprit-elle, je n'avois pas compté là-dessus: laissez donc, ajouta-t-elle sans aucun desir qu'il finît, ni qu'il continuât (aussi ne s'en embarrassa-t-il pas plus qu'elle) vous êtes au vrai d'une folie qui ne ressemble à rien; & à propos de quoi être seuls s'il vous plaît? Il me semble, répondit froidement Mazulhim, que cette conversation n'empêchoit pas de s'amuser, que cela étoit convenu entre nous. Convenu, dit-elle, quel conte; où avez-vous donc pris cela? je n'en ai pas dit un mot, je vous jure; après tout, cela m'est égal, & je saurai bien vous contenir. Ah pour cela, laissez donc, vous avez des façons singulieres. Pas trop, il me semble que je ne suis pas plus singulier qu'un autre. D'ailleurs, étant ensemble comme nous y sommes, je dois croire que je n'outre rien. Ah Zulica! ajouta-t-il, vous qui avez du goût, dites-moi ce que vous pensez de ce plafond; c'étoit à cela que je rêvois, dit-elle, je le voudrois moins chargé de dorure; tel qu'il est, je le trouve pourtant fort beau, ajouta-t-elle en s'asseyant sur ses genoux, & selon toutes les apparences, ce n'étoit pas pour le déranger.

Quand j'y penſe, reprit-elle, il faut que je ſois bien folle pour croire que vous me ſerez fidele, vous qui ne l'avez encore été à perſonne. Ah! ne parlons pas de cela, répliqua-t-il en s'occupant toujours, (& graces aux bontés de Zulica) fort commodément; vous ſeriez peut-être embarraſſée, ſi j'étois plus conſtant que vous me ſoupçonnez de l'être. Vous ne voulez donc pas me laiſſer! dit-elle, en ne faiſant pas le moindre mouvement pour lui échapper, ou pour le contraindre. A l'égard de la conſtance, continua-t-elle auſſi froidement que s'il n'eût pas continué lui, j'en ai dans le caractere, j'oſe le dire. Ce n'eſt pas aujourd'hui une vertu que la conſtance, tant elle eſt commune, répondit-il, & l'on peut, ſans ſe vanter, dire qu'on en eſt capable; vous avez pourtant, malgré celle dont vous pouvez vous piquer, changé quelquefois. Pas tant, n'allez pas croire cela. Mais je ſais, & vous ne l'ignorez pas, répondit-il, tous les Amans que vous avez eus. Eh bien! dit-elle, en ce cas-là vous conviendrez qu'il n'a tenu qu'à moi d'en avoir davantage: finiſſez donc! vous me tourmentez! Beaucoup moins que je ne devrois. Mais enfin, répliqua-t-elle, c'eſt tou-

jours plûs que je ne veux. Quoi ! lui dit-il, ne m'aimez-vous pas ! allez-vous avoir un caprice ? N'avons-nous pas tout réglé ? Eh mais.... oui, répondit-elle, mais.... Ah Mazulhim ! vous me déplaiſez ! c'eſt un conte, repartit-elle froidement, cela ne ſe peut pas.

Alors il la poſa doucement ſur moi. Je vous aſſure, Mazulhim, lui dit-elle en s'y arrangeant, que je ſuis outrée contre vous ; je vous le dis, c'eſt que je ne vous pardonnerai jamais une telle inſulte.

Malgré ces terribles menaces de Zulica, Mazulhim voulut achever de lui déplaire. Comme entr'autres choſes, il avoit la mauvaiſe habitude de ne s'attendre jamais, & qu'elle avoit apparemment celle de ne jamais attendre perſonne, il lui déplût en effet à un point qu'on ne ſauroit imaginer. Cependant, malgré ſa colere, elle attendit, & ſa vanité lui fit ſuſpendre ſon jugement. Dans toutes les occaſions où elle s'étoit trouvée, (& elles avoient été fréquentes aſſurément) on ne lui avoit jamais manqué : c'étoit pour elle une preuve inconteſtable de ce qu'elle valoit. D'ailleurs, ce Mazulhim qu'elle trouvoit ſi peu digne d'eſtime, de quels

prodiges, ſi l'on en croyoit le Public, n'étoit-il pas capable! Si (comme la choſe lui paroiſſoit aſſez avérée) elle n'avoit rien à ſe reprocher, par quel haſard Mazulhim qui, diſoit-on, n'avoit jamais eu tort avec perſonne, en avoit-il avec elle un ſi ſingulier? Elle avoit oui dire à tout le monde qu'elle étoit charmante; la réputation de Mazulhim étoit trop belle pour qu'il ne méritât pas, au moins, par quelque endroit; donc ce qui lui faiſoit faire tant de réflexions, n'étoit point naturel, ne pouvoit pas durer.

Avec ces conſolantes idées, & d'oui-dire en oui-dire, Zulica s'étoit armée de patience, & cachoit ſon dépit le mieux qu'il lui étoit poſſible. Mazulhim cependant tenoit les propos du monde les plus galans ſur les beautés qui ſembloient le toucher ſi peu. Il falloit, diſoit-il, que pour le rendre tel qu'il ſe trouvoit, tous les Magiciens des Indes euſſent travaillé contre lui; mais continuoit il, que peuvent leurs charmes contre les vôtres? Aimable Zulica! ils en ont différé le pouvoir, mais ils n'en triompheront pas.

A tout cela Zulica plus fâchée que Mazulhim n'étoit déconcerté, ne lui

répondit que par des ſouris malins, mais auxquels, de peur de l'achever, elle n'oſoit donner toute l'expreſſion qu'elle auroit voulu. Vous êtes, lui demanda-t-elle d'un air railleur, brouillé avec des Magiciens? Je vous conſeille de vous raccommoder avec eux; des gens capables de jouer de pareils tours, ſont de dangereux ennemis! Ils le ſeroient moins; ſi vous vous étiez bien miſe en tête de leur en donner le démenti, répondit-il, & je doute auſſi que malgré leur mauvaiſe volonté, ſi je vous aimois avec moins d'ardeur, j'euſſe éprouvé... Oh! c'eſt un propos auquel j'ajoute aſſez peu de foi, que celui que vous me tenez-là, interrompit Zulica, qui ayant déterminé en elle-même le tems que l'on pouvoit reſter enchanté, croyoit alors avoir accordé aſſez de répi. Je ſais bien, reprit-il, que ſi vous me jugez à la rigueur, vous ne devez pas être contente; mais moins vous l'êtes, plus vous devriez achever de me mettre dans mon tort. Je doute, repliqua-t-elle, que cela fût convenable. Je vous croyois moins attachée à la décence, reprit-il d'un air railleur, & j'oſois eſpérer... Vous prenez aſſurément bien votre tems pour railler, interrompit-

elle, vous avez raiſon, rien n'eſt ſi glorieux pour vous, que cette aventure! Mais, Zulica, ne voudriez-vous donc jamais ſentir que le ton que vous prenez ne peut que me nuire & perpétuer mon humiliation? C'eſt, je vous jure, dit-elle, ce dont je me ſoucie le moins. Mais, lui demanda-t-il, ſi vous vous en ſouciez ſi peu, de quoi vous fâchez-vous tant? Vous me permettrez de vous dire, Monſieur, que c'eſt une fort ſotte queſtion, que celle que vous me faites.

A ces mots elle ſe leva malgré tous les efforts qu'il fit pour la retenir; laiſſez moi, lui dit-elle d'un ton aigre, je ne veux ni vous voir, ni vous entendre? Aſſurément! s'écria-t-il, j'en ai vu d'auſſi malheureuſes, mais je n'en ai jamais vu d'auſſi fâchées.

Cette exclamation de Mazulhim ne plut pas à Zulica; déſeſpérée de l'accident qui lui arrivoit, outrée de l'air froid de Mazulhim, elle s'en prit dans ſa fureur à un grand vaſe de porcelaine qu'elle trouva ſous ſa main, & qu'elle briſa en mille morceaux. Hélas! Madame! lui dit Mazulhim en ſouriant, vous n'auriez rien trouvé ici à briſer, ſi toutes les perſonnes qui n'y ont pas été contentes de moi, s'en étoient vengées

de la même maniere ; au reſte, ajouta-t-il en s'aſſeyant ſur moi, je vous conjure de ne vous pas gêner.

Voilà une femme qui me plait tout-à-fait, dit Schah-Baham, elle a du ſentiment, & n'eſt pas comme cette Zéphis, à qui tout étoit égal, & qui d'ailleurs étoit bien la plus ſotte précieuſe que j'aie de ma vie rencontrée! Je ſens qu'elle m'intéreſſe infiniment, & je vous la recommande, Amanzéi ; entendez vous ; tâchez qu'on ne la chagrine pas toujours. Sire, répondit Amanzéi, je la favoriſerai autant que le reſpect dû à la verité pourra me le permettre.

Mazulhim en finiſſant de parler, ſe mit à rêver d'un air diſtrait. Zulica qui étoit allé s'aſſeoir dans un coin, & loin de lui, ſoutint aſſez bien pendant quelque tems la mépriſante indifférence qu'il lui témoignoit, & pour la lui rendre, elle ſe mit à chanter. Ou je me trompe, lui dit-il, quand elle eut fini, ou le morceau que Madame vient de me chanter, eſt d'un tel Opéra. Elle ne répondit rien. Vous avez, continua t-il, une jolie voix, peu étendue ; mais flûtée, & dont les ſons vont droit au cœur. Il eſt heureux qu'elle vous plaiſe, répondit-elle, ſans le regarder. Vous ne

je croyez peut être pas, repartit-il ; mais il eſt vrai pourtant que vous pourriez en être flattée, & que peu de gens s'y connoiſſent auſſi bien que moi. Un autre agrément que je vous trouve, & que je vous dirois, ſi je pouvois à préſent vous paroître digne de vous louer ; c'eſt une expreſſion charmante, qui ne laiſſe rien à deſirer par ſa vivacité & par ſa juſteſſe, & que vos yeux ſecondent ſi bien qu'il eſt impoſſible de vous entendre, ſans ſe ſentir remuer juſques au fond du cœur. Vous allez me répondre encore, qu'il eſt heureux que cela me plaiſe ?

Non, répondit-elle d'un ton plus doux, je ne ſuis pas fâchée que vous me trouviez des choſes aimables, & plus je vous ſais connoiſſeur, plus vos éloges doivent me flatter. Voilà préciſément, dit-il, la raiſon qui me feroit deſirer de mériter les vôtres. Ah ſans doute ! dit elle. Allez-vous dire que vous ne vous connoiſſez à rien, répondit-il, & pour mettre le comble à l'injuſtice, n'imaginerez-vous pas auſſi qu'il m'eſt indifférent que vous penſiez de moi bien ou mal ? Joindriez-vous cette injure à toutes celles que vous m'avez déja faites ? Ah Zulica ! eſt il

poſſible que ce qui devoit augmenter votre tendreſſe, ne ſerve qu'à vous irriter contre moi !

Eſt-il poſſible auſſi, reprit-elle avec emportement, que vous me croyez aſſez dupe pour regarder comme une preuve d'amour, l'affront le plus ſanglant que jamais vous puiſſiez me faire ! Un affront ! s'écria-t-il ; aimable Zulica ! vous connoiſſez peu l'amour, ſi vous croyez que nous devions vous & moi rougir de ce qui nous eſt arrivé. Je ne craindrai pas de vous dire plus : les gens que vous avez honorés de votre tendreſſe, vous ont aimé bien peu, ſi vous ne les avez pas trouvé tous, auſſi malheureux que moi.

Oh pour cela, Monſieur, dit-elle en ſe levant, finiſſez, ou je vous quitte ; je ne puis plus ſoutenir le ridicule & l'indécence de vos propos. Je n'ignore pas qu'ils vous bleſſent, répondit-il, & je ſuis ſurpris, je l'avoue, de ce qu'ils font cet effet-là ſur vous ; mais, ce dont je ne reviens pas, c'eſt que vous vous obſtiniez à me trouver ſi coupable. Je trouverois tout ſimple qu'une femme ordinaire, ſans monde, ſans uſage, s'offensât mortellement d'une aventure pareille : mais vous ! que vous

ſoyez préciſément, comme quelqu'un qui n'a jamais rien vu! en vérité cela n'eſt pas pardonnable. En effet! dit-elle il faut être ſotte au dernier point, pour ne la pas trouver flatteuſe, & je m'étonne de ne vous avoir point encore remercié de l'impreſſion ſinguliere que j'ai faite ſur vous! Raillerie à part, dit-il en voulant ſe lever, je vais vous prouver que je n'ai pas tort.

Non, Monſieur, s'écria-t-elle, je vous défends de m'approcher. J'exécuterai vos ordres, tout injuſtes qu'ils ſont, & je prouverai de loin, puiſque vous le jugez à propos. Oui, répliqua-t-elle, cela vous ſera ſûrement plus commode; mais faiſons mieux, n'en parlons plus; auſſi bien ne ſuis-je pas aſſez imbécille pour que vous puiſſiez me perſuader jamais, que plus un Amant a de tendreſſe, moins il peut l'exprimer à ce qu'il aime.

C'eſt-à-dire, reprit-il, d'un air nonchalant, que vous croyez préciſément le contraire, vous? Oui, repartit-elle, préciſément; c'eſt qu'on ne peut pas être plus perſuadée d'une choſe, que je le ſuis de celle-là. Eh bien, Madame, vous pouvez donc vous vanter d'être la femme la moins délicate qu'il y ait au monde, & ſi je ne vous aimois au point

que je ne connois ſous le Ciel rien d'aſſez fort pour m'arracher à vous, je vous avouerai, Madame, que cette façon de penſer m'en éloigneroit pour jamais. Il ſeroit en effet, dit-elle, aſſez étonnant qu'elle vous plût beaucoup.

Oh non, reprit-il d'un air détaché, je ne ſuis pas intéreſſé autant que vous voulez bien me faire l'honneur de le croire, à m'en déclarer l'ennemi; mais c'eſt qu'il eſt décidé de tout tems, que plus on a d'amour, moins on a l'uſage de ſes ſens, & qu'il n'appartient qu'à des cœurs groſſiers, & incapables de ſe laiſſer pénétrer des charmes de la volupté, de ſe poſſéder dans les momens où vous m'avez trouvé ſi loin de moi-même. Si l'eſpoir du plaiſir ſuffit pour troubler un amant, jugez de ce que doit produire ſur lui l'approche de ces inſtans heureux qu'il a ſi vivement deſirés; combien ſon ame doit s'être uſée dans les transports qui les précédent, & ſi ce déſordre que vous me reprochez, eſt auſſi déſobligeant pour une femme qui ſait penſer, que ce ſang froid dont, faute d'y réfléchir ſans doute, vous voudriez que j'euſſe été capable. Franchement, ajouta-t-il en s'allant jetter à ſes genoux, ſeroit-ce la premiere fois

que vous... Ah ! ceſſez cette mauvaiſe plaiſanterie, interrompit-elle ; laiſſez-moi, je veux ſortir, & ne vous voir de ma vie. Mais, Zulica, lui dit-il, en la ramenant de mon côté, ne voudriez-vous donc jamais ſentir qu'il ſemble, à la façon dont vous prenez mon malheur, que vous ne vous croyez pas aſſez de charmes pour le faire ceſſer?

Soit que les délicates diſtinctions de Mazulhim euſſent déjà diſpoſé Zulica à la clémence, ſoit que la grande réputation qu'il s'étoit acquiſe rendit ce qu'il diſoit plus vraiſemblable, elle ſe laiſſa conduire ſur moi ; en faiſant cette légere réſiſtance qui communément enflamme plus qu'elle n'arrête. Peu à peu Mazulhim en obtint davantage, & ſe retrouva enfin dans la même circonſtance où Zulica s'étoit fâchée.

Déja, troublée dans les emportemens de Mazulhim, elle commençoit à deſirer vivement qu'il ſe laiſſât moins frapper les ſens, que la premiere fois ; déjà même elle eſpéroit, lorſque Mazulhim, plus délicat que jamais, manque cruellement à ſes plus douces eſpérances. Elle en fut d'autant plus indignée que (vanité à part) il lui auroit alors fait plaiſir de ſe comporter différemment.

Oh bien! dit le Sultan, qu'il finiſſe donc auſſi lui; cela m'ennuie autant qu'elle. Ce n'eſt pas parce que j'ai déjà pris le parti de Zulica, mais je vous demande s'il y a quelqu'un que cela n'impatientât pas, ſi la patience d'un Derviche y tiendroit? C'eſt parbleu bien la peine de la faire attendre! Amanzéï, vous ne m'aviez pas promis cela, au moins à la fin vous me feriez croire que vous en voulez à cette femme là; &, je vous le dis naturellement, je ne le trouverois pas bon. Mais point du tout, Sire, répondit Amanzéi, ſi je faiſois un conte à votre Majeſté, il me ſeroit facile d'arranger les objets comme elle le voudroit, mais je raconte ce que j'ai vu, & je ne puis, ſans altéter la vérité, donner à Mazulhim des procédés différens de ceux qu'il avoit. Ah le ſot que ce Mazulhim, s'écria Schah-Baham, & que je ſuis piqué contre lui! Mais, dit la Sultane, je ne ſais pas pourquoi vous lui en voulez tant; il ne le faiſoit pas plus exprès que vous. Lui, reprit-il? ma foi, je n'en ſais rien, c'étoit un méchant homme! D'ailleurs dit encore la Sultane, c'eſt que cette Zulica qui vous plaît tant, étoit la derniere des... Je vous prie, Mada-

me, interrompit-il, d'en penſer tout bas ce qu'il vous plaira, & de ne m'en point dire de mal. Je ſais bien qu'il ſuffit que je prenne quelqu'un en amitié, pour qu'il vous déplaiſe; & cela me choque, je vous en avertis. Votre colere ne m'effraie point, répondit la Sultane, & de plus, je ne ſerois point du tout étonnée que cette Zulica que vous aimez tant aujourd'hui, vous ennuyât demain mortellement. J'en doute, reprit le Sultan, je ne me préviens pas comme vous, moi; en attendant que cela arrive, voyons toujours le reſte de ſon hiſtoire.

Zulica rougit de fureur au nouvel affront que Mazulhim, faiſoit à ſes charmes: en vérité, Monſieur, lui dit-elle en le repouſſant avec violence, ſi c'eſt une préférence que vous me donnez, j'oſe dire qu'elle eſt mal placée. Je le dirois tout le premier, répondit-il, ſi je pouvois imaginer que vous cruſſiez un ſeul moment mériter les torts que j'ai avec vous; mais je n'y vois pas d'apparence, & j'avouerai ſans peine, que rien ne me juſtifie. C'eſt que quand on ſe connoît d'une certaine façon, dit-elle, l'on doit laiſſer les gens en repos. Ce ſera ſans doute le parti que

je prendrai, ſi ceci a des ſuites, repliqua-t-il ; vous permettrez pourtant que je me flatte du contraire. En vérité, dit-elle, je ne vous le conſeille pas.

Alors elle ſe leva, prit ſon éventail, remit ſes gants, & tirant une boëte à rouge, alla vis-à-vis une glace. Pendant qu'avec toute l'attention poſſible elle tâchoit de ſe remettre comme elle étoit, lorſqu'elle étoit entrée, Mazulhim qui étoit venu derriere elle, en troublant ſon ouvrage, la prioit tendrement de ne ſe point donner une peine, qu'à coup ſûr il faudroit qu'elle reprît. Zulica ne lui répondit d'abord que par une mine qui dut lui prouver le peu de fois qu'elle avoit à ſes prédictions ; mais voyant enfin qu'il continuoit à la tourmenter. Eh bien ! Monſieur, lui dit-elle, ceci ſera-t-il éternel : & ne voulez-vous pas que je puiſſe ſortir ? vous n'avez qu'à dire. Mais autant que je puis m'en ſouvenir, répondit-il, tout eſt dit là-deſſus ; eſt-ce que vous ne ſoupez pas ici ? Non pas que je ſache, reprit-elle. Vous verrez, dit-il en ſouriant, que vous n'avez pas non plus compté là deſſus. Enfin, dit-elle, je ſuis engagée, & il eſt tard. Voilà une aſſez bonne folie, dit-il en la rejettant

rejettant sur moi, & en voulant encore essayer s'il ne trouveroit pas enfin le moyen de lui rendre les heures moins longues : Tenez Mazulhim, lui dit-elle d'un ton doux, vous m'en croirez, si vous voulez, je vous le dis sans colere ; mais le personnage que vous me faites jouer, est insoutenable. Plus de bonté de votre part, répondit-il, m'auroit rendu moins à plaindre ; mais vous êtes si peu complaisante ! En vérité, repartit-elle, il y auroit aussi trop d'inhumanité à vous ôter la seule excuse qui puisse vous rester. Il lui répondit avec fermeté, qu'il en courroit volontiers le hazard.

Alors elle entra dans ses raisons, pour avoir le plaisir de le combler de tous les torts imaginables. Plus il méritoit sa pitié, plus (car elle n'étoit pas née généreuse) elle se sentoit d'indignation. Blessée qu'il eût été si peu sensible à ses charmes, elle sembloit l'être encore plus qu'il eût répondu si mal à ses dernieres bontés, sa vanité seule lui faisoit soutenir ce qui la blessoit si sensiblement. A peine elle s'étoit flattée du triomphe, qu'elle le voyoit s'évanouir. Vingt fois elle fut près de renoncer à un espoir qui ne sembloit

ſe préſenter à elle que pour la tromper après plus cruellement. Mais quoi? après tout ce qu'elle a fait pour Mazulhim, l'abandonnera-t-elle à ſa deſtinée? un moment de plus peut vaincre ſon ingratitude. S'il eût été plus doux pour elle de devoir tout à la tendreſſe de Mazulhim, il lui doit être plus glorieux de lui tout arracher.

Ce raiſonnement n'étoit peut-être pas le plus juſte que Zulica pût faire; mais, pour la ſituation où elle ſe trouvoit, c'étoit encore beaucoup qu'elle pût raiſonner.

Mazulhim qui ſentoit à l'air dont elle le regardoit, que pour réſiſter à l'opiniâtre froideur que malgré lui-même il lui témoignoit, elle avoit beſoin d'être ſoutenue, lui donnoit ſans ceſſe les éloges les plus flatteurs ſur ſon caractere compatiſſant. Aſſurément, s'écria-t-elle à ſon tour, dans un inſtant où peut-être l'impatience prenant le deſſus, lui faiſoit trouver plus de mérite dans les bontés qu'elle avoit pour Mazulhim, aſſurément il faut convenir que j'ai une belle ame!

A cette exclamation ſi bien placée, Mazulhim ne put s'empêcher d'éclater, & Zulica qui ſavoit combien quel-

quefois il eſt dangereux de rire, ſe fâcha fort ſérieuſement de ce qu'il avoit ri.

La gaieté de Mazulhim ne lui fut cependant pas auſſi funeſte qu'elle l'avoit craint. Les Enchanteurs qui l'avoient juſques là ſi cruellement perſécuté, commencerent même à retirer leurs bras malfaiſans de deſſus lui. Quoiqu'il s'en fallût beaucoup que la victoire qu'elle remporteroit ſur eux, ne fût complette, elle ne laiſſa pas de s'en féliciter tout haut; ce n'étoit pas qu'avec les lumieres qu'elle avoit, elle s'y trompât; mais elle vouloit fortifier Mazulhim, par la confiance qu'elle ſembloit avoir: elle le connoiſſoit bien peu, de croire qu'il en eût beſoin.

A peine Mazulhim, qui étoit l'homme du monde le plus avantageux, ſe ſentit moins accablé, qu'il porta la témérité juſqu'à ſe croire capable des plus grandes entrepriſes. Quelque choſe que Zulica, qui étoit à portée de juger des choſes plus ſainement que lui, put lui dire, elle ne put l'arrêter. Soit qu'il imaginât qu'il ne pouvoit différer ſans ſe perdre, ſoit (ce qui eſt plus vraiſemblable) qu'il crut n'avoir beſoin de rien dire de plus auprès d'elle, il vou-

lut tenter ce qui [& encore par le plus grand hasard du monde] ne lui avoit jamais manqué qu'une fois. Zulica qui ne s'éblouissoit pas facilement, & qui d'ailleurs n'étoit pas la femme d'Agra qui pensoit le moins bien d'elle-même, fut étonnée de la présomption de Mazulhim, & lui fit sur son audace les représentations les plus sensées. Elles ne réussirent pas ; & Mazulhim s'opiniâtra toujours, par une suite nécessaire de sa confiance en ses charmes; & pour l'humilier, elle ne se refusa pas plus que Zéphis à des idées dont elle ne pouvoit assez admirer le ridicule. Ah oui, dit-elle d'une air dédaigneux! Tout d'un coup sa phisionomie changea, & je jugeai à sa rougeur & à son dépit, autant qu'à l'air railleur & insultant de Mazulhim, que ce qu'elle avoit annoncé comme impraticable, étoit aisé au dernier point.

Voyez vous cela, s'écria le Sultan, eh puis les femmes se plaindront, ou feront les merveilleuses ! cela est bon à savoir. Quoi ! lui demanda la Sultane, quelle admirable découverte venez-vous donc de faire? Oh ! je m'entends bien, répondit le Sultan ; c'est que si jamais on s'avise de me faire des re-

proches, je sais à présent ce que j'aurai à répondre. Je suis pourtant bien fâché que cette mortification arrive à Zulica, elle la méritoit certainement moins que personne ; mais poursuivez, Emir : il y a de très belles choses dans ce que vous venez de nous raconter ; & ceci me donne fort bonne opinion du reste.

Fin de la premiere Partie.

LE SOPHA,

CONTE MORAL.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE XII.

Le même à peu près que le précédent.

SI le désagrément qui arrivoit à Zulica, la mortifia beaucoup, il ne lui ôta pas la présence d'esprit qui lui étoit nécessaire dans un accident aussi fâcheux. Elle félicita Mazulhim, se plaignit de toute autre chose que de ce qui la pénétroit de fureur, &

pour tâcher de ſauver ſa gloire, ne craignit pas de lui faire un honneur qu'aſſurément il ne méritoit pas.

Je ne ſais ſi ce fut pour mortifier Zulica, ou ſi, contre ſon ordinaire, il vouloit ſe rendre juſtice ; mais quelque choſe qu'il fit, il ne voulut jamais croire qu'il fut ce qu'elle diſoit. Il y avoit diſoit-il opiniâtrement, des jours malheureux, des jours que ſi, on les prévoit, on mourroit plutôt que de les attendre.

Zulica convenoit bien qu'il y en avoit qui en effet ne commençoient pas d'une façon brillante, mais dont à la fin on trouvoit plus à ſe louer qu'à ſe plaindre. Je vous avoue, ajouta-t-elle avec une tendreſſe dont en ce moment elle étoit bien éloignée, que j'ai eu lieu de croire que ce que vous m'avez dit cent fois ſur ma beauté n'étoit pas ſincere, ou que les choſes que vous m'avez paru admirer, étoient effacées par des défauts qui vous choquoient d'autant plus que vous les aviez moins prévus ; mais vous m'avez raſſurée.

Ah ! Zulica, s'écria l'impitoyable Mazulhim, vos craintes étoient donc bien médiocres ! Je ſens tout ce que je dois à vos bontés, mais elles ne m'a-

veuglent pas, & plus je vous trouve généreuse, plus vous augmentez mes remords. Mais, quelle folie repartit-elle; n'allez pas au moins vous frapper d'une idée aussi fausse, rien ne seroit plus injuste.

En finissant ces mots, ils se mirent à se promener dans la chambre tous deux fort embarrassés l'un de l'autre, sans amour, sans desirs, & réduits par leur mutuelle imprudence, & l'arrangement qu'entraîne un rendez-vous dans une petite maison, à passer ensemble le reste d'un jour qu'ils ne paroissoient pas disposés à employer d'une façon qui pût leur plaire. Zulica avoit de belles réflexions à faire sur la fausseté des réputations. Ce qui intérieurement la désespéroit, (car je lisois aisément dans son ame,) c'étoit l'impossibilité de se venger de Mazulhim. Si je le dis, qui le croira, se disoit-elle ? ou si on le croit, la prévention où l'on est pour lui, permettra-t-elle de penser qu'il eût eu autant de tort avec moi, si j'avois eu de quoi l'empêcher de l'avoir. Quelque chose que je fasse, il me sera impossible de désabuser tout le monde !

Ces idées l'occupoient assez tristement. Pour Mazulhim, il sembloit qu'il

fut ſur cela hors de tout intérêt. Ils ſe promenerent quelque tems ſans ſe rien dire ; de tems en tems cependant ils ſe ſourioient d'une façon froide & contrainte.

Vous revez ! lui dit-il enfin. Vous en étonnez vous, répondit-elle d'un air prude ? Penſez-vous que d'être avec quelqu'un comme je ſuis avec vous, ne ſoit point pour une femme raiſonnable une choſe extraordinaire ? Non, repliqua-t-il, j'y crois les femmes raiſonnables tout-à-fait accoutumées. Il paroît bien, reprit-elle, que vous ignorez ce que cela prend ſur elles, & combien, avant que de ſe rendre, elles éprouvent de combats. Ce que vous dites, par exemple, eſt très probable, répliqua-t-il ; car à la façon dont elles les ont abrégés, il falloit qu'ils les fatiguaſſent cruellement.

Voilà, s'écria-t-elle, un des plus mauvais propos qu'on puiſſe tenir ! Croyez-vous avoir eu bien de l'eſprit quand vous avez dit de pareilles choſes ? Savez-vous bien que ce n'eſt là qu'un vrai diſcours de Petit-Maître ? Je ne l'en tiendrois pas plus mauvais pour cela, répondit-il. Du moins vous le trouveriez bien faux, reprit-elle, ſi vous ſa-

viez ce qu'il m'en a coûté pour vous prendre. Quoi ! s'écria-t-il, vous y avez rêvé ! cela m'outrage ; je me flattois du contraire, & je vous ſais mauvais gré de m'ôter une erreur à laquelle je gagnois, ſans que vous y perdiſſiez rien dans mon eſprit. Hé ! dites-moi de grace, Zâdis vous a-t-il autant coûté de réflexions ? Que voulez-vous dire, demanda-t-elle froidement ? qu'eſt-ce que c'eſt que Zâdis ? Je vous demande pardon, répondit-il en raillant, j'aurois jugé que vous le connoiſſiez.

Oui, répondit-elle, comme on connoît tout le monde. Je crois, tout peu connu qu'il vous eſt, qu'il ſeroit bien fâché s'il vous ſavoit ici, continua-t-il, & je me trompe fort, ou vos bontés pour moi le chagrineroient beaucoup. Soyez de bonne foi, ajouta-t-il en lui voyant hauſſer les épaules, Zâdis vous plaiſoit avant que j'euſſe le bonheur de vous plaire, & je parierois même qu'actuellement vous êtes bien enſemble.

Voilà, répondit-elle, une plaiſanterie d'un bien mauvais genre ! Au fond continua-t-il, quand vous lui feriez une infidélité, il ſeroit encore trop heureux ; un homme comme Zâdis eſt peu fait pour être aimé, & j'ai toujours été ſur-

pris que, vive comme vous êtes, & d'une gaieté charmante, vous euſſiez pu prendre un Amant auſſi froid, auſſi taciturne ! Mazulhim, répondit-elle, il n'eſt que tendre. Je vous l'ai ſacrifié, il ſeroit inutile de vous dire le contraire ; mais je crains bien que vous ne me forciez bientôt à m'en repentir. Vous étiez légere, repliqua-t-il, & j'avoue que j'étois inconſtant, mais moins nous avons juſques ici été capables d'un attachement ſérieux, plus nous aurons de gloire à nous fixer l'un l'autre.

A ces mots, il la conduiſit de mon côté, mais d'un air qui faiſoit aiſément connoître que la bienſéance ſeule y guidoit ſes pas. Il eſt vrai que vous êtes charmante, lui dit-il, & ſans un air un peu trop décent que même avec moi vous ne quittez pas, je ne connois perſonne qui pût mieux que vous, faire le bonheur d'un Amant. J'avoue, répondit elle, que naturellement je ſuis réſervée ; ce n'eſt pourtant pas à vous à vous en plaindre. Vous me rendez heureux, ſans doute, repliqua-t-il, mais née ſans deſirs, vous n'accordez pas aſſez à ceux que vous faites naître, je ſens de la contrainte dans tout ce que vous faites pour moi, vous craignez ſans ceſſe

de vous livrer trop, & entre nous, je vous soupçonne d'être assez peu sensible.

Mazulhim en parlant ainsi à Zulica, lui serroit les mains d'un air passionné. Quoique l'excès de vos charmes m'ait déjà nui, poursuivit-il, je ne saurois me refuser au plaisir de les admirer encore ; dussé-je même en périr, tant de beautés ne me seront pas cachées plus long-tems. Dieux ! s'écria-t il avec transport, ah ! s'il se peut, rendez moi digne de mon bonheur.

Quelque chose que Zulica eût dit de son peu de sensibilité, l'admiration où Mazulhim paroissoit plongé, la vivacité de ses transports, les soins qu'il prenoit pour les lui faire partager, l'émurent & la troublerent. Vous plaindrez-vous, lui dit-elle tendrement ? Il ne lui répondit qu'en voulant lui prouver toute sa reconnoissance, mais Zulica se souvenoit encore du peu de fond qu'il y avoit à faire sur lui ; & redoutant tout de l'égarement dans lequel elle le voyoit, ah ! Mazulhim, lui dit-elle, d'un ton qui marquoit toute sa crainte, n'allez-vous pas m'aimer trop ? Quoique Mazulhim ne pût s'empêcher de rire de sa terreur, elle se trouva moins aimée qu'elle ne craignoit de l'être.

Leur bonheur mutuel leur ôta cette contrainte, & cet air ennuyé que depuis quelque tems ils avoient l'un avec l'autre. Leur converſation s'anima, Zulica qui croyoit avoir délivré Mazulhim des mains des enchanteurs, s'applaudiſſoit de l'ouvrage de ſes charmes, & Mazulhim plus content de lui-même, s'abandonna auſſi à ſon enjouement.

Comme ils étoient dans ces heureuſes diſpoſitions, on vint ſervir; leur repas fut gai. Zulica & Mazulhim, qui étoient peut-être les deux plus méchantes perſonnes qu'il y eût à la Cour d'Agra, n'épargnerent qui que ce pût être.

Ne pourriez-vous pas me dire, demanda Mazulhim, à propos de quoi Altun-Can a depuis quelques jours pris cet air important que nous lui voyons?

Mon Dieu! ſans doute, répondit-elle, eſt-ce que vous ignorez qu'il eſt infiniment bien avec Aïſcha? Mais ce ſeroit, à ce qu'il me ſemble, répondit-il, une raiſon de plus pour être modeſte. Oui, pour un autre, repartit-elle, mais eſt-ce que vous ne le trouvez pas trop heureux lui? Je vous avouerai que non, repartit-il; quelque ridicule que ſoit Altun-Can, je ne puis m'empêcher de le plaindre: un homme qui appar-

tient à Aïscha, est sans contredit le plus malheureux homme du monde.

Ce qu'il y a de particulier, dit-elle, c'est qu'elle en fait mystere. Ah! pour le coup répondit-il, vous cherchez à lui donner un travers, jamais Aïscha n'a caché ses Amans, & je puis vous jurer qu'à l'âge qu'elle a, & de l'énorme figure dont elle est, elle y sera moins disposée que jamais. Rien n'est pourtant plus réel que ce que je vous dis. Hé bien! répondit-il, si cela est, c'est qu'Altun-Can lui a demandé le secret.

Et la petite Mesem, demanda-t-il, il me semble que vous ne la voyez plus? C'est qu'on ne peut plus la voir, repliqua-t-elle, en prenant un air prude, & qu'elle a une conduite misérable. Vous avez raison, repartit-il fort sérieusement, rien n'est si important pour une femme qui se respecte, que de voir bonne compagnie.

Je trouve, continua-t-il, qu'elle embellit. Tout au contraire, répondit-elle, elle devient hideuse. Je ne suis pas de votre avis, reprit-il; elle prend depuis quelque tems un fond de jaune, un air d'abattement qui lui sied tout-à-fait bien; si elle continue celui de la mauvaise santé, elle deviendra charmante.

Je ne finirois pas, Sire, dit alors Amanzéi en s'interrompant, si je voulois rendre à Votre Majesté tous les propos qui se tinrent. Ah! je le conçois bien, répondit le Sultan, & je vous permets de les abréger; pourtant quand j'y songe, vous me feriez plaisir de me les redire tous. J'oserois représenter à Votre Majesté, reprit Amanzéi, qu'il y en auroit beaucoup qui ne seroient pas assez intéressans pour... Oui, justement, interrompit le Sultan, cela ne m'intéresseroit pas; mais pourquoi (car j'ai fait vingt fois cette réflexion-là) pourquoi, dis-je, dans une histoire, ou dans un conte, comme vous voudrez, tout n'est-il pas intéressant? Par bien des raisons, dit la Sultane; ce qui sert à amener un fait, ne sauroit, par exemple, être aussi intéressant que le fait même: d'ailleurs si les choses étoient toujours au même degré d'intérêt, elles lasseroient par la continuité; l'esprit ne peut pas toujours être attentif, le cœur ne pourroit soutenir d'être toujours ému, & il faut nécessairement à l'un & à l'autre des tems de repos. J'entends, répondit le Sultan, c'est comme pour se divertir mieux, il est à propos de s'ennuyer quelquefois; quand on a un

certain jugement, qu'on penſe d'une certaine façon, on a beau faire, on devine tout. Enfin donc, Amanzéi.

Mazulhim, moins touché encore l'après ſouper, des charmes de Zulica qu'il ne l'avoit été dans la journée, entre mille idées d'amuſemens qu'il lui propoſa, ne trouva jamais ce qui auroit pu lui convenir, & Zulica ſe prépara à ſortir, d'un air qui me fit douter de la revoir.

Cependant malgré la mauvaiſe humeur de Zulica, & la façon dont Mazulhim l'avoit traitée, il oſa cependant, avant que de la quitter, lui demander qu'ils ſe reviſſent, & ajouter avec empreſſement qu'il falloit que ce fût dans deux jours. Quoiqu'en ce moment elle eût, je crois, peu d'envie de lui accorder ce qu'il ſembloit deſirer avec tant d'ardeur, elle lui répondit qu'elle le vouloit bien, mais ſi froidement que je n'imaginai pas qu'elle voulut lui tenir parole.

En cet inſtant je fis réflexion qu'après le départ de Mazulhim, je m'ennuierois dans ſa petite maiſon; qu'il ſuffiroit que je revinſſe quand il reviendroit lui-même, & que je ne pouvois mieux faire pour m'amuſer & pour m'inſtruire, que de ſuivre Zulica chez elle; je m'abandonnai à cette idée, & montai avec

elle dans ſon Palanquin. Auſſi-tôt que je fus dans ſon Palais, j'allai par le mouvement de l'attraction que Brama avoit mis en moi, me cacher dans le premier Sopha qui s'offrit à mes yeux.

Zulica venoit le lendemain de ſe mettre à ſa toilette, lorſqu'on lui annonça Zâdis; elle le fit prier d'attendre, ſoit qu'elle ne voulût paroître à ſes yeux qu'avec toute la beauté qu'elle avoit ordinairement lorſqu'elle s'étoit préparée, ou qu'elle imaginât qu'il ſeroit indécent qu'il la vît dans le déſordre où elle étoit alors. Vu la fauſſeté de Zulica, cette derniere raiſon n'étoit peut-être pas auſſi imaginaire qu'elle pourroit le paroître.

Zâdis entra enfin; quand on ne l'auroit pas nommé, au portrait que la veille j'en avois entendu faire à Mazulhim, je l'aurois reconnu. Il étoit grave, froid, contraint, & avoit toute la mine de traiter l'amour avec cette dignité de ſentimens, cette ſcrupuleuſe délicateſſe qui ſont aujourd'hui ſi ridicules, & qui peut-être ont toujours été plus ennuyeuſes encore que reſpectables.

Zâdis s'approcha de Zulica avec autant de timidité que s'il ne lui eût pas encore déclaré ſa paſſion; de ſon côté,

elle le reçut avec une politeſſe étudiée & cérémonieuſe, & un air auſſi prude qu'il le falloit pour le tromper toujours.

Tant que les femmes de Zulica furent préſentes, ils ſe parlerent indifféremment de nouvelles, ou d'autres choſes auſſi frivoles. Zâdis, qui croyoit être le ſeul que Zulica eût aimé, & qui ne trouvoit pas que les ménagemens les plus grands ſuffiſſent à ce qu'elle méritoit, ne ſe permettoit pas le moindre regard; & Zulica qui, contre toute apparence, trouveroit un homme aſſez imbécille pour l'eſtimer, imitoit ſa réſerve, ou ne le regardoit qu'avec ces yeux hypocrites & couchés que l'on voit communément aux prudes dans quelque occaſion qu'elles ſe trouvent.

Avec quelque ſoin que Zâdis ſe contraignit, Zulica crut remarquer dans ſes yeux une triſteſſe différente de celle qu'il portoit toujours; elle lui demanda vainement ce qu'il avoit. A toutes les queſtions qu'elle lui faiſoit d'un ton fort doux, il ne répondit que par de profondes révérences, & par des ſoupirs plus profonds encore.

Lorſqu'elle fut coëffée les femmes ſortirent. Voulez-vous bien, Zâdis, lui demanda-t-elle d'un air d'autorité, me dire

ce que vous avez? Penſez-vous que m'intéreſſant à ce qui vous regarde, comme vous ſavez que je fais, je ne doive pas me fâcher de votre ſilence? En un mot, je le veux, répondez-moi, je ne vous pardonnerai pas ſi vous vous obſtinez à vous taire.

Vous me pardonneriez peut-être moins d'avoir parlé, répondit-il enfin; & ce qui m'agite, ne doit d'aucune façon vous être confié. Zulica inſiſta, & d'une façon ſi preſſante qu'il crut que ſans l'offenſer, il ne pouvoit ſe taire plus long-tems. Le croiriez-vous, Madame, lui dit-il en rougiſſant de l'abſurdité qu'il trouvoit dans ce qu'il alloit lui dire, je ſuis jaloux.

Vous, Zâdis, s'écria-t-elle d'un air d'étonnement; c'eſt moi que vous aimez! Je vous aime! & vous êtes jaloux! Y penſez-vous bien? Ah! Madame, répliqua-t-il d'un air pénétré, ne m'accablez point de votre colere. Je ſens tout le ridicule de mes idées, j'en rougis moi-même. Mon eſprit ſe refuſe aux mouvemens de mon cœur, & les déſavoue; cependant ils m'entraînent, & tout le reſpect que j'ai pour vous, toute l'eſtime que je vous dois, n'empêchent pas que je ne ſois cruellement tourmen-

té. La honte enfin que je me fais de mes soupçons ne les détruit point.

Ecoutez-moi, Zâdis, lui répondit-elle d'un air majestueux, & souvenez-vous à jamais de ce que je vais vous dire. Je vous aime, je ne crains point de vous le répéter, & je vais vous donner de mes sentimens une preuve qui, pour vous doit être sans replique, c'est de vous pardonner vos soupçons. Peut-être pourrois-je vous dire que ce qu'il vous en a coûté pour vaincre, & la façon dont je vis, ne devroient vous laisser aucun lieu de douter de moi, & qu'une personne de mon caractere doit inspirer de la confiance. Je devrois même mépriser vos craintes, ou m'en offenser, mais il est plus doux pour mon cœur de vous rassurer, & mon amour veut bien descendre jusques à une explication.

Ah! Madame, s'écria Zâdis en se prosternant à ses genoux, je crois que vous m'aimez, & je mourrois de douleur, si je pouvois penser que des soupçons auxquels même je ne me suis pas arrêté long-tems, fussent pour vous une raison de douter de mon respect. Non, Zâdis, répondit-elle en souriant, je n'en doute pas; mais sachons un peu ce qui

vous a donné de l'inquiétude? Qu'importe, Madame, quand je n'en ai plus, reprit-il? Je veux ſavoir, répliqua-t-elle. Hé bien! dit-il; les ſoins que Mazulhim a paru vous rendre.... Quoi! interrompit-elle, c'eſt de lui que vous étiez jaloux? Ah Zâdis, êtes-vous fait pour craindre Mazulhim, & m'avez-vous aſſez mépriſée pour croire qu'il pût jamais me plaire? Ah Zâdis, dois-je, & puis-je jamais vous le pardonner?

CHAPITRE XIII.

Fin d'une aventure, & commencement d'une autre.

EN achevant ces paroles, ſes yeux ſe mouillerent de quelques larmes, & Zâdis qui les croyoit ſinceres, ne put s'empêcher d'y mêler les ſiennes. Oui, j'ai tort, lui diſoit-il tendrement, & quelque violente que ſoit ma paſſion pour vous, je ſens qu'elle ne peut pas même me ſervir d'excuſe. Ah! cruel, répondit-elle en ſanglottant, ſoyez jaloux, ſi vous le voulez; abandonnez-vous à toute votre frénéſie, j'y conſens,

mais si vous me connoissez assez peu pour vous défier de ma tendresse, du moins ne me soupçonnez pas d'être capable d'aimer Mazulhim.

Je crois que vous ne l'aimez pas, répliqua-t-il, & je n'ai jamais imaginé que vous pussiez prendre du goût pour lui: mais je n'ai pu, sans frémir, le voir venir ici. Et c'est pourtant, répondit-elle, de tous ceux que vous y voyez, le moins dangereux pour moi. Quand je n'aurois pas le cœur rempli de la passion la plus vive, que Mazulhim m'adoreroit, que le nombre de ses agrémens surpasseroit, s'il étoit possible, le nombre de ses vices, il seroit encore à mes yeux le dernier des hommes. Comment voudriez-vous qu'une femme (je ne dis pas qui se respecte, mais qui n'a pas perdu toute honte) voulut prendre Mazulhim? lui qui n'a jamais aimé, qui dit tout haut qu'il est incapable d'une passion, & pour qui le sentiment le plus foible est encore une chimere; lui enfin qui ne connoît d'autre plaisir que celui de déshonorer les femmes qu'il a. Je laisse là ses ridicules, ce n'est pas assurément que je n'eusse de quoi m'étendre; mais en vérité je rougirois de vous parler de lui plus

long-tems. Au reſte, je ſuis bien aiſe, quoique je trouve vos ſoupçons auſſi injurieux que déplacés, que vous m'ayez confié le ſujet de vos inquiétudes, & je vous réponds que vous ne verrez Mazulhim ici que le tems qui me ſera néceſſaire pour rompre avec lui ſans éclat.

Zâdis en lui baiſant la main avec tranſport, lui rendit graces mille fois de ce qu'elle faiſoit pour lui. De quoi me remerciez-vous donc? lui demanda-t-elle, je ne vous fais point de ſacrifice. Mais, Madame, lui dit-il, eſt-il poſſible que Mazulhim ne vous ait jamais dit que vous lui paroiſſiez aimable? Voilà une belle idée! s'écria-t-elle en ſouriant; oh! non, je vous aſſure que Mazulhim me connoît mieux que vous ne me connoiſſez, & que tout étourdi qu'il veut paroître, il ne l'eſt pas aſſez pour s'edreſſer à des femmes d'un certain genre. Au ſurplus, pourtant, je ne ſerois pas ſurpriſe, que, ſans m'avoir jamais deſirée, & ſans m'avoir de ſa vie parlé de rien, il dit publiquement quelqu'un de ces jours, ou qu'il a été, ou qu'il eſt avec moi *au mieux*. A la vérité, ajouta-t-elle en riant, il n'y auroit qu'un jaloux comme

me vous qui pût le croire ; n'eſt-il pas vrai ? Non reprit-il, je puis avoir le ridicule de le craindre quelque fois, mais je vous jure que je n'aurai jamais celui de le croire. Et moi je n'en jurerois pas, répondit-elle. De l'humeur dont vous êtes, ce doit être pour vous une choſe délicieuſe que d'entendre mal parler de votre Maîtreſſe, & de venir lui faire une querelle la plus grande du monde, ſur le propos du premier fat qui, connoiſſant votre caractere, aura voulu vous donner de l'inquiétude.

De grace, épargnez-moi, lui dit-il, & ſongez que la jalouſie que vous voulez bien me pardonner... ne ſera peut-être pas, interrompit-elle, la derniere d'aujourd'hui : je ne voudrois, pour vous voir retomber dans vos chagrins, que l'arrivée de Mazulhim. Ne parlons plus de lui, répondit-il, & puiſque vous m'avez pardonné, & que juſqu'à mes injuſtices, tout vous prouve que je vous adore, ne perdons pas des momens précieux, & daignez me confirmer ma grace.

A ces mots, que Zulica comprenoit fort bien, elle prit un air embarraſſé. Que vous êtes incommode avec vos deſirs, lui dit-elle ! Ne me les ſacri-

fierez-vous donc jamais ? Si vous ſaviez combien je vous aimerois, ſi vous étiez plus raiſonnable.... Cela eſt vrai ajouta-t-elle en le voyant ſourire, je vous en aimerois mille fois plus; je le croirois du moins, & n'ayant rien à craindre de vous, du côté de ce que je hais, vous me verriez me livrer avec beaucoup plus d'ardeur aux choſes qui me plaiſent.

Tout en diſant ces auguſtes paroles, elle ſe laiſſoit conduire languiſſamment de mon côté. Je vous jure, dit-elle à Zâdis, quand elle fut ſur moi, que de ma vie je ne me brouillerai avec vous. Je le voudrois bien, répondit-il, mais je ne l'eſpére pas. Et moi, répondit-elle, à ce que me coûtent les raccommodemens, je commence à le croire.

Malgré ſa répugnance, Zulica céda enfin aux empreſſemens de Zâdis, mais ce fut avec une décence, une majeſté, une pudeur, dont on n'a peut-être pas d'exemple en pareil cas. Un autre que Zâdis s'en ſeroit plaint ſans doute : pour lui attaché aux plus minutieuſes bienſéances, la vertu déplacée de Zulica le tranſporta de plaiſir, & il imita du mieux qu'il put, l'air de grandeur & de dignité qu'il lui voyoit, & fut d'au-

tant plus content d'elle, qu'elle lui témoignoit moins d'amour.

Je ne sais pourtant pas comment les choses à la fin se tournerent dans l'imagination de Zulica, mais elle lui proposa de passer la journée avec elle. Pour que personne ne sût qu'ils étoient ensemble, & le tems qu'ils y demeureroient, en un mot, plus pour éviter les discours que pour toute autre raison, elle ordonna qu'on dît qu'elle n'étoit pas chez elle ; Zâdis que sa jalousie n'avoit, comme c'est l'ordinaire, rendu que plus amoureux, répondit fort bien aux bontés de Zulica, & malgré sa taciturnité, ne l'ennuya pas une minute. Il sortit enfin vers la moitié de la nuit, & quitta Zulica, persuadé autant qu'on peut l'être, qu'elle étoit la femme d'Agra la plus raisonnable & la plus tendre.

J'ai dit que je ne croyois pas, à l'air dont Zulica avoit quitté Mazulhim, & beaucoup plus encore à sa façon de penser, qu'elle voulût continuer un commerce peu agréable pour une femme de son caractere, & où ni l'amour ni les plaisirs ne l'intéressoient ; cependant la curiosité l'emporta sur toutes les raisons qu'elle pouvoit avoir.

Elle dit à Zâdis en le quittant, qu'une affaire fort importante l'empêcheroit de le voir le lendemain; & le ſoir marqué pour le rendez-vous, fut à peine arrivé, qu'elle monta dans ſon Palanquin, & prit, avec mon ame qui la ſuivit, le chemin de la petite maiſon, où nous ne trouvâmes qu'un Eſclave qui attendoit, & elle & Mazulhim.

Comment donc? dit-elle à l'Eſclave, d'un ton bruſque, il n'eſt pas encore ici? Je le trouve charmant de ſe faire attendre! Il eſt admirable que je ſois ici la premiere. L'Eſclave l'aſſura que Mazulhim alloit arriver. Mais, reprit-elle, c'eſt que ce ſont des airs tout particuliers que ceux qu'il ſe donne; l'Eſclave ſortit, & Zulica vint d'un air colere ſe mettre ſur moi. Comme elle étoit naturellement impétueuſe, elle n'y fut pas tranquille, & en s'accuſant tout haut d'être d'une facilité ſans exemple, elle jura mille fois de ne plus voir Mazulhim. Enfin, elle entendit un char arrêter; préparée à dire à Mazulhim tout ce que la colere pouvoit lui fournir, elle ſe leva vivement, & ouvrant la porte: en vérité, Monſieur, dit-elle, vous avez des façons auſſi ſingulieres, auſſi rares! Ah Ciel! s'écria-t-elle en voyant l'homme qui entroit.

Je fus presqu'aussi étonné qu'elle à la vue d'un homme que je ne connoissois pas. Quoi ! demanda le Sultan, ce n'étoit pas Mazulhin ! Non, Sire, répondit Amanzéi. Ce n'étoit pas lui, dit le Sultan ! cela est bien particulier ! Et pourquoi n'étoit-ce pas lui ? Sire, répondit Amanzéi, Votre Majesté va l'apprendre. Savez-vous bien, reprit le Sultan, que rien n'est si comique que cela ? Cet homme-là se trompoit apparemment. Ah ! sans doute, il se trompoit, on le voit bien. Mais dites-moi, Amanzéi, pendant que j'y pense, qu'est-ce que c'est qu'une petite Maison ? Depuis que vous en parlez, j'ai fait semblant de savoir ce que c'étoit, mais je n'y peux plus tenir. Sire, repartit Amanzéi, c'est une maison écartée, où sans suite & sans témoins, on va... Ah ! oui, interrompit le Sultan, je devine, cela est vraiment fort commode. Poursuivez.

La colere & la surprise qui saisirent Zulica à l'aspect de l'homme qui venoit d'entrer, l'empêchant de parler : Je sais, Madame, lui dit cet Indien d'un air respectueux, combien vous devez être étonnée de me voir. Je n'ignore pas davantage les raisons qui vous feroient

desirer ici toute autre vue que la mienne. Si ma présence vous interdit, la vôtre ne me cause pas moins d'émotion. Je ne m'attendois pas que la personne à qui Mazulhim m'a prié de porter ses excuses, seroit celle de toutes à qui [si j'avois eu le bonheur d'être à sa place] j'aurois voulu manquer le moins. Ce n'est pas cependant que Mazulhim soit coupable; non, Madame, il sait tout ce qu'il doit à vos bontés, il brûloit de venir à vos genoux vous parler de sa reconnoissance : des ordres cruels, auxquels même il a pensé désobéir, quelque sacrés qu'ils lui doivent être, l'ont arraché à d'aussi doux plaisirs. Il a cru devoir compter sur ma discrétion plus que sur celle d'un Esclave, & n'a pas imaginé qu'il fallût mettre au hazard un secret où une personne telle que vous, se trouve aussi particuliérement intéressée.

Zulica étoit si étonnée de ce qui lui arrivoit, que l'Indien auroit pu parler plus long-tems, sans qu'elle eût la force de l'interrompre. L'embarras où elle étoit, lui faisoit même souhaiter qu'il eût encore plus de choses à lui dire. Consternée, & presque sans mouvement, elle baissoit les yeux, n'osoit

le regarder, rougiſſoit de honte & de colere, enfin, elle ſe mit à pleurer. L'Indien lui prenant civilement la main, la conduiſit ſur moi, où ſans prononcer une ſeule parole, elle ſe laiſſa tomber.

Je le vois, Madame, continua-t-il, vous vous obſtinez à croire Mazulhim coupable, & tout ce que je puis vous dire pour le juſtifier, ſemble augmenter la colere où vous êtes contre lui. Qu'il eſt heureux ! Qu'il eſt heureux ! Tout mon ami qu'il eſt, que j'envie les précieuſes larmes qu'il vous fait verſer ! Que tant d'amour ! Qui vous dit que je l'aime, Monſieur, interrompit fiérement Zulica qui avoit eu le tems de ſe remettre ? Ne puis-je pas être venue ici pour des choſes où l'amour n'a point de part ? Ne peut-on voir Mazulhim, ſans concevoir pour lui les ſentimens que vous ſemblez m'attribuer ? Sur quoi enfin oſez-vous juger qu'il offenſe mon cœur.

J'oſe croire, répondit l'Indien, en ſouriant, que ſi mes conjectures ne ſont pas vraies, au moins elles ſont vraiſemblables. Les pleurs que vous verſez, votre colere, l'heure à laquelle je vous trouve dans un lieu qui jamais n'a été

consacré qu'à l'amour, tout m'a fait croire que lui seul avoit eu le pouvoir de vous y conduire. Ne vous en défendez pas, Madame, ajouta-t-il, vous aimez ; faites-vous, si vous le voulez, un crime de l'objet, & non de la passion.

Quoi ! s'écria Zulica que rien ne faisoit renoncer à la fausseté, Mazulhim a osé vous dire que je l'aimois ! Oui, Madame. Et vous le croyez, lui demanda-t-elle avec étonnement ? Vous me permettrez de vous dire, répondit-il, que la chose est si probable qu'il seroit ridicule d'en douter. Hé bien ! Oui, Monsieur, repliqua-t-elle, oui, je l'aimois, je le lui ai dit, je venois ici le lui prouver, l'ingrat avoit enfin su m'amener jusques-là. Je ne rougis pas de vous l'avouer ; mais le perfide n'aura jamais d'autres preuves de ma foiblesse, que l'aveu que je lui en ai fait. Un jour plus tard ! Ciel ! Que serois-je devenue ?

Eh Madame ! dit froidement l'Indien, pensez-vous que Mazulhim ait eu assez mauvaise opinion de moi, pour ne m'avoir confié que la moitié du secret ? Qu'a-t-il donc pu vous dire, demanda-t-elle aigrément ? A-t-il joint la calom-

nie à l'outrage, & ſeroit-il aſſez indigne ?.... Mazulhim peut être indiſcret, répondit-il, mais j'ai peine à le croire menteur. Ah le fourbe ! s'écria-t-elle, c'eſt la premiere fois que je viens ici. Je le veux bien, puiſque vous le voulez, repliqua-t-il ; & j'aime mieux croire que Mazulhim m'a trompé, que de douter de ce que vous me dites. Mais, Madame, devant qui vous en défendez-vous ? Si vous vouliez me rendre juſtice, j'oſe me flatter que vous craindriez moins que je fuſſe le dépoſitaire de vos ſecrets. Vous pleurez ! Ah ! c'eſt trop honorer l'ingrat ! Belle comme vous êtes, vous ſied-il de croire que vous ne pourriez pas vous venger ? Oui, Madame, oui, Mazulhim m'a tout dit ; je n'ignore pas que vous avez comblé ſes vœux, je ſais même des détails de ſon bonheur qui vous étonneroient. Ne vous en offenſez point, pourſuivit-il, la félicité étoit trop grande, pour qu'il pût la contenir ; moins content, moins tranſporté, ſans doute, il auroit été plus diſcret. Ce n'eſt pas ſa vanité, c'eſt ſa joie qui n'a pu ſe taire.

Mazulhim, interrompit-elle avec tranſport ! Ah le traître ! Quoi ! Ma-

zulhim me ſacrifie ! Mazulhim vous a tout dit ? Il a bien fait, pourſuivit-elle d'un ton plus modéré, je ne connoiſſois pas encore les hommes ; & graces à ſes ſoins, j'en ſerai quitte pour une foibleſſe. Eh ! Madame, répondit froidement l'Indien qui feignoit de la croire, ce n'eſt pas vous venger, c'eſt vous punir. Non, répondit-elle, non, tous les hommes ſont perfides, j'en fais une trop cruelle expérience pour en pouvoir douter ; non ils reſſemblent tous à Mazulhim.

Ah ! ne le croyez pas, s'écria-t-il, j'oſe vous jurer que ſi vous m'aviez mis à ſa place, vous ne l'auriez jamais vu à la mienne. Mais reprit-elle, ces ordres qui l'ont retenu, ne ſont qu'un vain prétexte, & ſans doute il m'abandonne. Ah ! ne craignez point de me l'apprendre. Eh bien ! Oui, Madame, répondit l'Indien, il ſeroit inutile de vous le cacher, Mazulhim ne vous aime plus. Il ne m'aime plus, s'écria-t-elle douloureuſement ! Ah ! ce coup me tue, l'ingrat ! étoit-ce là le prix qu'il réſervoit à ma tendreſſe !

En finiſſant ces paroles, elle fit encore quelques exclamations, & joua tour-à-tour les larmes, la fureur &

l'abattement. L'Indien qui la connoiſſoit, ne s'oppoſoit à rien, & feignoit toujours d'être pénétré d'admiration pour elle. Je ſens que je meurs, Monſieur, lui dit-elle, après avoir long-tems pleuré, ce n'eſt point à un cœur auſſi ſenſible, auſſi délicat que le mien, qu'on peut porter impunément d'auſſi rudes coups; mais qu'auroit-il donc fait ſi je l'avois trompé? Il vous auroit adorée, répondit l'Indien. Je ne conçois rien, reprit-elle, à ce procédé, je m'y perds. Si l'ingrat ne m'aimoit plus, & qu'il craignît de me l'annoncer lui-même, ne pouvoit-il pas me l'écrire? Romproit-on plus indignement avec l'objet le plus mépriſable? Pourquoi encore, faut-il que ce ſoit vous qu'il choiſiſſe pour me le faire dire?

Je ne vois que trop, repliqua l'Indien, que le choix du confident vous déplaît plus encore que la confidence même, & je puis vous jurer que connoiſſant, comme je fais, votre injuſte averſion pour moi, vous ne m'auriez pas vu ici, ſi Mazulhim m'avoit nommé la Dame à laquelle il me prioit de porter ſes excuſes. Je doute même (étant pour vous dans des diſpoſitions fort différentes de celles où j'ai le malheur de vous

voir pour moi) que je l'euſſe cru, s'il m'eût nommé Zulica; je n'aurois jamais pu penſer qu'il y eût au monde quelqu'un qui pût ne pas faire ſon bonheur d'être aimé d'elle.

C'eſt donc fort innocemment, ajouta-t-il, que je contribue à vous donner le chagrin le plus ſenſible que vous puiſſiez recevoir, & que je me trouve mêlé dans des ſecrets que ſûrement vous aimerez mieux voir entre les mains de tout autre qu'entre les miennes. Je ne ſais pas ce qui vous le fait croire, répondit-elle d'un air embarraſſé; les ſecrets de la nature de celui dont vous vous trouvez aujourd'hui poſſeſſeur, ne ſe confient ordinairement à perſonne; mais je n'ai point de raiſons particulieres....

Pardonnez-moi, Madame, interrompit-il vivement, vous me haïſſez, je n'ignore pas qu'en toute occaſion, mon eſprit, ma figure, & mes mœurs, ont été l'objet de vos railleries, ou de votre plus ſévere critique. J'avouerai même que ſi j'ai quelques vertus, je les dois au deſir que j'ai toujours eu de me rendre digne de vos éloges, ou de vous obliger du moins à me faire grace de ces traits amers, dont depuis que nous ſommes dans le monde, vous n'avez pas ceſſé de m'accabler.

Moi ! Monſieur, dit-elle en rougiſſant, je n'ai jamais rien dit de vous, dont vous puiſſiez être fâché ; d'ailleurs à peine nous connoiſſons-nous, vous ne m'avez jamais donné ſujet de me plaindre de vous, & je ne me crois pas aſſez ridicule.... Briſons-là, de grace, Madame, interrompit-il, une plus longue explication vous gêneroit ; mais puiſque nous ſommes ſur ce chapitre, permettez-moi ſeulement de vous dire que par les ſentimens que j'ai toujours eu pour vous (ſentimens tels que votre injuſtice n'a pas pu un moment les altérer) j'étois l'homme du monde qui méritoit le plus votre pitié, & le moins votre haine. Oui, Madame, ajouta-t-il, rien n'a été capable d'éteindre le malheureux amour que vous m'avez inſpiré ; vos mépris, votre haine, votre acharnement contre moi, m'ont fait gemir, mais ne n'ont pas guéri. Je connois trop votre cœur pour me flatter qu'il puiſſe un jour prendre pour moi les ſentimens que je pourrois deſirer ; mais j'eſpére que ma diſcrétion ſur ce qui vous regarde, vous fera revenir de votre prévention, & que ſi elle eſt au point que vous ne puiſſiez jamais m'accorder votre amitié, au moins vous

ne me refuſerez pas votre eſtime.

Zulica gagnée par un diſcours ſi reſpectueux, lui avoua qu'en effet, par un caprice dont elle n'avoit jamais pu découvrir la ſource, elle s'étoit ouvertement déclarée ſon ennemie, mais que c'étoit un tort qu'elle comptoit ſi bien réparer, qu'il n'en ſeroit plus queſtion entr'eux, & qu'elle l'aſſuroit de ſon eſtime, de ſon amitié & de ſa reconnoiſſance.

Après l'avoir prié de vouloir bien lui garder le ſecret le plus inviolable, elle ſe leva dans l'intention de ſortir.

Où voulez-vous aller, Madame, lui dit l'Indien en la retenant? Vous n'avez ici perſonne à vous; j'ai renvoyé mes gens, & l'heure à laquelle ils doivent revenir, eſt encore bien éloignée. N'importe, repliqua-t-elle, je ne puis reſter dans un lieu où tout me reproche ma foibleſſe. Oubliez Mazulhim, reprit-il; cette Maiſon aujourd'hui n'eſt point à lui, il me l'a cédée; permettez à l'homme du monde qui s'intéreſſe le plus véritablement à vous, de vous prier d'y commander. Songez du moins à ce que vous voulez faire. Vous ne pouvez ſortir à l'heure qu'il eſt, ſans riſquer d'être rencontrée. Que votre

colere ne vous faſſe pas oublier ce que vous vous devez. Songez à l'éclat affreux que vous feriez, ſongez que peut-être demain, vous ſeriez la fable de tout Agra, & qu'avec une vertu & des ſentimens que l'on doit reſpecter, l'on vous croiroit perſonne à qui ces ſortes d'aventures ſont ordinaires.

Zulica réſiſta long-tems aux raiſons que Naſſès [c'étoit le nom de l'Indien] lui apportoit pour la faire reſter. Tout étoit préparé ici pour vous recevoir, ajouta-t-il, ſouffrez que j'y paſſe la ſoirée avec vous; ce que vous êtes, ce que je ſuis moi-même, tout doit vous répondre de mon reſpect. Je n'appuie pas ſur mes ſentimens; ſi j'oſe encore vous en parler, c'eſt uniquement pour vous faire ſentir à quel point je m'intéreſſe à vous, & pour tâcher de vous ôter les impreſſions ſiniſtres. que l'indiſcrétion de Mazulhim me ſemble vous avoir laiſſées.

Après quelque réſiſtance, Zulica perſuadée par ce que lui diſoit Naſſès, conſentit enfin à reſter. Penſant, comme vous faites, Madame, lui dit-il, vous devez être bien étonnée de vous trouver ſi ſenſible... Bon! interrompit le Sultan, il ne ſait ce qu'il dit; car au-

tant que je puis m'en ſouvenir, c'eſt toujours cette Dame qui étoit fâchée de ce que Mazulhim n'avoit pas de bonnes façons pour elle ; ſans doute, dit la Sultane, c'eſt la même. Un moment de grace, reprit le Sultan, orientons-nous. Si c'eſt la même, pourquoi lui dit-il... ce qu'il lui dit? Vous voyez bien qu'il ſe trompe. Cette Dame-là eſt accoutumée à avoir des amans, par conſéquent il eſt ridicule qu'il lui diſe qu'elle doit être bien étonnée? Ne voyez-vous pas qu'il veut la tourner en ridicule, répondit la Sultane ? Ah ! c'eſt une autre affaire, repliqua le Sultan ? Mais pourquoi ne m'en avertit-on pas ? où veut-on que j'aille deviner cela ? Ah ! il ſe moque d'elle, je le vois bien ; mais à propos de quoi s'en moque-t-il ? Voilà ce que je voudrois ſavoir. Et ſans doute ce qu'Amanzéi vous apprendra, ſi vous voulez le laiſſer continuer. Soit, dit le Sultan ; ce que j'en dis, comme vous le concevez bien, ce n'eſt pas que cela ne me ſoit égal ; on parle pour parler, cela amuſe, & pour moi, je ne hais pas la converſation.

CHAPITRE XIV.

Qui contient moins de faits que des discours.

AMANZÉI, le lendemain, continua ainsi.

Pensant, comme vous faites, Madame, disoit Nassès à Zulica, vous devez être bien étonnée de vous trouver si sensible? Cela n'est pas douteux, répondit-elle; & c'est, je vous assure, une aventure bien singuliere dans ma vie, que celle qui m'arrive. Que vous ayez aimé, reprit-il, ce n'est pas ce qui m'étonne; il y a bien peu de femmes qui se soient sauvées de l'amour; mais que ce soit Mazulhim qui ait triomphé de votre cœur, de ce cœur qui sembloit si peu fait pour connoître l'amour, c'est, je vous l'avouerai, ce que je ne comprends point.

Je ne le comprends pas moi-même, répondit-elle; & réellement, quand je m'examine, je ne puis concevoir comment il a pu me plaire & me séduire. Ah! Madame, s'écria-t-il avec un air pénétré, quelle cruelle destinée que la

nôtre ! Vous aimez qui ne vous aime plus, & j'aime qui ne m'aimera jamais. Pourquoi toujours arrêté par cette injuſte averſion que je ſavois que vous aviez pour moi, ne vous ai-je pas dit à quel point vous m'aviez touché ? Peut-être hélas ! mes ſoins, ma conſtance, mon reſpect vous auroient déſarmée. Et peut-être auſſi, dit-elle, m'auriez-vous traitée comme Mazulhim me traite. Non, répondit-il, en lui prenant la main; non, Zulica ſe ſeroit vue adorée auſſi religieuſement qu'elle mérite de l'être. Mais repartit-elle, Mazulhim m'a tenu les mêmes diſcours que vous; pourquoi croirois-je que vous n'auriez pas fait les mêmes choſes que lui ?

Tout devoit vous faire douter de la vérité de ſes ſentimens, répondit-il; Mazulhim inconſtant, diſſipé, n'a jamais ſu ce que c'étoit qu'aimer. Vous ne pouviez pas ignorer qu'il étoit plus indiſcret, & plus trompeur qu'il ne nous eſt même permis de l'être. Il eſt vrai cependant que quelqu'infidele qu'il fut, vous pouviez, ſans être accuſée de trop d'orgueil, prétendre à la gloire de le fixer. La difficulté de vous plaire, vos charmes, le plaiſir ſi doux & ſi rare de regner dans un cœur qu'avant lui perſonne ne

s'étoit ſoumis; tout devoit vous faire eſpérer de ſa part une tendreſſe éternelle. Ce qui, en toute autre, auroit été une vanité ridicule, ne devenoit pour Zulica, qu'une idée ſi ſimple, qu'elle ne pouvoit pas s'empêcher de l'avoir. Il eſt certain, du moins, répondit-elle modeſtement, que par ma façon de penſer, je pouvois mériter quelques égards. Des égards! Vous! s'écria-t-il, ah! des égards vous rendent-ils tout ce qu'on vous doit. Ainſi donc, pour prix de vos bontés, vous n'exigerez que ce qu'on doit à la femme même qu'on eſtime le moins. Vous voyez pourtant, reprit-elle, que j'ai encore trop exigé.

S'il m'étoit permis de vous parler, repartit Naſſès..... Vous le pouvez, interrompit-elle, vous ne devez pas douter que ce qui ſe paſſe aujourd'hui entre nous, ne doive nous lier de la plus tendre amitié. Oui, Madame, dit-il vivement, de la plus tendre; mais eſt-ce à moi, eſt-ce à ce Naſſès ſi long-tems haï, que Zulica daigne promettre l'amitié la plus tendre? Oui, Naſſès, répondit-elle, c'eſt Zulica qui reconnoît ſon injuſtice, qui en eſt déſeſpérée, & qui vous jure de la réparer par des ſentimens & une confiance à toute épreuve.

Alors elle le regarda obligeamment; il étoit d'une figure fort agréable; & quoique moins à la mode que Mazulhim, il ne lui cédoit en rien. Quoi! s'écria-t-il encore, c'eſt vous qui me promettez de m'aimer! Oui, repliqua-t-elle; mon cœur vous ſera ouvert, vous y lirez comme moi-même, mes moindres ſentimens, mes idées, tout vous ſera connu.

Ah Zulica! dit-il, en ſe jettant à ſes genoux, & en lui baiſant la main avec ardeur, que ma tendreſſe ſaura bien vous payer de ce que vous ferez pour moi! Avec quel plaiſir ne vous ſoumettrai-je pas toutes mes penſées? Maîtreſſe ſouveraine de ma vie, vos ordres ſeuls régleront ma conduite? Laiſſons cela, dit-elle en ſouriant, & levez-vous, je n'aime pas à vous voir à mes genoux; revenons à ce que vous voulez me dire.

Il ſe leva, s'aſſit auprès d'elle, & lui tenant toujours la main, il pourſuivit ainſi. Je vais vous interroger, puiſque vous voulez bien le permettre. Par quelles voies, Mazulhim a-t-il pu vous plaire? par quel enchantement la femme la plus reſpectable par ſes ſentimens & par ſa conduite, Zulica enfin, l'a-t-

elle trouvé aimable ? Comment un homme auſſi vain, auſſi impétueux, a-t-il pu convenir à une femme auſſi ſage, auſſi modeſte, que vous ? Car, qu'il plaiſe à des femmes de ſon caractere, à ces femmes frivoles, étourdies, diſſipées, à qui aucun objet n'inſpire de l'amour, & qui cependant ſont vaincues par tous ceux qui ſe préſentent a leurs yeux ; qu'il leur plaiſe, dis-je, cela ne m'étonne pas, mais vous ?

Pour commencer avec vous le commerce de confiance que je vous ai promis, répondit Zulica, je vous dirai naturellement que je ne devois pas craindre que Mazulhim pût jamais m'être cher. Ce n'étoit pas que je me cruſſe incapable de foibleſſe. Sans en avoir fait la cruelle expérience, comme je l'ai faite depuis, je n'ignorois pas qu'il ne faut qu'un moment pour plonger la femme la plus vertueuſe dans les égaremens les plus funeſtes, mais raſſurée par mes ſentimens, par le tems même qu'il y avoit que j'étois dans le monde, ſans avoir manqué aux moindres des devoirs qui nous ſont preſcrits, j'oſe me flatter que ce calme ſeroit éternel.

Sans doute, dit Naſſés, d'un air fort ſérieux, rien ne perd les femmes comme

cette ſécurité dont vous parlez. Cela eſt vrai, au moins, répondit-elle; une femme n'eſt jamais plus expoſée à ſuccomber, que lorſqu'elle ſe croit invincible. J'étois dans ce calme trompeur, continua-t-elle, lorſque Mazulhim s'eſt offert à mes yeux; je ne vous dirai pas comment il a fait pour me ſéduire. Ce que je ſais, c'eſt qu'après lui avoir réſiſté long-tems, mon cœur s'ſt ému, ma tête s'eſt troublée. J'ai ſenti des mouvemens qui prenoient ſur moi, d'autant plus que je n'étois pas dans l'habitude de les éprouver. Mazulhim qui ſavoit mieux que moi-même de quelle nature étoit mon trouble, en a profité, pour m'engager dans des démarches dont j'ignorois la conſéquence; enfin il m'a amenée au point de me faire venir ici. Je croyois, & il me l'avoit promis, qu'il ne vouloit que m'entretenir avec plus de liberté, que dans le tumulte du monde nous n'en pouvions eſpérer. J'y ſuis venue, ſa préſence m'a plus émue que je n'avois penſé; ſeule avec lui, je me ſuis trouvée moins forte contre ſes deſirs; ſans ſavoir ce que j'accordois, je n'ai pu lui refuſer rien; l'amour enfin m'a ſéduite juſqu'au bout.

En finiſſant ces paroles, elle avoit

les yeux à demi-mouillés de larmes qu'elle s'efforçoit de répandre. Naſſès qui paroiſſoit prendre à ſa douleur la part la plus ſincere, en feignant de la conſoler, lui diſoit les choſes du monde les plus propres à la déſeſpérer. Sur-tout il appuyoit malignement ſur le peu de tems que Mazulhim l'avoit gardée : ce n'eſt pas aſſurément, lui dit-il, que vous n'ayez de quoi rendre un homme heureux; du moins, on en doit juger ainſi. Il eſt pourtant vrai, que cette inconſtance ſi prompte de Mazulhim, feroit, ſi c'étoit toute autre que vous, penſer les choſes les plus déſavantageuſes.

Zulica, à ce propos, fit une mine qui marquoit aſſez à Naſſès qu'elle croyoit avoir raiſon de ne ſe rien reprocher là-deſſus.

On n'ignore pas, reprit Naſſès, que les hommes ſont aſſez malheureux, pour ne pouvoir pas jouir long-tems de l'objet même le plus aimable, ſans que leurs deſirs ſe ralentiſſent; mais au moins on aime trois mois, ſix ſemaines, quinze jours même, plus ou moins: on n'a jamais imaginé de quitter une femme auſſi bruſquement que Mazulhim vous a quittée, vous; c'eſt d'un ridicule, d'une horreur même qu'on ne peut imaginer!

Ah ! Zulica, ajouta-il, j'oſe encore le répéter, vous m'auriez trouvé plus conſtant. Zulica, lui répondit qu'elle en étoit bien perſuadée ; mais que ne voulant plus aimer, ce lui étoit déſormais une choſe indifférente que les hommes fuſſent conſtans ou non ; qu'elle deſiroit même, par la ſincere amitié qu'elle avoit pour lui, que l'amour qu'il diſoit ſentir ne fût pas véritable, & qu'elle ſeroit extrêmement fâchée qu'il conſervât des ſentimens qu'il ne pourroit jamais voir récompenſés.

Oui, lui répondit Naſſès d'un air triſte, je ſens bien tout ce que vous me dites. Je trouve dans votre caractere cette fermeté que j'ai toujours craint en vous, & que je ne puis m'empêcher d'admirer, quoiqu'elle faſſe mon malheur. Si vous étiez moins eſtimable, j'en ſerois beaucoup moins à plaindre ; car enfin il me ſeroit permis d'imaginer que puiſque vous avez aimé Mazulhim, il ne ſeroit pas impoſſible que vous m'aimaſſiez auſſi. C'eſt une idée qu'on pourroit concevoir, avec toutes les femmes du monde, ſans les offenſer ; mais malheureuſement, vous ne reſſemblez à perſonne, & c'eſt ſans tirer à conſéquence pour l'avenir, que vous avez eu une foibleſſe.

Zulica

Zulica qui, ſans doute, rioit en elle-même, de la fauſſe idée que Naſsès ſembloit avoir d'elle, l'aſſura qu'il lui rendoit juſtice, & s'étendit beaucoup ſur l'heureuſe façon de penſer qu'elle avoit reçue de la nature, le peu de diſpoſition qu'elle avoit à ſe laiſſer toucher, & la froideur dans laquelle, ce qui étoit pour beaucoup d'autres femmes des plaiſirs d'une extrême vivacité, l'avoit laiſſée, même malgré l'amour violent que lui avoit ſu inſpirer Mazulhim.

Tant pis pour vous, Madame, lui dit Naſsès; plus vous êtes eſtimable, plus vous êtes à plaindre. Votre inſenſibilité va faire le malheur de votre vie. Toujours Mazulhim ſera préſent à vos yeux. La façon humiliante dont il vous a quittée, ne ſortira pas un moment de votre mémoire; c'eſt un ſupplice qui vous accablera dans la ſolitude, & dont la diſſipation & les plaiſirs du monde ne vous diſtrairont jamais aſſez. Mais que faire, lui demanda-t-elle, pour effacer de mon eſprit une idée auſſi cruelle? Je conviens avec vous, qu'un nouvel amour pourroit m'ôter le ſouvenir de Mazulhim, mais ſans compter les nouveaux malheurs qui peut-être y ſeront attachés, puis-je croire que

mon cœur voudroit s'y livrer, autant qu'il le faudroit, pour assurer ma guérison? Non, Nasès, croyez-moi, une femme qui pense d'une certaine façon, ne sauroit aimer deux fois. Idée fausse! s'écria-t-il, j'en connois qui ont aimé plus de six, & qui ne s'en estiment pas moins. Vous êtes d'ailleurs dans un cas si cruel, qu'il vous met au dessus des regles, & que si l'on savoit votre aventure, on vous verroit aimer dix hommes à la fois, qu'on trouveroit que vous ne vous en dédommageriez pas encore. On auroit assurément de la bonté de reste, repliqua-t-elle, en souriant. Mais non, repartit-il, en trouveroit cela plus simple que vous ne croyez. Vous concevez bien, au reste, que ce que j'en dis n'est pas pour vous conseiller de les prendre, puisque c'en seroit assez d'un pour me faire mourir de douleur.

Ah! dit Zulica en rêvant, c'est qu'on nous trouve si blâmables quand nous aimons, qu'avec une seule passion, la plus longue & la plus sincere qu'on puisse voir, nous avons encore bien de la peine à échapper au mépris, & que tel est notre malheur, que ce que l'on regarde en nous, comme des vertus,

nous eſt toujours compté pour des vices. Oui, autrefois on penſoit cela, répondit-il; mais les mœurs ayant changé, nos idées ont changé avec elles. Oh! non, ſi ce n'étoit que la crainte du blâme qui vous retînt, vous pourriez vous livrer à l'amour. Dans le fond, reprit-elle, vous avez raiſon; car qu'importe qu'on occupe ſon cœur eſſentiellement, je n'y vois pas le moindre mal. Et cependant, repliqua-t-il, avec un eſprit qui vous fait diſcerner ſi bien le faux du vrai, vous ſacrifiez aux préjugés, comme quelqu'un qui ne ſauroit pas raiſonner? Vous voilà déterminée à pleurer toute votre vie votre foibleſſe pour Mazulhim, plutôt que de ſonger ſagement à vous en conſoler; vous croyez qu'une femme qui penſe d'une certaine façon, ne doit aimer qu'une fois; vous ſentez bien intérieurement que le principe d'après lequel vous agiſſez, n'eſt pas vrai; mais vous réſiſtez à vos lumieres, pour jouir du noble plaiſir de vous affliger, & apparemment auſſi, pour qu'on ne ceſſe pas de dire que c'eſt la perte de Mazulhim que vous voulez pleurer toujours. Ne ſont-ce pas là de beaux propos à faire tenir de ſoi?

De moi! répondit-elle, mais je me flatte qu'on n'en parlera pas.

Je le crois bien, repliqua-t-il, je ſais que vous, Madame, vous ne direz rien de ceci; il eſt conſtant que je n'en parlerai pas moi; la choſe fait aſſez peu d'honneur à Mazulhim, pour qu'il ſe croie obligé à garder le ſilence; & cependant ſi vous ne changez point de façon de penſer, tout le monde le ſaura. Mais pourquoi, demanda-t-elle?

Parbleu! reprit-il, croyez-vous qu'on vous voie affligée, ſans qu'on cherche à pénétrer pourquoi vous l'êtes, & que ſi on le cherche opiniâtrement, enfin on ne le découvre pas? Penſez vous que Mazulhim même, de qui votre douleur flattera la vivacité, réſiſte au plaiſir d'apprendre au Public, que c'eſt ſa perte qui la cauſe? Cela eſt vrai, dit-elle; Mais Naſsès, eſt-ce donc qu'il dépendroit de moi ne n'être plus affligée? Sans doute, répondit-il, cela dépend de vous. Au fond; que regrettez-vous à préſent? Mazulhim? S'il revenoit à vous, conſentiriez-vous à le recevoir? Moi! s'écria-t-elle, ah! j'aimerois mieux être au dernier des hommes, que d'être à lui. Si, quelque choſe qu'il pût faire, rien ne pourroit lui rendre votre cœur,

il eſt donc, reprit il, bien ridicule que vous le regrettiez.

Dites-moi un peu, demanda le Sultan, en avez-vous encore pour long-tems? Oui, Sire, répondit Amanzéi. De par Mahomet! Tant pis, répliqua Schah-Baham, voilà des diſcours qui m'ennuient furieuſement, je vous en avertis. Si vous pouviez les ſupprimer, ou les abréger du moins, vous me feriez plaiſir, & je n'en ſerois pas ingrat.

Vous avez tort de vous plaindre, lui dit la Sultane, cette converſation qui vous ennuie eſt, pour ainſi dire, un fait par elle même. Ce n'eſt point une diſſertation inutile, & qui ne porte ſur rien, c'eſt un fait.... N'eſt-ce pas dialogué qu'on dit, demanda-t-elle à Amanzéi en ſouriant? Oui, Madame, répondit-il. Cette façon de traiter les choſes, reprit-elle, eſt agréable, elle peint mieux, & plus univerſellement les caracteres que l'on met ſur la ſcene; mais elle eſt ſujette à quelques inconvéniens. A force de vouloir tout approfondir, ou de ſaiſir chaque nuance, on riſque de tomber dans des minuties, fines peut-être, mais qui ne ſont pas des objets aſſez importans pour que l'on doive s'y arrêter, & l'on excede de

détails & de longueurs ceux qui écoutent. S'arrêter préciſément où il le faut, eſt peut-être une choſe plus difficile que de créer. Le Sultan a tort de vouloir que dans l'endroit où vous êtes, vous marchiez ſi rapidement, mais vous l'aurez devant moi & devant toute perſonne de goût, ſi la fureur de parler vous emporte, & ſi vous ne ſavez pas ſacrifier de tems en tems les choſes mêmes qui vous paroîtront les plus agréables, lorſque vous ne pourrez nous les dire qu'aux dépens de celles que nous attendons. Le Sultan a tort, dit Schah-Baham, cela eſt bientôt dit! & moi je ſoutiens que cet Amanzéi-là, n'eſt qu'un bavard, qui ſe mire dans tout ce qu'il dit, & qui, ou je ne m'y connois pas, a le vice d'aimer les longues converſations, & de faire le bel eſprit. Cela vous choque, ajouta-t-il, en ſe tournant du côté d'Amanzéi, mais c'eſt que je ſuis franc; & ſi vous voulez l'être, je parie que vous avouerez que j'ai raiſon. Oui, Sire, répondit Amanzéi, & complaiſance de courtiſan à part, je ſuis d'autant plus forcé d'en convenir, qu'il y a long-tems qu'on me trouve le défaut que votre Majeſté me reproche. Corrigez-vous-en donc, dit Schah-Ba-

ham. S'il m'avoit été auſſi facile de m'en corriger, qu'il me l'a paru d'en convenir, repartit Amanzéi, Votre Majeſté n'auroit pas eu de reproche à me faire.

La force du raiſonnement de Naſsès frappa Zulica, pourſuivit-il. Dans le fond, vous avez raiſon, lui dit-elle, auſſi n'eſt-ce plus Mazulhim que je pleure, c'eſt ma foibleſſe, c'eſt de m'être donnée à un homme ſi indigne de moi. J'avoue, repliqua Naſsès, d'un air ſimple, que le tour qu'il vous joue, ne doit pas le rendre aimable à vos yeux; cependant ſi vous voulez le juger ſans prévention, je ne doute pas que vous ne lui trouviez des agrémens; car enfin il en a. Si vous voulez, répondit-elle dédaigneuſement; d'abord il n'eſt pas bienfait. Je ne ſais pas reprit il, mais perſonne cependant n'a plus de graces que lui; il a la plus belle tête, & la plus belle jambe du monde, l'air noble & aiſé, l'eſprit vif, léger, amuſant. Oui, reprit-elle, je ne nie point qu'il ne ſoit une bagatelle aſſez jolie; mais après tout il n'eſt que cela, & de plus je vous aſſure qu'il s'en faut beaucoup qu'il ſoit auſſi amuſant qu'on le dit. Entre-nous, c'eſt un fat, d'une préſomption! d'une ſuffiſance!..... Je pardonne un peu d'orgueil à un homme, aſſez heu-

reux pour vous avoir plu, interrompit Nasès; on en prend à moins tous les jours.

Mais, Nasès, répondit-elle, pour un homme qui me dit qu'il m'aime, & qui veut que je le croie apparemment, vous me tenez de singuliers propos. Tout odieux que vous est à présent Mazulhim, répondit Nasès, il vous l'est encore moins que moi, & je croirois risquer plus à vous parler d'un Amant que vous n'aimerez jamais, que je ne fais à vous entretenir d'un que vous avez si tendrement aimé. Il vous occupe encore si vivement, que jamais je ne prononce son nom, que vos yeux ne se mouillent de larmes; actuellement encore ils s'en rempliſſent, & vous voulez en vain me les cacher. Ah! retenez vos pleurs, aimable Zulica, s'écria t-il, elles me percent le cœur! Je ne puis, sans un attendriſſement qui me devient funeste, les voir couler de vos yeux.

Zulica, qui depuis quelque tems n'avoit pas envie de pleurer, ne put entendre ce discours, sans se croire obligée de verser de nouvelles larmes. Nasès qui se divertiſſoit de tout le manege qu'il lui faisoit faire à son gré, la laiſſa quelque tems dans cette douleur affectée.

Cependant pour ne pas perdre ſes momens auprès d'elle, il s'amuſa à lui baiſer la gorge qu'elle avoit extrêmement découverte. Elle fut aſſez long-tems ſans daigner ſonger à ce qu'il faiſoit ; & ce ne fut qu'après lui avoir laiſſé là-deſſus entiere liberté, qu'elle s'aviſa d'y trouver à redire. Vous n'y penſez pas Naſsès, lui dit-elle, ayant toujours un mouchoir ſur ſes yeux, voilà des libertés qui me bleſſent. Vraiment ! Je le crois, répondit-il, n'allez-vous pas prendre cela pour une faveur ? regardez moi donc, ajouta-t il, que je voie vos yeux. Non, reprit-elle, ils ont trop pleuré pour être beaux. Sans vos larmes, repliqua-t-il, vous me paroîtriez bien moins belle.

Ecoutez-moi, continua-t-il, l'état où je vous vois, m'afflige, je veux abſolument que vous vous en tiriez. Je vous ai prouvé la néceſſité où vous êtes d'aimer encore, & je vais, autant qu'il me ſera poſſible, vous prouver actuellement que c'eſt moi qu'il faut que vous aimiez. Je doute, répondit-elle, que vous y réuſſiſſiez. C'eſt ce que nous allons voir, reprit-il. Premiérement, vous convenez de m'avoir haï ſans ſujet, c'eſt une injuſtice que vous ne pouvez

réparer qu'en m'aimant à la fureur. Elle ſourit. D'ailleurs, continua-t-il, je vous aime, & tout facile qu'il vous eſt de faire prendre à qui que ce ſoit, plus d'amour même qu'il ne vous plaira peut-être de lui en inſpirer, jamais vous ne trouverez perſonne auſſi diſpoſée que moi, à vous aimer avec toute la tendreſſe que vous méritez.

Que nous ayons tort, ou raiſon, il eſt conſtant qu'en général, nous penſons mal des femmes; nous nous ſommes perſuadés qu'elles ne ſont ni fideles, ni conſtantes, & ſur ce fondement, nous croyons ne leur devoir ni conſtance, ni fidélité. De paſſions, par conſéquent, on n'en voit guere; il faudroit pour nous déterminer à en prendre une, que nous ſuſſions qu'une femme mérite des ſentimens moins légers que ceux que communément on lui accorde; examiner ſon caractere, & ſa façon de vivre & de penſer, & régler là-deſſus le degré d'eſtime que nous pouvons lui devoir.... Hé bien! interrompit-elle, qui vous en empêche? Vous vous moquez, Madame, répondit-il, cette étude prend du tems; pendant que nous en ſerions occupés, une femme nous préviendroit d'inconſtan-

ce, & c'eſt un ſi cruel accident pour nous, que pour n'y pas être expoſés, nous la quittons ſouvent, avant que de ſavoir ſi elle mérite que nous l'aimions plus long-tems. Mais, demanda-t-elle, qu'eſt-ce que tout cela peut conclure pour vous ?

Le voici, répondit-il; mais ce mouchoir ſera-t-il éternellement ſur vos yeux? ne vous ai-je pas regardé, lui dit-elle? Pas aſſez, répondit-il, je ne veux plus que ce mouchoir paroiſſe, ou je vous hais, s'il eſt poſſible, autant que vous m'avez haï.

Alors elle le regarda en ſouriant, & d'une façon aſſez tendre. Continuez donc lui dit-elle, en ſe penchant ſur lui. Oui, répondit-il en la ſerrant fortement dans ſes bras, je vais continuer, n'en doutez point. Ce que j'ai vu de vous ici, pourſuivit-il, me vaut l'étude dont je vous parlois, puiſqu'il vous a acquis toute mon eſtime, & conſéquemment a redoublé mon amour pour vous. Un autre que moi ne peut donc pas vous aimer autant que je vous aime; il ne verroit de vous que vos charmes, & la beauté de votre ame ſeroit une choſe dont il ne pourroit jamais être ſûr, puiſque rien ne lui prouveroit juſques

à quel point vous portez la délicateſſe des ſentimens. Il l'apprendroit, direz-vous, en me voyant agir. Eh! Madame, (je vais parler mal de nous) penſez-vous qu'un homme diſſipé, étourdi, ſans mœurs, ſur-tout ſur ce qui regarde les femmes, & ne trouvant pas de moyen plus ſûr pour les mépriſer toujours que de ne leur faire jamais l'honneur de les examiner; penſez vous, dis-je, qu'il s'apperçoive des choſes qui devroient vous aſſurer ſon eſtime, ou qu'il ne vous accuſe pas de forcer votre caractere, & de vous parer à ſes yeux de vertus que vous ne poſſédez point? Oui, je le crois, dit-elle, ce que vous dites là, par exemple, eſt, on ne peut pas plus ſenſé.

Naſſès, pour la remercier de cet éloge, voulut d'abord lui baiſer la main, mais la bouche de Zulica ſe trouvant plus près de lui, ce fut à elle qu'il jugea à propos de témoigner ſa reconnoiſſance. Ah Naſſès, lui dit-elle; doucement, nous nous brouillerons. Vous voyez donc bien, pourſuivit-il ſans lui répondre, que puiſque je ſuis l'homme du monde qui vous eſtime le plus, & qui a le plus de raiſon de le faire, je dois être auſſi le ſeul que vous puiſſiez

aimer. Non, répondit-elle, l'amour eſt trop dangereux. Vieille maxime d'Opéra, ſi plate, ſi uſée, repliqua-t-il, qu'on ne la voudroit ſeulement pas aujourd'hui paſſer dans un madrigal, & qui, au reſte, n'empêchera point du tout que vous ne m'aimiez. Je vous en avertis.

Si ce n'eſt pas elle qui m'en empêche, répondit elle..... Mais pourquoi me demander de l'amour? ne vous ai-je pas promis de l'amitié? Sans doute, repliqua-t-il, l'effort eſt généreux! il eſt conſtant que ſi je ne vous aimois pas, je vous tiendrois quitte pour cela, & peut être même à moins; mais les ſentimens que j'ai pour vous, ne peuvent être payés que par le plus tendre retour de votre part, & je puis vous jurer que je n'oublierai rien pour vous inſpirer toute l'ardeur que je vous demande. Je vous proteſte auſſi, répondit-elle, que je n'oublierai rien pour m'en défendre. Ah, ah! dit il, vous voulez prendre des précautions contre moi, j'en ſuis charmé, ce m'eſt une preuve que vous me croyez dangereux. Vous avez raiſon. En vous aimant comme je fais, je le ſerai pour vous, plus que perſonne. Avec une femme moins eſtimable que vous, je ne ſerois pas ſi ſûr de ma victoire.

Cependant, reprit-elle, plus je ſuis eſtimable, plus je réſiſterai. Tout au contraire, repliqua-t-il, les coquettes ſeules coûtent à vaincre, on leur perſuade aiſément qu'elles ſont aimables; mais on ne les touche pas de même; & de toutes les conquêtes la plus aiſée, c'eſt celle d'une femme raiſonnable. Je ne l'aurois aſſurément pas cru, dit-elle. Rien n'eſt pourtant plus vrai, répondit-il. Vous ne pouvez pas douter que je ne vous aime, vous, par exemple: Répondez, en doutez-vous? Soyez de bonne foi! je viens d'être ſi ſottement crédule, repartit-elle, que je crois qu'on ne me perſuadera de long tems. Mais, Mazulhim à part, inſiſta-t-il, qu'en croyez-vous? Elle répondit qu'elle croyoit qu'il ne la haiſſoit pas; il s'obſtina, & enfin obtint d'elle, qu'elle étoit perſuadée qu'il l'aimoit. Et vous, pourſuivit-il, vous ne me trouvez plus odieux! Odieux! dit-elle, non ſans doute, je puis vouloir être indifférente; mais je ne veux plus être injuſte.

Vous croyez que je vous aime? s'écria-t-il, vous ne me haiſſez pas, & vous vous imaginez que vous me réſiſterez long-tems! Vous! avec cette vérité que vous avez dans le caractere!

vous vous flattez que vous pourrez me rendre malheureux, lorſque vos propres deſirs vous parleront en ma faveur ! que vous fixerez un tems pour céder, & que ce ne ſera que lorſqu'il ſera arrivé, que vous croirez pouvoir vous rendre avec décence! Non, Zulica, non, j'ai, meilleure opinion de vous, que vous-même. Vous n'aurez pas aſſez de fauſſeté pour vouloir déſeſpérer un Amant que vous aimez, vous ignorez l'art perfide de me conduire de faveur en faveur, juſqu'à celle qui doit à jamais combler, & ranimer mes deſirs, l'inſtant où je vous attendrirai ſera celui où je mourrai de plaiſirs entre vos bras, & cette bouche charmante, ajouta-t-il, avec tranſport.....

Fort bien cela, fort bien, interrompit le Sultan, vous me tirez d'une grande peine. Ma foi! je commençois à craindre que cela ne fût jamais.... Ah! la ſotte créature que cette Zulica, avec ſes façons! En effet! dit la Sultane, il faut convenir qu'on ne peut pas faire attendre des faveurs plus long-tems. Comment donc! réſiſter une heure! Cela eſt ſans exemple! Ce qu'il y a de vrai, répondit le Sultan, c'eſt que cela m'ennuyoit autant que s'il y eût eû quinze

jours, & que pour peu qu'Amanzéi eût encore retardé la choſe, je ſerois mort de chagrin & de vapeurs; mais qu'auparavant, il lui auroit coûté la vie, & que je lui aurois appris à faire périr d'ennui une tête couronnée.

CHAPITRE XV.

Qui n'amuſera pas ceux que les précédens ont ennuyés.

AU ſilence qui ſe fit dans cet inſtant dont Votre Majeſté étoit hier ſi contente, dit Amanzéi le lendemain, je jugeai que Naſſès empêchoit Zulica de parler, & qu'elle l'empêchoit de pourſuivre. Ah! Naſſès, s'écria-t-elle, dès qu'elle le put; Naſſès! ſongez-vous à ce que vous faites? Si vous m'aimiez? Plus Naſſès craignoit les reproches de Zulica, moins il lui laiſſoit la liberté de lui en faire. Jamais je n'ai mieux, qu'en cet inſtant, conçu combien il eſt avantageux d'être opiniâtre avec les femmes. Mais écoutez-moi, diſoit Zulica, Naſſès! Ecoutez-moi! Voulez-vous donc que je vous déteſte?.....

Tous mots qui, entrecoupés, prononcés foiblement, perdoient leur force, & n'impoſoient pas. Zulica vit bien qu'il étoit inutile qu'elle parlât davantage à un homme perdu dans ſes tranſports, & à qui l'on auroit, ſans aucun fruit, dit les plus belles choſes du monde. Que faire? Ce qu'elle fit. Après s'être précautionnée contre les entrepriſes que Naſſès, au milieu de ſon trouble, tenoit avec toute la témérité poſſible, & s'être miſe à cet égard hors de toute crainte, elle attendit patiemment qu'il fût en état d'entendre les diſcours qu'elle lui préparoit ſur ſes impertinences. Naſſès cependant, ſoit pour obtenir plus aiſément ſon pardon, ſoit qu'en effet Zulica l'eût troublé, ne la laiſſa en liberté, que pour tomber ſur ſon ſein, & dans un abattement qui ne devoit pas le laiſſer ſenſible à quelque autre choſe qu'à l'état où il ſe trouvoit.

Embarras nouveau pour Zulica; car à quoi ſert-il de parler à quelqu'un qui ne ſauroit entendre? Ce qui, en cet inſtant, pouvoit lui rendre moins pénible le ſilence auquel elle étoit forcée, c'eſt qu'il n'y avoit pas d'apparence que Naſſès eût l'eſprit aſſez libre

pour faire là-deſſus des commentaires. Elle tenta pourtant de ſe retirer tout-à-fait d'entre ſes bras, & n'y réuſſit point. Quand il revint de ſon trouble, il avoit l'air ſi tendre! Ses premiers regards errerent ſur Zulica d'une façon ſi touchante! il referma les yeux ſi languiſſamment! pouſſa de ſi profonds ſoupirs, que loin de pouvoir lui montrer autant de colere qu'elle s'en étoit flattée, elle commença, malgré ſon inſenſibilité naturelle, à ſe ſentir émue, & à partager ſes tranſports. Cette vertueuſe perſonne étoit perdue, ſi Naſſès eût pu s'appercevoir des mouvemens dont elle étoit agitée. Naſſès enfin rendu à lui-même, ſaiſit la main de Zulica. Naſſès, lui dit-elle d'un ton de colere, eſt-ce ainſi que vous croyez vous faire aimer?

Naſſès s'excuſa ſur la violence de ſon ardeur qui, diſoit-il, ne lui avoit pas permis plus de ménagement. Zulica lui ſoutint que l'amour, quand il eſt ſincere, étoit toujours accompagné de reſpect, & que l'on n'avoit des façons auſſi peu meſurées que les ſiennes, qu'avec les femmes que l'on mépriſoit. Lui, de ſon côté, ſoutint qu'il n'y avoit qu'à celles qui inſpiroient des deſirs, que

l'on manquoit de reſpect, & que rien ne devoit mieux prouver à Zulica la force du ſien que l'emportement qu'elle s'obſtinoit à condamner en lui.

Si je vous avois moins eſtimée, pourſuivit-il, je vous aurois demandé ce que je viens de ravir; mais quelques légeres que ſoient les faveurs que je vous ai dérobées, je n'ignorois pas que vous me les refuſeriez. Sûr de les obtenir de vous, je n'aurois pas ſongé à ne les devoir qu'à moi-même. Plus on penſe bien d'une femme, plus on eſt forcé d'être coupable auprès d'elle de trop de hardieſſe; rien n'eſt ſi vrai. Je n'en crois pas un mot, répondit Zulica, mais quand ce que vous venez de me dire ſeroit vrai, c'eſt toujours une regle établie, de ne pas commencer l'aveu de ſes ſentimens par des façons auſſi ſingulieres que celles que vous avez.

Suppoſé que j'euſſe bruſqué les choſes autant que vous le dites, repliqua-t-il, ce ſeroit encore une attention pour vous, dont vous devriez me remercier. Non, reprit-elle avec impatience, vous avez dans l'eſprit des opinions d'une bizarrerie dont rien n'approche! Il eſt plaiſant, repartit-il, que ces opinions

que vous traitez de bizarrerie, ſoient toutes fondées en raiſon. Celle que vous me reprochez actuellement, eſt d'une vérité que ſûrement je vous ferai ſentir; car, non ſeulement vous avez de l'eſprit, mais encore vous l'avez juſte; mérite aſſez rare dans votre ſexe, pour que l'on puiſſe vous en féliciter. Le compliment ne me ſéduit pas, dit-elle d'un ton bruſque, & je vous avertis que je n'en fais que le cas que je dois. C'eſt ſans doute un déſagrément pour moi, répondit-il, de vous voir ſi peu ſenſible aux diſcours obligeans que je vous tiens. En un mot, Monſieur, interrompit-elle, pour entreprendre de certaines choſes, il faut au moins avoir perſuadé; trouvez-bon que je vous le diſe.

Je vous entends, Madame, reprit-il, vous voulez que je vous perde dans le monde. Hé bien! je vous y perdrai. Je voulois vous mettre à portée de m'aimer, ſans que qui que ce fût s'en doutât; mais puiſque ce ménagement de ma part vous déplaît; je vous rendrai des ſoins, Madame, on ſaura que je vous aime, & je ne vous épargnerai aucune des tendres étourderies qui pourront apprendre au public quels ſont les ſenti-

mens que j'ai pour vous. Mais que voulez-vous dire, lui demanda-t-elle? Vous êtes un étrange homme! C'eſt par reſpect pour moi, que vous me faites une impertinence que je ne devrois jamais vous pardonner; c'eſt par une attention infinie ſur ce qui me regarde, que vous me bruſquez, comme la femme du monde qui mériteroit le moins d'égards? C'eſt vous qui faites mille choſes condamnables, & c'eſt moi qui ai tort. Dites-moi, de grace, comment tout cela ſe peut faire?

Si vous étiez moins neuve en amour, repliqua-t-il, vous m'épargneriez toutes ces explications-là. Je vous dirai pourtant que, quelque gênantes qu'elles puiſſent être pour moi, j'aime ſans comparaiſon mille fois mieux vous donner des leçons ſur cette matiere, que de vous voir aſſez inſtruite pour n'en avoir pas beſoin. Etes-vous encore à ſavoir que ce ſont moins les bontés qu'une femme a pour ſon Amant, qui la perdent, que le tems qu'elle les lui fait attendre? Croyez-vous que je puiſſe vous aimer, & être malheureux ſans que mes aſſiduités auprès de vous, ſans que les ſoins que je prendrai pour vous attendrir, échappent au Public? Je de-

viendrai triſte, & [ma diſcrétion fût-elle extrême] on n'ignorera pas que vos ſeules rigueurs cauſent ma mélancolie. Enfin, car il en faut toujours venir là, vous me rendez heureux. Penſez-vous qu'avec quelque attention que je m'obſerve, vos yeux, les miens, cette tendre familiarité qui, malgré tous nos efforts, naîtra entre nous, ne découvrent pas notre ſecret?

Zulica, par ſon étonnement & ſon ſilence, ſembloit approuver ce que lui diſoit Naſſès. Vous voyez donc bien, pourſuivit il, que quand je vous preſſe de me rendre promptement heureux, c'eſt moins encore pour moi que pour vous que je vous le demande. En ſuivant mes conſeils, ſi vous m'épargnez des tourmens, vous évitez l'éclat qui ſuit toujours les commencemens d'une paſſion. D'ailleurs, dans la ſituation où nous avons été enſemble, je ne pourrois, ſans tout découvrir, marquer d'abord de l'amour pour vous. D'accord tous deux, nous impoſerons au Public ſur nos affaires, tant que nous le jugerons à propos; perſuadé que vous me déteſtez, il ne pourra jamais imaginer que, d'un ſentiment qui lui eſt ſi contraire, vous ayez paſſé ſi rapidement

à l'amour. Il vous ſera facile au reſte d'amener naturellement notre réconciliation.

A la Cour, ou chez la premiere Princeſſe où nous nous trouverons enſemble, vous ſaiſirez quelque occaſion que ce ſoit de me faire une politeſſe; ne vous inquiétez pas de la conjoncture, j'aurai ſoin de la faire naître. Je répondrai avec empreſſement à ce que vous m'aurez dit d'obligeant, je parlerai tout haut de l'envie que j'ai que vous ne me haïſſiez plus. Je vous ferai même propoſer par quelqu'un de nos amis communs, de vouloir bien que je vous voie; vous direz que vous le voulez bien; je me ferai préſenter à vous, je retournerai vous voir : je vanterai les charmes de votre commerce, & le malheur que j'ai eu d'en avoir été ſi long-tems privé. Il n'en faudra pas davantage pour juſtifier mes empreſſemens : ils paroîtront ſimples & naturels, & nous aurons d'autant plus de plaiſir à nous aimer, que nous jouirons de celui de le cacher à tout le monde. Non, répondit-elle en rêvant, ſi je vous rendois ſi promptement heureux, je craindrois trop votre inconſtance. J'avoue que je ne ſerois pas fâchée de lier avec vous un commerce

fondé sur plus d'estime, de confiance, & d'amitié, qu'on n'en trouve ordinairement dans le monde; je vous dirai plus, je ne haïrois pas l'amour: si un Amant pouvoit n'exiger d'une femme que l'aveu de sa tendresse.

Ce que vous demandez, reprit-il tendrement, est une chose plus difficile avec vous qu'avec quelque femme que ce puisse être. J'avoue aussi que quelque peu que vous accordiez, on doit en être plus flatté que d'obtenir tout d'une autre. Mais Zulica, croyez-moi, je vous adore, vous m'aimez, faites le bonheur de l'homme du monde qui ressent pour vous la passion la plus vive. Si vous saviez borner vos desirs, répondit-elle avec émotion, & que ce que l'on pourroit vous accorder, ne fût pas pour vous un droit de demander davantage, on pourroit essayer de vous rendre moins malheureux, mais..... Non Zulica, interrompit-il vivement, vous serez contente de mon obéissance.

Sur cette parole que Zulica sentoit bien aussi périlleuse qu'elle l'étoit, elle se pencha nonchalamment sur Nassès qui se précipitant sur elle, usa sans ménagement des faveurs qui venoient de lui être accordées. Ah Zulica! lui dit-il tendrement,

tendrement, un moment après, ne sera-ce qu'à votre complaisance que je devrai de si doux instans, & ne voulez-vous donc pas qu'ils le deviennent autant pour vous, qu'ils le sont déja pour moi?

Zulica ne répondit rien, mais Nassès ne se plaignit plus. Bientôt il fit passer dans l'ame de Zulica tout le feu qui dévoroit la sienne. Bientôt il oublia la parole qu'il venoit de lui donner, & elle ne se souvint pas elle même de ce qu'elle avoit exigé de lui. Elle se plaignit à la vérité, mais si doucement que ce fut moins un reproche qu'un soupir tendre, que l'espece de plainte qui lui échappa. Nassès sentant à quel point il l'égaroit, crut ne devoir pas perdre d'aussi précieux instans. Ah Nassès, lui dit-elle d'une voix étouffée, si vous ne m'aimez pas, que vous allez me rendre à plaindre!

Quand les craintes de Zulica sur l'amour de Nassès auroient été aussi vraies, & aussi vives qu'elles paroissoient l'être, il y avoit apparence que les transports de Nassès les auroient dissipées. Aussi, presque assuré qu'elle ne douteroit pas long-tems de son ardeur, il ne jugea pas à propos de perdre à lui répondre,

un tems qu'il devoit employer à la raſſurer, & d'une façon plus forte qu'il ne l'auroit pu faire par les diſcours les plus touchans. Zulica ne s'offenſa point de ſon ſilence; bientôt même (car il ne faut ſouvent qu'une bagatelle pour faire perdre de vue les choſes les plus importantes) elle ne parut plus s'occuper d'une crainte que, ſans faire une injure mortelle à Naſſès, elle croyoit ne pouvoir plus garder. D'autres idées, plus douces ſans doute, ſuccéderent à celles-là. Elle voulut parler, mais elle ne pût proférer que quelques mots ſans ſuite, & qui n'exprimoient rien que le trouble de ſon ame.

Lorſqu'il eut ceſſé, Naſſès ſe jetta à ſes genoux. Ah! laiſſez-moi, lui dit-elle en le repouſſant foiblement. Quoi! répondit-il d'un air étonné, aurois-je eu le malheur de vous déplaire, & ſeroit-il poſſible que vous euſſiez à vous plaindre de moi? Si je ne m'en plains pas, reprit-elle, ce n'eſt pas que je n'euſſe de quoi le faire. Eh! de quoi vous plaindriez-vous, repliqua-t-il, ne deviez-vous pas être laſſe d'une auſſi cruelle réſiſtance? Je conviens, répondit-elle, quoi beaucoup de femmes ſe ſeroient rendues plutôt, mais je n'en ſens pas

moins que j'aurois dû vous réſiſter plus long-tems. Alors elle le regarda avec ce trouble, cette langueur dans les yeux qui annonçent & excitent les deſirs. M'aimez-vous, lui demanda Naſſès auſſi tendrement que s'il l'eût aimée lui-même? Ah! Naſſès, s'écria-t-elle, quel plaiſir vous feroit un aveu que vos emportemens m'ont déja arraché; m'avez-vous là-deſſus laiſſé quelque choſe à vous dire? Oui, Zulica, répondit-il; ſans cet aveu charmant que je vous demande, je ne puis être heureux; ſans lui je ne puis jamais me regarder que comme un raviſſeur. Ah! voulez-vous me laiſſer un ſi cruel reproche à me faire? Oui, Naſſès, lui dit-elle en ſoupirant, je vous aime!

Naſſès alloit remercier Zulica, lorſque l'eſclave de Mazulhim vint ſervir; il en ſoupira..... Parbleu! je le crois bien, interrompit le Sultan, voilà comme ſont les valets! On ne les voit jamais que quand on a le moins beſoin de leur préſence. N'ayez pas peur qu'il ſoit venu tantôt, pendant que Naſſès & Zulica m'ennuyoient tant! il faut préciſément qu'il vienne interrompre, quand j'ai le plus de plaiſir à entendre. Vous m'avez étonné, vous, dit la Sul-

tane, de n'avoir rien dit. Tubleu! répliqua-t-il, je n'avois garde de les troubler ; j'avois trop d'envie de ſavoir comment tout ceci finiroit. J'en ſuis fort content, ajouta-t-il en ſe tournant vers Amanzéi; voilà ce qui peut s'appeller une ſituation touchante, j'en ai encore les larmes aux yeux. Quoi! lui dit la Sultane, vous pleurez de cela? Pourquoi donc pas, répondit-il? cela eſt fort intéreſſant, ou je me trompe fort. C'eſt pour moi comme une Tragédie, & ſi vous n'en pleurez point, c'eſt que vous n'avez pas le cœur bon. En achevant ces paroles qu'il prenoit pour un épigramme ſanglante contre la Sultane, il ordonna d'un air ſatisfait à Amanzéi de pourſuivre.

Naſſes ſoupira de ſe voir interrompu, pourſuivit Amanzéi; ce n'étoit pas qu'il fût amoureux, mais il avoit cette impatience, cette ardeur qui, ſans être amour, produit en nous des mouvemens qui lui reſſemblent, & que les femmes regardent toujours comme les ſymptômes d'une vraie paſſion, ſoit qu'elles ſentent combien il leur eſt néceſſaire avec nous de paroître s'y tromper, ou qu'en effet elles ne connoiſſent rien de mieux. Zulica qui n'at-

tribuoit qu'à ſes charmes l'impatience qu'elle remarquoit dans Naſſès, en avoit toute la reconnoiſſance poſſible; mais pour ſoutenir ce caractere de perſonne réſervée qu'elle s'étoit donné, elle lui fit ſigne, en lui ſerrant la main, d'avoir devant l'eſclave de Mazulhim un peu de circonſpection. Ils ſe mirent à table.

Après le ſouper.... Tout doucement, s'il vous plaît, interrompit, Schah-Baham, je veux, ſi cela ne vous déplaît pas, les voir ſouper. J'aime ſur toutes choſes les propos de table. Vous avez dans l'eſprit une conſéquence bien ſinguliere, lui dit la Sultane! vous vous êtes impatienté mille fois à des diſcours qui étoient néceſſaires, & vous en demandez actuellement qui, abſolument hors de l'hiſtoire qu'on vous raconte, ne peuvent que l'allonger? Hé bien! répondit le Sultan, ſi je veux être inconſéquent, moi, y a-t-il quelqu'un ici qui puiſſe m'en empêcher? Voyons? Je veux bien qu'on apprenne qu'un Sultan eſt fait pour raiſonner comme il lui plaît; que tous mes ancêtres ont eu le même privilege que celui qu'on me diſpute; que jamais femme bel eſprit n'a eu le crédit de les empêcher de par-

ler comme ils vouloient, & que ma grand-mere même à qui, je crois, vous n'avez pas l'audace de vous comparer, n'a jamais eu celle de contredire Schach-Riar mon aïeul, fils de Séhah-Mamoun, qui engendra Schach-Techni, lequel.... Ce que j'en dis au reste, continua-t-il plus modérément, c'est plus pour vous faire voir que je sais ma généalogie, que pour contrarier personne, & vous pouvez poursuivre, Amanzéi.

C'est, dit Zulica, un instant après qu'elle se fut mise à table, une chose bien singuliere que la façon dont les événemens les plus marqués de notre vie sont amenés! Qui diroit à une femme, vous aimerez ce soir à la fureur un homme, non-seulement auquel vous n'avez jamais pensé, mais que même vous haïssez, elle ne le croiroit pas, & pourtant il n'est pas sans exemple que cela arrive! Je vous en réponds, repartit Nassès, & je serois bien fâché que cela n'arrivât pas. De plus, il est certain que rien n'est si commun que de voir les femmes aimer violemment quelqu'un qu'elles voient pour la premiere fois, ou qu'elles ont haï. C'est même de là que naissent les passions les plus vives. Et pourtant, reprit-elle,

vous trouvez des gens, mais je dis beaucoup, qui vous soutiennent qu'il n'y a presque point de coups de sympathie.

Savez-vous, répondit Nassès, qui sont les gens qui soutiennent cela? ce sont, ou de jeunes gens qui ne connoissent pas encore le monde, ou des femmes dont l'esprit est prude & le cœur froid, de ces femmes indolentes qui ne prennent une passion qu'avec toutes les précautions possibles, ne s'enflamment que par degrés, & vous font acheter bien cher un cœur où vous trouvez toujours plus de remords que de tendresse, & dont vous ne jouissez jamais parfaitement. Hé bien! répondit-elle, ces femmes là, toutes ridicules qu'elles sont, ont encore des partisans; & moi qui vous parle, il n'y a pas long-tems que je pensois comme elles.

Vous! répliqua-t-il, mais savez-vous bien que vous avez tous les préjugés, qu'on peut avoir? Cela se peut, reprit-elle, mais actuellement j'en ai un de moins, car je crois aux coups de sympathie. Quant à moi, dit-il, je sais qu'ils sont fort communs. Je connois même une femme qui y est si sujette, qu'elle en trouve ordinairement trois ou quatre dans la journée. Ah! Nassès,

s'écria-t-elle, cela n'eſt pas poſſible! Quand vous diriez ſimplement que cela n'eſt pas ordinaire, ſavez-vous bien, repartit-il, que vous vous tromperiez encore, & qu'une femme qui a le malheur d'être née fort tendre, (ſi pourtant c'en eſt un) ne peut pas répondre un moment d'elle-même? Je vous ſuppoſe, vous, dans la néceſſité de m'aimer, que ferez-vous? Je vous aimerai, répondit elle. Hé bien! ſuppoſez à préſent, continua-t-il, une femme qui ſoit dans la néceſſité d'aimer par jour trois ou quatre hommes. Je la trouve bien à plaindre, dit-elle. Soit, j'en conviens, mais que voulez-vous qu'elle faſſe? Qu'elle fuie, me direz-vous? Mais on ne va pas loin dans une chambre; quand on s'y eſt promené quelque tems, on s'eſt laſſé, il faut ſe raſſeoir. Cet objet qui vous a frappé eſt toujours préſent à vos yeux. Les deſirs ſe ſont irrités par la réſiſtance qu'on a faite, & la néceſſité d'aimer, loin d'en être diminuée, n'en eſt devenue que plus preſſante. Mais répondit-elle en rêvant, en aimer quatre! Puiſque le nombre vous choque, repliqua-t-il, j'en ôte deux.

Ah! dit-elle, cela devient plus vraiſemblable, & plus poſſible même. Que

de façons pourtant n'avez-vous pas faites, s'écria-t-il, pour n'en aimer qu'un! Taisez-vous, lui dit-elle en souriant, je ne sais où vous prenez tous les raisonnemens que vous me faites, & où je prends moi toutes les réponses que je vous fais. Dans la nature, répondit-il. Vous êtes vraie, sans art, vous m'aimez assez pour ne vouloir rien me cacher de ce que vous pensez, & je vous en estime d'autant plus qu'il y a bien peu de femmes qui aient autant de vérité dans le caractere.

Avec tous ces propos, & quelques autres qui ne furent pas plus intéressans, Nassès parvint à gagner le dessert. Il fut à peine servi, que se voyant sans témoins, il se leva avec feu, & se mettant aux genoux de Zulica, vous m'aimez, lui dit-il? Ne vous l'ai-je pas assez dit, répondit-elle languissamment? Ciel! s'écria-t-il en se relevant & en la prenant dans ses bras, puis-je trop vous l'entendre dire, & pouvez-vous trop me le prouver? Ah Nassès! répondit-elle, en se laissant aller sur lui & sur moi, quel usage faites-vous de ma foiblesse?

Eh que diable! dit le Sultan, vouloit-elle donc qu'il en fît? Ceci n'est pas

mauvais ! elle auroit, je crois, été bien fâchée qu'il l'eût laiſſée plus tranquille. Non ! les femmes ſont d'une ſingularité.... bien ſinguliere ! elles ne ſavent jamais ce qu'elles veulent. On ignore toujours comme on eſt avec elles.... Quelle colere ! interrompit la Sultane, quel torrent d'épigrammes ! Que vous avons-nous donc fait ? Non, dit le Sultan, c'eſt ſans colere que je dis tout cela. Eſt-ce que pour trouver les femmes ridicules on a beſoin d'être fâché contr'elles ? Vous êtes d'une cauſticité ſans exemple, lui dit la Sultane, & je crains bien que vous qui haïſſez tant les beaux eſprits, vous n'en deveniez un inceſſamment. C'eſt cette Zulica qui m'a fâché, repartit le Sultan, je n'aime point les façons déplacées. Que Votre Majeſté prenne moins d'humeur contre elle, dit Amanzéi, elle n'en fit pas long-tems.

CHAPITRE XVI.

Qui contient une dissertation qui ne sera pas goutée de tout le monde.

APRÈS avoir dit ce peu de mots qui ont déplu à Votre Majesté, Zulica se tut. Croyez-vous, lui demanda enfin Nassès, que Mazulhim vous aimât mieux que je ne fais? Il me louoit davantage, repondit-elle; mais il me semble que vous m'aimez mieux. Je ne veux vous laisser aucun lieu de douter de m[illegible] tendresse, repartit-il, oui, Zulica, v[illegible] apprendrez bientôt combien Mazu[illegible]him m'est inférieur en sentiment.

Eh quoi! reprit-elle, quoi!.. Nassès ne la laissa pas achever, & elle ne se plaignit pas d'avoir été interrompue. Ah Nassès! s'écria-t-elle tendrement, que vous êtes digne d'être aimé! Nassès ne répondit à cet éloge, qu'en homme qui croyoit qu'on le loueroit moins sur le présent, si l'on ne prétendoit point par-là l'encourager sur l'avenir. Il avoit attendri Zulica, il parvint à l'étonner: aussi prit-elle pour lui une consid[illegible]

tion, même une sorte de respect qui, vu le motif qui les lui faisoit obtenir, devenoient extrêmement plaisants, & qui devoient flatter un homme, d'autant plus qu'ils ne sont pas chez les femmes l'effet de la prévention, comme le sentiment. Nassès assez content de lui-même, crut qu'il pouvoit suspendre pour un moment l'admiration qu'il causoit à Zulica. Avoir triomphé d'elle, n'étoit rien pour lui : il la connoissoit trop pour en être flatté, & les bontés qu'elle lui marquoit, loin de diminuer la haine qu'il lui portoit, l'avoient augmentée. Il se sentoit pour elle ce mépris profond qui nous rend impossible la dissimulation & les ménagemens avec les personnes qui nous inspirent; & dans cette disposition, il ne croyoit pas pouvoir lui montrer assez-tôt toute l'impression que sa conduite avec lui avoit faite sur son ame.

Vous trouvez donc, lui demanda-t-il, que je ne vous loue pas si bien que Mazulhim? Oui, répondit-elle, mais je trouve en même tems que vous savez aimer mieux que lui. Voilà, repliqua-t-il, une distinction que je n'entends pas ; quelle valeur attachez-vous actuellement au mot d'aimer? Celle qu'il

a, repartit-elle, je ne lui en connois qu'une, & ce n'eſt que de celle-là que je prétends parler; mais vous qui me paroiſſez aimer ſi bien, pourquoi me demandez-vous ce que c'eſt que l'amour? Si je le demande, repliqua-t-il, ce n'eſt pas que je l'ignore; mais comme chacun définit ce ſentiment ſuivant ſon caractere, je voulois ſavoir ce qu'en particulier vous entendez, vous, en diſant que je vous aime mieux que Mazulhim ne vous aimoit. Je ne puis connoître la différence que vous mettez entre lui & moi, ſi vous ne m'apprenez pas ce que c'étoit que ſa façon d'aimer. Mais, répondit-elle en affectant de rougir, c'eſt qu'il a le cœur épuiſé, lui.

Le cœur épuiſé, reprit-il! voilà une expreſſion qui, ſelon moi, n'offre point de ſens déterminé. Le cœur s'épuiſe, ſans doute, ſur une paſſion trop longue; mais Mazulhim ne pouvoit pas ſe trouver avec vous dans ce cas-là, puiſque pour ſes yeux & ſon imagination, vous étiez un objet nouveau. Par conſéquent, ce que vous me dites de lui n'eſt pas ce que vous devriez m'en dire. Je n'en dirai pourtant que

cela, répondit-elle ; ce que j'en sais, c'est (du moins je m'en doute) qu'il y a peu d'hommes moins faits pour aimer que lui, & ne m'interrogez pas davantage, car je sens que sur cet article je n'ai rien de plus à vous répondre.

Ah ! je vous entends, repliqua-t-il ; cependant je ne reconnois point Mazulhim au portrait que vous m'en faites. Mais, reprit-elle, il me semble que je ne vous dis rien de lui. Ah ! pardonnez-moi, repartit-il, on sent aisément ce qu'on reproche à un homme quand on dit de lui, qu'il a le cœur épuisé, c'est une expression modeste & mesurée, mais on l'entend. Je suis surpris pourtant que vous ayez eu à vous plaindre de lui. Je ne m'en plains pas, Nassès, répondit-elle ; mais puisque vous voulez savoir ce que j'en pense, je vous dirai qu'il est vrai que j'en ai été surprise. Ah ! ah ! dit-il, quoi ! vous l'avez trouvé.... Cela est étonnant, reprit-elle, à ce que je crois du moins !

Oh ! je m'en rapporterois bien à vous. Sans doute, répondit-elle ironiquement, l'expérience m'a donné là dessus de si grandes lumieres !....Expérience ou non, repliqua-t-il, on sait ce que doit être

un amant, quand on veut bien ne lui laiſſer plus rien à deſirer; il y a là deſſus une tradition établie; mais j'avoue encore une fois que vous me ſurprenez, car Mazulhim.... Hé bien! Naſſès interrompit-elle, c'eſt à un point qu'on ne ſauroit imaginer! je ne ſaurois revenir de ma ſurpriſe, répondit-il, je ſais de lui des choſes incroyables, des prodiges! Ce ſera apparemment lui qui vous les aura contés, dit-elle? Quand ce n'auroit été que par amour propre, je me ſerois, repartit-il, défié d'un pareil récit. Non; il ne m'a parlé de rien; je vous dirai plus, il a là-deſſus une vraie modeſtie. Pour modeſte, répondit-elle, il ne l'eſt pas; mais quelquefois peut-être il ſe rend juſtice.

Madame, Madame, lui dit-il, une réputation auſſi brillante que celle de Mazulhim doit avoir un fondement, & vous ne me ferez jamais croire que quelqu'un dont toutes les femmes d'Agra penſent bien, ſoit un homme ſi peu eſtimable. Eh! penſez-vous, répondit-elle, qu'une femme mécontente de Mazulhim (s'il eſt vrai cependant qu'il puiſſe s'en trouver qui ſoient ſenſibles à ce dont nous parlons) diſe à qui que ce ſoit la raiſon pour laquelle elle en

eſt ſi mécontente? Préciſément oui, reprit-il, elle ne le dira pas à tout le monde; mais elle le dira à quelqu'un, & la preuve de cela, c'eſt que vous me le dites à moi. Je n'ignore pas que je ne dois cette confidence qu'à la façon dont nous ſommes enſemble. Mais Mazulhim a plu à d'autres perſonnes que vous. Après lui, elles ont aimé des gens à qui ſans doute elles confioient leurs aventures. Il y a peut-être dans Agra plus de mille femmes qui n'ont pas réſiſté à Mazulhim; il y auroit par conſéquent quarante mille hommes, ou à peu-près, qui ſauroient, dans la plus exacte vérité, ce qu'il eſt, & vous voudriez qu'entre des femmes piquées & des hommes humiliés, un ſecret de cette nature eût été enſeveli? Cela n'eſt pas probable. Non, Madame, encore une fois; non, un homme tel que Mazulhim vous a paru, n'en auroit pas impoſé ſi long-tems.

Vous dirai-je plus? Vous connoiſſez Telmiſſe; elle n'eſt plus aſſurément, ni jeune, ni jolie! Il n'y a que dix jours au plus que Mazulhim lui a prouvé toute l'eſtime poſſible, & qu'il a mérité & acquis toute la ſienne. C'eſt pourtant un fait. Telmiſſe le dit à qui veut l'entendre; ce n'eſt pas une perſonne à

dire gratuitement du bien de quelqu'un, & nous ne connoiſſons point de femme de qui le ſuffrage faſſe plus d'honneur, & ſoit plus difficile à obtenir que le ſien. Pouvez-vous après cela penſer mal de Mazulhim ! Non, répondit-elle, ſéchement, je crois qu'il eſt incomparable. C'eſt ma faute, ſans doute, ajouta-t-elle avec un ſouris dédaigneux, ſi je ne l'ai pas trouvé tel. Je ne ſuis pas fait pour le penſer, reprit-il ; mais il eſt vrai qu'il y a là dedans quelque choſe d'inconcevable. Au ſurplus vous ne croiriez peut-être pas une choſe ; ſi j'étois femme, les gens de l'eſpece dont Mazulhim vous a paru, me plairoient infiniment plus que les autres. Je crois, répondit-elle, que ce ne ſeroit pas une raiſon de n'en pas vouloir, ou de les quitter ; mais je vous avouerai que je ne vois pas à propos de quoi il faudroit leur donner la préférence.

Ils aiment mieux, dit-il ; eux ſeuls connoiſſent les ſoins & la complaiſance ; plus ils ſentent qu'on leur fait grace de les aimer, plus ils s'empreſſent à mériter de l'être : néceſſairement ſoumis, ils ſont moins Amans qu'Eſclaves. Senſuels & délicats, ils imaginent ſans ceſſe mille dédommagemens, & l'amour leur

doit peut-être ce qu'il a de plus ingénieux en plaisirs. Leur arrive-t-il de se transporter? ce n'est point à un mouvement aveugle, & par conséquent jamais flatteur pour une femme, qu'elle doit l'ardeur dont leur ame se remplit; c'est elle seule, ce sont ses charmes qui subjuguent la nature. Peut-il jamais y avoir pour elle de triomphe plus doux & plus vrai?

Vous ne m'étonnez point, lui dit Zulica, vous aimez les opinions singulieres. Vous pensez trop bien, répondit-il, pour que celle-ci vous paroisse telle, & je sais que plus d'une femme.... Laissons cela, interrompit-elle, je n'ai jamais disputé sur les choses qui ne m'intéressoient pas. Au reste, c'est à ce qu'il me semble, moins à vous qu'à Mazulhim, à tâcher de faire recevoir cette opinion.

Elle a raison, dit le Sultan. Quand s'en va-t-elle? Que vous êtes impatient! répondit la Sultane. Ce n'est pas que je m'ennuie, reprit le Sultan, à beaucoup près; mais quoique je me divertisse fort, il me semble que j'aimerois tout autant entendre quelque autre chose. Je suis comme cela moi. Que voulez-vous dire, lui demanda la Sultane? Est-

ce que cela ne s'entend pas, répondit-il? je me trouve fort clair. Quand je dis que je ſuis comme cela, c'eſt que je penſe qu'un plaiſir quelquefois n'empêche pas qu'on n'en ſouhaite un autre. Je vais encore me faire mieux entendre. Il y a mille choſes qui perdent à être expliquées, interrompit la Sultane, on vous entend, voulez-vous quelque choſe de plus? Oui, dit le Sultan, je veux qu'Amanzéi finiſſe ſon hiſtoire. Il faut pour cela qu'il la continue, répondit la Sultane. Au contraire, reprit Schah-Baham, il me ſemble que s'il la laiſſoit là, il la finiroit beaucoup plutôt; mais comme je ſuis la complaiſance même, je lui permets de pourſuivre, à condition pourtant que cela ne tirera pas à conſéquence.

Au ſurplus, pourſuivit Zulica, vous m'obligeriez beaucoup ſi vous vouliez bien ne me plus parler de Mazulhim. Très volontiers, répondit-il; c'eſt ce cœur épuiſé dont vous avez parlé qui nous a fait tomber ſur une diſſertation fort inutile en effet, & que je me reprocherois, puiſqu'elle vous a fâchée, ſi je ne me rappellois que ma tendreſſe pour vous, & le deſir de ſavoir pourquoi vous croyez que je vous aimois

mieux que Mazulhim, l'ont ſeuls amenée. Plus les ſentimens que vous me marquez me ſont chers, moins vous devriez me blâmer d'une curioſité que je n'ai, que parce que je vous aime. Non, répondit-elle d'un air triſte, il me ſemble que depuis quelques momens vous ne m'aimiez plus autant que vous m'aimiez, je ne ſais pas pourquoi je le crois, mais je le crois enfin, & cette idée m'afflige.

Je ſuis enchanté de vous la voir, repliqua Naſſès; ces ſortes d'inquiétudes qui, pour n'avoir pas d'objet, n'en tourmentent pas moins vivement, ne peuvent être ſenties que par un cœur également tendre & délicat; vous me faites injuſtice, mais cette injuſtice même me prouve combien vous m'aimez, & vous ne m'en êtes que plus chere. Raſſurez-vous, pourſuivit-il, aimable Zulica, Ciel! que de plaiſirs je trouve à bannir vos craintes! charmante Zulica! pour votre bonheur & le mien, puiſſent-elles renaître ſans ceſſe! En diſant ces paroles, il prenoit Zulica dans ſes bras & l'accabloit des careſſes les plus tendres. Que vous me donnez de tranſports, s'écria-t-elle! je ſens tous les vôtres paſſer dans mon cœur, ils

le rempliſſent, le troublent, le pénétrent! Ah Naſſès! quel plaiſir pour moi de vous en devoir de ſi doux, & que je connoiſſois ſi peu! vous ſeul!..... Oui, vous ſeul!.... Mais Naſſès! Ah! cruel!.....

Quoique Zulica ne ceſſât point de parler, il ne me fut plus poſſible d'entendre ce qu'elle diſoit. C'eſt qu'apparemment elle parloit trop bas, dit le Sultan? Cela eſt vraiſemblable, répondit Amanzéi. Et puis continua le Sultan, c'eſt qu'il eſt vrai que vous ne perdîtes pas beaucoup à ne plus l'entendre, car, ou je ſuis bien trompé, ou il n'y avoit pas le ſens commun dans ce qu'elle diſoit; du moins moi, je n'y ai rien compris. Je ſuis de votre avis, Sire, reprit Amanzéi, rien n'étoit moins clair. Cependant, ou Naſſès l'entendoit, ou il n'avoit pas en ce moment plus d'eſprit qu'elle; car il diſoit à peu près les mêmes choſes. Ne vous dis-je pas, repartit le Sultan; ces gens-là n'avoient pas le ſens commun.

Lorſque Naſſès & Zulica furent devenus plus raiſonnables, continua Amanzéi, Zulica en le regardant tendrement: vous êtes charmant, Naſſès, lui dit-elle, ah! pourquoi ne vous ai-je pas

aimé plutôt! Vous devez moins vous en plaindre que moi, répondit-il, moi, dis-je, à qui chaque instant fait sentir que je n'ai commencé de vivre que depuis que vous m'avez aimé. Lorsque je songe à quelles beautés Mazulhim a fermé les yeux, que je le plains! Quoi Zulica! dans ces lieux où nous sommes, dans ces mêmes lieux que vos bontés pour moi me rendent aussi chers que celles que vous y avez eues pour lui, me les ont d'abord fait trouver odieux, l'ingrat a pu ne pas rougir d'en avoir aimé d'autres, & renoncer pour jamais à son inconstance! Quel génie! Quel Dieu même veilloit pour moi, lorsqu'après l'avoir rendu insensible à tant de charmes, il lui inspira le dessein de me choisir pour vous apprendre sa perfidie. Ah Zulica! quel n'auroit pas été mon malheur, s'il vous avoit été fidele, ou si quelque autre que moi... Arrêtez, interrompit majestueusement Zulica: s'il m'avoit été fidele, je n'aurois jamais aimé que lui, mais pour le bannir de mon cœur, il ne falloit pas moins qu'un Nassès. Je crois, puisque vous m'avez choisi, répondit-il, que j'étois en effet le seul qui pusse vous plaire; mais quand je songe à l'état où vous

étiez ici, à ce que pouvoit exiger de vous un étourdi que Mazulhim vous auroit envoyé, à quel prix, peut-être, il auroit mis son silence, je ne puis m'empêcher de frémir.

Je ne vois pas bien pourquoi, répondit-elle, ne voulant rien accorder, il m'auroit été assez indifférent que l'on eût exigé quelque chose. Vous n'en pouvez pas répondre, dit-il; il y a pour les femmes de terribles situations, & celle où je vous ai vue, étoit peut-être une des plus affreuses! Tant qu'il vous plaira, interrompit elle; mais je vous prie de croire qu'il est bien moins cruel pour une femme qui a des sentimens, d'être abandonnée d'un homme qui l'aime, que de se liver à quelqu'un qu'elle n'aime pas. Cela n'est pas douteux, repliqua-t-il; mais c'est une terrible chose que d'être prise dans une petite Maison. Je ne sais pas, si j'étois femme, & que cela m'arrivât, ce que je ferois; mais il me semble que je serois bien-aise que l'homme qui m'y auroit surprise, voulût bien n'en dire mot.

Vous seriez bien-aise, reprit-elle! apparemment, cela est tout simple; & moi aussi j'aurois été bien-aise que, qui que ce fût qui m'eût surprise ici, n'en

eût rien dit. Le beau propos ! Il faut que vous perdiez l'esprit pour en tenir de pareils ! Pensez-vous qu'un honnête homme ait besoin pour se taire, qu'on l'engage au silence par les choses que vous imaginez, & croyez-vous d'ailleurs qu'on fasse certaines propositions à des femmes d'un certain genre ? Certainement oui, répondit-il. Toute femme surprise dans une petite Maison, prouve qu'elle a le cœur sensible : on tire là-dessus de terribles conséquences ; & communément plus la femme est aimable, moins l'homme est généreux.

Oh ! c'est un conte, reprit Zulica ; le goût seul, mais je dis le goût le plus vif, peut excuser une femme de s'être rendue, & je ne crois pas, quoi qu'on en puisse dire, qu'il y en eût une qui voulût acheter aussi cher que vous le croyez, la discrétion dont elle auroit besoin ; & l'honneur... Bon ! interrompit-il, croyez-vous qu'une femme craigne jamais de sacrifier son honneur à sa réputation ? Enfin, répondit-elle, je ne le ferois pas : & je ne connois point de situation, quelque terrible qu'elle fût, qui pût me déterminer à accorder à un homme ce que mon cœur voudroit toujours lui refuser. Il faut être bien délicate, reprit-

il,

il, pour faire cette distinction, & s'y arrêter. En attendant que l'on puisse gagner le cœur, on cherche à gagner une femme, de façon que ce qu'elle ait de mieux à faire, soit de vous le donner, & assez souvent elle est trop heureuse de pouvoir finir par-là.

Je commence à vous entendre, Monsieur, lui dit-elle; vous voulez me faire sentir que vous ne croyez me devoir qu'à la situation où vous m'avez trouvée ici, & vous aimez mieux imaginer que vous n'aviez pas de quoi me plaire, que de ne pas mal penser de moi. Voilà donc, ajouta-t-elle en pleurant, le bonheur dont je m'étois flattée? Ah Nassès! étoit ce de vous que je devois attendre un procédé aussi cruel? Mais, Zulica, répondit-il, croyez-vous que j'aie oublié la résistance que vous m'avez faite, & ce qu'il m'en a coûté pour obtenir de vous mon bonheur! Eh! pensez vous, reprit-elle en sanglottant, que je ne sente pas que vous me reprochez de ne m'être pas assez long-tems défendue? Hélas! entraînée par le goût que j'avois pour vous, plus encore que par celui que vous me marquez, j'ai cédé sans craindre qu'un jour vous me feriez un crime de n'avoir pas assez long-tems résisté.

Mais quelle idée eſt donc la vôtre, Zulica, répondit-il en ſe raprochant d'elle? Moi, vous reprocher d'avoir fait mon bonheur! Pouvez-vous le croire? Moi qui vous adore, ajouta-il, en n'oubliant rien de tout ce qui pouvoit lui prouver qu'il diſoit vrai. Laiſſez-moi, lui dit-elle en le repouſſant foiblement, laiſſez-moi, s'il eſt poſſible, oublier combien je vous ai aimé.

La réſiſtance de Zulica étoit ſi douce, que quand les empreſſemens de Naſſès auroient été moins vifs, ils en auroient encore triomphé. Vous! ceſſer de m'aimer, lui diſoit-il d'un air tendre, ajoutant à ce diſcours tout ce qui pouvoit le rendre plus perſuaſif, vous, qui devez faire éternellement mon bonheur! Non, votre cœur n'eſt point fait pour me haïr, quand le mien ne garde que pour vous ſes plus tendres ſentimens. Non, répondit Zulica, d'un ton qui commençoit à ne pouvoir plus marquer de colere; non, traître que vous êtes! vous ne me tromperez plus. Ciel! ajouta-t-elle plus doucement encore, n'êtes-vous pas le plus injuſte & le plus cruel des hommes? Ah! laiſſez-moi.....Non, vous ne me perſuadez plus.....Je ne dois pas vous pardonner....Que je vous hais!

Malgré toutes ces proteſtations de haine que Zulica faiſoit à Naſſès, il ne voulut pas croire un moment qu'il put être haï, & Zulica, en effet, ſembloit ne pas ſe ſoucier beaucoup qu'il crût qu'il n'étoit plus aimé. Je ne ſais pas ſi je me flatte, lui dit-il enfin; mais je jurerois preſque que vous me haïſſez moins que vous ne dites. Le beau triomphe, répondit-elle en hauſſant les épaules! croyez-vous que je vous en déteſte moins? Eſt-ce ma faute ſi..... Mais cela eſt vrai je vous hais beaucoup. Ne riez pas, ajouta-t-elle, rien n'eſt plus certain que ce que je dis. Je vous eſtime trop pour le penſer, répondit-il, & cela eſt au point que je vous verrois inconſtante, que je n'en voudrois rien croire. Je ſuis, & je veux être perſuadé que vous m'aimez autant que vous pouvez aimer quelque choſe. En ce cas-là, reprit-elle, je vous aime donc autant qu'il eſt poſſible; mon cœur n'eſt point fait pour des ſentimens modérés. Je le crois bien, repliqua-t-il, & c'eſt auſſi ce que je voulois dire. Plus on a de délicateſſe, plus on a les paſſions vives; & quand j'y ſonge, une femme eſt bien malheureuſe quand elle penſe comme vous. En vérité, j'oſe le dire, la dépravation eſt telle aujourd'hui, que

plus une femme eſt eſtimable, plus on la trouve ridicule; je ne dis pas que ce ſoient les femmes ſeules qui lui faſſent cette injuſtice, cela ſeroit tout ſimple; mais ce que l'on ne conçoit pas, c'eſt que ce ſont les hommes. Eux, qui leur demandent ſans ceſſe des ſentimens! Cela n'eſt que trop vrai, dit-elle.

Je le vois dans le monde, continua-t-il; qu'y cherchons nous? l'amour? Non ſans doute. Nous voulons ſatisfaire notre vanité, faire ſans ceſſe parler de nous; paſſer de femme en femme; pour n'en pas manquer une, courir après les conquêtes, même les plus mépriſables, plus vains d'en avoir eu un certain nombre, que de n'en poſſéder qu'une digne de plaire; les chercher ſans ceſſe, & ne les aimer jamais. Ah! que vous avez raiſon, s'écria-t-elle; mais auſſi c'eſt la faute des femmes, vous les mépriſeriez moins, ſi toutes penſoient d'une façon, & avoient des ſentimens qui puſſent les faire reſpecter. Je l'avoue à regret, repondit-il, mais il eſt certain qu'on ne ſauroit nier que les ſentimens ne ſoient un peu tombés. Un peu, dit-elle avec étonnement! Ah! dites beaucoup. Il y a encore des femmes raiſonnables aſſurément, mais ce n'eſt pas le plus grand nombre. Je ne

parle point de celles qui aiment, car je crois que vous les trouvez vous-mêmes plus à plaindre qu'à blâmer; mais pour une que l'amour seul conduit, combien n'en est-il pas qui, loin de pouvoir le prendre pour excuse, font tout ce qu'elles peuvent, pour qu'on ne puisse pas seulement les soupçonner de le connoître. Il y a, repartit-il, bien peu de femmes assez équitables, pour parler comme vous. A quoi sert-il de vouloir dissimuler des choses aussi connues, répondit-elle? Je vous dirai, pour moi, qu'autant que je voudrois qu'on ménageât les femmes raisonnables, autant je voudrois qu'on accablât de mépris celles dont la conduite est du dernier délabrement. Toute foiblesse est excusable, mais en vérité l'on ne peut trop condamner le vice. On le condamne, repliqua-t-il, mais on le tolere; le vice ne paroît ce qu'il est, que dans celles qui ne sont point faites pour inspirer des desirs, & le plus grand agrément peut-être des femmes d'aujourd'hui, est cet air indécent qui annonce qu'on en peut facilement triompher.

Je n'ignore pas, répondit-elle, que ce sont celles là que vous cherchez le plus; ce n'est jamais le cœur que vous

demandez. Comme vous n'aimez pas, vous ne vous ſouciez pas d'être aimés; & pourvu que vous triomphiez de la perſonne, la conquête du reſte vous paroît toujours inutile.

Un moment, Amanzéi, dit le Sultan. Quand eſt-ce donc qu'il l'a mépriſée? L'admirable queſtion, s'écria la Sultane! Ce que je dis, répondit le Sultan n'eſt point par méchanceté. Une queſtion, une fois, c'eſt une queſtion, & je n'ai pas tort, à ce qu'il me ſemble, de faire celle-là. On m'ennuie, & l'on ne veut pas encore que je parle, cela eſt plaiſant, oui! On me donne pour conte un recueil de converſations où il n'y a le mot pour rire, que quand on n'y parle pas, & c'eſt moi qui ai tort? En un mot comme en mille, Amanzéi, ſi demain Naſſès n'a pas mépriſé Zulica; je ne vous dis que cela; mais c'eſt à moi que vous aurez affaire.

CHAPITRE XVII.

Qui apprendra aux femmes novices, s'il en eſt, à éluder les queſtions embarraſſantes.

VOTRE Majeſté, dit Amanzéi le lendemain, ſe ſouvient ſans doute... Oui interrompit bruſquement le Sultan; je me ſouviens qu'hier je mourus d'ennui; eſt-ce cela que vous me demandiez? Si le conte vous ennuie, dit la Sultane, il n'y a qu'à le finir. Non pas, s'il vous plaît, répondit le Sultan, je veux qu'on le continue, & qu'on ne m'ennuie pas, ſi cela ſe peut, s'entend, car je ne demande point des choſes impoſſibles. Amanzéi reprit ainſi la parole.

Vous, par exemple, continua Zulica, je crains que vous n'ayez fort peu de délicateſſe. Vous me faites tort, répondit-il d'un air tranquille, je ſuis naturellement fort ſuſceptible d'amour. J'avouerai pourtant que j'ai eu plus de femmes que je n'en ai aimées. Mais voilà qui eſt infame, repliqua-t-elle! je ne conçois pas comment on peut ſe vanter de cela! Je

ne m'en vante pas non plus, repartit-il, je dis ſimplement ce qui eſt. Je crois, dit-elle, que vous avez trompé bien des femmes. J'en ai quitté quelques-unes, & n'en ai point trompé, répondit-il; elles ne m'avoient point prié d'être conſtant, par conſéquent je ne leur avois pas promis de l'être, & vous concevez bien que quand on ſe prend ſans conditions, on n'a d'aucun côté à ſe plaindre qu'on en ait violé quelqu'une.

Je ſerois curieuſe au poſſible, dit Zulica, de ſavoir tout ce que vous avez fait. Vous faut-il, repartit Naſſès, une hiſtoire de ma vie bien circonſtanciée? Cela ſeroit long, & je craindrois de vous ennuyer beaucoup. Je puis cependant vous obéir ſans riſque, en ſupprimant les détails. Il y a dix ans que je ſuis dans le monde, j'en ai vingt-cinq, & vous êtes la trente-troiſieme beauté que j'ai conquiſe en affaire réglée. Trente-trois, s'écria-t-elle! Il eſt pourtant vrai que je n'en ai eu que cela, répondit-il, mais ne vous en étonnez pas; je n'ai jamais été à la mode, moi.

Ah Naſſès! dit-elle, que je ſuis à plaindre de vous aimer, & que difficilement je pourrois compter ſur votre conſtance! Je ne vois pas pourquoi, répon-

dit-il ; croyez-vous que pour avoir eu trente-trois femmes, je doive vous en aimer moins ? Oui, reprit-elle ; moins vous auriez aimé, plus je pourrois croire qu'il vous reſteroit de reſſource pour aimer encore, & qu'enfin vous ne ſeriez pas abſolument uſé en ſentiment. Je crois, repliqua-t-il, vous avoir prouvé que je n'ai pas le cœur épuiſé; d'ailleurs, à vous parler avec franchiſe, il y a bien peu d'affaires où l'on ſe ſerve du ſentiment. L'occaſion, la convenance, le déſœuvrement les font naître preſque toutes. On ſe dit, ſans le ſentir, qu'on ſe paroît aimable, on ſe lie, ſans ſe croire ; on voit que c'eſt en vain qu'on attend l'amour, & l'on ſe quitte de peur de s'ennuyer. Il arrive auſſi quelquefois qu'on eſt trompé à ce que l'on ſentoit, on croyoit que c'étoit de la paſſion, ce n'étoit que du goût ; mouvement, par conſéquent, peu durable, & qui s'uſe dans les plaiſirs, au lieu que l'amour ſemble y renaître. Tout cela, comme vous voyez, fait qu'après avoir eu beaucoup d'affaires, on n'en eſt quelquefois pas encore à ſa premiere paſſion.

Vous n'avez donc jamais aimé lui demanda t elle ? Pardonnez-moi, repliqua-t-il, j'ai aimé deux fois à la fureur,

& je ſens à la façon dont je commence avec vous que ſi depuis mon cœur n'a pas été ému, ce n'étoit pas, comme je le croyois, qu'il ne dût plus l'être, mais parce qu'il n'avoit pas encore rencontré l'objet qui devoit lui faire retrouver plus de ſentimens qu'il ne craignoit d'en avoir perdu. Mais vous qui m'interrogez, me ſeroit-il à mon tour permis de vous demander combien de fois vous vous êtes enflammée? Oui, repartit-elle, & je vous le permettrois encore plus volontiers, ſi je ne vous l'avois pas déjà dit; vous n'ignorez pas que Mazulhim & vous êtes les ſeuls qui ayez pu me plaire.

Quand nous nous connoiſſions moins, reprit-il, il étoit naturel que vous me tinſſiez ce langage. Je n'ai pas même trouvé à redire que tout impoſſible qu'il étoit de me cacher Mazulhim, vous ayez cependant voulu le faire; mais à préſent que la confiance doit-être établie, & que je n'ai moi-même rien de caché pour vous, il me paroîtroit ſingulier, je l'avoue, que vous ne me fiſſiez pas le dépoſitaire de vos ſecrets. Vous le ſeriez aſſurément, répondit-elle, ſi je m'en étois réſervé quelques-uns; mais je vous jure que je n'ai rien à me reprocher là-

deſſus, & qu'il me paroît même étonnant que, pour le peu de tems qu'il y a que je vous aime, j'aie en vous une auſſi grande confiance, & qu'enfin je croie devoir en être auſſi ſûre que je le ſuis de moi-même.

J'en ſuis charmé, Madame, répondit-il d'un air piqué; j'oſe dire cependant qu'après la façon dont je me ſuis livré, j'étois en droit d'attendre mieux de vous.

A ces mots, il voulut s'éloigner, mais elle le retenant: Quelle eſt donc cette fantaiſie, Naſſès, lui demanda-t-elle tendrement, comment ſe peut-il que tantôt vous vous fuſſiez fait un crime de douter de ce que je vous diſois, & qu'à préſent il ſemble que vous vous reprochiez de me croire? S'il faut vous le dire, Madame, répondit-il, tantôt je ne vous croyois pas; mais occupé alors d'un intérêt plus preſſant pour moi, j'ai cru qu'il valoit mieux travailler à vous perſuader, que d'entrer dans des détails qui ne pouvoient en cet inſtant que vous déplaire, & que je n'étois pas même en droit d'exiger de vous. Mais, Naſſès, inſiſta-t-elle, je vous jure que je n'ai à vous dire que ce que je vous ai dit.

Cela n'eſt pas poſſible, Madame, in-

terrompit-il bruſquement. Depuis plus de quinze ans que vous êtes dans le monde, il n'eſt pas croyable que vous n'ayez ſouvent été attaquée, & qu'au moins vous ne vous ſoyez point quelquefois rendue. Vous ſeriez la premiere qui, dans un eſpace de tems auſſi conſidérable, n'auroit eu que deux Amans, ou vous ſerez forcée de convenir que le goût de la galanterie vous auroit pris bien tard. Cela ne ſeroit pas aſſez nouveau, Monſieur, pour être trouvé incroyable, répondit-elle; & je ſuis bien trompée, s'il n'eſt arrivé à d'autres que moi, d'être long-tems indifférentes, faute d'avoir rencontré de bonne heure l'objet auquel il étoit réſervé de les rendre ſenſibles. Je n'ai certainement rien à vous dire, mais quand il ſeroit vrai que j'euſſe ſur cet article quelque choſe à vous confier, la crainte de vous perdre m'empêcheroit toujours de le faire. J'ai preſque toujours vu le mépris ſuivre ces ſortes de confidences; & quoique pour avoir autrefois aimé, nous ne ſoyons point coupables envers l'objet qui nous occupe, il eſt cependant fort rare que ſa vanité nous pardonne de n'avoir pas été le premier qui nous ait rendu ſenſibles.

Mais quelle idée, lui dit-il, qui, moi ? je vous mépriſerois parce que vous me donneriez, en m'avouant tout ce que vous avez fait, une nouvelle preuve de votre tendreſſe, & peut-être la plus convaincante de toutes, par la peine qu'on a communément à l'obtenir ; eh bien ! vous avez aimé, Mazulhim, cela m'a-t-il étonné ? Vous en eſtimé-je moins ? Pourquoi voudriez-vous que quelques Amans de plus fiſſent ſur moi une impreſſion déſagréable ? ai-je quelque choſe à démêler avec ceux qui m'ont précédé ? eſt-ce votre faute, ſi le deſtin ne m'a pas offert à vos yeux le premier ? Non, Zulica, non ; je ne ſuis pas même de l'avis de ceux qui croient qu'une femme qui a beaucoup aimé n'eſt plus capable d'aimer encore. Loin que je penſe que le cœur s'uſe en aimant, je ſuis au contraire perſuadé que plus on aime, plus on eſt vif ſur le ſentiment, plus on a de délicateſſe.

Suivant ce principe, répondit-elle, vous ne ſeriez donc pas flatté d'être le premier Amant d'une femme. J'oſe dire que non, repliqua-t-il, & voici ſur quoi je fonde une façon de penſer qui peut-être vous paroît ridicule.

Dans cet âge tendre où une femme n'a

point encore aimé, ſi elle deſire d'être vaincue, c'eſt moins encore parce qu'elle eſt preſſée par le ſentiment, que parce qu'elle deſire de le connoître; elle veut enfin moins aimer que plaire. On l'éblouit plus qu'on ne la touche. Comment la croire, quand elle dit qu'elle aime? a-t-elle, pour s'aſſurer de la nature & de la force de ſon ſentiment actuel, de quoi le comparer? Dans un cœur où par leur nouveauté, les plus foibles mouvemens ſont des objets conſidérables, la moindre émotion paroit trouble, & le ſimple deſir, tranſport; & ce n'eſt pas enfin quand on connoît auſſi peu l'amour qu'on peut ſe flatter de le reſſentir, & qu'on doit le perſuader.

Peut-être en effet s'exagere-t-on ſes mouvemens, répondit Zulica; mais du moins on ne dit que ce qu'on croit ſentir, & que ce déſordre parte du cœur, ou qu'il n'exiſte que dans l'imagination, l'Amant en eſt-il moins heureux? Non, Naſſès, avec quelque déſavantage que vous peigniez les premiers ſentimens, je vous aimerois, s'il étoit poſſible, mille fois plus que je ne vous aime, ſi j'étois la premiere à qui vous rendiſſiez hommage.

Vous y perdriez plus que vous ne penſez, repliqua-t-il. Je ſuis à préſent mille fois plus en état de ſentir ce que vous valez, que je ne l'aurois été dans le tems que vous voudriez que je vous euſſe aimée. Tout alors m'échappoit, eſprit, délicateſſe, ſentimens, toujours tenté, n'aimant jamais, mon cœur ne s'émouvoit point, même dans ces momens, où emporté par mes tranſports, je n'étois plus à moi-même. Cependant on me croyoit amoureux, je croyois l'être auſſi. L'on s'applaudiſſoit de pouvoir me rendre ſi ſenſible ; moi-même je me félicitois d'être capable d'une auſſi délicate volupté : il me ſembloit qu'il n'y avoit dans la nature que moi d'aſſez heureux pour ſentir auſſi vivement les charmes de l'amour. Sans ceſſe aux pieds de ce que j'aimois, quelquefois languiſſant, jamais éteint, je trouvois dans mon ame mille reſſources dont j'étois étonné de pouvoir faire ſi peu d'uſage. Un ſeul regard portoit le trouble & le feu dans mes ſens ; mon imagination toujours bien au-delà de mes plaiſirs.... Ah Naſſès ! s'écria vivement Zulica, que vous deviez être aimable ! Non ! vous n'aimez plus comme vous aimiez alors.

Mille fois d'avantage, repliqua-t-il;

dans le tems dont je vous parle, je n'aimois point. Emporté par le feu de mon âge, c'étoit à lui, non à mon cœur, que je devois tous ces mouvemens que je croyois de l'amour, & j'ai bien senti depuis.... Ah! interrompit-elle, il est impossible que vous n'ayez point perdu à être désabusé. La jalousie, la défiance, mille monstres qu'alors vous vous seriez seulement fait scrupule d'imaginer, empoisonnent à présent vos plaisirs. Plus instruit, vous avez donc été moins heureux. Votre esprit n'a pu s'éclaircir qu'aux dépens de votre cœur; vous raisonnez mieux sur le sentiment, mais vous n'aimez plus si bien.

Ce raisonnement, répondit-il, seroit autant contre vous que contre moi, & je dois croire, en supposant toujours que Mazulhim a été votre premier Amant, que vous ne pouvez pas aimer autant que vous l'avez aimé, lui. Je ne serois point surprise du tout, que vous eussiez cette idée, repliqua-t-elle; vous ne suivez avec plaisir que celles auxquelles je puis dire.... mais laissons cela. Point du tout, dit-il, ne le laissons pas.

Au reste, continua-t-elle aigrement, à la façon dont vous avez vécu, il n'est pas bien surprenant que vous pensiez

mal des femmes. Et ſi c'étoit, interrompit-il, la façon dont les femmes vivent qui fût cauſe que je n'en penſe pas bien? Vous allez dire qu'il eſt impoſſible que cela ſoit. Non, je vous jure, reprit-elle d'un air dédaigneux, je n'en prendrai pas la peine. Ah! j'entends, repartit-il, vous craindriez qu'elle ne fût inutile. Vous ne voulez donc pas abſolument me dire qui vous avez aimé.

Quoi! s'écria-t-elle, penſez-vous encore à cela? Si vous m'aimiez, pourriez-vous douter de ce que je vous dis? En vérité! Zulica, lui dit-il, vous m'en croirez ſi vous voulez, mais ceci devient du dernier ridicule.

Zulica qui, comme Votre Majeſté a pu le voir, dit Amanzéi, cherchoit depuis long-tems à détourner la converſation.... Elle faiſoit bien, interrompit le Sultan; mais vous auriez, vous, fait beaucoup mieux ſi vous l'aviez rapprochée, & ſi vous m'aviez épargné toutes ces diſſertations que vous y avez miſes à tort & à travers. Vous convenez que vous n'êtes qu'un bavard, & ce n'eſt que pour en parler plus! Comment voulez-vous qu'on tienne à ces perfidies-là? En un mot, comme en mille, finiſſez votre hiſtoire.

Zulica, continua Amanzéi, oppoſa long-tems encore de mauvaiſes défaites aux empreſſemens de Naſſès. Enfin elle parut ſe rendre, après avoir tiré parole de lui qu'il ne l'en eſtimeroit pas moins. Plus je me ſuis défendue de ſatisfaire votre curioſité, lui dit-elle, moins à préſent j'y devrois céder. Vous me ſaurez peut-être moins de gré de l'aveu qu'enfin vous m'arrachez, que vous ne me voudrez de mal de vous l'avoir refuſé ſi long-tems. Vous aurez tort. Vous ne devez pas ignorer qu'il eſt plus aiſé d'inſpirer un nouveau goût à une femme, que de la faire convenir de ceux qu'elle a eus. Je ne ſais ſi c'eſt par fauſſeté que quelques-unes penſent ainſi; mais pour moi, je puis vous jurer que mon ſilence n'étoit pas fondé ſur un auſſi indigne motif. Je crois qu'il eſt impoſſible que l'on ſe rappelle avec plaiſir une foibleſſe qui, loin de ſe retracer à votre imagination avec les charmes qu'elle avoit autrefois pour vous, ne s'y préſente jamais qu'accompagnée des remords qu'elle vous cauſe, ou du ſouvenir douloureux des mauvais procédés d'un Amant. Cela eſt exactement vrai, dit Naſſès; une femme délicate eſt bien à plaindre.

Fort bien, dit le Sultan, mais pour le plaiſir que je prends à vous entendre, je deſire que vous remettiez à demain la ſuite (car je n'oſe encore dire la fin) de cette inouie converſation.

CHAPITRE XVIII.

Rempli d'alluſions fort difficiles à trouver.

VOUS ſaurez donc, continua Zulica, que quand j'entrai dans le monde, je ne laiſſai pas (ſans être pourtant plus belle qu'une autre) de trouver plus d'amans que je n'en deſirois, toute ſotte que j'étois alors ſur ce que l'on appelle l'empire de la beauté. Quand je dis des Amans, j'entends cette foule de gens déſœuvrés qui diſent qu'ils aiment, plus par habitude que par ſentiment; qu'on écoute parce qu'il le faut, & qui parviennent plus aiſément à nous faire croire que nous ſommes aimables, qu'à ſe le faire trouver eux-même. Ils amuſerent long-tems ma vanité, & ne m'en rendirent pas plus ſenſible. Née délicate, je craignois l'amour; je ſentois que je trouverois difficilement un cœur auſſi tendre, auſſi vrai que le mien; & que

le plus grand malheur qui puiſſe arriver à une femme raiſonnable, eſt d'avoir une paſſion, quelque heureuſe même qu'elle puiſſe être. Tant que je dus être indifférente, ces conſidérations prirent tout ſur moi; je connus enfin qu'elles n'avoient retenu mon cœur, que parce qu'on n'avoit pas encore ſu le toucher, que ce calme dont nous nous applaudiſſons, eſt moins en nous l'ouvrage de la raiſon, que l'effet du haſard. Un moment, un ſeul moment ſuffit pour troubler mon cœur! Voir aimer, adorer même; ſentir à la fois, & avec une extrême violence ce que l'amour a de plus doux, & de plus cruels mouvemens; être livrée au plus flatteur eſpoir, retomber de-là dans les plus cruelles incertitudes; tout cela fut l'ouvrage d'un regard, & d'une minute. Etonnée, confuſe même d'un état ſi nouveau pour mon ame; dévorée de deſirs qui juſques alors m'avoient été inconnus, ſentant la néceſſité d'en démêler la cauſe, craignant de la connoître; abſorbée dans cette douce émotion, cette divine langueur qui avoient ſurpris tous mes ſens, je n'oſois m'aider de ma raiſon pour détruire des mouvemens qui, tout confus, tout inexpliquables qu'ils étoient

pour moi, me faiſoient déjà jouir de ce bonheur qu'on ne peut définir, & quand on le ſent, & quand on ne le ſent plus.

Je vis enfin que j'aimois. Quelque empire que ce mouvement eut déjà pris ſur moi, j'eſſayai de le combattre. Les leçons du devoir, la crainte de me perdre dans le monde, ſoupirs, larmes, remords, tout fut inutile, ou, pour mieux dire, tout augmentoit encore ce ſentiment cruel dont j'étois tyranniſée. Ah Naſſès! quel ne fut pas mon plaiſir, quand dans les ſoins reſpectueux, quoiqu'empreſſés, de ce que j'adorois, je connus que j'étois aimée! Quel trouble! Quels tranſports! Avec quel ménagement, quels égards, ne m'apprenoit-il pas ſa paſſion! Quelle douleur d'être obligée de contraindre la mienne!

Que vous êtes heureux, Naſſès, de pouvoir, au premier mouvement dont votre ame eſt agitée, l'apprendre à l'objet qui le cauſe, de ne pas connoître cette diſſimulation ſi néceſſaire pour vous conſerver votre eſtime, mais ſi pénible pour un cœur tendre! Combien de fois, en l'entendant ſoupirer auprès de moi, ſoupirois-je de douleur de ne l'oſer faire pour lui! quand ſes yeux s'attachoient tendrement ſur les miens,

que j'y trouvois cette expreſſion douce & langoureuſe, que j'y trouvois enfin l'amour même. Ah! comment dans ces inſtans qui me mettoient ſi loin de moi, avois-je la force de me dérober à cette volupté qui m'entraînoit? Enfin il parla. Naſſès, vous ignorez le plaiſir que donne ce tendre, ce charmant aveu. On ne vous dit qu'on vous aime qu'après vous l'avoir fait deſirer, & quelquefois trop long-tems; qu'après vous avoir fait redire mille fois que vous aimez; mais voir un Amant adoré, mais qui ne ſait pas ſon bonheur, pénétré de ſentiment, de crainte, de reſpect, venir à vos pieds vous déclarer tout ce qu'il ſent pour vous l'apprendre; tremblant autant de l'émotion que ſon amour lui donne, que de la crainte qu'il ne ſoit pas agréé; voler au devant de ſes paroles, ſe les répéter tout bas, ſe les graver dans le cœur; en lui répondant qu'on ne le croit pas, ſe faire intérieurement un crime de ſon menſonge; s'exagérer même ce qu'il vous dit, ajouter à tout l'amour qu'il vous montre, celui que vous ſentez pour lui; Naſſès! croyez-moi, de tous les ſpectacles, de tous les plaiſirs, ceux dont je vous parle, ſont aſſurément les plus doux.

Si la vanité ſuffit pour vous rendre agréable le ſpectacle que vous me peignez ſi vivement, répondit Naſſès, je conçois que quand l'amour y mêle l'intérêt du cœur, il n'en eſt pas pour vous de plus ſatisfaiſant. Mais enfin il parla, cet Amant ſi tendrement aimé, répondites-vous.

Peignez-vous mon embarras, repliqua-t-elle ; combattue par l'amour, & par la vertu, ſi la derniere ne l'emporta pas, du moins elle me ſervit à maſquer l'autre ; mais ce ne fut point autant que je le deſirois.... Livrée trop long-tems à ſes diſcours, mon émotion découvrit le ſecret de mon cœur, & croyant ne lui répondre que froidement, ma bouche & mes yeux lui dirent mille fois que ma tendreſſe égaloit la ſienne.

C'eſt un malheur qui eſt arrivé à d'autres, répondit froidement Naſſès. Hé bien ! qui étoit cet homme ſi dangereux, que le voir & l'aimer ne furent malgré votre fierté naturelle, qu'une même choſe ? Que vous importe ſon nom, demanda-t-elle ? ne vous dis-je pas ce que vous vouliez ſavoir ? Pas encore, repliqua-t-il ; & vous ſentez bien vous-même, que la confidence n'eſt

pas complette. He bien ! répondit-elle, c'étoit le Raja Amagi.

Amagi ! s'écria-t-il, quel tems avez-vous donc pris pour l'avoir ? Il eſt mon ami, ne me cache rien, & je ſais que, depuis qu'il eſt dans le monde, il n'a véritablement aimé que Canzade. Amagi ! répéta-t-il, mais ne vous tromperiez-vous point ?

Aſſurément, s'écria-t-elle à ſon tour, voilà une ſinguliere queſtion ! elle eſt unique. Point du tout, reprit-il, vous allez voir qu'elle eſt fort ſimple. Amagi m'a dit que malgré ſon extrême tendreſſe pour Canzade, & le peu d'envie qu'il avoit de lui manquer, il s'étoit quelquefois amuſé ailleurs, parce qu'il y a des femmes qui font des avances ſi peu ménagées, & que nous ſommes ſi fats, que le mépris qu'elles nous inſpirent, ne nous empêche pas de leur ſavoir gré, pour le moment du moins, de ce qu'elles font pour nous. En me parlant des infidélités qu'il avoit faites à Canzade, il m'a avoué qu'il ſe les reprochoit d'autant plus que parmi les femmes qui l'avoient quelquefois arraché à elle, il n'en avoit pas trouvé une qui méritât de l'eſtime & de l'attachement, & qui ne fit pour lui, par

déréglement

déréglement de tête seulement, ce qu'il avoit été assez ridicule pour attribuer quelquefois à un sentiment si vif qu'il leur avoit fait oublier toutes bienséances. Vous n'êtes pas de ces femmes-là, vous ? Par conséquent je dois croire qu'il ne vous a pas aimée.

Vous voyez bien qu'il ne vous dit pas tout, répondit-elle ; car il m'a aimée plus de trois ans, avec toute l'ardeur possible. S'il ne me l'a pas dit, repartit-il, ce n'étoit pas qu'il voulût m'en faire un mystere ; mais c'est qu'apparemment, il ne s'est pas souvenu de me le dire. Fut-ce vous qui lui fîtes une infidélité ? Me ferez-vous long-tems de pareilles questions, lui demanda-t-elle ? Je vous en demande pardon, reprit-il ; mais vous êtes si peu faite pour être quittée, qu'elle ne doit pas vous surprendre. Il vous quitta donc ? Après lui qui est-ce qui vous occupa ?

Personne, répondit-elle d'un air simple. Long-tems livrée à la douleur de l'avoir perdu, je me flattois que je ne pouvois plus être sensible, mais Mazulhim parut, & je ne me tins point parole.

Parbleu ! s'écria-t-il, les femmes sont bien malheureuses, & bien cruellement

expoſées à la calomnie ! Cela n'eſt que trop vrai, dit-elle ; mais à propos de quoi vous en ſouvenez-vous à préſent? A propos de vous, repart-il, à qui, puiſqu'il faut vous le dire, on a l'injuſtice de donner un peu plus d'aventures que je vois que vous n'en avez eues. Oh ! répondit-elle, cela ne me fâche ni ne m'étonne. Pour peu qu'une femme ne faſſe pas peur, on n'imagine point qu'elle ne ſoit pas plus ſenſible qu'il ne le faudroit : & ce ſont ſouvent les hommes qu'elle a voulu écouter le moins, que le public lui donne le plus ; quoiqu'il en ſoit, cela ne me fait rien.

Ne ſeroit-il donc pas poſſible de vous obliger à parler d'autres choſes ? Il n'eſt donc pas vrai que vous avez eu tous les Amans qu'on vous a donnés, lui demanda-t-il encore ? Zulica ne répondit à cette nouvelle impertinence, qu'en hauſſant les épaules. Ne vous fâchez point de ce que je vous dis, continua-t-il, ſi vous étiez moins aimable, je croirois plus aiſément que vous ne diminuez rien de votre hiſtoire. Pardonnez-moi, répondit-elle aigrement, j'ai eu toute la terre. Enfin, reprit-il, voici ce qu'on m'a dit.

Vos commencemens ſont douteux ; on ſait pourtant que dans votre très-

grande jeuneſſe, paſſionnée pour les talens, & perſuadée que le meilleur moyen pour en acquérir & les perfectionner, eſt d'intéreſſer vivement tous ceux qui les poſſédent, vous ne dédaignâtes pas vos maîtres, & que c'eſt ce qui fait que vous chantez avec tant de goût, & que vous danſez avec tant de grace.

Ah! Grand Dieu! Quelle horreur! s'écria Zulica. Vous avez raiſon de vous récrier là-deſſus, Madame, répondit-il froidement, car en effet, cela eſt horrible. Pour moi je ne vous condamne pas, & ne ſaurois même aſſez vous eſtimer de ce que dans un âge où les femmes qui un jour doivent être le moins réſervées, ont tous les préjugés imaginables, vous avez eu aſſez de force d'eſprit pour ſacrifier ceux que votre naiſſance, & l'éducation devoient vous avoir donnés.

A votre entrée dans le monde, convaincue qu'on ne ſauroit y être trop fauſſe, vous cachâtes ſous un air prude & froid le penchant qui vous porte aux plaiſirs. Née peu tendre, mais exceſſivement curieuſe, tous les hommes que vous vîtes alors, piquerent votre curioſité; & autant que vous le pûtes, vous les connûtes à fond. Quand on a autant

d'esprit & de pénétration que vous, l'étude d'un homme n'est pas une chose bien difficile, & j'ai oui dire que celui que vous vous attachâtes le plus à observer, ne vous occupa pas huit jours. Ces amusemens philosophiques éclaterent, on donna un mauvais tour à vos intentions ; sans renoncer à votre curiosité, vous la modérâtes, cependant ce ne fut pas pour long-tems. Vos occupations particulieres n'ayant pas l'aveu de ceux qui en étoient les témoins, vous crûtes devoir vous soustraire à leurs yeux, vous renonçâtes à la solitude, & vous allâtes porter dans le monde ce penchant naturel qui vous portoit à tout connoître.

La Princesse Saheb avoit alors Iskender pour Amant, vous voulûtes juger par vous-même si l'on pouvoit se fier à son goût, & vous le lui enlevâtes. Elle ne vous l'a jamais pardonné, & s'en plaint même encore tous les jours.

Ah ! juste Ciel ! s'écria Zulica outrée de fureur, est-il au monde de plus abominables calomnies !

On m'a assuré, continua-t-il avec le même sang froid qu'il avoit commencé, que vous quittâtes bientôt Iskender pour prendre Akébat-Mirza, à qui,

parce que, tout Prince qu'il étoit, il vous ennuyoit, vous associâtes le Vizir Atamulk, & l'Emir-Noureddin? que le Prince ne vous entretenant jamais que du mauvais état de sa santé, que vous connoissiez pour être plus déplorable encore qu'il ne le disoit, le Vizir étant trop occupé des affaires de l'Etat pour l'être de vos charmes autant qu'il l'auroit dû, & ne vous amusant jamais que des détails de profonde politique, & l'Emir des grandes actions qu'il avoit faites à la guerre, vous vous étiez dégoûtée de trois personnages plus importans qu'aimables.

On ose ajouter que sachant combien il est dangereux à la Cour de se faire des ennemis, vous leur aviez laissé ignorer vos dispositions à leur égard, & que forcée de les ménager, vous vous étiez, avec tout le mystere possible, jettée entre les bras du jeune Vélid qui moins grand, moins profond, moins guerrier, mais plus agréable que ses rivaux, vous avoit lui seul pendant quelque tems dédommagée de l'ennui qu'ils vous causoient. On dit encore que voyant Vélid moins amoureux, & ayant besoin pour réveiller son ardeur, de lui donner de l'inquiétude, vous aviez pris Jemla; que Vélid fâché

de ſe voir un rival, & vous épiant avec ſoin, avoit enfin découvert les trois autres, & que toute cette affaire juſques-là ſi judicieuſement conduite, avoit fini pour vous par l'éclat le plus injurieux, & vous avoit donné les plus cruelles, & les plus publiques mortifications.

Ah ! c'en eſt trop, interrompit Zulica en ſe levant, & je vais..... Un moment encore, s'il vous plaît, Madame, dit Naſſès en la retenant, on a pouſſé l'impudence juſqu'à me dire, que voyant que les affaires réglées ne vous réuſſiſſoient pas, haïſſant l'amour, mais tenant encore aux plaiſirs, vous ne vous étiez plus permis que des amuſemens paſſagers, aſſez agréables pour remplir vos momens, mais jamais aſſez vifs pour intéreſſer votre cœur; ſorte de philoſophie qui, pour le dire en paſſant, n'a pas laiſſé de faire quelques progrès dans ce ſiecle-ci, & dont il ſeroit aiſé de démontrer la ſageſſe & l'utilité, ſi c'étoit ici le tems de le faire.

A la fin de ce récit, Zulica ſe mit à pleurer de fureur, & Naſſès feignant de ne pas s'en appercevoir continua ainſi : Vous concevez bien que je vous rends trop de juſtice, que je vous connois trop à préſent, pour croire abſo-

lument tout ce qu'on m'a dit. Vous me faites trop de grace, répondit-elle. Non, répondit-il modeſtement, ce que je fais pour vous eſt tout ſimple; & pour ſavoir l'opinion que je dois en avoir, je n'ai qu'à conſulter la façon dont vous vous êtes rendue à mes deſirs; mais en ne croyant pas tout, vous ſentez bien auſſi qu'il eſt impoſſible que je ne croie rien.

Pourquoi donc, lui demanda-t-elle! Tout ce qu'on vous a dit eſt ſi probable, que je ne puis concevoir que vous vouliez avoir pour moi un ménagement ſi déplacé. Je crois donc ſeulement, reprit-il..... Ah! croyez tout, Monſieur, interrompit-elle, croyez tout, & ne nous revoyons jamais. Quand vous le mériteriez, répondit-il, c'eſt un effort dont je ne ſerois pas capable; jugez ſi, en vous croyant innocente, je pourrois prendre aſſez ſur moi, être aſſez barbare pour faire ce que vous ſemblez me conſeiller. Non, non, Monſieur, repliqua-t-elle; vous croyez tout ce qu'on a dit, vous vous le croyez, & vous ne valez pas la peine que je vous déſabuſe. Ainſi donc, reprit-il, nous allons être brouillés? Une même ſoirée aura vu naître & finir votre ardeur,

car je ne parle pas de la mienne, ajouta-t-il en soupirant, je ne sens que trop qu'elle sera éternelle.

Oui, Monsieur, répondit Zulica; oui, nous serons brouillés, & pour jamais. Pour jamais, s'écria-t-il! c'est-à-dire, que vous me quittez aussi promptement que vous m'avez pris. C'est, en honneur, une chose que je ne croyois pas possible. Mais comment cette constance si prodigieuse dont vous vous piquez, cette ame si délicate sur le sentiment, peut-elle s'accommoder d'un procédé pareil? Quelle cruelle violence n'allez-vous pas vous faire pour me tenir parole! Que je vous plains! Après tout, rien n'est plus heureux pour moi, puisque vous deviez changer, que de vous voir changer si promptement; un plus long commerce avec vous, m'auroit rendu votre inconstance trop douloureuse. Je me flatte pourtant encore que vous ferez vos réflexions, & que s'il est vrai que votre goût pour moi soit totalement éteint, vous craindrez du moins que je puisse dire que, comblé de vos bontés les plus particulieres, vous, ayant tous les sujets du monde de vous louer de moi, vous n'avez par pu gagner sur vous d'être constante

seulement vingt-quatre heures. Après les petites libertés que vous m'avez permises, on trouvera votre procédé mauvais, je vous en avertis. Non, continua-t-il, en s'avançant vers elle & en la serrant tendrement dans ses bras; non, vous ne ferez pas cette injustice à l'Amant du monde le plus passionné. Qui moi? s'écria-t-elle, en se débattant dans ses bras avec violence, moi? je serois encore à vous? Elle ajouta à ce propos tout ce qui pouvoit marquer vivement à Nassès son indignation contre lui. Ce fut en vain qu'il voulut triompher de ses efforts; son dépit la servant mieux que n'avoit fait cette sévere vertu pour laquelle elle combattoit si mal à propos, il fut obligé de disputer contr'elle, jusqu'à des faveurs si peu importantes, qu'il n'avoit pas encore cru les lui devoir demander. Elle se défendoit toujours contre lui, lorsqu'un char qu'ils entendirent arrêter, suspendit l'attaque & la résistance.

Voilà sans doute mes gens, Monsieur lui dit-elle, & je pars. Je ne vous presse pas de réfléchir sur ce qui s'est passé entre nous, cela vous seroit inutile; plus on est capable d'un mauvais procédé, moins on est fait pour le sentir.

En achevant ces paroles, elle ſe leva, & elle alloit ſortir, lorſque ce que je dirai demain à Votre Majeſté, la força de demeurer. Pourquoi demain, dit le Sultan; penſez-vous que vous ne me le diriez pas aujourd'hui, ſi j'en avois la fantaiſie. Heureuſement pour vous, je n'ai ſur tout ceci aucune curioſité, & ſoit demain, ſoit un autre jour, tout cela m'eſt indifférent.

CHAPITRE XIX.

Ah! Tant mieux!

APRÈS ce qui s'étoit paſſé entre Zulica & Mazulhim, elle devoit peu s'attendre à le revoir; c'étoit cependant lui qui entroit. Elle recula de ſurpriſe en le voyant, & les pleurs ſuccédant à ſon étonnement, elle ſe laiſſa tomber ſur moi. Il feignit de ne pas remarquer l'état où ſa préſence la mettoit, & s'avançant vers elle d'un air libre: Je viens, Reine, lui dit-il, vous demander pardon. Un enchaînement d'affaires, accablantes, affreuſes, déſeſpérantes, m'a empêché de me rendre

à vos ordres.... Quoi ! vous pleurez ! Ah Naſſès ! cela n'eſt pas bien ; vous avez abuſé de ma facilité, de mon amitié, de ma confiance.... Mais, au vrai, je ne comprends rien à tout ceci, moi. Vous êtes fâchée ! c'eſt que j'en ſuis furieux, déſolé, je ne m'en conſolerai jamais. Ceci fait une aventure unique, étonnante, du premier rare !... Enfin, ne peut-on pas ſavoir ce que c'eſt que tout cela ? Dites donc, vous autres ? vous ne parlez point ? Ah ! je vois ce que c'eſt, j'en ſuis la cauſe innocente. Vous me croyez infidele, oui, vous le croyez. Que vous connoiſſez peu mon cœur ! je reviens à vous, mille fois, je dis, mille fois plus tendre, plus épris, plus enchanté que jamais.

Plus Mazulhim feignoit de tendreſſe, plus Zulica déconcertée, abattue, s'obſtinoit au ſilence. Naſſès qui jouiſſoit malignement de ſa confuſion, craignoit, s'il répondoit à Mazulhim, qu'elle ne profitât de ce tems-là pour ſe remettre, & attendoit impatiemment qu'elle répondît elle-même. Ce fut en vain. Ils reſterent quelque tems tous trois dans le ſilence. De grace, éclairciſſez-moi ce myſtere, dit enfin Mazulhim à Naſſès ; eſt-ce de vous, ou de moi que Madame

a à ſe plaindre ? Ne m'aime-t-elle plus? vous aime-t-elle ? Point du tout, repartit Naſſès ; c'eſt moi, puiſqu'il faut vous le dire, que l'infidelle juge à propos de ne plus aimer. Nous ſommes brouillés. Ah perfide, dit Mazulhim ! Après les ſermens que vous m'aviez fait de m'être toujours fidelle.... Quelle horreur ! Ce n'eſt qu'avec une peine extrême que je ſuis parvenu à conſoler Madame de votre perte, répondit Naſſès ; c'eſt une juſtice que je lui dois, & pour faire mon devoir juſqu'au bout, je vais, quelque choſe qu'il m'en coûte, vous laiſſer eſſayer ſi vous pourrez avec plus de facilité la conſoler de la mienne. Adieu, Madame, pourſuivit-il en s'adreſſant à Zulica, mon bonheur n'a pas duré long-tems ; mais je connois trop la bonté que votre prévention me fait perdre aujourd'hui. En cas qu'il vous plaiſe de vous ſouvenir de moi, ſoyez ſûre que je ſerai toujours à vos ordres.

Lorſque Naſſès fut parti, Zulica ſe leva bruſquement, & ſans regarder Mazulhim, voulut ſortir auſſi. Non, Madame, lui dit-il d'un air reſpectueux, je ne puis me déterminer à vous quitter ſans m'être juſtifié ; il ſe pourroit

auſſi que vous euſſiez quelques petites cauſes à me faire, & de quelque façon que ce ſoit, il me paroît indécent que nous nous ſéparions ſans nous être expliqués. Garderez-vous toujours le ſilence? Ne vous ſouvient-il plus que vous m'aviez promis une conſtance éternelle? Ah! Monſieur, répondit-elle en pleurant, n'ajoutez pas à vos autres indignités, celle de me parler encore d'un amour que vous n'avez jamais reſſenti! Hé bien! repliqua-t-il, voilà les femmes! On manque malgré ſoi, on en gémit, on ſéche, on languit de douleur; & lorſqu'on n'a mérité que d'être plaint, que l'on revient, plein des plus tendres tranſports, ſe jetter aux pieds de ce qu'on aime, on ſe trouve abhorré! Après tout, vous ſeriez moins injuſtes, ſi vous étiez moins délicates. Avec les ames ſenſibles, on n'a jamais de petits torts. Je vous remercie de votre colere pourtant, ſans elle j'aurois peut-être ignoré toute ma vie combien vous m'aimiez, & je vous en aurois moi-même aimé moins. Mais, dites-moi donc, ajouta-t-il en s'approchant d'elle familièrement, êtes-vous réellement bien fâchée?

Zulica ne répondit à cette queſtion

qu'en le regardant avec le dernier mépris. C'eſt qu'au fond, continua-t-il, il me ſeroit bien aiſé de me juſtifier; mais oui, ajouta-t-il, en lui voyant hauſſer les épaules, très-aiſé, je ne dis rien de trop. Car voyons, quels ſont mes torts avec vous?

En vérité, s'écria-t-elle, j'admire votre impudence! me faire venir ici, ne vous y pas rendre; tout mauvais, tout impertinent, tout mépriſable même qu'eſt ce procédé, vous êtes fait pour l'avoir, il ne m'a point étonnée; mais y joindre la derniere perfidie! M'envoyer ici un inconnu que vous inſtruiſez de ma foibleſſe, quand vous devriez la cacher à toute la terre.... Oui! la cacher, interrompit-il, ce ſeroit un beau myſtere & fort utile au reſte, que celui-là. Penſez-vous qu'une affaire entre perſonnes comme nous puiſſe s'ignorer? Mais je ſuppoſe que, contre votre expérience même, vous vous fuſſiez aſſez aveuglée pour croire qu'on ne vous nommeroit pas; en quoi, (permettez-moi de vous le demander) vous ai-je expoſée? notre ſecret n'eſt-il pas mieux entre les mains d'un homme d'un certain rang, qu'entre celles d'un eſclave? Avois-je même alors,

pour vous l'envoyer, celui qui a auprès de moi le détail de ces sortes de choses, & n'étoit-il pas ici à nous attendre? Le tems me pressoit. J'ai choisi pour vous instruire de ce qui m'arrivoit celui de mes amis à qui je sais le plus de mœurs, Nassès enfin qui, outre des mœurs, a de l'esprit, est l'homme du monde qui assurément mérite le plus d'être vu avec plaisir, & à qui, j'ose le dire, on doit le plus d'estime & de considération.

Au reste, je prendrai la liberté de vous dire que je ne vois pas bien pourquoi, après les remercimens que vous l'avez si généreusement mis à portée de vous faire, vous vous plaignez de ce que je vous l'ai envoyé. Entre nous, cet article pourroit mériter éclaircissement, vous ne me le donnerez pourtant qu'en cas qu'il vous plaise de le faire; car, soit dit sans vous fâcher, je ne suis ni aussi curieux, ni aussi incommode que vous.

Que d'impertinence & de fatuité, s'écria Zulica! Doucement, s'il vous plaît, Madame, sur les exclamations de ce genre, dit vivement Mazulhim: tel que vous me voyez, il y a mille choses sur lesquelles je pourrois me récrier

auſſi, & je vous demande en grace de ne pas m'obliger à prendre ma revanche. Si vous voulez bien me faire l'honneur de m'en croire, nous nous parlerons amicalement; peut-être y gagnerez-vous autant que moi. Voyons un peu? La préſence de Naſſès vous a fâchée d'abord, je n'en doute pas; & ce dont je doute auſſi peu, c'eſt que pour vous mettre à l'aiſe avec lui, vous l'avez accablé de toutes les faveurs que vous aviez la bonté de me deſtiner. Quand cela ſeroit, répondit fiérement Zulica... J'entends interrompit-il, cela eſt. Hé bien! Oui, reprit-elle courageuſement, oui, je l'ai aimé. N'abuſons pas ici des mots, répliqua-t-il, vous ne l'avez point aimé; mais cela eſt revenu au même. Convenez, puiſqu'à préſent vous le connoiſſez un peu, que c'eſt un homme d'un rare mérite.

Ce que j'en ſais, repartit-elle froidement, c'eſt que s'il eſt fat, inſolent, & ſans égards, il a du moins de quoi ſe le faire pardonner, & que tel qui oſe prendre les mêmes tons, auroit plus d'une raiſon pour être modeſte.

Toute détournée qu'eſt cette épigrame, reprit-il, je ſens à merveille qu'elle s'adreſſe à moi, & je veux bien, ſans

que cela tire à conséquence, vous donner la petite consolation de me l'entendre avouer. Je pousserai même les égards beaucoup plus loin, & ne me permettrai pas une justification dont peut-être la politesse seroit blessée.

Que vous tenez de misérables propos, s'écria-t-elle en le regardant d'un air de pitié, & que le ton railleur & léger convient mal à une *espece* comme vous! Vous aurez beau faire, Madame, répondit-il, je ne m'écarterai ni du respect que je vous dois, ni du plan sur lequel j'ai résolu de vous entretenir. Je ne serai pas fâché de vous offrir en ma personne un modele de modération; peut-être qu'en ne me voyant point me démentir, vous serez tentée de m'imiter. Vous l'exercerez donc tout seul, cette modération si vantée, repartit-elle en se levant, car je vais.... Non, s'il vous plaît, Madame, dit-il en la retenant, vous ne me quitterez point; ce n'est pas ainsi que des gens comme nous doivent finir; pour votre honneur, pour le mien, nous devons mutuellement nous prêter à un éclaircissement, & éviter un éclat qui seroit beaucoup plus à craindre pour vous que pour moi. En un mot, Zulica, vous m'écouterez.

Soit que Zulica sentît le tort que cette aventure pourroit lui faire si elle se répandoit, & qu'elle crût, toutes réflexions faites, ne devoir rien oublier pour engager Mazulhim au silence; soit que trop mépriſable pour être longtems fâchée qu'on la mépriſât, sa colere commença à se calmer, elle se rejetta sur le Sopha, mais sans regarder Mazulhim, qui, peu touché de cette marque de dépit, reprit ainsi son discours. Vous convenez que vous avez pris Nassés; un autre vous diroit que communément une femme ne s'engage dans une nouvelle affaire, que quand celle qu'elle avoit est entiérement rompue; & là-dessus il vous accableroit de tout le mépris qu'en apparence semble mériter cette conduite: pour moi, qui ai assez d'usage du monde pour sentir comment cela s'est fait, loin de vous en savoir mauvais gré, je vous en aime davantage.

Ce n'étoit cependant pas l'effet que je voulois produire sur votre cœur, répondit-elle. Vous n'en pouvez rien savoir, répliqua-t-il: dans le trouble où vous étiez, étoit-il possible que vous démêlassiez les motifs qui vous faisoient agir? Vous me croyiez inconstant, on

vous preſſoit de vous engager ; ſi vous m'aviez moins aimé, vous ne l'auriez pas fait ; & Naſſès auroit tenté vainement de vous mener auſſi loin qu'il l'a fait. Il n'appartient, croyez-moi, qu'à la paſſion la plus vive, d'inſpirer ces mouvemens qui ne laiſſent pas aux réflexions le tems ou la liberté d'agir. Je ne ſaurois aſſez m'étonner que Naſſès ait été aſſez peu délicat pour vouloir profiter du moment où vous vous trouviez, ou aſſez aveuglée pour ne pas voir que, même entre ſes bras, vous étiez toute à un autre, & que ſans votre amour pour moi, vous ne l'auriez jamais rendu heureux.

Oh ! non, répondit-elle, il m'a plu, & je vous ai fait aſſurément une infidélité dans toutes les regles. Vanité toute pure de votre part, répliqua-t-il, n'allez pas croire cela, rien n'eſt moins vrai.

Comment donc, dit-elle ? rien n'eſt moins vrai ! Je trouve aſſez ſingulier que vous vouliez ſavoir mieux que moi ce qui en eſt. Je le ſais pourtant ſi bien, que je pourrois vous dire mot à mot comment il s'y eſt pris pour vous ſéduire, répondit-il : Naſſès vous a trouvé belle ; il a mieux aimé vous inſtruire

des desirs que vous lui donniez, que de me justifier, & je parierois même, que loin de vous parler en ma faveur, il a... Cela n'est pas douteux, interrompit-elle. Ne vous dis-je pas, continua-t-il ? Quel misérable triomphe a-t-il remporté-là, & qu'il est peu flatteur ! Après tout, il y a des gens à qui il faut pardonner ces petits stratagêmes, ils en ont besoin pour plaire.

Quoi ! lui dit-elle avec étonnement, vous oseriez me soutenir que vous n'êtes point infidele ? Assurément, reprit-il, je ne l'étois pas, & c'est ce qui rend votre aventure si plaisante. Vous n'étiez pas coupable, répéta-t-elle ! qu'étiez vous donc devenu ! Je ne suis, répliqua-t-il, sorti de chez l'Empereur, qu'à l'heure à laquelle vous m'avez vu arriver ici : & Zâdis même à qui, par parenthese, on a fait mille plaisanteries sur ce qu'il a été hier perdu tout le jour, ne m'a point quitté ; il peut vous le dire.

Au nom de Zâdis, Zulica frémit, & regarda en rougissant Mazulhim, qui, sans paroître remarquer aucun de ses mouvemens, continua ainsi.

Quoique j'aie toujours pour vous un goût fort vif, vous concevez bien que

nous ne vivrons plus enſemble dans cette intimité que vous m'avez permiſe. Ce n'eſt pas que je vous pardonne tout, mais un commerce lié ne nous convient plus; au reſte, nous nous étions pris plus de fantaiſie que d'amour; ce n'étoit point le ſentiment qui nous uniſſoit, ce qui arrive ne doit ni vous mortifier, ni me déplaire, ni nous empêcher de céder au caprice, ſi ſans vouloir nous reprendre, nous nous en trouvons quelquefois ſuſceptible l'un pour l'autre. Je me flatte, répondit-elle dédaigneuſement, qu'en faiſant cet arrangement, vous en ſentez tout le ridicule, & vous n'eſpérez pas de m'y faire conſentir. Pardonnez-moi, reprit-il; vous êtes trop raiſonnable pour ne pas ſentir ce que l'on doit d'égards & de ménagemens à ſes anciens amis; d'ailleurs, vous n'ignorez pas qu'aujourd'hui, c'eſt un uſage établi de former autant d'affaires que l'on peut, & d'accorder tout à ſes nouvelles connoiſſances, ſans pour cela retrancher rien aux anciennes. Vous trouverez bon que les choſes s'arrangent, comme j'ai l'honneur de vous le dire, & que je regarde ce point-là comme très-décidé entre nous.

A ce honteux marché, Zulica, très-

digne qu'on le fît avec elle, s'offensa pourtant de ce que Mazulhim osoit la croire capable de ce qu'elle faisoit tous les jours, & voulut le prendre avec lui sur un ton de dignité qui, ne la rendant que plus mépriſable, ne l'encouragea que plus à ne la pas ménager.

S'il n'étoit pas si tard, lui dit-il, je vous prouverois que loin que vous ayez à vous plaindre de moi, vous avez mille remercimens à me faire. Je n'ignore pas que Zâdis a passé hier chez vous, & seul avec vous, toute la journée, & une grande partie de la nuit. Plus curieux que je n'étois jaloux, & sûr que vous manqueriez à la parole que vous m'aviez donnée de ne le jamais revoir, je vous ai fait observer tous deux... Il n'étoit pas besoin, interrompit-elle, que vous en prissiez la peine. Je n'ai point prétendu me cacher; le motif qui m'a fait recevoir hier Zâdis chez moi, ne peut jamais que me faire honneur. Ah, ah! dit-il d'un air surpris, cela est très-particulier! Votre air railleur n'empêchera point que je ne dise vrai, répliqua-t-elle; je n'avois pas encore rompu absolument avec lui, & c'étoit pour lui annoncer que je ne le verrois jamais.... Que vous passâtes, interrompit-il, tout

le jour, & toute la nuit avec lui. Je ne vous contredis pas sur le motif, tout extraordinaire qu'il est ; car enfin vous avouerez qu'il est rare qu'une femme se renferme vingt-quatre heures avec un homme quand elle ne veut que se brouiller avec lui. Mais comme une chose, pour être sans exemple, peut n'en être pas moins sensée, je conçois, moi qui ne cherche uniquement qu'à vous justifier, que Zâdis recevant de vous la confirmation de son malheur, en a pensé mourir de désespoir à vos genoux, & que touchée de l'abattement où votre inconstance le jettoit, vous l'avez consolé avec toute l'humanité dont vous êtes capable, sans que vos soins pour lui prissent rien sur la fidélité que vous m'aviez jurée. Un homme désespéré est peu raisonnable, on a de la peine à l'amener à une conduite sensée, il faut dire, redire, retourner mille fois la même chose ; essuyer des regrets, des reproches, des larmes, de la fureur : rien ne prend plus de tems. Au reste, je vous dirai que vous n'avez pas à regretter celui que vous avez employé à tâcher de calmer Zâdis, il étoit aujourd'hui d'une gaieté charmante. Zâdis gai ! Cela vous paroît-il convenable ? Si, comme je me garderai

bien d'en douter, vous me dites vrai; ou vos conſeils ont eu de l'empire ſur lui, ou pour vous regretter auſſi peu qu'il le fait, il falloit qu'il vous aimât bien foiblement. Si l'un fait honneur à votre eſprit, l'autre en fait aſſez peu à vos charmes; mais je ne vous afflige pas, vous ſavez à quoi vous en tenir là-deſſus. A tout événement, vous deviez bien lui recommander de paroître triſte, au moins pour le tems que vous pouviez avoir beſoin de me tromper.

Zulica, à ces propos, voulut eſſayer de ſe juſtifier, mais Mazulhim l'interrompant: Tout ce que vous pourriez me dire, Madame, lui dit-il, ſeroit inutile. Epargnez-vous une juſtification que je ne vous demande, ni ne veux recevoir, & qui vous coûteroit ſans me ſatisfaire. Adieu, ajouta-t-il en ſe levant, il eſt tard; & nous devrions déja nous être ſéparés. A propos, que ferez-vous de Naſſès?

Zulica, à cette queſtion, parut étonnée. Ce que je vous demande, pourſuivit-il, me paroît ſenſé. Vous vous êtes quittés mal, & il me ſemble qu'en cela vous avez manqué de prudence. Si vous faites bien, vous le reverrez; croyez-moi, évitez un éclat. Il ne doit pas vous

être

être plus difficile de le garder en le haïſſant, qu'il ne vous l'a été de le prendre ſans l'aimer. Si vous vous obſtinez à ne le pas revoir, il parlera peut-être, & quoique rien aſſurément ne ſoit ſi ſimple que ce que vous avez fait, il ſe trouveroit des gens aſſez noirs, aſſez injuſtes pour vous donner le tort, & pour faire d'une choſe toute ordinaire, l'hiſtoire la plus ſinguliere & la plus ridicule. Ce n'eſt pas, dans le fond, ce qu'on en dira qui doit vous inquieter; quand on porte un certain nom, qu'on eſt d'un certain rang, une affaire de plus ou de moins n'eſt pas une choſe à laquelle on doive regarder de ſi près; mais c'eſt qu'il faut éviter de ſe faire des ennemis. Demain, je vous le préſenterai. Moi! s'écria-t-elle, je vous reverrois? Eh oui! répondit-il en lui préſentant la main pour deſcendre, il faudra prendre cela ſur vous. Si par haſard, Zâdis eſt aſſez extraordinaire pour le trouver mauvais, comptez ſur moi; ou il ſera forcé de vous quitter, ou il s'accoutumera à la fin à nous voir vous faire aſſidument notre cour.

En achevant ces paroles, il lui offrit encore la main, & voyant qu'elle s'obſtinoit à la refuſer: Quelle miſere, lui

dit-il en la lui la prenant malgré elle! Vous faites l'enfant à un point qui n'eſt pas ſupportable.

Alors ils ſortirent. Ils ſortirent, s'écria le Sultan! Ah! le grand mot, c'eſt à mon gré, le meilleur de votre hiſtoire; & ne revinrent-ils pas? Je ne revis plus Zulica, répondit Amanzéi, mais je vis encore long-tems Mazulhim. Et toujours dit le Sultan, comme vous ſavez.... Parbleu! c'étoit un rare garçon! Quelle femme eut-il après Zulica? Beaucoup qui ne valoient pas mieux qu'elle, & quelques-unes qui ne méritoient pas de l'avoir, & dont le deſtin me faiſoit pitié. Mais à propos, demanda Schah-Baham à la Sultane, n'avez-vous pas trouvé que Mazulhim traite bien mal cette Zulica? Je la trouve ſi mépriſable, repliqua la Sultane, que je voudrois, s'il étoit poſſible, qu'il l'eût encore plus punie. Il m'a ſemblé à moi, repartit le Sultan, qu'elle étoit trop douce avec lui; cela n'eſt pas dans la nature. Et moi, je crois le contraire, dit la Sultane; une femme telle que Zulica n'a point de reſſources contre le mépris; & comme l'ignominie de ſa conduite la livre aux plus cruelles inſultes, la baſſeſſe de ſon caractere, &

cette honte intérieure dont malgré elle-même, elle se sent toujours accablée, ne lui laissent pas la force de les repousser. D'ailleurs quand il seroit vrai qu'Amanzéï eût outré l'humiliation de Zulica, loin de lui en faire des reproches, je lui en saurois bon gré. Ce seroit en quelque façon donner des préceptes du vice, que de le peindre heureux & triomphant. Oh oui! reprit le Sultan, cela est bien nécessaire! Mais laissons cela, la dispute m'aigrit; & je ne doute point que je me fâchasse, si nous parlions plus long-tems. Quand vous eûtes quitté Mazulhim, où allâtes-vous Amanzéi?

CHAPITRE XX.

Amusemens de l'Ame.

QUELQUES plaisirs que je trouvasse dans la petite Maison de Mazulhim, l'intérêt de mon ame me força de m'en arracher; & persuadé que ce ne seroit pas-là que je trouverois ma délivrance, j'allai chercher quelque maison où je fusse, s'il étoit possible, plus

heureux que dans toutes celles que j'avois déja habitées. Après plusieurs courses qui n'offrirent à mes yeux que des choses que j'avois déja vues, ou des faits peu dignes d'être racontés à Votre Majesté, j'entrai dans un vaste Palais qui appartenoit à un des plus grands Seigneurs d'Agra. J'y errai quelque tems, enfin je fixai ma demeure dans un Cabinet orné avec une extrême magnificence & beaucoup de goût, quoique l'un semble toujours exclure l'autre. Tout y respiroit la volupté; les ornemens, les meubles, l'odeur des parfums exquis qu'on y brûloit sans cesse, tout la retraçoit aux yeux, tout la portoit dans l'Ame; ce Cabinet enfin auroit pu passer pour le temple de la molesse, pour le vrai séjour des plaisirs.

Un instant après que je m'y fus placé, je vis entrer la divinité à qui j'allois appartenir. C'étoit la fille de l'Omrah chez qui j'étois. La jeunesse, les graces, la beauté, ce je ne sais quoi qui seul les fait valoir, & qui, plus puissant, plus marqué qu'elles mêmes, ne peut cependant jamais être défini; tout ce qu'il y a de charmes & d'agrémens, composoit sa figure. Mon Ame ne put la voir sans émotion, elle éprou-

va à ſon aſpect mille ſenſations délicieuſes que je ne croyois pas à ſon uſage. Deſtiné à porter quelquefois une ſi belle perſonne, non-ſeulement je ceſſai de me tourmenter ſur mon ſort, mais même je commençai à craindre d'être obligé de commencer une nouvelle vie.

Ah! Brama, me diſois-je, quelle eſt donc la félicité que tu prépares à ceux qui t'ont bien ſervi, puiſque tu permets que les Amis que ton juſte courroux a réprouvés, jouiſſent de la vue de tant d'attraits! Viens, continuois-je avec tranſport, viens image charmante de la divinité, viens calmer une Ame inquiete qui déja ſeroit confondue avec la tienne, ſi des ordres cruels ne la retenoient pas dans ſa priſon.

Il ſembla dans cet inſtant que Brama voulût exaucer mes vœux. Le Soleil étoit alors à ſon plus haut point, il faiſoit une chaleur exceſſive; Zéïnis ſe prépara bientôt à jouir des douceurs du ſommeil, & tirant elle même les ridaux, ne laiſſa dans le Cabinet que ce demi-jour ſi favorable au ſommeil & aux plaiſirs, qui ne dérobe rien aux régards, & ajoute à leur volupté, qui rend enfin

la pudeur moins timide, & lui laiſſe accorder plus à l'amour.

Une ſimple tunique de gaze, & preſque toute ouverte, fut bientôt le ſeul habillement de Zéïnis; elle ſe jetta ſur moi nonchalamment. Dieux! avec quels tranſports je la reçus! Brama, en fixant mon Ame dans des Sopha lui avoit donné la liberté de s'y placer où elle voudroit; qu'avec plaiſir en cet inſtant j'en fis uſage!

Je choiſis avec ſoin l'endroit d'où je pouvois le mieux obſerver les charmes de Zéïnis, & je me mis à les contempler avec l'ardeur de l'Amant le plus tendre, & l'admiration que l'homme le plus indifférent n'auroit pu leur refuſer. Ciel! que de beautés s'offrirent à mes regards! Le ſommeil enfin vint fermer ces yeux qui m'inſpiroient tant d'amour.

Je m'occupai alors à détailler tous les charmes qu'il me reſtoit encore à examiner, & à revenir ſur ceux que j'avois déja parcourus. Quoique Zéïnis dormit aſſez tranquillement, elle ſe retourna quelquefois, & chaque mouvement qu'elle faiſoit, dérangeant ſa tunique, offrit à mes avides regards de nouvelles beautés. Tant d'appas acheverent de troubler mon Ame. Accablée ſous le

nombre & la violence de ſes deſirs, toutes ſes facultés demeurerent quelque tems ſuſpendues. C'étoit en vain que je voulois former une idée, je ſentois ſeulement que j'aimois, & ſans prévoir, ou craindre les ſuites d'une auſſi funeſte paſſion, je m'y abandonnois tout entier.

Objet délicieux, m'écriai-je, enfin! Non, tu ne peux pas être une mortelle. Tant de charmes ne ſont pas leur partage! Au-deſſus même des êtres aériens, il n'en eſt point que tu n'effaces. Ah! daigne recevoir les hommages d'une Ame qui t'adore, garde-toi de lui préférer quelque vil mortel. Zéïnis! Divine Zéïnis! Non, il n'en eſt point qui te mérite; non, Zéïnis! puiſqu'il n'en eſt point qui puiſſe te reſſembler!

Pendant que je m'occupois de Zéïnis avec tant d'ardeur, elle fit un mouvement, & ſe retourna. La ſituation où elle venoit de ſe mettre, m'étoit favorable, & malgré mon trouble, je ſongeai à en profiter. Zéïnis étoit couchée ſur le côté, ſa tête étoit panchée ſur un couſſin du Sopha, & ſa bouche le touchoit preſque. Je pouvois, malgré la rigueur de Brama, accorder quelque choſe à la violence de mes deſirs; mon ame

alla se placer sur le coussin, & si près de la bouche de Zéïnis, qu'elle parvint enfin à s'y coller toute entiere.

Il y a, sans doute, pour l'ame des délices que le terme de plaisir n'exprime pas, pour qui même celui de volupté n'est pas encore assez fort. Cette ivresse douce, & impétueuse où mon ame se plongea, qui en occupa si délicieusement toutes les facultés, cette ivresse ne sauroit se peindre.

Sans doute notre ame embarrassée de ses organes, obligée de mesurer ses transports sur leur foiblesse, ne peut, quand elle se trouve empriſonnée dans un corps, s'y livrer avec autant de force que lorsqu'elle en est dépouillée. Nous la sentons même quelquefois dans un vif mouvement de plaisir, qui, voulant forcer les barrieres que le corps lui oppose, se répand dans toute sa prison, y porte le trouble, & le feu qui la dévore, cherche vainement une issue, & accablée des efforts qu'elle a faits, tombe dans une langueur qui pendant quelque tems semble l'avoir anéantie. Telle est à ce que je crois du moins, la cause de l'épuisement où nous jette l'excès de la volupté.

Tel est notre sort, que notre ame tou-

jours inquiete au milieu des plus grands plaiſirs, eſt réduite à en deſirer plus encore qu'elle n'en trouve. La mienne collée ſur la bouche de Zéïnis, abymée dans ſa félicité, chercha à s'en procurer une encore plus grande. Elle eſſaya, mais vainement, à ſe gliſſer toute entiere dans Zéïnis; retenue dans ſa priſon par les ordres cruels de Brama, tous ſes efforts ne purent l'en délivrer. Ses élans rédoublés, ſon ardeur, la fureur de ſes deſirs échaufferent apparemment celle de Zéïnis. Mon ame ne s'apperçut pas plutôt de l'impreſſion qu'elle faiſoit ſur la ſienne qu'elle redoubla ſes efforts. Elle erroit avec plus de vivacité ſur les levres de Zéïnis, s'élançoit avec plus de rapidité, s'y attachoit avec plus de feu. Le déſordre qui commençoit à s'emparer de celle de Zéïnis, augmenta le trouble & les plaiſirs de la mienne. Zéïnis ſoupira, je ſoupirai; ſa bouche forma quelques paroles mal articulées, une aimable rougeur vint colorer ſon viſage. Le ſonge le plus flatteur vint enfin égarer ſes ſens. De doux mouvemens ſuccederent au calme dans lequel elle étoit plongée. Oui! tu m'aimes, s'écria-t-elle tendrement! Quelques mots interrompus par les plus tendres ſoupirs,

ſuivirent ceux-là. Doutes-tu, continua-t-elle, que tu ne ſois aimé?

Moins libre encore que Zéïnis, je l'entendois avec tranſport & n'avois plus le force de lui répondre. Bientôt ſon ame auſſi confondue que la mienne, s'abandonna toute au feu dont elle étoit dévorée; un doux frémiſſement.... Ciel! Que Zéïnis devint belle!

Mes plaiſirs & les ſiens ſe diſſiperent par ſon réveil. Il ne lui reſta plus que la douce illuſion qui avoit occupé ſes ſens, qu'une tendre langueur à laquelle elle ſe livra avec une volupté qui la rendoit bien digne des plaiſirs dont elle venoit de jouir. Ses regards où l'amour même regnoit, étoient encore chargés du feu qui couloit dans ſes veines. Quand elle put ouvrir les yeux, ils avoient déja perdu de l'impreſſion voluptueuſe que mon amour, & le trouble de ſes ſens y avoient miſe, mais qu'ils étoient encore touchans! Quel mortel, en ſe devant le bonheur de les voir ainſi, ne ſeroit expiré de l'excès de ſa tendreſſe, & de ſa joie!

Zéïnis, m'écriois-je avec tranſport! Aimable Zéïnis, c'eſt moi qui viens de te rendre heureuſe; c'eſt à l'union de ton ame & de la mienne, que tu dois tes plai-

firsAh ! puiſſe tu les lui devoir toujours, & ne répondre jamais qu'à mon ardeur. Non, Zéïnis, il n'en peut jamais être de plus tendre & de plus fidele. Ah! ſi je pouvois ſouſtraire mon ame au pouvoir de Brama, ou qu'il pût l'oublier; éternellement attachée à la tienne, ce ſeroit par toi ſeule que ſon immortalité pourroit devenir un bonheur pour elle, & qu'elle croiroit perpétuer ſon être. Si je te perds jamais, Ame que j'adore! Eh! comment dans l'immenſité de la nature, ou accablé de ces liens cruels dont Brama me chargera peut-être, pourrai-je te retrouver! Ah Brama! Si ton pouvoir ſuprême m'arrache à Zéïnis, fais au moins que, quelque douloureux que me ſoit ſon ſouvenir, je ne le perde jamais!

Pendant que mon Ame parloit ſi tendrement à Zéïnis, cette fille charmante ſembloit s'abandonner à la plus douce rêverie, & je commençai à m'alarmer de la tranquillité avec laquelle elle avoit pris ce ſonge dont quelques inſtans auparavant, je trouvois tant à me féliciter. Zéïnis, me diſois-je, eſt ſans doute accoutumée aux plaiſirs qu'elle vient de goûter. Quelque choſe qu'ils aient pris ſur ſes ſens, ils n'ont

point étonné ſon imagination : elle rêve, mais elle ne paroît pas ſe demander la cauſe des mouvemens dont elle a été agitée. Familiariſée avec ce que l'amour a des plus tendres tranſports, je n'ai fait que lui en tracer l'idée. Un mortel plus heureux a déja développé dans le cœur de Zéïnis ce germe de tendreſſe que la nature y a mis. C'eſt ſon image, non, mon ardeur qui l'a enflammée; elle connoît l'amour, elle en a parlé, elle ſembloit au milieu de ſon trouble être occupée du ſoin de raſſurer un Amant qui, peut-être, eſt accoutumé à porter entre ſes bras ſes craintes & ſon inquietude. Ah Zéïnis! s'il eſt vrai que vous aimiez, que dans l'état où m'a mis la colere de Brama mon ſort va devenir horrible!

Mon ame erroit entre toutes ces idées, lorſque j'entends frapper doucement à la porte. La rougeur de Zéïnis à ce bruit imprévu augmenta mes craintes. Elle raccommoda avec promptitude le dérangement où les erreurs de ſon ſommeil l'avoient laiſſée, & plus en état de paroître, elle ordonna qu'on entrât. Ah! me dis-je avec une extrême douleur; c'eſt peut-être un rival qui va s'offrir à ma vue; s'il eſt

heureux, quel ſupplice! S'il le devient, que Zéïnis ſoit telle que quelquefois je la ſuppoſe, & que ce ſoit à elle que je doive ma délivrance, quel coup affreux pour moi, ſi je ſuis forcé de me ſéparer d'elle après les ſentimens qu'elle m'a inſpirés!

Quoique par la connoiſſance que j'avois des mœurs d'Agra, je duſſe être raſſuré contre la crainte de quitter Zéïnis, & qu'il fût aſſez vraiſemblable qu'à l'âge de quinze ans à peu près qu'elle paroiſſoit avoir, elle n'eut pas tout ce que Brama demandoit pour me rendre à une autre vie, il ſe pouvoit auſſi que j'euſſe tout à craindre d'elle de ce côté là, & quelque cruel qu'il fût pour moi d'être témoin des bontés qu'elle auroit pour mon rival, je préférois ce ſupplice à celui de la perdre.

A l'ordre de Zéïnis, un jeune Indien de la figure la plus brillante, étoit entré dans le Cabinet. Plus il me parut digne de plaire, plus il excita ma haine; elle redoubla à l'air dont Zéïnis le reçut. Le trouble, l'amour & la crainte ſe peignirent tour-à-tour ſur ſon viſage: elle le regarda quelque tems avant que de lui parler; il me parut auſſi agitée qu'elle, mais à ſon air timide & reſ-

pectueux, je jugeai que s'il étoit aimé on ne le favoriſoit pas encore. Malgré ſon trouble & ſon extrême jeuneſſe (car il ne me parut guere plus âgé que Zéïnis) il ſembloit n'en être pas à ſa premiere paſſion, & je commençai à eſpérer que je n'aurois de cette aventure, que le chagrin que je pouvois le mieux ſupporter.

Ah Phéléas! lui dit Zéïnis avec émotion, que venez-vous chercher ici? Vous que j'eſpérois y trouver, répondit-il en ſe jettant à ſes genoux, vous ſans qui je ne puis vivre, & qui voulûtes bien hier me promettre de me voir ſans témoins. Ah! n'eſpérez pas, reprit-elle vivement, que je vous tienne parole; ſortons, je ne veux pas reſter plus long-tems dans ce Cabinet. Zéïnis, répliqua-t-il, m'enviez-vous le bonheur de reſter ſeul un moment avec vous, & ſe peut-il que vous vous repentiez ſi tôt de la premiere faveur que vous m'accordez? Mais, répondit-elle d'un air embarraſſé, ne puis-je pas vous parler ailleurs qu'ici; & ſi vous m'aimiez, vous obſtineriez-vous à me demander une choſe pour laquelle j'ai tant de répugnance?

Phéléas, ſans lui répondre, lui ſaiſit

une main, & la baisa avec toute l'ardeur dont j'aurois été capable. Zéïnis le regardoit languissamment, elle soupiroit; encore émue de ce songe qui lui avoit peint son Amant si pressant, & où elle avoit été si foible, disposée encore plus à l'amour par les impressions qui lui en étoient restées; chaque fois que ses yeux se tournoient vers Phéléas, ils devenoient plus tendres, & reprenoient insensiblement un peu de cette volupté que mon amour y avoit mise quelques momens auparavant.

Malgré le peu d'expérience de Phéléas, sa tendresse qui le rendoit attentif à tous les mouvemens de Zéïnis, les lui laissoit assez remarquer, pour qu'il ne pût pas douter qu'elle le voyoit avec plaisir. Zéïnis d'ailleurs simple & sans art, ne cachant à Phéléas que par pudeur l'état où sa présence la mettoit, en croyant lui dérober beaucoup du trouble dont elle étoit agitée, le lui montroit tout entier. Phéléas n'en savoit pas assez pour triompher d'une coquette dont la fausse vertu & les airs décens l'auroient effrayé; mais il n'étoit que trop dangereux pour Zéïnis qui, pressée par son amour, ignoroit, même en craignant de céder, la façon dont elle auroit pu se défendre.

Avec quelque plaiſir qu'elle vît Phéléas à ſes genoux, elle le pria de ſe lever. Loin de lui obéir, il les lui ſerroit avec une expreſſion ſi tendre & des tranſports ſi vifs, que Zéinis en ſoupira. Ah Phéléas! lui dit-elle avec émotion, ſortons d'Ici, je vous en conjure. Me craindrez vous toujours, lui demanda-t-il tendrement! Ah Zéïnis! que mon amour vous touche peu! Que pouvez-vous craindre d'un Amant qui vous adore, qui preſque en naiſſant fut ſoumis à vos charmes, & qui depuis, uniquement touché d'eux, n'a voulu vivre que pour vous? Zéïnis, ajouta-t-il en verſant des larmes, voyez l'état où vous me réduiſez!

En achevant ces paroles, il leva ſur elle ſes yeux chargés de pleurs; elle le fixa quelques tems d'un air attendri, & cédant enfin aux tranſports que l'amour & la douleur de Phéléas lui cauſoient: Ah cruel! lui dit-elle d'une voix étouffée par les pleurs qu'elle tâchoit de retenir, ai-je mérité les reproches que vous me faites, & quelles preuves puis-je vous donner de ma tendreſſe, ſi après toutes celles que vous en avez reçues, vous voulez en douter encore? Si vous m'aimiez, reprit-il,

ne vous oublieriez vous pas avec moi dans cette ſolitude; & loin d'en vouloir ſortir, auriez-vous quelque autre crainte que celle qu'on ne vint nous y troubler? Hélas, reprit-elle naïvement, qui vous dit que j'en aie d'autres?

A ces mots Phélas quittant bruſquement ſes genoux, courut à la porte, & la ferma. En revenant, il rencontra Zéïnis, qui devinant ce qu'il alloit faire, s'étoit levée pour l'en empêcher; il la prit entre ſes bras; & malgré la réſiſtance qu'elle lui oppoſoit, il la remit ſur moi, & s'y aſſit auprès d'elle.

CHAPITRE DERNIER.

JE ne ſais ſi Zéïnis imagina que quand une porte eſt fermée, il eſt inutile de ſe défendre, ou, ſi craignant moins d'être ſurpriſe, elle-même ſe craignit plus; mais à peine Phéléas fut-il auprès d'elle, que rougiſſant moins de ce qu'il faiſoit que de ce qu'elle appréhendoit qu'il ne voulût faire avant même qu'il lui demandât rien, d'une voix

tremblante & d'un air interdit, elle le ſupplia de vouloir bien ne lui rien demander. Le ton de Zéïnis étoit plus tendre qu'impoſant, & ne fâcha ni ne contint Phéléas. Couché auprès d'elle, il la ſerroit dans ſes bras avec tant de fureur que Zéïnis, en commençant à connoître combien elle devoit le craindre, malgré elle, partagea ſes tranſports.

Quelque émue qu'elle fut, elle tâcha de ſe débarraſſer des bras de Phéléas; mais c'étoit avec tant d'envie d'y reſter, que pour rendre ſes efforts inutiles, il n'eut pas beſoin d'en employer de bien grands. Ils ſe regarderent quelque tems ſans ſe rien dire, mais Zéïnis ſentant augmenter ſon trouble, & craignant enfin de ne pouvoir pas en triompher, pria, mais doucement, Phéléas de vouloir bien la laiſſer.

Ne voudrez-vous donc jamais me rendre heureux, lui demanda-t-il? Ah! répondit-elle avec une étourderie que je ne lui ai pas encore pardonnée, vous ne l'êtes que trop, & avant que vous vinſſiez, vous l'avez été bien davantage.

Plus ces paroles parurent obſcures à Phéléas, plus il lui parut néceſſaire d'apprendre de Zéïnis ce qu'elles vou-

loient dire. Il la preſſa long-tems de les lui expliquer, & quelque répugnance qu'elle eut à parler davantage, il la preſſoit ſi tendrement, la regardoit avec tant de paſſion, qu'enfin il acheva de la troubler. Mais ſi je vous le dis, dit-elle d'une voix tremblante, vous en abuſerez. Il lui jura que non avec des tranſports, qui loin de la raſſurer ſur ſes craintes, ne devoient pas lui laiſſer douter qu'il ne lui manquât de parole. Trop émue pour pouvoir former cette idée, ou trop peu expérimentée pour connoître toute la force de la confidence qu'elle alloit lui faire; après s'être encore foiblement défendue contre ſes empreſſemens, elle lui avoua qu'un moment avant qu'il entrât, s'étant endormie, elle l'avoit vu, mais avec des tranſports dont elle n'avoit jamais eu l'idée. Etois-je entre vos bras, lui demanda-t-il en la ſerrant dans les ſiens? Oui, répondit-elle, en portant ſur lui des yeux troublés. Ah! continua-t-il avec une extrême émotion, vous m'aimiez plus alors que vous ne m'aimez à préſent. Je ne pouvois pas vous aimer plus, repliqua-t-elle; mais il eſt vrai que je craignois moins de vous le dire. Après, lui demanda-t-il. Ah Phé-

léas! s'écria-t-elle en rougiſſant, que me demandez-vous? Vous étiez plus heureux que je ne veux que vous le ſoyez jamais, & vous n'en étiez pas moins injuſte.

Phéléas à ces mots, ne pouvant plus contenir ſon ardeur, & devenu plus téméraire par la confidence que Zéïnis lui avoit faite, ſe ſoulevant un peu, & ſe penchant ſur elle, fit ce qu'il put pour approcher ſa bouche de la ſienne. Quelque hardie que fut cette entrepriſe, Zéïnis peut-être ne s'en ſeroit pas offenſée, mais Phéléas uniquement occupé de ſe rendre heureux, porta ſon audace ſi loin, qu'elle ne crut pas devoir lui pardonner ce qu'il faiſoit. Ah Phéléas! s'écria-t-elle, ſont-ce-là les promeſſes que vous m'avez faites, & craignez-vous ſi peu de me fâcher?

Quelque violens que fuſſent les tranſports de Phéléas, Zéïnis ſe défendit ſi ſérieuſement, & il vit tant de colere dans ſes yeux, qu'il crut ne devoir plus s'opiniâtrer à une victoire qu'il ne pouvoit remporter ſans offenſer ce qu'il aimoit; & qui même par la réſiſtance de Zéïnis devenoit extrêmement douteuſe pour lui. Soit reſpect, ſoit timidité, enfin, il s'arrêta, & n'oſant plus regar-

der Zéïnis: Non, lui dit-il triſtement, quelque cruelle que vous ſoyez, je ne m'expoſerai plus à vous déplaire. Si je vous étois plus cher, vous craindriez ſans doute moins de faire mon bonheur; mais quoique je ne doive plus eſpérer de vous rendre ſenſible, je ne vous aimerai pas moins tendrement.

En achevant ces paroles, il ſe leva d'auprès d'elle, & ſortit. Mortellement fachée que Phéléas la quittât, & n'oſant cependant pas le rappeller, la tête appuyée ſur ſes mains, Zéïnis pleuroit & étoit demeurée ſur le Sopha. Inquiete pourtant du départ de ſon Amant, elle ſe levoit pour ſavoir ce qu'il étoit devenu, lorſque ramené par ſa tendreſſe, il rentra dans le Cabinet.

Elle rougit en le renvoyant, & ſe laiſſa tomber ſur moi en pouſſant un profond ſoupir. Il courut ſe jetter à ſes genoux, lui prit tendrement la main, & n'oſant la baiſer, il l'arroſa de ſes larmes. Ah! levez-vous, lui dit Zéïnis ſans le regarder. Non, Zéïnis, lui dit-il, c'eſt à vos pieds que j'attends mon arrêt; un ſeul mot.... Mais vous pleurez! Ah Zéïnis? eſt-ce moi qui fais couler vos larmes?

La barbare Zéïnis en ce moment lui

ſerra la main, & tournant vers lui des yeux que les pleurs qu'ils verſoient, embelliſſoient encore, ſoupira ſans lui répondre. Le trouble qui regnoit dans ſes yeux, ne fut pas plus obſcur pour Phéléas qu'il ne l'étoit pour moi-même. Ciel s'écria-t-il en l'embraſſant avec fureur, ſeroit-il poſſible que Zéïnis gardât encore le ſilence? Hélas! Phéléas ne perdit rien de ce qu'il ſembloit lui dire; & ſans interroger davantage Zéïnis, il alla chercher juſques ſur ſa bouche l'aveu qu'elle ſembloit lui refuſer encore.

En cet inſtant, je n'entends plus que le bruit de quelques ſoupirs étouffés. Phéléas s'étoit emparé de cette bouche charmante où mon ame un inſtant avant lui.... Mais pourquoi rappellé-je un ſouvenir encore ſi cruel pour moi? Zéïnis s'étoit précipitée dans les bras de ſon Amant, l'amour, un reſte de pudeur qui ne la rendoit que plus belle, animoient ſon viſage & ſes yeux. Ce premier trouble dura long-tems. Phéléas & Zéïnis tout deux immobiles, reſpirant mutuellement leur ame, ſembloient accablés de leurs plaiſirs.

Tout cela, dit alors le Sultan, ne vous faiſoit pas grand plaiſir, n'eſt-il

pas vrai ? auſſi de quoi vous aviſiez-vous de devenir amoureux, pendant que vous n'aviez pas de corps. Cela étoit d'une folie inconcevable : car, en bonne foi, à quoi cette fantaiſie pouvoit-elle vous mener ? Vous voyez bien qu'il faut ſavoir raiſonner quelquefois. Sire, répondit Amanzéi, ce ne fut qu'après que ma paſſion fut bien établie, que je ſentis combien elle devoit me tourmenter, & ſelon ce qui arrive ordinairement, les réflexions vinrent trop tard. Je ſuis vraiment fâché de votre accident ; car je vous aimois aſſez ſur la bouche de cette fille que vous avez nommée, reprit le Sultan, c'eſt réellement dommage qu'on vous ait dérangé.

Tant que Zéïnis avoit réſiſté à Phéléas, dit Amanzéi, je m'étois flatté que rien ne pourroit la vaincre, & lorſque je la vis plus ſenſible, je crus qu'arrêtée par les préjugés de ſon âge, elle ne porteroit pas ſa foibleſſe juſques où elle pouvoit faire mon malheur. J'avouerai cependant que quand je lui entendis raconter ce ſonge, que j'avois cru qu'elle ne devoit qu'à moi, que j'appris d'elle même que l'image de Phéléas étoit la ſeule qui ſe fut préſentée à elle, & que c'étoit au pouvoir qu'il avoit ſur ſes ſens

& non à mes tranſports qu'elle avoit dû ſes plaiſirs ; il me reſta peu d'eſpoir d'échapper au ſort que je craignois tant. Moins délicat cependant que je n'aurois dû l'être, je me conſolois du bonheur de Phéléas, par la certitude que j'avois de le partager avec lui. Quelque choſe qu'il eut dit à Zéïnis de ſa paſſion & de la fidélité qu'il lui avoit toujours gardée, il ne me paroiſſoit pas poſſible qu'il fût parvenu à l'âge de quinze ou ſeize ans, ſans avoir eu au moins quelque curioſité qui l'empêcheroit de délivrer mon Ame de cette captivité qui m'avoit long-tems paru ſi cruelle, & que je préférois dans cet inſtant au poſte le plus glorieux qu'une Ame pût remplir. Tout déſeſpéré que j'étois de la foibleſſe de Zéïnis, j'en attendis les ſuites avec moins de douleur, dès que je me fus perſuadé que, quelque choſe qui arrivât, je ne ſerois pas contraint de la quitter.

Quelque affreuſe que fut pour moi la tendre léthargie où ils étoient plongés, & que chaque ſoupir qu'ils pouſſoient paroiſſoit augmenter encore, elle regardoit les téméraires entrepriſes de Phéléas, & quoiqu'elle me prouvât à quel point ils ſentoient leur bonheur, je priois ardemment Brama de ne point permettre

permettre qu'elle ſe diſſipât. Inutiles vœux! j'étois trop criminel pour que deux Ames innocentes, & dignes de leur félicité, me fuſſent ſacrifiées.

Phéléas, après avoir langui quelques inſtans ſur le ſein de Zeïnis, preſſé par de nouveaux deſirs, que la foibleſſe de ſon Amante avoit rendu plus ardens, la regarda avec des yeux qui exprimoient la délicieuſe ivreſſe de ſon cœur. Zeïnis embarraſſée des regards de Phéléa, détourna les ſiens en ſoupirant. Quoi! tu fuis mes regards, lui dit-il? Ah! tourne plutôt vers moi tes beaux yeux. Viens lire dans les miens toute l'ardeur que tu m'inſpires.

Alors il la reprit entre ſes bras. Zéïnis tenta encore de ſe dérober à ſes tranſports; mais ſoit qu'elle ne voulût pas réſiſter long-tems, ſoit que ſe faiſant illuſion à elle-même, en cédant, elle crût réſiſter, Phéléas fut bientôt regardé auſſi tendrement qu'il deſiroit de l'être.

Quoique les dernieres bontés de Zéïnis l'euſſent jetté dans une tendre langueur peu différente de celle où mes tranſports l'avoient plongée, & qu'elle regardât Phéléas avec toute la volupté qu'il avoit deſiré d'elle, elle parut ſe repentir de s'être trop livrée à ſon ar-

deur, & chercha à ſe retirer des bras de Phéléas. Ah Zéïnis, lui dit-il, dans ce ſonge dont vous m'avez parlé, vous ne craigniez pas de me rendre heureux. Hélas ! répondit-elle, quel que ſoit mon amour pour vous, ſans lui, ſans le trouble qu'il a mis dans mes ſens, vous n'en auriez pas moins obtenu.

Imaginez, Sire, quel fut mon chagrin, lorſque j'appris que c'étoit à moi ſeul que mon rival devoit ſon bonheur. Vous devez être content de votre victoire, continua-t-elle, & vous ne pouvez ſans m'offenſer vouloir la pouſſer plus loin. J'ai fait plus que je ne devois pour vous prouver ma tendreſſe, mais... Ah Zéinis ! interrompit l'impétueux Phéléas, s'il étoit vrai que tu m'aimaſſes, tu craindrois moins de me le dire, ou du moins tu me le dirois mieux. Loin de ne te livrer à mon amour qu'avec timidité tu t'abandonnerois à tous mes tranſports & tu ne croirois pas encore faire aſſez pour moi. Viens, continua-t-il en s'élançant auprès d'elle avec une vivacité qui m'auroit fait mourir, ſi une Ame étoit mortelle, viens, acheve de me rendre heureux.

Ah Phéléas ! s'écrie d'une voix tremblante la timide Zéïnis, ſonges-tu que

tu me perds ? Hélas ! tu m'avois juré tant de reſpect, Phéléas ? Eſt ce ainſi qu'on reſpecte ce qu'on aime ?

Les pleurs de Zéïnis, ſes prieres, ſes ordres, ſes menaces, rien n'arrêta Phéléas. Quoique la tunique de gaze qui étoit entre elle & lui ne laiſſât jouir déja que de trop de charmes, & que ſes tranſports l'euſſent remiſe comme elle étoit pendant le ſommeil de Zéïnis ; moins ſatisfait des beautés qu'elle offroit à ſa vue, que tranſporté du deſir de voir celles qu'elle lui déroboit encore, il écarta enfin ce voile que la pudeur de Zéïnis défendoit encore foiblement, & ſe précipitant ſur les charmes que ſa témérité offroit à ſes regards, il l'accabla de careſſes ſi vives & ſi preſſantes, qu'il ne lui reſta plus que la force de ſoupirer.

La pudeur & l'amour combattoient cependant encore dans le cœur & dans les yeux de Zéïnis. L'une refuſoit tout à l'Amant, l'autre ne lui laiſſoit preſque plus rien à deſirer. Elle n'oſoit porter ſes regards ſur Phéléas, & lui rendoit avec une tendreſſe extrême tous les tranſports qu'elle lui inſpiroit. Elle défendoit une choſe pour en permettre une plus eſſentielle : elle vouloit, & ne vouloit

plus ; cachoit une de ſes beautés pour en découvrir une autre; elle repouſſoit avec horreur, & ſe rapprochoit avec plaiſir. Le préjugé quelquefois triomphoit de l'amour, & lui étoit un inſtant après ſacrifié, mais avec des réſerves & des précautions qui, tout vaincu qu'il avoit parut, le faiſoient triompher encore. Zéïnis avoit tour-à-tour honte de ſa facilité, & de ſes répugnances ; la crainte de déplaire à Phéléas, l'émotion que lui cauſoient ſes tranſports, & l'épuiſement où un combat auſſi long l'avoit jettée, la forcerent enfin à ſe rendre. Livrée elle-même à tous les deſirs qu'elle inſpiroit, ne ſupportant qu'impatiemment des plaiſirs qui l'irritoient ſans la ſatisfaire, elle chercha la volupté qu'ils lui indiquoient, & ne lui donnoient point.

En ce moment, outré du ſpectacle qui s'offrit à mes yeux, & commençant à craindre à de certaines idées de Phéléas qui me prouvoient ſon peu d'expérience, qu'il ne chaſſât mon Ame d'un lieu où malgré les chagrins qu'on lui donnoit, elle ſe plaiſoit à demeurer, je voulois ſortir pour quelques inſtans du Sopha de Zéïnis, & éluder les décrets de Brama. Ce fut en vain, cette même

puiſſance qui m'y avoit exilé, s'oppoſa à mes efforts, & me contraignit d'attendre dans le déſeſpoir, la déciſion de ma deſtinée.

Phéléas.... O ſouvenir affreux ! moment cruel dont l'idée ne s'effacera jamais de mon ame ! Phéléas enivré d'amour, & maître, par les tendres complaiſances de Zéïnis, de tous les charmes que j'adorois, ſe prépara à achever ſon bonheur : Zéïnis ſe prêta voluptueuſement aux tranſports de Phéléas ; & ſi les nouveaux obſtacles qui s'oppoſoient encore à ſa félicité, la retarderent, ils ne la diminuerent pas. Les beaux yeux de Zéïnis verſerent des larmes, ſa bouche voulut former quelques plaintes, & dans cet inſtant ſa tendreſſe ſeule ne lui fit point pouſſer des ſoupirs. Phéléas, auteur de tant de maux, n'en étoit cependant pas plus haï ; Zéïnis, de qui Phéléas ſe plaignoit, n'en fut que plus tendrement aimée. Enfin un cri plus perçant qu'elle pouſſa, une joie plus vive que je vis briller dans les yeux de Phéléas, m'annoncerent mon malheur & ma délivrance, & mon ame pleine de ſon amour & de ſa douleur, alla en murmurant recevoir les ordres de Brama, & de nouvelles chaînes.

Quoi! c'eſt là tout, demanda le Sultan? ou vous avez été Sopha bien peu de tems, ou vous avez vu bien peu de choſe pendant que vous l'étiez. Ce ſeroit vouloir ennuyer Votre Majeſté, que de lui raconter tout ce dont j'ai été témoin pendant mon ſéjour dans les Sopha, répondit Amanzéi; & j'ai moins prétendu lui rendre toutes les choſes que j'ai vues, que celles qui pouvoient l'amuſer. Quand les choſes que vous avez raçontées, dit la Sultane, ſeroient plus brillantes que celles que vous avez ſupprimées, je crois (puiſqu'il eſt impoſſible d'en faire la comparaiſon) qu'on auroit toujours à vous reprocher de n'avoir amené ſur la ſcene que quelques caracteres, pendant que tous étoient entre vos mains, & d'avoir volontairement reſſerré un ſujet qui de lui-même eſt ſi étendu. J'ai tort ſans doute, Madame, répondit Amanzéi; ſi tous les caracteres ſont agréables, ou marqués au même coin; ſi j'ai pu les traiter tous, ſans tomber dans l'inconvénient d'expoſer à vos yeux des traits communs, ou rebattus, & ſi j'ai pu m'étendre beaucoup ſur une matiere qui devoit, quelque variété que j'euſſe miſe dans les caracteres, devenir ennuyeuſe par la répétition continuelle & inévitable du fond.

En effet, dit le Sultan, je crois que ſi l'on vouloit peſer tout cela, il pourroit bien avoir raiſon; mais j'aime mieux qu'il ait tort que de me donner la peine d'examiner ce qui en eſt. Ah, ma Grand-Mere! continua-t-il en ſoupirant, ce n'étoit pas ainſi que vous contiez.

FIN.

LE HASARD
DU
COIN DU FEU.

DIALOGUE MORAL.

INTERLOCUTEURS.

CÉLIE.
LA MARQUISE.
LE DUC.
LA TOUR, Valet-de-chambre de Célie.

La Scene eſt à Paris, chez Célie; *& l'action ſe paſſe preſque toute dans une de ces petites piéces reculées, que l'on nomme* Boudoirs. *A l'ouverture de la Scene,* Célie *paroît couchée ſur une chaiſe-longue, ſous des couvre-pieds d'édredon. Elle eſt en négligé; mais avec toute la parure, & toute la recherche dont le négligé peut être ſuſceptible.* La Marquiſe *eſt au coin du feu, un grand écran devant elle, & brodant au tambour.*

LE HASARD DU COIN DU FEU.

DIALOGUE MORAL.

SCENE PREMIERE.

CÉLIE, LA MARQUISE.

CÉLIE *pouſſant un profond ſoupir.*

EN vérité ! Monſieur d'*Alinteüil*, tout mon ami que vous êtes, vous m'obligez bien ſenſiblement de vous en aller.

LA MARQUISE. Il eſt vrai que ſa préſence paroiſſoit vous être ſi à charge,

que j'ai peine à comprendre comment il ne s'en eſt pas apperçu.

CÉLIE. Oh! Je ne ſuis pas ſa dupe: il le voyoit bien; mais il trouvoit tant de douceur à jouer le rôle d'Amant outragé! Il croyoit même y mettre tant de dignité, qu'il étoit tout ſimple qu'il cherchât à le prolonger le plus qu'il lui ſeroit poſſible.

LA MARQ. Les hommes, en voulant ſatisfaire leur vanité, nous donnent quelquefois de bien riſibles ſpectacles; & je doute fort que s'ils ſavoient combien ils nous amuſent quand ils prennent avec nous l'air piqué, & qu'ils n'intéreſſent pas notre cœur, ils n'aimaſſent pas mieux renfermer leur reſſentiment que de nous le montrer.

CÉLIE. Aſſurément! Quand l'Amour leur tourne la tête, on peut dire qu'il la leur tourne bien!

LA MARQ. Bon! l'Amour! il eſt bien à préſent queſtion de celà!

CÉLIE. Quoi! Eſt-ce que vous croyez qu'il ne vous a pas aimée?

LA MARQ. Je me ſouviens qu'il m'a dit qu'il m'aimoit; & il m'a, en effet, tant excédée du récit de ſes tourmens, qu'il ſeroit difficile que je ne me le rappellaſſe pas? mais, malgré toute l'im-

portunité qu'il a cru devoir y mettre, il s'en eſt fallu beaucoup que j'aie été convaincue de ce qu'il vouloit que je cruſſe.

CÉLIE. Je ne doute cependant pas qu'il ne vous dît très-vrai; mais comme vous ne l'ignorez pas, ce n'eſt point le ſentiment que nous inſpirons, mais le ſentiment qu'on nous inſpire, qui nous perſuade.

LA MARQ. Il falloit, à la cruelle opiniâtreté qu'il y a miſe, qu'il n'admît pas cette maxime, où qu'il crût ce que tous les Opéra du monde diſent, & ſi fauſſement, du mérite de la conſtance.

CÉLIE. Mais qu'eſpéroit-il? Ne voyoit-il pas bien que vous aimiez Monſieur de *Clerval*? Et ſe flattoit-il de vous rendre inconſtante?

LA MARQ. Pourquoi point? Soit par le peu de cas qu'ils font de nous, ou par la haute opinion qu'ils ont d'eux-mêmes, avez-vous jamais vu d'homme à qui la certitude d'avoir un rival aimé, fît abandonner le deſſein de plaire?

CÉLIE. Moins il pouvoit ignorer votre façon de penſer, moins l'eſpoir lui pouvoit être permis; & je m'étonne en conſéquence, qu'il en ait pu concevoir une minute.

LA MARQ. Ma façon de penſer! Eh! depuis quand donc les hommes nous font ils l'honneur de nous en croire une?

CÉLIE. A ce que je vois, Monſieur d'*Alenteüil* n'a été qu'un fou; &, qui pis eſt, l'eſt encore. Car que veulent dire les façons qu'il vient d'avoir avec vous? Que tant qu'il vous a aimée il ait été piqué de n'avoir pas pu vous plaire, & que même il vous en ait haïe, c'eſt un effet du ſentiment & de l'orgueil également bleſſés, qui, pour être fort injuſte, ne m'en ſurprend pas beaucoup plus. Mais ce qui, je l'avoue, me paroît le comble de la déraiſon, c'eſt qu'auſſi amoureux de Madame de *Valſy* qu'il en eſt aimé, il paroiſſe encore autant vous haïr, de ce que vous n'avez point répondu à ſa paſſion, que ſi vous n'euſſiez pas ceſſé d'en être l'objet.

LA MARQ. Cela ne me ſurprend pas, moi. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je ſais que la vanité ſe ſouvient de ces ſortes de malheurs, long-tems après que le cœur les a oubliés.

CÉLIE. S'il va porter à Madame de *Valſy* toute l'humeur qu'il vient de nous montrer, je doute, quelqu'épriſe qu'elle en ſoit, qu'elle ne le trouve pas, ainſi que nous, de la plus mauvaiſe compagnie du monde.

LA MARQ. Oh! Son auguſte front ſe déridera auprès d'elle. Mais, eſt-ce qu'en nous quittant, il eſt allé à *Verſailles*?

CÉLIE. Sans doute! Il l'a dit, du moins.

LA MARQ. Je n'y avois pas pris garde: mais voilà ce qui s'appelle de l'empreſſement! Dès la nuit derniere à *Paris*; & ce ſoir auprès d'elle? Je croyois que rien ne pouvoit égaler le froid qu'il fait aujourd'hui; mais je vois qu'on pourroit très-bien y comparer le feu qui le brûle.

CÉLIE. Voilà pourtant l'amant que vous avez dédaigné.

LA MARQ. Et que j'ai, au ſurplus, l'injuſtice de ne regretter guere, comme vous voyez. Il eſt vrai que, tout admirable qu'il eſt, je puis dire que *j'en ai ſur moi copie:* car par le même tems qu'il va rejoindre Madame de *Valſy*, Monſieur de *Clerval* vient me retrouver. Mais dites moi, je vous prie, comment, jaloux au point où l'eſt Monſieur d'*Alinteüil*, s'arrange-t-il avec l'objet de ſa nouvelle paſſion? Entre nous, elle penſe de maniere à donner un peu d'inquiétude à l'homme qui lui eſt attaché.

CÉLIE. Ah! pour cela, il ſeroit, s'il le pouvoit, plus jaloux encore que le

Jaloux de Navarre, que je le défierois d'en prendre : elle ne vit exactement que pour lui.

LA MARQ. Je le crois bien ; mais c'eſt que comme elle a déja vécu pour quelques autres avec la même exactitude ; & qu'elle ne les en a pas plus gardés, il ne ſeroit abſolument pas dans ſon tort, ſi, au milieu de la vive paſſion qu'il inſpire, il craignoit d'elle un peu d'inconſtance.

CÉLIE. Pour ſon affaire actuelle, elle tiendra ſûrement ; car ça été de ſa part le coup de foudre le plus étonnant qu'on ait jamais vu.

LA MARQ. Bon ! Un coup de foudre ! Eſt-ce que vous croyez aux coups de foudre ?

CÉLIE. Mais, *Marquiſe*, eſt-ce que vous n'y croiriez pas, vous ?

LA MARQ. Je n'y ai pas, du moins, autant de foi qu'aux mauvaiſes têtes ; & je ne m'en crois pas plus dans mon tort. Il me ſemble, de plus, qu'il en eſt des coups de foudre comme des *Revenans*. On ne voit de ces derniers, & l'on n'éprouve les autres, qu'autant qu'on a la ſtupidité de croire à leur exiſtence.

CÉLIE. Quoi ! Vous proſcrivez ce mouvement dont la cauſe nous eſt inconnue, & qui nous entraîne avec une

violence à laquelle on voudroit vainement réſiſter, vers l'objet qui nous enchante ; même avant que de ſavoir ſi nous le frappons auſſi vivement que nous en ſommes frappés nous-mêmes ?

LA MARQ. Non: en le croyant infiniment plus rare qu'on ne dit, je ſais qu'il exiſte ; mais quand je vois de combien d'horreur on le fait le prétexte, il s'en faut peu que je ne ſois tentée de le nier.

CÉLIE. Eſt-ce donc un ſi grand mal, ſi l'impreſſion que l'on a reçue, eſt auſſi forte qu'elle a été rapide, que les effets de la paſſion tiennent du genre de la paſſion même ?

LA MARQ. Oui, ſans doute, c'en eſt un très-grand: tôt ou tard les hommes nous puniſſent de nous être manqué; &, moins encore pour l'intérêt des mœurs que pour le ſien même, une femme ne doit point ſe livrer avec une légéreté qui l'expoſe toujours plus au mépris de ce qu'elle aime, qu'elle n'en obtient de reconnoiſſance. De tous les bonheurs que l'Amour peut lui offrir, le premier, le plus eſſentiel, le moins idéal, eſt le bonheur d'être eſtimée de ſon Amant. Si le caprice ne le recherche point, l'Amour ne ſauroit s'en paſſer ; ou, du

moins, ne s'en paſſe jamais ſans en être cruellement puni.

CÉLIE. Et pourtant, ſe rendre promptement ; ſe rendre tard ; être eſtimée à cauſe de l'un, mépriſée par rapport à l'autre ; tout cela, dans le fond, pure affaire de préjugé.

LA MARQ. Je ſuis fort éloignée de penſer comme vous ſur cela ; mais en ſuppoſant que vous euſſiez raiſon, tout préjugé, dès qu'il peut être la ſource ou le ſoutien d'une vertu, quelle qu'elle ſoit, ne mérite pas moins de reſpect que le plus inconteſtable des principes.

CÉLIE. A vous parler naturellement, je crois bien chimérique la différence qu'on s'efforce d'établir entre ces deux choſes-là.

LA MARQ. Pardonnez-moi: il y en a une entr'elles; & même beaucoup plus réelle que vous ne penſez : c'eſt que ſi les préjugés nous ſoutiennent juſqu'à l'occaſion, ils nous y laiſſent ; & que les principes nous la font braver.

CÉLIE. Quoi ! Ils nous font braver l'Amour ! les principes ! Il faut avouer qu'ils ont là un bien beau ſecret !

LA MARQ. Non, il ne le font pas braver : nous n'en cédons pas moins ; mais nous en cédons avec plus de no-

bleſſe. Tout ce qui nous heurte ne nous fait pas tomber. Si, comme il n'eſt que trop vrai, les principes ne triomphent point de la ſenſibilité du cœur, ils ont, du moins, le pouvoir de diſſiper les illuſions de l'amour-propre; de maîtriſer l'imagination; de commander aux ſens: & quand une femme n'a pas contr'elle de ſi redoutables ennemis, & qu'il ne lui reſte plus que l'Amour à combattre, encore pour la vaincre, faut-il qu'on lui en inſpire; & quand la ſotte ambition de tourner des têtes, & la vanité ne la ſéduiſent point, cela ne devient pas ſi facile.

CÉLIE. Vous attribuez donc à la vanité bien de l'empire ſur nous?

LA MARQ. Pour juger combien aiſément on flatte la nôtre, il ne faut que conſidérer avec quelle facilité on la bleſſe.

CÉLIE. Si elle eſt tout à-la-fois auſſi puérile & auſſi délicate que vous le prétendez, je crois que l'on doit moins en accuſer la nature, qui, à cet égard, peut-être, a moins de tort avec nous qu'on ne le dit, que notre éducation qui ne nous la tourne que ſur de petits objets; & les hommes qui, par le genre de leurs éloges, achevent toujours en nous, ce

que l'éducation n'avoit fait que commencer.

LA MARQ. Le premier de ces reproches eſt très-fondé, ſans doute; quant au ſecond, on pourroit y répondre, que comme quand l'on tend un piége à quelqu'animal que ce ſoit, on a ſoin de le munir de l'amorce qui a le plus en elle de quoi l'y attirer; de même les hommes ne nous diſent tant que nous ſommes belles, que parce qu'ils ſavent que de tout ce qu'ils pourroient nous dire, ce ſera ce qui nous flattera le plus; que l'amour-propre eſt toujours en nous plus ſuſceptible de reconnoiſſance que le cœur; & que la plus ſûre voie qu'ils aient pour gagner le dernier, eſt de flatter l'autre. Si donc nous ne priſions la beauté, & la peine qu'ils prennent de nous vanter nos charmes, que ce qu'elles valent en effet; que nous miſſions à être eſtimables, la vanité que nous mettons à n'être que belles; que nous cruſſions enfin (ce qui eſt de la derniere & de la plus inconteſtable vérité) que l'Amour promet plus de bonheur qu'il n'en procure, & que la Vertu en procure toujours plus encore qu'elle n'en promet; vous verriez que leurs triomphes & nos chûtes ne ſeroient pas ſi fréquens;

& que, si nous le craignions davantage, le malheur d'aimer ne seroit plus si souvent compté parmi les nôtres.

CÉLIE. Je ne suis point surprise qu'avec une pareille façon de penser, vous ayez tant fait attendre à Monsieur de *Clerval* son bonheur.

LA MARQ. Il est vrai qu'il ne m'a pas conquise à bon marché.

CÉLIE. Ah ! Dites-moi un peu, je vous prie, *Marquise*, comment vous attaqua-t-il ?

LA MARQ. Comme, apparemment, il falloit que je le fusse, puisqu'il m'a prise.

CÉLIE. Je vous demande pardon ; mais c'est que je me souviens de lui avoir vu certain air léger qui, dans vos idées sur-tout cela, ne devoit pas le rendre fort propre à vous plaire.

LA MARQ. A cet égard, les femmes n'ont guere à se plaindre des hommes, que quand elles auroient à se plaindre d'elles-mêmes. Je puis vous assurer, par exemple, que si Monsieur de *Clerval* ne m'eût pas dit quelle avoit été sur cela sa méthode la plus ordinaire, je n'aurois jamais eu de quoi m'en douter ; mais malgré cela, je ne serois point surprise qu'en certaines occasions, l'air léger

dont vous parlez, ne lui parût encore néceſſaire.

CÉLIE. Comment! En de certaines occaſions! Eſt-ce que vous ne l'auriez pas rendu fidele?

LA MARQ. Non; mais conſtant; &, à mon ſens, c'eſt beaucoup plus.

CÉLIE. Quoi! Vous lui paſſez des infidélités!

LA MARQ. Je crois, en effet, lui en avoir pardonné quelques-unes.

CÉLIE. Aſſurément, vous êtes douée d'une belle patience!

LA MARQ. Bon! Quand on eſt ſûre du cœur d'un homme, qu'on le connoît honnête, & que l'on ſent que, du côté des choſes qui ſeules ſont en droit de former un attachement durable, on a de quoi le fixer, qu'importent tous ces petits écarts dans leſquels les entraînent l'occaſion, le caprice, & cette fureur de conquérir qu'ils nous reprochent tant; & dont je les crois, pour le moins, auſſi atteints que nous-mêmes?

CÉLIE. En vérité! Je ne vous conçois point.

LA MARQ. Il eſt pourtant bien aiſé de me concevoir: c'eſt que j'ai moins de vanité que d'amour; & que je ne

confonds pas avec ſes ſens, les ſentimens de ce que j'aime.

CÉLIE. Mais, ſi je m'en ſouviens bien, je ne vous ai pas toujours vue ſi tranquille.

LA MARQ. Je l'avoue; & cela étoit tout ſimple. Monſieur *de Clerval* avoit, dans le monde, plus uſé ſon imagination que ſon cœur; mais je n'en ſavois rien; & la peur m'étoit permiſe. Rien, il eſt vrai, n'égaloit ſa vivacité pour moi; mais quoiqu'il parût fort amoureux, il ſe pouvoit qu'il ne fût qu'ardent, & qu'il s'y trompât lui-même. D'ailleurs, la galanterie naturelle de ſon eſprit; la nobleſſe, & les agrémens de ſa figure; la façon dont il avoit vécu dans le monde; ſa réputation aſſez faite pour alarmer un cœur tendre; l'idée qu'il ſembloit avoir des femmes; &, qu'à celles qui l'avoient occupé juſques-là, il ne ſe pouvoit point, en effet, qu'il n'en eût pas priſe, juſtifioient ma défiance. S'il ne m'eût jamais montré que des deſirs, il ne l'auroit pas bannie; il m'a prouvé de l'eſtime, & m'a tranquilliſée.

CÉLIE. Vous êtes aſſurément une Maîtreſſe bien commode! Vous croyez donc, comme ils voudroient que nous

fissions toutes, qu'ils peuvent être infideles, & n'en pas moins aimer ?

LA MARQ. Sans doute : ils sont nés libertins : tout les tente ; mais tout ne les soumet point ; & je ne trouve pas si chimérique, la différence qu'ils s'obstinent à mettre entre ces deux choses-là. Encore une fois, fantaisie n'est pas amour ; & si j'ai vu Monsieur *de Cerval* revenir quelquefois à moi un peu éteint, je ne l'en ai pas moins retrouvé fort tendre.

CÉLIE. Je ne sais que vous dire ; mais il me semble que vous risquez beaucoup de lui permettre de ces écarts-là.

LA MARQ. Je risquerois beaucoup plus, selon moi, à les lui défendre. Tout ce qu'on gagne à gêner les hommes dans leurs caprices, c'est de les y attacher davantage ; & quelquefois de leur en faire des passions. Je veux, d'ailleurs, qu'il en soit ramené par le vuide qu'il y trouve ; le goût du plaisir ne s'use en eux que par le plaisir même. S'il mettoit de l'air à toutes ces miseres-là, loin qu'il se corrigeât d'y attacher une sorte de prix, il tiendroit sans doute à la fureur des conquêtes jusqu'à l'âge auquel elle ne peut plus donner que le dernier,

dernier, & le plus dégoûtant des ridicules : mais il n'eſt que libertin ; & avec la façon de penſer que je lui connois, il ne me ſera pas bien difficile de le faire revenir du travers dont, par le ſecours du tems, & de ſes ſeules réflexions, il ſentiroit de lui-même tout le faux.

CÉLIE. Je ne puis, *Marquiſe*, que vous admirer ; vous imiter, ne ſeroit pas en mon pouvoir. Hélas ! Le pauvre *Prévanes* a fait vainement tout ce qu'il a pu pour que je penſaſſe comme vous : nous avons eu pour cela des ſcenes !... Ah ! que je me les reproche aujourd'hui ! Qu'il m'eſt affreux de me ſouvenir que j'ai cent fois fait le malheur de ſa vie !....Grand Dieu ! Quelle idée !... Et il n'eſt plus !

LA MARQ. Eh ! *Célie !* Quel Malheureux ſouvenir ! ... Mais j'entends une chaiſe : c'eſt ſûrement *le Duc*. Voulez-vous que je le gronde d'être arrivé ſi tard ? Vous verrez un homme bien embarraſſé. Il eſt tout-à fait plaiſant quand il croit m'avoir donné de l'humeur.

CÉLIE. Hélas ! *Marquiſe*, que vous êtes heureuſe ! La ſeule félicité qui puiſſe me reſter au monde, eſt le ſpectacle de la vôtre. Puiſſe-t-elle être auſſi du-

rable que vous le méritez ! (*Elle pleure.*)

LA MARQ. Savez-vous bien qu'il va croire que c'eſt ſa préſence qui vous afflige ; & qu'il ſe flattoit de vous retrouver plus raiſonnable ?

SCENE II.

Les mêmes, LE DUC DE CLERVAL, LA TOUR *annonçant* M. *le Duc de Clerval.*

CÉLIE.

AH ! qu'il entre, *La Tour*, qu'on diſe là-bas que je ne veux abſolument voir perſonne de la journée ; & que le Suiſſe le retienne bien ; entendez-vous ?

LA TOUR, Oui, Madame. Mais cet ordre ſera, je crois, fort inutile ; & à l'heure qu'il eſt, Madame n'a pas de viſite à craindre.

CÉLIE. A l'heure qu'il eſt !

LA TOUR. Oui Madame, à cauſe du tems qu'il fait.

CÉLIE. Que vous êtes impatientans, vous autres, avec vos raiſons ! Les importuns ne marchent-ils point par tous les tems ? (*Le Duc entre.*)

Ah! Bon ſoir, *mon cher Duc.* Que vous vous êtes fait attendre! Se peut-il que vous ſachiez à quel point votre préſence m'eſt néceſſaire; & que vous ayez la barbarie de m'en priver!

LE DUC. Je ne croyois en vérité pas, *ma chere Célie*, que mon abſence dureroit ſi long-tems, ſur-tout, étant parti, ſûr de l'agrément de ma Charge: mais j'avois à traiter avec le Miniſtre de choſes particulieres; & puis une promotion qui eſt venue tout d'un coup ſur le tapis, m'a arrêté encore. Je voulois finir mes affaires, ſavoir ſi, par haſard, je n'étois pas oublié dans la promotion; & tout cela m'a arrêté juſqu'à cette après-dinée. Enfin, j'ai tout terminé; & vous voyez à-la-fois, en ma perſonne, un des... de Sa Majeſté, & un Lieutenant-Général de ſes armées. Ne vous parois-je pas bien vénérable?

(*Il ſalue la Marquiſe, & lui baiſe fort tendrement la main.*

LA MARQ. Nous vous faiſons ſur tant d'honneur & de gloire, nos très-ſinceres complimens; mais, ſans y mettre d'humeur, il me ſemble que vous auriez pu venir les recevoir plutôt.

LE DUC. puiſque je ne l'ai pas fait, cela ne doit point vous paroître vrai-

ſemblable. Premierement il falloit que je remerciaſſe....

LA MARQ. Ah! ſans doute! Vous avez dit au Roi de fort belles choſes. Pourriez-vous retrouver quelques traits de votre harangue? Je crois que cela étoit lumineux.

LE DUC. Mais il n'en faut pas moins attendre l'inſtant de ſe montrer; j'avois, de plus, à prêter ſerment, & je n'ai pas, comme de raiſon, été maître d'en preſcrire l'heure.

LA MARQ. Je ne vous attendois qu'aujourd'hui: mais je m'étois flattée que vous viendriez dîner avec nous; & je ſuis très-ſérieuſement piquée que vous ne l'ayez pas fait. Vous vous êtes donc bien amuſé à *Verſailles?*

LE DUC. Beaucoup, aſſurément. Ce n'eſt pourtant pas la multiplicité des plaiſirs que j'y goûtois, qui m'y a retenu: j'en étois même parti d'aſſez bonne heure pour être ici au moins deux heures plutôt; mais le tems eſt ſi déteſtable, & le pavé ſi mauvais, que mes chevaux ſe ſont abattus vingt fois, & que j'ai cru tout autant, que je ſerois forcé de coucher en route.

LA MARQ. Ah oui! voilà de belles excuſes!

CÉLIE. Mais, *Duc*; ne voudriez-vous rien prendre?

LE DUC. Je vous rends graces, Madame. J'aurois dîné par pure complaisance, si je fusse arrivé chez vous à tems pour cela; & je m'en trouverai mieux de ne l'avoir pas fait. Seulement, *pour vous faire plaisir, j'approcherai du feu.*

CÉLIE. En effet! il doit être gelé.

LE DUC. Ah parbleu! toutes les pelisses du monde ne garantiroient pas du froid qu'il fait aujourd'hui: il est tel, que je ne crois point, la fameuse & terrible nuit de la retraite de *Prague*, en avoir essuyé un plus vif. Mais ne passons-nous pas ensemble le reste de la journée?

LA MARQ. C'étoit mon intention ce matin; mais j'ai tant d'envie de vous punir....

LE DUC. Eh! Quand je ne vous aurois vue que d'un quart d'heure plus tard, eussé-je même, en cette occasion, autant de tort que j'en ai peu, ne me trouveriez-vous pas suffisamment puni?

LA MARQUISE *en lui tendant la main.* Oui, *Duc*; & trop même de la peur.

CÉLIE. Ah, M. *de Clerval*, n'auriez-vous pas en chemin rencontré *M.* d'*Alinteüil?*

LE DUC. D'*Alinteüil!* Non, eſt-ce qu'il eſt ici?

CÉLIE. Oui, d'hier au ſoir ſeulement.

LE DUC. Parbleu! tant pis pour lui. Et il eſt allé à *Verſailles* comme cela, tout légérement?

CÉLIE. Aſſurément! Et pourquoi donc pas? Il ne m'a point dit qu'il lui fût défendu d'y paroître.

LE DUC. Ah! ce n'eſt point cela: mais c'eſt que *Madame de Valſy* n'a point du tout l'air de l'y attendre.

CÉLIE. Bon! Vous verrez qu'il aura oublié de l'inſtruire de ſon retour?

LE DUC. Mon Dieu! je ne doute point du tout qu'il ne l'en ait informée; mais elle pourroit, malgré cela, ne l'en pas attendre davantage.

CÉLIE. Vous me feriez mourir! Expliquez-vous. Qu'eſt-ce que cela veut dire?

LE DUC. Eh bien! Madame, puiſqu'il faut parler ſans détour, c'eſt qu'il court le riſque du monde le plus grand de ne la pas retrouver abſolument telle qu'il la laiſſée.

CÉLIE. Ah! c'eſt une calomnie bien atroce, & bien du pays d'où vous venez.

LE DUC. Ma foi, Madame, j'ignore si c'est, comme vous le dites, une calomnie du pays: en tout cas, j'y en ai quelquefois entendu dans lesquelles la vraisemblance n'étoit pas tout-à-fait si ménagée.

CÉLIE. Cela m'outre de fureur! Une femme qui l'adore! qui, de notoriété publique, ne vit que pour lui!

LE DUC. Mais, Madame, est-ce que depuis que vous existez, vous n'avez jamais vu la notoriété aller de côté & d'autre.

LA MARQ. Qui lui donne-t-on?

LE DUC. Rien autre chose que le petit *Frécourt*.

CÉLIE. Un enfant! Cela peut-il s'imaginer! Que peut-elle attendre de cela?

LE DUC. Comme c'est un calcul qu'elle n'a pas eu la bonté de faire avec moi, c'est ce que j'ignore; mais ce qui doit vous tranquilliser pour elle, c'est qu'elle a trop d'usage de ces sortes d'affaires, pour qu'elle eût pris *Frécourt*, si elle eût cru, en s'arrangeant avec lui, en faire une si mauvaise.

CÉLIE. Je n'en reviens pas! Un enfant!

LE DUC. C'eſt peut-être pour ſe délaſſer des hommes faits.

CÉLIE. Si ce que vous me dites eſt vrai, je plains bien ce pauvre d'*Alinteüil*, il ſera encore plus déſeſpéré que ſurpris.

LE DUC. Oh! pour vrai, rien ne l'eſt d'avantage, ni mieux conſtaté. Je les ai vus enſemble; & c'eſt à qui des deux s'affichera avec le moins de ménagement: mais eſt-ce que d'*Alinteüil* comptoit ſur elle à un certain point? Cela ne ſe peut pas!

LA MARQ. Pardonnez-moi: le moyen qu'il pût faire autrement? C'étoit, de la part de *Madame de Valſy*, le coup de foudre le plus marqué qu'on eût jamais vu.

LE DUC. Ah! c'eſt autre choſe: je n'ignore pas qu'elle y eſt ſujette; & quand ce ſeroit un mal de famille, je n'en ſerois pas bien étonné: il y a des races ſi malheureuſes!

LA MARQ. Mais, ce petit *Frécourt* avoit quelqu'un, ce me ſemble?

LE DUC. Oui, une certaine *Madame de Sprée*: cette grande, grande femme, qui n'a affaire nulle part, & que l'on trouve par-tout, & avec qui *Frécourt* avoit tout-à-fait l'air d'une mouche qui ſe ſeroit établie ſur un coloſſe.

Eh mais! Parbleu, *d'Alinteüil* n'a qu'à la prendre, lui; elle ne cherche qu'un vengeur; & j'ai vu même le moment qu'elle alloit préſenter un placet pour qu'on lui en fournît un.

LA MARQ. L'idée eſt, aſſurément, ingénieuſe: mais ſi *Monſieur d'Alinteüil* eſt ſi déſeſpéré de l'inconſtance de *Madame de Valſy*, il n'a qu'à regarder ſon aventure avec *Frécourt*, comme une diſtraction, & l'attendre au réveil. Ou je me trompe fort, ou cela ne ſera pas bien long.

LE DUC. Il y a toute apparence, de plus quand elle voudroit que cela durât, l'enfant ne le voudroit pas, lui; car il eſt convaincu qu'on ne ſauroit avoir avec les femmes, de trop mauvais procédés; & en conſéquence d'une opinion ſi raiſonnable, il en a déja perdu deux. Ah! c'eſt une jolie créature! Sans principes, ſans mœurs, méchant déja comme un aſpic, ne diſant pas un mot de vrai. Son éducation n'a ſurement pas été perdue: auſſi étoit-il en main de maître.

LA MARQ. Ah! Laiſſons, pour ce qu'ils ſont, tous ces gens-là. Dites-moi, un peu, je vous prie, Monſieur *de Clerval*, avez-vous vu là-bas la *petite Ducheſſe?* ſau-

riez-vous pourquoi je ne saurois obtenir un mot de réponse?

LE DUC. Ah! parbleu! Oui, Madame, vous écrire! Elle est vraiment bien en état de cela!

LA MARQ. Ah! mon Dieu! Vous me faites trembler! Que lui est-il donc arrivé? Seroit-elle malade?

LE DUC. Rassurez-vous, Marquise; elle n'en mourra point, ce qu'on croit, du moins: c'est que, tout uniment, *Plessac* l'a quittée, & qu'elle en est d'une désolation incroyable.

LA MARQ. *Plessac* l'a quittée! Ne plaisantez-vous pas?

LE DUC. On ne peut pas moins.

LA MARQ. *Plessac* l'a quittée! Voilà encore un plaisant animal, pour se donner les airs d'être inconstant! Cela lui va bien! Et qui a-t-il pris, lui? Car encore faut-il bien qu'il ait pris quelqu'un.

LE DUC. *La grosse Comtesse*, seulement; & l'on peut dire qu'à tous égards, ce n'est pas prendre si peu de chose.

CÉLIE. Mais, il faut donc que la tête lui ait tourné d'aller quitter une femme charmante pour une.... En vérité! vous êtes aussi trop incompréhensibles.

CÉLIE. *La groſſe Comteſſe* eſt donc bien fiere ! Eh ! a-t-elle auſſi quitté quelqu'un pour prendre *Pleſſac ?* Etoit-elle, par haſard, en état de faire un ſacrifice ?

LE DUC. Oh ! oui ; elle avoit depuis douze ou quinze jours, un *M. des R....* la plus belle créature du Conſeil, qui, dit-on, ne revient pas d'étonnement de la fragilité des honneurs & des plaiſirs de la Cour. On m'a dit encore, qu'il avoit eu l'intention de propoſer à *la Petite*, d'unir leurs douleurs & leurs cœurs ; mais que quelqu'un qui la connoît, & qu'il a conſulté là-deſſus, lui a conſeillé de n'en rien faire. Le pauvre homme en eſt donc réduit à ſécher dans les feux & dans les larmes ! Et pour qui ?

LA MARQ. Tout ce qui ſe paſſe dans le monde, eſt, en vérité, bien ridicule ! Eh ! pourquoi ne revient-elle pas ici ? Elle n'a, actuellement, rien à faire à la Cour.

LE DUC. Pardonnez-moi, Madame, elle y eſt couchée, pouſſant les hauts cris, & n'y voulant voir que fort peu de monde.

LA MARQ. Quelque peu qu'elle y en puiſſe voir, elle n'y en voit en-

core que trop. Le beau ſpectacle qu'elle y donne ! C'eſt un pays où l'on eſt bien compatiſſant, & ſur-tout à des malheurs de l'eſpece du ſien, pour s'obſtiner, comme elle fait, à y reſter. Il faut qu'elle ſoit folle ! Je lui écrirai demain, que je veux abſolument qu'elle revienne ici. Eſt-ce-là tout ce qui eſt arrivé en inconſtances ?

LE DUC. Ce ſont du moins, les ſeules marquées, & dont on parle.

LA MARQ. Mais ce n'eſt pas trop en huit jours.

LE DUC. En effet, j'ai vu des ſemaines qui rendoient davantage. Ma foi ! on a bien raiſon de le dire ; tout dépérit.

SCENE III.

Les mêmes, LA TOUR.

LA TOUR, *à la Marquiſe.*

MADAME, voilà une lettre pour vous, de Madame *la Maréchale* : celui de ſes gens qui l'a apportée, en attend la réponſe.

LA MARQ. De ma mere ! Voyons. (*Après avoir lu.*) C'eſt une de ſes femmes qui m'écrit de ſa part, qu'elle ſe trouve plus mal, & qu'elle me demande. Cela change furieuſement ma marche. *A la Tour*, je vous prie, dites que je parts; & faites avertir mes Porteurs. [*La Tour ſort.*]

LE DUC. Cela arrive bien mal-à-propos ! Il y a mille ans que je ne vous ai vue.

LA MARQ. Je ne ſens pas moins vivement que vous-même cette contradiction; mais vous ſeriez, avec juſtice, le premier à me blâmer, ſi je manquois à un devoir auſſi ſacré que l'eſt le devoir qui m'appelle : & quand je ſerois, par mon inclination, moins portée à le remplir, je le ferois, ne fût-ce que pour me conſerver votre eſtime. Adieu, ma chere *Célie*; je vous le laiſſe; c'eſt à regret que je vous quitte : mais vous voyez bien vous-même que je ne puis faire autrement.

LE DUC. Quand vous verrai-je donc ?

LA MAR. Ce ſoir, peut-être. Ma mere, comme vous ſavez, eſt accoutumée à ſe croire plus malade qu'elle ne l'eſt. Il ſe peut donc que ce qui me paroît

lui cauſer les plus vives allarmes, ſoit aſſez peu de choſe. Si je ſuis aſſez heureuſe pour ne m'y pas tromper, je pourrai rentrer chez moi de bonne heure; mais, je m'arrête ici trop long-tems. Adieu; à tantôt; je m'en flatte, du moins.

CÉLIE. Adieu, *Marquiſe*. Je vous verrai demain, n'eſt-ce pas?

LA MARQ. Oui, ſi cela m'eſt poſſible.

LE DUC. Avec la permiſſion de *Célie*, Madame, je vais vous conduire à votre chaiſe.

CÉLIE. Je ne doute pas qu'après avoir été ſi long-tems ſans la voir, vous n'ayez plus d'une choſe à lui dire: J'en ai, de mon côté, quelqu'une à faire, & vous m'obligerez, *Duc*, de ne pas vous gêner. (*Ils paſſent dans une autre piece.*)

SCENE IV.

LA MARQUISE, LE DUC.

LE DUC.

PARBLEU ! J'ai donné là dans un beau piege, moi !

LA MAR. Dans lequel, donc ?

LE DUC. Quoi ! N'avez-vous pas entendu le maudit ordre qu'elle a donné pour sa porte ? Et vous encore, qui me condamnez à passer ici la journée sans vous !

LA MAR. Ce n'est pas moi, mais les circonstances, qui vous y condamnent. Au reste, le grand malheur que de passer quelques heures tête à tête avec une jolie femme, & d'être sûr qu'on ne sera pas interrompu !

LE DUC. Et qu'on parlera toujours de la même chose. J'aimois ce malheureux *Prévanes*, assurément ; & je crois l'avoir prouvé : mais pourtant, elle me fera mourir d'ennui, si c'est lui qui fait toujours le fond de l'entretien.

LA MAR. *Prévanes* ! Qui est cet homme-là ?

LE DUC. Vous me confondez par cette queſtion.

LA MAR. Hélas! *Célie* pourroit vous la faire; & avec bien plus de ſincérité que moi.

LE DUC. Cela ſeroit-il poſſible?

LA MAR. Eh! pourquoi pas?

LE DUC. Ah! Quelle horreur!

LA MAR. Celles de ce genre-là ſont ſi communes!

LE DUC. Quoi! Ce même homme qu'elle devroit éternellement pleurer, ou du moins, n'oublier jamais; à qui elle doit tant! du ſouvenir de qui, il n'y a encore que huit jours, elle paroiſſoit ſi remplie, & dont elle vouloit qu'on ne fût pas moins occupé qu'elle-même, eſt pour jamais anéanti dans ſon cœur!

LA MAR. A parler ſérieuſement, j'ai tout ſujet de croire que ce que vous avez le plus à craindre, n'eſt pas qu'on vous en entretienne trop long-tems; à moins, cependant, que vous ne faſſiez l'étourderie de lui en parler le premier; car en ce cas, il eſt certain que, quelque épuiſé que ſoit pour elle ce ſujet, elle le traitera avec une étendue à vous déſeſpérer.

LE DUC. Qui! Moi! Ah parbleu!

je vous réponds de ne lui en pas plus parler que si je ne l'eusse jamais connu : mais vous verrez que, malgré cela, je serai assez malheureux pour qu'elle m'en assassine.

LA MAR. Eh non ! vous dis-je ; nous avons dîné tête-à-tête : malgré son prétendu dégout pour la nourriture, & cet estomac rebelle qui, selon elle, ne veut plus rien digérer, elle a mangé beaucoup mieux que moi, qui faisois diette depuis vingt-quatre heures. Après, nous avons eu ensemble une fort longue conversation, laquelle, par parenthese, auroit pu faire présumer à quelqu'un qui l'auroit entendue, que l'une de nous deux ne méritoit pas d'avoir un Amant ; mais non qu'elle en eût un à regretter : & le pauvre *Prévanes*, en effet, n'y a, je crois, été nommé qu'une seule fois : encore a-ce été par hasard.

LE DUC. De bonne foi ! vous croyez qu'elle ne le pleure plus ?

LA MAR. Ce seroit, peut-être, un peu trop dire ; mais, du moins, je doute qu'elle le pleure encore longtems, & que même, aujourd'hui, elle ne pût se passer de donner des larmes à sa mémoire. Ce n'est pas, cependant, que, si ma conjecture est juste, ce ne

ſoit bien malgré elle, que cela lui arrive. Elle aimoit *Prévanes* ; mais c'étoit à ſa maniere, & elle a, par malheur pour elle, une de ces ames qui, quelque deſir qu'elles euſſent que le ſentiment prit ſur elles plus d'empire, ne peuvent jamais s'affecter qu'à un certain point, & pour qui, ſur-tout, la douleur eſt un fardeau inſupportable. Auſſi, ne voudrois-je pas répondre que, forcée de paroître devant nous, amis intimes de ſon malheureux Amant, & confidens de leur tendreſſe, auſſi affligée qu'elle ſent qu'elle devroit l'être, notre préſence ne lui fût à préſent, plus à charge qu'agréable, ou néceſſaire.

LE DUC. En ce cas, pourquoi vouloir que nous ſoyons ſans ceſſe auprès d'elle ? A quoi peut lui ſervir cette fauſſeté ?

LA MAR. A tâcher de nous impoſer ſur l'état de ſon cœur, & ſur la honteuſe facilité avec laquelle elle s'eſt conſolée de *Prévanes* : car, dans le fond, il ne ſe peut pas qu'elle ne s'en trouve intérieurement fort dégradée. Plus de certaines douleurs ſont décidées honorables, plus auſſi l'on doit cacher que l'on eſt incapable de les ſoutenir longtems : elle tâche donc de maſquer l'ame

qu'elle a, de celle qu'il ſeroit beau d'avoir; & c'eſt préciſément ce qui fait qu'elle ne veut montrer à perſonne, & moins encore à nous, qu'à qui que ce puiſſe être, la ſienne telle qu'elle eſt.

LE DUC. Mais, croyez-vous qu'elle ſe conſole de *Prévanes* au point d'en prendre un autre?

LA MAR. Je n'en ſais rien; mais quand cela arriveroit, je n'en ſerois pas bien ſurpriſe: elle n'eſt pas morte.

LE DUC. Ah! cela ſeroit affreux, après ce qu'il a fait pour elle!

LA MAR. Affreux, j'en conviens; fort ordinaire pourtant. Ce n'eſt pas ſa faute, à elle, s'il a gagné une fluxion de poitrine en la veillant dans la maladie dont elle a penſé mourir, & s'il en eſt mort, elle l'a pleuré: ſi ce n'étoit pas tout ce qu'elle lui devoit, c'étoit, du moins, tout ce qu'elle pouvoit faire pour lui. Eh! qui ſait, en cas qu'il en fût revenu, s'il ne l'auroit pas trouvée encore plus ingrate? Nous ne recompenſons jamais les ſacrifices que l'on nous fait, que quand nous ſommes dignes qu'on nous en faſſe. *Célie*, charmante par la figure, avec de l'eſprit, ne penſant peut-être point dans le fond abſolument mal, n'en eſt cependant pas plus faite, par ſon

exceſſive légéreté, pour s'attacher un honnête homme; & ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je vous le dis.

LE DUC. Ah! Ce n'eſt pas, non plus, d'aujourd'hui que je la connois.

LA MAR. Ah! ah! Eſt-ce qu'elle auroit eu des vues ſur vous?

LE DUC. Je l'ignore: & cela vous prouve que je n'ai pas eu lieu de le croire.

LA MAR. Cela m'étonne, pour le moins, autant de votre part que de la ſienne.

LE DUC. Vous avez raiſon: il eſt, au premier coup d'œil, aſſez ſingulier que nous n'ayons pas eu de fantaiſie l'un pour l'autre. Je crois que ce qui en eſt cauſe, c'eſt que depuis que nous ſommes tous deux dans le monde, nous ne nous ſommes jamais vus que reſpectivement occupés.

LA MAR. Bon! Vous êtes bien gens, tous deux, à tenir à ce que vous faites, au point qu'il ne vous naiſſe pas de caprices.

LE DUC. Et puis, je ne ſais pas, elle ne m'a jamais plû.

LA MAR. Cela eſt encore fort extraordinaire, par exemple: car j'ai vu des femmes qui n'étoient aſſurément

faites d'aucune façon pour entrer en comparaiſon avec elle, non-ſeulement trouver grace devant vos yeux, mais même vous déranger un peu la tête.

LE DUC. Auſſi, puis-je plus aiſément vous dire qu'elle ne m'a jamais plû, que fonder en raiſon mon indifférence pour elle. D'ailleurs, quand j'aurois penſé différemment ſur ſon compte, depuis l'inſtant heureux qui m'a pour jamais uni à vous, je crois que mes prétentions ſur elle auroient été fort inutiles. Elle eſt trop votre amie pour pouvoir penſer à un homme qui jouit du bonheur de vous plaire.

LA MAR. Mon amie! Pouvez-vous penſer que l'amitié puiſſe jamais unir deux caracteres auſſi différens que le ſont les nôtres? La parenté a commencé notre liaiſon; *Célie* l'a continuée plus par néceſſité que par goût; moi, je ne l'ai point rompue, pour ne pas achever de la perdre dans l'eſprit de ſa mere qui, l'eſtimant déja bien peu, auroit pris cette rupture pour une confirmation des bruits qui ont été juſques à elle, & eût indubitablement fait un éclat. Nos liens n'ont donc, comme vous voyez, rien qui dût la gêner à un certain point ſi ſa fantaiſie ſe tournoit de votre côté: mais elle

m'aimeroit, & le plus tendrement du monde, que, ſi elle vous trouvoit à ſon gré, ce ne ſeroit point du tout pour elle, une raiſon de ne ſe pas ſatisfaire. Elle a donné des preuves qu'elle ne ſe contraint qu'à un certain point ſur ces ſortes de choſes; &, dans le fond, elle penſe ſur cela comme tant d'autres...

LE DUC. Savez-vous qui je crois qu'elle prendroit, ſi cela pouvoit s'arranger avec vous?

LA MARQ. Qui? *M. d'Alinteüil*? Vous vous trompez; elle l'a déja eu.

LE DUC. Je ne l'ignore, ni ne puis l'ignorer; car c'eſt lui qui me l'a dit: &, de plus, il m'a prouvé, par les lettres mêmes de *Célie*, qu'il me diſoit exactement vrai.

LA MARQ. Par lequel des deux, leur affaire a-t-elle fini? Je n'ai pas trop ſuivi cela: eſt-ce par lui?

LE DUC. Mon Dieu! Non, c'eſt elle qui l'a quitté pour *Manſelles*, & je l'en ai vu même furieuſement piqué.

LA MARQ. Il avoit tort: c'étoit-là un de ces cas où rien ne doit conſoler du malheur que l'on éprouve, comme le ſucceſſeur qu'on a.

LE DUC. Vous avez raiſon: c'eſt dommage que dans ces circonſtances-là,

on commence par crier, & que la réflexion n'arrive jamais qu'après la sottise. Au reste, d'*Alinteüil* est devenu son ami; & c'est ce qui me feroit penser que, désœuvrés comme ils le sont tous deux, ils pourroient être tentés de se reprendre.

LA MARQ. Se peut-il qu'avec l'usage que vous avez des femmes de ce caractere, vous ignoriez qu'il est communément aussi difficile de s'en faire reprendre, qu'il a été aisé de les avoir?

LE DUC. Ce n'est pourtant pas que dans un engagement elles aient épuisé le cœur?

LA MARQ. Non, sans doute; mais si c'est la curiosité qui le leur a fait former, au bout d'un certain tems, elle est usée, & usée à ne jamais renaître: si c'est le caprice, il est passé; est-ce la vanité? elle est satisfaite. Par où voulez-vous donc qu'on les rengage?

LE DUC. Voilà des raisons auxquelles il me semble qu'on ne sauroit rien opposer.

LA MARQ. A l'égard de *Célie*, si elle prend, ou (pour parler plus juste) quand elle prendra quelqu'un, voulez-vous parier, en supposant qu'il n'y mette point d'obstacle, que ce sera Monsieur *de Bourville*,

LE DUC. Ah! parbleu ! J'en ſerois comblé de joie : il eſt fort aimable, & mon ami. Mais ſur quoi jugez-vous que ce ſera lui?

LA MARQ. Sur ce qu'à un ſouper qu'il fit avec elle, peu de jours avant qu'elle tombât malade, elle en fut ſi frappée, que, ſans tout ce qui eſt arrivé depuis, nous lui aurions peut-être vu quitter *Prévanes* auſſi légerement qu'elle en a déja quitté quelques autres : j'ai, du moins, eu de quoi le craindre.

LE DUC. Elle n'auroit pas tardé à en être punie : car ſi, par les agrémens, elle a de quoi tenter *Bourville*, elle n'a ſûrement pas, dans le caractere, de quoi le fixer. Je ſais, de plus, qu'il eſt actuellement fort amoureux d'une autre.

LA MARQ. Mais vous ſavez auſſi, je crois, que cela n'empêche rien ; & que le ſentiment le plus tendre, vous laiſſe toujours de quoi avoir une fantaiſie.

LE DUC. Auſſi ne douté-je point que quand il auroit vu *Célie*, avec plus d'indifférence....

LA MARQ. Eſt-ce que l'impreſſion a été reſpective?

LE DUC. Mais, oui : c'eſt-à-dire, qu'il s'eſt fort bien apperçu des vues qu'elle avoit ſur lui, & qu'il ne s'éloignoit

loignoit pas d'y répondre; & je le crois encore dans les mêmes diſpoſitions: pour la garder, ce pourroit bien être une autre affaire.

LA MAR. C'eſt ce qui me feroit deſirer que celle-là ne s'engageât pas: elle a déja fait, en ce genre, tant de choſes ridicules!... Mais, adieu, laiſſez-moi partir, paſſez chez moi tantôt; j'y ſerai, ſelon toute apparence, rentrée long-tems avant que vous puiſſiez y arriver; mais je vous y attendrai ſans humeur, parce que je ſens bien que, de la façon dont les choſes ſe ſont arrangées, vous ne ſauriez, auſſi-tôt que vous le voudriez, quitter *Célie*.

LE DUC. Ah! de grace, *Marquiſe*, encore un moment.

LA MARQ. Oh! pas ſeulement une minute: l'état de ma mere m'inquiete; & d'ailleurs, il ſeroit ridicule que vous laiſſaſſiez *Célie* ſeule plus long-tems.

LE DUC. Adieu donc, *Marquiſe*, puiſqu'il le faut; mais, en vérité! pour les gens qui s'aiment, les bienſéances & les devoirs ſont de bien terribles choſes! [*Il la conduit à ſa chaiſe & rentre dans le cabinet de* Célie.]

Comme il y a des Lecteurs qui prennent garde à tout, il pourroit s'en trouver qui

ſeroient ſurpris, le tems étant annoncé ſi froid, de ne voir jamais mettre de bois au feu; & qui ſe plaindroient, avec raiſon, de ce manque de vraiſemblance dans un point ſi important. Pour prévenir donc une critique ſi bien fondée, on eſt obligé de dire, que pendant l'entretien de la Marquiſe *&* du Duc, Célie *a ſonné, & que c'étoit pour qu'on raccommodât ſon feu. L'Éditeur de ce Dialogue s'étant, à cet égard, mis hors de toute querelle, ſe flatte qu'on voudra bien le diſpenſer de revenir ſur cette intéreſſante obſervation.*

SCENE V.

CÉLIE, LE DUC.

LE DUC.

JE vous demande pardon, *Madame*, de vous avoir fait attendre ſi long-tems. J'ai, peut-être, abuſé de la permiſſion que vous aviez bien voulu m'accorder: mais, ainſi que vous l'avez remarqué vous-même, j'ai plus d'une choſe à lui dire; & il y avoit huit mortels jours que je ne l'avois vue.

CÉLIE. Auſſi ſuis-je plus fâchée que je ne pourrois vous l'exprimer, de

l'accident qui l'empêche de rester avec nous : mais ce n'est pas là le premier tour que Madame sa mere me joue.

LE DUC. Ni à moi non plus, je vous jure : encore ne m'est-il pas permis de m'en plaindre.

CÉLIE. Quelle femme ! & que je vous trouve heureux de lui plaire !

LE DUC. Ah ! que je sens bien aussi tout mon bonheur !

CÉLIE. De combien de vertus elle est douée ! Et qu'elle y réunit de charmes ! Que de douceur & de sûreté dans le commerce ! Que de tendresse & de vérité dans le cœur ! On peut bien dire qu'elle est née pour l'honneur de son sexe.

LE DUC. Je ne dirai pas, puisque vous existez, qu'elle est la seule au monde, qui pense comme elle fait ; mais, dussé-je en fâcher beaucoup, je ne craindrai pas d'assurer qu'il y en a bien peu qui lui ressemblent.

CÉLIE. Cela veut dire simplement que vous en connoissez peu ; car, sans prétendre attaquer le mérite de la Marquise ; & même lui rendant justice plus que personne, je crois pouvoir assurer qu'il y a plus de femmes estimables que vous n'avez l'air de le penser ; mais il

falloit que vous vécuſſiez avec celle-là, pour vouloir bien en paroître perſuadé.

LE DUC. Oſerois-je bien, Madame, vous demander ce que je gagnerois à avoir cette mauvaiſe foi ?

CÉLIE. Mais, ſans compter le reſte, ce ſeroit toujours une excuſe de plus aux mauvais procédés.

LE DUC. Ceux d'entre nous qui s'en permettent, s'embarraſſent ordinairement aſſez peu s'ils peuvent, ou non, les juſtifier ; & c'eſt une ſorte de perfidie dont les autres n'ont pas beſoin.

CÉLIE. Vous croyiez donc, vous, avant que de vous lier avec la Marquiſe, qu'il y eût des femmes que l'on pût eſtimer?

LE DUC. Oui, je le penſois : c'étoit, je l'avoue, un peu gratuitement, parce que mon malheur ne m'avoit pas juſques-là permis d'en rencontrer, mais je ne m'en croyois pas pour cela plus en droit de préſumer que toutes les femmes reſſemblaſſent à celles avec qui j'avois vécu.

CÉLIE. Quoi ! pas même une exception en faveur de *Madame d'Olbray*?

LE DUC. *Madame d'Olbray* ! Je n'ai jamais connu cette femme-là, moi.

CÉLIE. J'aurois juré que ſi: mais, pour vous être auſſi inconnue que vous le dites,

ce nom-là vous étonne ſinguliérement.

LE DUC. Il eſt vrai que je ne m'attendois pas à vous l'entendre prononcer, & ſur-tout à propos de moi. Me ſeroit-il, au reſte, permis de vous demander qui eſt la charitable perſonne qui vous a dit que j'ai été bien avec elle?

CÉLIE. Qu'importe qui me l'ait dit? Cela eſt-il vrai?

LE DUC. Hélas! mon Dieu, oui: mais entre nous, s'entend; car j'en ſuis ſi honteux, que je ne ſaurois me réſoudre à en convenir avec tout le monde.

CÉLIE. Votre répugnance ſur cela me paroît aſſez bien fondée. Cette femme eſt affreuſe! Mais ſe peut-il qu'elle ait jamais été bien?

LE DUC. Ma foi! j'ai oui dire que non à ma grand'mere: ç'a toujours été, ſelon elle, un maſque de doguin, bien ignoble.

CÉLIE. Mais, autant qu'on peut en juger aujourd'hui, elle doit n'avoir pas été abſolument mal coupée.

LE DUC. A l'égard de la coupe, je ne ſavois pas dans ce tems-là ce que c'étoit: elle me diſoit qu'elle étoit charmante; & je le croyois: car que faire? Quand alors j'aurois eu beaucoup d'objets de comparaiſon, à l'âge que j'a-

vois, on jouit toujours plus qu'on ne diſcute.

CÉLIE. Fûtes-vous bien long-tems à vous arranger avec elle?

LE DUC. Non, parce qu'elle eut le bon eſprit de ne pas laiſſer cela dépendre de moi; elle devina mon amour, que je n'en étois pas bien ſûr encore; & elle fit fort bien: je ſerois mort de ma flamme, plutôt que d'oſer l'en inſtruire.

CÉLIE. Il y avoit bien du reſpect dans ce procédé-là: mais quelque précieux que lui dût être l'aveu de votre tendreſſe, il y a apparence que ce n'étoit pas tout ce qu'elle exigeoit de vous; &, avec un homme aſſez timide pour ne pas oſer dire qu'il aime, une femme doit être bien embarraſſée pour amener quelque choſe de plus intéreſſant.

LE DUC. Ah! Madame, l'indécence d'un côté, & de l'autre la nature, arrangent ſi bien & ſi promptement les choſes, que l'on ſe trouve tous deux du même avis, ſans pouvoir, le plus ſouvent, dire ni l'un, ni l'autre, comment cela s'eſt fait.

CÉLIE. Cela fait horreur! Et vous aimiez cette vilaine femme-là?

LE DUC. A la fureur! Je le croyois,

du moins. Eh ! pourquoi donc pas ?

CÉLIE. Quoi ! Une femme qui ſe livroit d'une façon ſi affreuſe !

LE DUC. Queſt-ce que cela me faiſoit, à moi ? Il étoit tout ſimple que ma reconnoiſſance fût en parité du beſoin que j'avois qu'elle ſe rendît: comme, d'ailleurs, je croyois qu'elle n'avoit jamais aimé que moi, & que j'imaginois que d'un premier ſentiment, il doit reſulter de fort grandes choſes, il ne me paroiſſoit point du tout ſurprenant qu'elle m'eût fait grace des préliminaires.

CÉLIE. Quoi ! Vous croyiez véritablement que vous étiez le premier objet de *Madame d'Olbray ?*

LE DUC. Oui : il me ſembloit, à la vérité, qu'elle m'avoit paſſablement attendu; mais elle ne m'en étoit que plus chere.

CÉLIE. Je n'aurois jamais imaginé qu'en aucun tems de votre vie, vous euſſiez été ſi dupe : cela me paroît incroyable !

LE DUC. Et pourtant on ne peut pas plus vrai: j'étois né avec une ſimplicité ſinguliere.

CÉLIE. Si cela eſt vrai, *Monſieur le Duc*, vous me permettrez de vous dire que vous en avez furieuſement rabattu.

LE DUC. Cela n'eſt point douteux; & ne ſauroit l'être: mais vous, Madame, qui avez tant de peine à concevoir que j'aie pu me croire la premiere paſſion de *Madame d'Olbray*, avez-vous apporté dans le monde, une crédulité moins grande, que celle dont vous me plaiſantez ici; & n'y avez-vous pas été expoſée aux mêmes mépriſes?

CÉLIE. (*en ſoupirant.*) Grand Dieu! ſi je l'ai été!

LE DUC. Ce ſoupir paroît être, en vous, l'effet d'un déſagréable ſouvenir: eſt-ce que véritablement vous y avez été attrapée?

CÉLIE. Quelle queſtion! Et comment pouvez-vous me la faire, vous qui vivez avec moi depuis ſi long-tems?

LE DUC. Cela eſt vrai; je ſuis dans mon tort; mais comme je ne ſavois pas ſi vous conſentiez à paroître vous ſouvenir de ces premiers événemens de votre vie, j'ai cru que rien ne pouvoit me diſpenſer de l'égard de paroître moi-même les ignorer. Puiſque vous permettez qu'on vous en parle, je crois que loin d'être ſurpriſe aujourd'hui d'avoir été trompée dans votre premier choix, vous ne le ſeriez que de n'avoir pas eu à vous en plaindre; &, entre nous, l'objet qu'il

avoit, ne vous en promettoit pas plus de bonheur, qu'en effet, vous n'y en avez rencontré.

CE'LIE. J'en conviens; mais je ne le savois pas.

LE DUC. Quoi! vous supposiez que Monsieur *de Norsan* pouvoit être fidele, ou fixé?

CE'LIE. Si, avant même que je l'aimasse, je ne croyois pas tout ce qu'on me disoit de sa perfidie, jugez, quand il eut su me plaire, combien j'en rabattis encore.

LE DUC. On vous avoit donc déja parlé de lui?

CE'LIE. Trop: & je puis, sans me tromper, je crois, compter pour une des causes qui me perdirent, l'affectation que l'on eut de ne chercher à m'effrayer que de cet homme-là. En paroissant le regarder comme le seul qui pût être dangereux pour mon cœur, on me força à n'occuper que de lui mon imagination qui, d'elle-même, peut-être, se seroit fait un autre objet, ou ne s'en seroit point fait du tout. On ne pouvoit point me parler de l'excès de son inconstance, & du nombre infini de femme qu'il en avoit rendu victimes, sans, en même tems, m'appren-

dre qu'il avoit ſu leur plaire ; & quoiqu'on cherchât à lui donner à mes yeux tous les vices, tous les défauts, & tous les ridicules poſſibles, on ne put m'empêcher de croire que, pour toucher ſi univerſellement, il falloit qu'il eût de grands charmes. Cette idée que je cachois avec ſoin, mais qui ne m'en obſédoit que plus, me donna de le voir, le deſir le plus ardent ; deſir dont, malheureuſement, le mari qu'on me choiſit, n'avoit pas de quoi me ſouſtraire ; & qui, s'il n'étoit pas de l'amour, pouvoit du moins facilement m'y conduire.

LE DUC. Et vous avez raiſon : l'on n'occupe pas long-tems l'imagination d'une femme, ſans aller juſques à ſon cœur, ou, du moins, ſans que par les effets, cela ne revienne au même.

CE'LIE. J'ai bien ſenſiblement éprouvé la vérité de ce que vous dites-là ! A peine me vis-je ma maîtreſſe, que mon premier ſoin fut de chercher ce même homme qu'on m'avoit tant recommandé d'éviter ; & cette recherche qui n'avoit alors d'autre principe qu'une folle curioſité, fut, de ma part, pouſſée ſi loin, & avec ſi peu de ménagement ; je parlois de lui ſi ſouvent & avec

tant de chaleur & d'imprudence, que mes desirs & mes discours, lui revenant de tous côtés, il me chercha à son tour, beaucoup moins, comme depuis je n'en ai pu douter, dans le dessein de m'inspirer pour lui des dispositions favorables, que pour profiter de celles dans lesquelles il avoit lieu de me croire déja. Nous nous rencontrâmes donc bientôt: & quoique sa figure me parût aimable, je trouvai ce superbe vainqueur si différent du portrait que je m'en étois offert, que l'impression que j'en reçus, en fut beaucoup moins vive: car enfin, ce n'étoit pas là le fantôme à qui je m'étois déja rendue. D'ailleurs, la sorte de légéreté que lui donnerent auprès de moi les espérances qu'il avoit conçues, & qu'il ne sut, ou ne voulut pas me dissimuler, me blessa. Je sentis dans l'instant, à quel point, pour qu'il osât l'avoir avec moi, il falloit que je me fusse soumise; &, sans doute parce que ce sentiment retardoit le progrès du mien, je lui sus en même tems mauvais gré de me le faire sentir. Je ne sais s'il s'en apperçut; mais je le vis chercher à me ramener à lui peu à peu, par des façons moins légeres. Cette différence ne m'échappa pas; comme je

ne doute point aujourd'hui, qu'il ne lût beaucoup mieux que moi dans mon cœur, il remarqua, & peut-être même avant que je m'en cruſſe frappée, toute l'impreſſion qu'elle produiſoit ſur moi. Sans me louer, il parut enchanté de ma figure; affecta des diſtractions; montra de l'inquiétude, & n'oublia rien, enfin, de tout ce qui pouvoit me forcer à me dire, que ſi la crainte de me commettre, ne l'eût pas retenu, il ne m'auroit prouvé que par les plus tendres tranſports, à quel point il me trouvoit aimable.

LE DUC. Tous ces ſtratagêmes, à vous parler naturellement, étoient un peu uſés; & je doute, par conſéquent, qu'ils produiſiſſent aujourd'hui ſur vous, l'effet qu'ils y firent alors: car, ſans doute, vous ne manquâtes pas de croire qu'il vous adoroit?

CE'LIE. Mais, non: à ce qu'il me ſemble, ce ne fut pas cela que je penſai; loin même de croire, comme il paroiſſoit le deſirer, que je l'euſſe ſi vivement frappé, tout ce qu'on m'en avoit dit me revint; & me donna pour lui une ſorte de repouſſement qui, loin de me permettre de ſouhaiter de lui plaire, me le faiſoit, au contraire, re-

garder comme le malheur le plus grand qui pût m'arriver jamais.

LE DUC. J'entends bien; mais il ſe pouvoit que, tout à la fois, vous craigniſſiez d'en être aimée, & que vous cruſſiez pourtant qu'il vous aimoit.

CE'LIE. A ne vous rien cacher, j'aurois peine à vous dire tout ce que j'éprouvois en ce moment, tant mes mouvemens étoient rapides & confus: mais, autant que je puis aujourd'hui me rappeller des faits qu'il eſt difficile de retrouver dans ſa mémoire, lorſque le ſentiment qui leur donnoit une ſorte d'exiſtence, eſt effacé de notre cœur, il me ſemble que j'aurois plus deſiré qu'il m'aimât, que je ne l'aurois craint, ſi j'euſſe pu lui ſuppoſer de la bonne foi: mais, voyez, je vous prie, à quoi, en me le peignant ſi redoutable, on m'avoit expoſée! Car, penſez-vous, ſi l'on ne m'eût pas plus parlé de lui, que de tout autre, il m'eût, dès la premiere vue, intéreſſée au point de tant examiner ce qui ſe paſſoit dans ſon ame?

LE DUC. Il ſeroit, à mon ſens, aſſez difficile de déterminer bien préciſément la force, ou la foibleſſe de l'impreſſion qu'il auroit faite ſur vous, s'il vous eût été nouveau à tous égards: peut-

être rien ne la balançant, eût-elle été plus forte encore que vous ne l'éprouvâtes : peut-être auſſi que, ſi vous euſſiez ignoré ſes ſuccès auprès des femmes, il vous en auroit moins frappée. Je croirois même le dernier, d'autant plus aiſément, qu'on a remarqué qu'en général, vous vous défendez avec moins d'avantage, contre un homme en réputation, quel qu'il ſoit d'ailleurs, que contre l'Amant le plus aimable; mais qui n'offre point à votre amour-propre, l'appas de la célébrité. Eh bien! *Madame*, comment ſe paſſa cette premiere ſoirée?

CE'LIE. Ce qu'il y a d'affreux, c'eſt que tout conſpiroit contre moi : la maîtreſſe de la maiſon, quoiqu'une de ſes premieres victimes, étoit ſa complice : ce que je croyois une pure rencontre, étoit une affaire arrangée; & de tous ceux qui ſe trouvoient-là, j'étois la ſeule qui l'ignoraſſe. Tout le monde donc, ſe faiſant une loi de contribuer à ma perte; les femmes, pour avoir une compagne d'infortune de plus; les hommes, pour s'amuſer, on nous fit faire enſemble une partie de Berland; & il ne fut que trop m'y forcer à donner à tous ſes mouvemens, cette attention inquiete & intéreſſée, que je n'ai jamais vu être

ſans danger pour nous, & qui, peut-être, eſt elle-même le premier ſymptôme de l'amour. Enfin, on ſervit; & vous jugez aiſément que ce fut près de moi qu'on le plaça. La converſation commença par être générale; & comme il y a peu d'hommes qui aient une ſuperficie auſſi étendue, & auſſi variée que la ſienne, je ne fus pas moins étonnée de la multiplicité de ſes connoiſſances, que de l'agrément qu'il ſavoit répandre ſur les matieres qui en ſont le moins ſuſceptibles; de la ſorte de conſiſtance que les objets les plus frivoles ſembloient prendre entre ſes mains; de la facilité ſinguliere avec laquelle ſon eſprit ſe plioit à tous les tons; & comment, le donnant à tout le monde, il paroiſſoit cependant le recevoir de chacun. La fête n'étant que pour lui, quand on crut lui avoir laiſſé le temps d'établir dans mon eſprit, une haute idée du ſien, l'entretien ſe partagea: le premier uſage qu'il fit de la liberté qu'on nous laiſſoit d'être un peu plus à nous-mêmes, fut de me parler de ſon amour, &, je l'avoue, il m'en parla moins bien, à tous égards, que je ne l'aurois deſiré, & que je ne m'y étois attendue.

LE DUC. Légérement, ſans doute;

pour froidement, cela ne lui reſſembleroit pas.

CE'LIE. Peut-être aurois-je été moins bleſſée de la froideur, ou même du ſilence, que je ne le fus de l'emportement avec lequel il m'exprima ſes deſirs ; & qui, tout brûlant qu'il étoit, rempliſſoit mal les idées que je m'étois faites de l'amour, & du ton dont on doit nous en offrir. On eût dit qu'il cherchoit plus à me corrompre, qu'à me toucher ; & que, ſûr d'avoir meilleur marché de mes ſens que que de mon cœur, ce ne fût qu'à eux ſeuls qu'il dût s'adreſſer. En un mot, il ne ménagea, dans les tableaux qu'il me préſenta, & dans les expreſſions dont il ſe ſervit, ni ce qu'il devoit à mon âge & à la décence de mon ſexe ; ni la pudeur que, quand il auroit penſé de moi le plus mal du monde, il devoit du moins paroître me ſuppoſer : & je ne pourrois que difficilement vous exprimer à quel point cette façon me révolta ; & avec quelle vivacité je ſentis tout le mépris qui y étoit renfermé.

LE DUC. Eh bien ! vous vous trompiez : ce n'étoit pas qu'il penſât de vous plus mal que d'une autre ; c'eſt ſeulement qu'il n'en penſoit pas mieux. D'ailleurs, en paroiſſant avoir tant d'égards

pour la vertu d'une femme, & en ne l'attaquant qu'avec la crainte apparente qu'elle ne ſe rende jamais, on l'encourage à en montrer plus qu'elle n'auroit, peut-être, envie d'en avoir; & cela produit des réſiſtances aſſez longues, où, en s'y prenant comme Monſieur de *Norſan* faiſoit avec vous, la victoire eſt preſque tout près du deſir de la remporter. Il eſt, au reſte, tout ſimple que quand il eſt queſtion d'exhorter une femme à ſe manquer, on aime mieux préſenter à ſon imagination, l'idée des plaiſirs qui ſuivent la faute qu'on veut lui faire faire, que les avantages attachés à la vertu que l'on deſire qu'elle n'ait plus.

CE'LIE. Aſſurément! cela eſt tout ſimple; mais il me le paroît autant qu'on ne lui préſente l'idée de ces mêmes plaiſirs, que ſous le voile de l'amour & de la délicateſſe; & point avec cette audacieuſe licence, beaucoup plus faite, ſelon moi, pour révolter contre, que pour en inſpirer le deſir. *L'Amour*, comme dit *La Fontaine*, *eſt nud, mais il n'eſt pas crotté.* Et lorſqu'il ſe préſente aux yeux ſous une forme qui l'avilit, on eſt en droit de le méconnoître.

LE DUC. Je ſuis, *Madame*, tout-à-fait

de votre avis là-deſſus : on a aſſez échauffé l'imagination, quand on eſt parvenu à toucher le cœur ; & je tiens que, dans une affaire même de pure galanterie, c'eſt bien mal entendre ſes interêts, que de ne pas chercher à ſe faire croire reſpectivement, que les ſens & le caprice ne l'ont pas ſeuls formée ; & au défaut du ſentiment, de n'en pas mettre le ton & l'apparence. Les plaiſirs gagnent toujours à être ennoblis.... Et Monſieur de *Norſan* s'en tint-il avec vous, aux ſimples propos ?

CE'LIE. Comment donc ! s'il s'y tint ?

LE DUC. Eh mais ! c'eſt qu'il auroit été moins extraordinaire que vous ne penſez, ſur-tout débutant d'une façon ſi légere, qu'il ne s'y fût pas borné ; & je m'étonne que, l'ayant depuis plus particuliérement connu, vous n'ayez pas ſenti combien, dans cette premiere rencontre, il vous avoit ménagée. Il falloit, pour qu'il fût ſi retenu, que vous lui impoſaſſiez terriblement. Enfin, quel fut le fruit d'une ſi grande retenue ?

CE'LIE. Que, toute indignée que j'étois d'être attaquée d'une maniere, non-ſeulement ſi peu reſpectueuſe, mais encore ſi peu tendre, & malgré la crainte qu'il m'inſpiroit, il ſut enfin faire

passer dans mon cœur le poison dont il avoit infecté tant d'autres.

LE DUC. Quoi! vous lui dîtes que vous l'aimiez?

CE'LIE. Non, pas absolument; mais cela n'empêcha pas que, dès ce même soir, il n'eût de quoi croire que je l'aimois.

LE DUC. Si ce fut sur le simple aveu que je vois que vous lui en fîtes, qu'il voulut bien se croire aimé, vous lui inspiriez de la confiance, à beaucoup meilleur compte que toutes celles qui vous avoient précédée.

CE'LIE. D'aveu! Je ne lui en fis point.

LE DUC. Vous lui donnâtes donc des équivalens qui le satisfirent, qui lui formerent une sorte de certitude? Car enfin, il avoit besoin de quelque chose qui le tranquillisât.

CE'LIE. Quant à la parfaite certitude, il ne l'eut que quelques jours après.

LE DUC. Quelques jours après, seulement! Ce ne fut donc pas lui qui vous remena?

CE'LIE. Assurément, non, ce ne fut pas lui: perdez-vous le sens de croire que, dans la position où j'étois alors, cela fût possible? Nous ne sortîmes même pas ensemble; mais je ne sais: il falloit que, d'avance, & dans la suppo-

ſition du ſuccès, il eût corrompu mes gens. Mes flambeaux, par une nuit la plus calme du monde, quoique fort obſcure, s'éteignirent tout d'un coup: mon Cocher, que cet accident ſembloit autoriſer à ſe tromper ſur ſa route, me mena par des rues auſſi déſertes que détournées: au bout d'une de ces rues, mon caroſſe arrêta. Mr. de *Norſan* qui, ſans que j'en ſuſſe rien, m'attendoit, ſe lança dedans impétueuſement, s'y plaça malgré moi; & ſuppoſant obtenu, l'aveu qui ſeul auroit pu juſtifier ſon audace, il n'y auroit rien eu que je n'euſſe eu à en craindre, ſi, voyant que ma réſiſtance, toute ſérieuſe qu'elle étoit, ne lui impoſoit pas plus que la menace que je lui faiſois de crier, je n'euſſe, en effet, pouſſé des cris qui, quoique fort étouffés par tout ce qu'il faiſoit pour les empêcher de percer, l'obligerent enfin de diſcontinuer ſes entrepriſes. Je ne vous dirai point quelles furent les excuſes qu'il m'en fit; je ne voulus ni en admettre, ni en écouter aucune; & le forçai, enfin, de me quitter, très déterminée, quoi qu'il pût faire, à ne le revoir de ma vie.

LEDUC. Vous en direz ce que vous voudrez, *Madame*; mais, avec votre permiſ-

ſion, il falloit que (& vraiſemblablement ſans vous en douter) vous vous fuſſiez cruellement commiſe, pour que, malgré ſa témérité naturelle, il oſât tant!

CE'LIE. Que voulez-vous?... Une femme timide, & qui ne ſait encore la valeur de rien... La crainte, en voulant les réprimer, de faire éclater certaines entrepriſes... L'étonnement qu'on oſe, dès la premiere vue, en tenter de pareilles.... Le goût qui combat l'indignation...

LE DUC. Eh mon Dieu! tout cela ſe comprend de reſte; & vous voyez même, que je l'avois deviné: au ſurplus, vous ne m'en croirez peut-être pas, mais voilà, j'en ſuis ſûr, la premiere inſolence qui ne lui ait pas réuſſi de prime abord.

CE'LIE. Pour moi, je ne conçois pas comment, une ſeule fois en ſa vie, cela a pu lui réuſſir: mais eſt-ce que c'eſt une façon dont vous admettiez l'uſage, vous?

LE DUC. Comme cela: oui, & non, ſelon les occaſions, encore plus ſuivant les caracteres. On croit aſſez généralement, quoiqu'à tort, peut-être, que rien ne nuit à la vertu comme la ſurpriſe; & il eſt aſſez naturel que ceux qui l'imaginent, cherchent plus à la ſurprendre qu'à l'avertir. S'il y a des femmes en qui l'é-

tonnement eſt ſuivi, ou accompagné de la colere, il y en a auſſi en qui il ſuſpend toute faculté; & l'on ne ſauroit, je crois, nier que pour celles-là, une témérité imprévue, quoique non deſirée, ne ſoit très-dangereuſe. Si l'on ſavoit quelle eſt, ſur cela, la façon de penſer d'une femme, on ne l'attaqueroit jamais que comme elle a beſoin de l'être pour être vaincue, & les deux ſexes y gagneroient également : mais, réduit comme on l'eſt preſque toujours, ſur une choſe ſi eſſentielle, à marcher au haſard, & à en attendre tout, le moyen d'appliquer toujours convenablement la témérité, ou la retenue? On eſt ſi expoſé à être la dupe des phyſionomies, & même des réputations, que, quelquefois, c'eſt à la femme qui en fait le moins de cas, que l'on préſente un hommage reſpectueux; & que c'eſt avec celle qu'elle révoltera le plus, que l'on mettra en œuvre l'inſolence: pour moi, comme il arrive aſſez communément qu'on manque une femme par la même voie qui vous en a fait avoir une autre, mon avis eſt, qu'il nous eſt de la derniere importance de n'avoir pas toujours auprès d'elles la même marche.

CE'LIE. Mais celle dont nous parlons

eſt affreuſe ! Et elle eſt en même-tems la preuve d'un ſi cruel mépris, qu'il me paroit impoſſible qu'elle détermine quelque femme que ce ſoit.

LE DUC. Plaiſanterie à part, je ſuis ſur cela totalement de votre avis : il y a, cependant, une choſe qui me tient, à cet égard, un peu en ſuſpens : c'eſt que s'il n'y a pas une femme qui ne parle de l'impertinence comme vous, il n'y a, en même-tems, pas d'homme, [j'entends de ceux qui ſont, ou ſe diſent dans l'uſage de l'employer] qui ne ſoutiennent qu'ils s'en ſont toujours très-bien trouvés. De cette différence d'opinion ſur la même choſe, j'inférerois donc, ou que les uns ne diſent pas combien de fois cette façon de notifier à une femme l'impreſſion qu'elle fait ſur nous, s'ils s'en ſont indiſtinctement ſervis avec toutes leur a manqué ; ou que, quoique toutes paroiſſent également la réprouver, il faut pourtant qu'il s'en trouve à qui elle impoſe, non-ſeulement plus qu'elles ne diſent, mais encore plus qu'elles ne voudroient.

CE'LIE. Plus qu'elles ne voudroient ! Quel conte !

LE DUC. Mais ſans doute : s'il y a au monde quelque choſe de bien prou-

vé, c'eſt qu'il y a des inſtans où, quelque peu diſpoſée que, par la nature ou par ſes principes, une femme ſoit à ſe laiſſer ſubjuguer par la témérité, elle peut prendre beaucoup ſur elle : & ſi cela eſt, comme quelques exemples nous le prouvent, vous conviendrez que c'eſt le plus involontairement du monde, qu'elle admet une choſe qui n'eſt pas moins contre ſa conſtitution, que contraire à ſes maximes. Il eſt tout auſſi certain qu'il y a d'autres momens où la femme qui, par toutes ſortes de raiſons, doit regarder l'inſolence, moins comme une inſulte faite à ſa façon de penſer que comme un hommage rendu à ſes charmes, aura, contre ſon uſage, plus de diſpoſition à la punir qu'à la récompenſer. Avec la premiere, on a ſaiſi le moment; avec la ſeconde, on l'a manqué: & en bonne phyſique, on n'auroit dû ni craindre l'un, ni ſe flatter de l'autre.

CE'LIE. Qu'eſt-ce que le moment; & comment le définiſſez-vous? Car j'avoue de bonne foi, que je ne vous entends pas.

LE DUC. Une certaine diſpoſition des ſens auſſi imprévue qu'elle eſt involontaire, qu'une femme peut voiler, mais qui, ſi elle eſt apperçue, ou ſentie par quelqu'un

quelqu'un qui ait intérêt d'en profiter, la met dans le danger du monde le plus grand d'être un peu plus complaisante qu'elle ne croyoit ni devoir, ni pouvoir l'être.

CÉLIE. Vous en direz ce que vous voudrez ; jamais vous ne me ferez croire au succès des insolens.

LE DUC. Cela est fâcheux à dire pour les mœurs : mais il est cependant vrai qu'ils remportent des victoires.

CÉLIE. En tout cas, elles sont bien peu flatteuses.

LE DUC. J'en conviens ; mais aussi ne mettons-nous pas tout en amour-propre ; il y auroit, quelquefois, trop à perdre pour nous.

CÉLIE. Ah oui ! Pour vous en savoir tant de gré, cette façon de penser vous procure de belles conquêtes !

LE DUC. Comme le plaisir n'est pas toujours à la suite de la gloire, il est tout simple que la gloire ne marche pas toujours à la suite du plaisir. Hélas ! nous serions trop heureux de pouvoir les accorder sans cesse !

CÉLIE. Et c'est, cependant, ce que vous cherchez le moins, en général, s'entend : cet accord si doux du plaisir & de la gloire, est, par exemple, ce

qui paroît tenter le moins Monſieur de *Norſan*.

LE DUC. Quelquefois, par haſard; mais je lui ai vu des conquêtes qui, certainement, réuniſſoient tout ce qui peut flatter; & vous en êtes une preuve.

CÉLIE. Cela ſe peut; mais vous l'avez auſſi vu courir après des *eſpeces* qui n'auroient pas ſeulement mérité les attentions du moins délicat de ſes valets-de-chambre.

LE DUC. Vous le jugiez ainſi.

CÉLIE. Je le jugeois comme tout le public, qui n'étoit ni moins ſurpris, ni moins ſcandaliſé que moi-même, des choix que quelquefois, on lui voyoit faire.

LE DUC. On eſt ſouvent étonné, à la guerre, de voir un grand Général, s'amuſer à prendre des bicoques, parce qu'on ignore ſes projets, & par conſéquent, le prix qu'il attache à des conquêtes qui paroiſſent ſi peu faites pour le tenter. Il en eſt de même de Monſieur de *Norſan*: on ne voit que ce qu'il fait; mais on n'en pénétre pas les motifs. On le juge pourtant. Mais puiſque nous voilà retombés ſur lui, dites-moi, s'il vous plaît, comment, de l'excès d'indignation, très-méritée aſſurément,

où il vous avoit laissée, il put vous ramener aux sentimens qu'il vous a inspirés ? n'est peut-être pas ce qu'il y a de moins curieux dans votre histoire.

CÉLIE. Je l'aimois ; & vous le connoissez. Je fus d'abord assiégée de lettres de sa part ; & ne pouvois porter la main sur quoi que ce fût, qui n'en renfermât, ou n'en couvrît une : il m'en descendoit jusques par la cheminée ! Tous mes gens (je n'en excepte même pas un vieux Suisse que l'on m'avoit donné comme le Suisse du monde le plus incorruptible) étoient à lui. Persuadée, à ce que je lui voyois faire, que si je sortois, il ne manqueroit pas, de s'attacher indécemment à tous mes pas, sur le spécieux prétexte d'une indisposition, je me renfermai chez moi ; mais je n'y fus pas plus en sûreté contre sa personne, que je ne l'avois été contre ses lettres. Malgré l'opiniâtre silence dont je les avois payées, & qui devoit naturellement lui laisser si peu d'espoir ; une nuit que je venois de me coucher, je le vis paroître inopinément devant moi sous un habit de Grison ; &, ce qu'après ce qui s'étoit passé entre nous deux, vous allez trouver bien plus singulier encore c'est que ce ne fut qu'à une violence

nouvelle, & fort ſupérieure à la premiere, que je le reconnus parfaitement.

LE DUC. C'eſt que vous verrez qu'il eſt perſuadé qu'il en eſt de l'inſolence comme de la piquûre du ſcorpion : eut-il tort de l'avoir cru ?

CÉLIE. Il l'eût eu, ſans doute, ſi c'eût été dans une autre poſition qu'il m'eût ſurpriſe ; mais ſeule avec lui, (car enfin c'étoit l'être, que de n'avoir autour de moi, que des valets qui lui étoient vendus ;) l'état où j'étois.... la ſurpriſe... l'effroi....

LE DUC. L'amour....

CÉLIE. L'amour? Non ; ou s'il entra pour quelque choſe dans ſa victoire, ce fut ce, qu'au milieu de tant de mouvemens divers, je crus diſtinguer le moins.

LE DUC. Et ce qui, cependant, combattoit pour lui, beaucoup plus que vous ne croyiez. Ma foi ! ſi l'on vouloit conſidérer, de ſang froid, combien de choſes s'arment contre la vertu d'une femme, on ſeroit plus étonné de ce qu'elle peut ſe défendre quelque tems, qu'on n'eſt ordinairement ſcandaliſé de la promptitude avec laquelle, quelquefois, elle paroît céder la victoire.

CÉLIE. Ce que vous dites-là eſt bien

vrai ! Mais ce n'en eſt pas moins une réflexion, que les hommes, & Monſieur de *Norſan* tout le premier, ne ſe préſentent guerre.

LE DUC. Bon ! Lui ! Eſt-ce qu'il croit à la vertu ? Il a, ſur cela, les idées d'un vrai réprouvé.

CÉLIE. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que ce qu'il m'en croyoit, ne l'effrayoit guere.

LE DUC. Oh çà ! *Madame*, convenez pourtant qu'il fit bien de ne vous pas attaquer par les formes ordinaires.

CÉLIE. Je ne vois pas, à vous dire le vrai, pourquoi vous trouvez qu'il faiſoit ſi bien d'en agir avec moi ſi légérement, ou, pour parler plus juſte, avec une inſolence qui n'a jamais eu d'exemple.

LE DUC. Oh ! pour des exemples, elle en a tant que vous en ſeriez confondue ; & croyez que ce n'eſt pas ſans raiſon que les anciens on dit qu'il vaut toujours mieux mettre une femme dans le cas d'avoir à ſe plaindre hautement de trop de témérité, que d'avoir, en ſecret, à vous reprocher de l'avoir trop reſpectée.

CÉLIE. Voilà, pour les anciens, de bien étranges maximes !

LE DUC. Ce qui me feroit pourtant croire qu'elles ſont plus fondées en raiſon que vous ne penſez, c'eſt que moi, perſonnellement, je n'ai jamais employé le reſpect, que je n'aie eu à m'en repentir. Ce n'eſt point qu'en ce cas-là, on ne m'ait toujours dit que j'étois charmant; & qu'on ne m'ait même promis des récompenſes fort au-deſſus de ce que je ſacrifiois : ſoit que, dans ces circonſtances-là, une femme ſoit toujours bleſſée intérieurement des égards qu'on a pour ſa vertu, ſoit par d'autres raiſons que j'ignore, on ne m'en a pas, dans le fond, ſu plus de gré; & plus par mon imbécille retenue, j'ai perdu d'occaſions que depuis, je n'ai pu retrouver, plus je ſuis convaincu que ſi *Monſieur de Norſan* vous eût reſpectée autant que vous croyez avoir envie de l'être, il n'auroit jamais triomphé de vos préjugés contre lui; ou que, du moins vous lui auriez fait acheter bien cher ſa victoire

CE'LIE. Tout cela eſt poſſible; mais, du moins, il n'auroit pas eu à ſe reprocher de l'avoir remportée par de mauvaiſes voies.

LE DUC. Je ne ſuis pas, comme vous ſavez, ni plus impertinent, ni moins

délicat qu'un autre; mais j'avoue que je préférerois toujours le remords d'avoir acquis une femme, comme vous dites, par de mauvaises voies, au regret de l'avoir manquée par plus de ménagemens qu'à la rigueur elle ne desiroit qu'on en eût pour elle. Ce qui me confirme encore dans cette façon de penser, c'est qu'il n'y en a pas une qui ne pardonne plus aisément une témérité, qui, en la décidant, ne lui en laisse pas moins l'honneur de n'avoir pas formellement consenti, qu'une timidité qui, en la conduisant avec tout le respect possible, mais sans aucune pitié, de concessions en concessions, lui fait essuyer trente fois par jour, & pour de franches miseres, auxquelles, d'elle-même, elle ne prendroit pas garde, la honte de sentir qu'elle se manque, & de se le dire inutilement. Oh! je crois que si vous voulez juger cela sans partialité, vous conviendrez que non-seulement le téméraire doit être plus sûr de son succès que le timide; mais encore, qu'en épargnant à une femme le double désagrément de voir sa vertu l'abandonner, pour ainsi dire, piece à piece, & de courir après toutes, il a pour elle, dans le fond, plus d'égards que l'autre n'a l'air d'en avoir.

CÉLIE. Ah! Vous voulez reſſuſciter le *perſifflage*! C'eſt un projet!

LE DUC. Sans m'amuſer à défendre mon raiſonnement, permettez-moi une queſtion : Pardonnâtes-vous, ou non, à Monſieur de *Norſan*, la violence qui vous mit dans ſes bras?

CÉLIE. Aſſurément! je la lui pardonnai. M'avoit-il laiſſé d'autre parti à prendre?

LE DUC. Et lui auriez-vous pardonné de même (au moins c'eſt ici le for intérieur que j'interroge) de n'avoir adouci le plus farouche de tous les Suiſſes; de n'avoir transformé des Ramoneurs en Griſons, ou des Griſons en Ramoneurs; de ne s'être enfin donné des peines incroyables, que pour y trouver le bénéfice de venir ſe mettre à genoux au pied de votre lit; & là, d'une voix lamentable, entrecoupée par les ſoupirs, étouffée par les ſanglots, vous demander humblement pardon de l'attentat qu'il avoit commis ſur votre perſonne, & de l'intention qu'il avoit eue de le porter beaucoup plus loin, ſi vous lui en euſſiez laiſſé la commodité?

CÉLIE. Penſez-vous que cela eût été ſi déplacé?

LE DUC. Mais cela ne vous auroit-

il point paru bien ridicule ? Premiérement...

CÉLIE. Oh ! ne rebattons pas, je vous prie, ce point-là plus long-tems : vous êtes ſi déraiſonnable ſur ce chapitre ; & vous & moi voyons les choſes ſi différemment, que ce ſeroit entre nous deux, matiere à une diſcuſſion éternelle. Tout ce que je puis vous dire à cet égard, c'eſt que vous vous trompez beaucoup, ſi vous croyez que l'emportement ait ſur moi plus de droit que la tendreſſe.

LE DUC. Je ne crois pas avoir à me défendre d'une pareille imputation.

CÉLIE. De grace, encore une fois, laiſſons cela : abſtraction faite de toute autre choſe, vous avez trop d'eſprit pour ne pas ſentir que je ne puis trouver du plaiſir à me rappeller l'idée du plus perfide de tous les hommes ; ni à être ramenée au ſouvenir de ce que j'ai eu le malheur de lui ſacrifier.

LE DUC. Eh bien ! Je puis vous dire une choſe, parce que, de vous à moi, je la crois exempte du ſoupçon de flatterie : c'eſt qu'à quelque point que je connuſſe la façon de penſer de Monſieur *de Norſan*, je ne doutai pas, quand je le vis s'attacher à vous, que vous ne fiſſiez ce que mille avant vous n'avoient

pu faire ; qu'en un mot, vous ne le fixaſſez. Auſſi ne pourrois-je vous exprimer combien je fus étonné quand je vis qu'il vous avoit quittée, & le peu de tems qu'il vous reſta.

CÉLIE. Oh ! pour cela, il eſt vrai que, ſi vous en exceptez cette premiere fougue, qui ne prouve pas plus pour nos charmes, que pour vos ſentimens, il n'a pas tenu à lui que je reſtaſſe très-convaincue que je n'avois en moi, d'aucune façon, rien qui pût m'attacher un honnête homme.

LE DUC. Je vais, peut-être, vous parler avec trop de franchiſe ; mais il eſt ſûr que ſi l'idée, auſſi injuſte que cruelle, que ſa propre déſertion vous avoit laiſſée de vous-même, a pu contribuer pour quelque choſe à vous faire prendre Monſieur *de Clèmes* après lui, ſon inconſtance a eu pour vous de bien déſagréables ſuites.

CÉLIE (*en rougiſſant.*) M. de *Clèmes !*

LE DUC. Au moins, je vous prie de croire que je ne vous le donne que d'après ſon autorité : il m'a dit qu'il avoit eu le bonheur de vous plaire ; mais comme c'eſt un de ces faits qui, quand ils ne ſont pas véritables, ſont fort agréables à ſuppoſer, je ne ſerois pas

ſurpris que, vrai ou non, il eût cherché à s'en faire honneur ; & ſi vous vous rendiez juſtice, vous le trouveriez auſſi ſimple que moi-même.

CÉLIE. Si je puis lui reprocher de l'avoir dit, je ne puis, malheureuſement pour moi, l'accuſer de s'en être vanté ſans raiſon.

LE DUC. Quoi ! *Madame !* Il eſt réel qu'il vous a plû ! Je vous avoue que, pour me le faire croire, il ne me falloit pas moins que votre aveu même. Eh ! Comment eſt-il poſſible que vous ayez donné à Monſieur de *Norſan* un pareil ſucceſſeur ! Car, du côté de la figure, nous n'avons rien de plus médiocre ; & quoiqu'on ne puiſſe équitablement lui refuſer de l'eſprit, il n'en eſt pas moins vrai que ce qu'il en a, eſt bien éloigné d'être aimable. C'eſt une prétention ! Un bavardage ! Un travers dans les idées, qui ne reſſemble à rien, & dont je ſuis confondu que vous n'ayez pas été affectée auſſi déſagréablement que j'ai vu tout le monde l'être.

CÉLIE. Mais, il n'eſt pas abſolument dénué de graces, & dans le tête-à-tête (où vous ſavez qu'on a toujours moins de prétentions) ſon eſprit n'a point, en vérité, tous les ridicules que vous lui

donnez, & que je conviens qu'il a, quand il veut briller.

LE DUC. Par malheur pour lui, ſi mon ſuffrage, à cet égard, lui pouvoit être de quelque choſe, je ne l'ai jamais vu que voulant ſe faire écouter, & ayant même l'air d'être convaincu qu'il n'y a perſonne qu'on doive entendre avec tant de plaiſir: pour les graces, j'ai peine à comprendre que, venant de vivre dans la derniere intimité avec l'homme de ſon ſiecle qui en a le plus, & de plus à lui; les graces gauches, mauſſades, & forcées de Monſieur de *Clêmes*, aient pu faire ſur vous quelqu'impreſſion.

CÉLIE. Je n'ai pas, aujourd'hui, moins de peine que vous à le comprendre. Le dépit, apparemment, ce vuide affreux qui ſuccéde à une paſſion, & ſi pénible pour quelqu'un qui vient d'en goûter les charmes: ſon aſſiduité; ſa patience; l'ennui du déſœuvrement; un deſir mal raiſonné de vengeance.... En vérité! moi-même je n'y conçois rien.

LE DUC. S'il n'eſt point fort ordinaire de ne pouvoir, dans ce cas-là, ſe rendre compte de ſes motifs, cela n'eſt pas non plus ſans exemple, & je connois même perſonnellement plus d'une femme à qui il eſt arrivé, comme à vous, de prendre

un engagement ſans avoir jamais pu depuis, avec quelque ſoin qu'elles s'examinaſſent là-deſſus, ſe dire ce qui les y avoit déterminées.

CÉLIE. Sans raiſonner ſur cela davantage, ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il n'étoit pas vraiſemblable que je priſſe jamais cet homme-là.

LE DUC. Pour ſavoir ce qu'en ce genre-là, fait, ou peut faire une femme, ce n'eſt pas toujours dans le vraiſemblable qu'il faut le chercher.

CÉLIE. Croiriez-vous bien une choſe? C'eſt que née ſenſible, & adorée de Monſieur de *Clêmes*; moi, ne croyant pas, à la vérité, que je l'aimaſſe; mais en ayant beaucoup d'envie (vous concevez par conſéquent, tout ce que ce deſir, & les ſens mêmes devoient produire) jamais, malgré ſes efforts & les miens, il n'a pu parvenir à me rendre ſeulement l'idée de ce que j'avois éprouvé avec ſon prédéceſſeur.

LE DUC. Quoi! pas même ce dédommagement?

CÉLIE. Pas même: cela eſt-il imaginable?

LE DUC. A la rigueur, oui: l'amour qu'on veut avoir, ne vaut jamais l'amour qu'on a; & puis, à dire la vérité,

Monſieur de *Clèmes*, tout de ſuite après Monſieur de *Norſan*; ſans intermédiaire qui eût un peu affoibli les idées que ce dernier vous avoit laiſſées ! Monſieur de *Clèmes* eſt ſi gourme ! Il devoit être ſi empêtré dans ſon bonheur ! ſi gauche dans ſes careſſes ! met tant de pédanterie dans ſes tranſports mêmes !... Ma foi ! *Madame*, à tous égards, vous aviez fait-là un terrible choix ! Heureuſement pour vous, les circonſtances l'excuſoient; & plus heureuſement encore, cela n'a duré que le tems que doit durer une affaire de dépit. Un mois de plus, vous vous donniez un ridicule que rien n'auroit pu effacer.

CÉLIE. Ce ne fut cependant pas cette conſidération, toute importante qu'elle eſt, qui me le fit quitter; mais ce même homme qui m'avoit d'abord paru encore plus étonné de ſon bonheur, que ceux qui l'avoient compris le moins, trouva bientôt que je n'avois fait, tout au plus, que lui rendre juſtice; & cette préſomption ſi déplacée, m'éclairant ſur ſes ridicules, me força bientôt auſſi à me faire honte de mon choix. D'ailleurs, il eſt, comme vous l'avez remarqué très-bien, ſec, pédant & gourme; & il a de tout cela, plus en-

core dans l'esprit que dans la figure : il possede, de plus, le très-incommode ridicule d'aimer à régner & à dicter des loix ; mais, j'abhorre la domination, sur-tout quand elle est passive. Tout cela joint à la certitude que chaque jour me donnoit que, non-seulement je ne l'aimois pas, mais encore que, quelque chose que lui & moi pussions faire, je ne l'aimerois jamais davantage, fit qu'enfin je me déterminai à rompre avec lui ; & en effet, je remarquai, contre mon attente, que cela avoit très-bien pris dans le monde.

LE DUC. Au mieux ! *Madame* : je puis vous le certifier, moi ; cela y prit même si bien que, pour peu que cela eût été d'usage, on le feroit fait écrire à votre porte ; & que le premier nom que vous auriez trouvé sur votre liste, auroit certainement été le mien.

CÉLIE. Un empressement si vif de votre part, m'auroit d'autant plus étonnée, que j'en aurois dû moins attendre la sorte d'intérêt qu'il auroit paru m'annoncer.

LE DUC. Je ne vois pas bien comment une chose si simple auroit pu vous paroître extraordinaire.

CÉLIE. Mais, pardonnez-moi : vous

m'aviez vu prendre Monſieur *de Clémes* avec tant d'indifférence, que je devois néceſſairement en conclure qu'il vous étoit, on ne peut pas plus égal, que je le gardaſſe, ou non ; & que par conſéquent, une démarche de votre part, qui auroit tendu à me faire penſer le contraire, m'auroit avec raiſon ſurpriſe.

LE DUC. Pourquoi ? Sans qu'il ſoit queſtion de ce qu'on appelle l'intérêt du cœur, pour peu qu'on ſoit ami des gens, on eſt bien aiſe de les voir revenir d'une erreur qui leur nuit dans l'opinion publique.

CE'LIE. Un auſſi foible ſentiment que celui dont vous parlez, doit, ſur tout ce qui arrive aux perſonnes qui ne nous en inſpirent pas davantage, laiſſer une bien grande indifférence ; & vous me forcez de croire que je prenois ſur vous beaucoup plus que cela, ou qu'il vous étoit plus égal que vous ne dites, que je reſtaſſe, ou non, attachée à Monſieur *de Clémes*.

LE DUC. Sans prendre à l'uſage qu'une femme aimable peut faire de ſon cœur le plus vif des intérêts, il ne ſe peut pourtant pas, que l'on reſte indifférent ſur cela à un certain point,

lorſque l'on a l'honneur d'être de ſes amis.

CE'LIE. Oh ! ce n'eſt que cela ! J'aurois preſque imaginé toute autre choſe.

LE DUC. Quoi ? de l'amour ?

CE'LIE. Non, pas préciſément ; mais quelque choſe de moins général, & d'un peu plus marqué que vous m'accordiez : cela a ſes nuances, comme vous ſavez.

LE DUC. Oh ! cela n'étoit pas, non plus, tout-à-fait ſi général !

CE'LIE. A la rigueur, cela étoit poſſible ; mais vous ne vous conduiſiez point avec moi, s'il vous en ſouvient, de façon à me le faire croire : car entre nous, & ſans vous en faire de reproches, au moins ! vous êtes, de tous les hommes qui me virent alors, celui ſur qui je parus faire le moins d'impreſſion.

LE DUC. A vous parler naturellement auſſi, je crois que dans le tourbillon où vous étiez, & obſédée d'adorateurs, vous eûtes bien peu le tems de diſtinguer ſi je manquois ou non, dans leur foule.

CE'LIE. Il faut bien que cela ne ſoit point, puiſque je m'apperçus que vous ne la groſſiſſiez pas.

LE DUC. Ce fut, peut-être, à cauſe de cela ſeul que vous vous en apperçûtes ?

CE'LIE. Vous me croyez donc bien vaine ?

LE DUC. Je n'ai pas moi-même aſſez de vanité pour croire que vous duſſiez attacher à mon hommage, un bien grand prix ; mais c'eſt que, quelquefois, vous voyez plus en ce genre, ce qu'on vous refuſe, que ce qu'on vous rend. Quand je dis *vous*, je n'ai pas beſoin de vous dire combien c'eſt en général que je parle. Vous n'ignorez pas non plus, qu'il y a des poſitions où, quelqu'aimable qu'une femme puiſſe vous paroître, il ne ſeroit pas convenable de le lui dire ſérieuſement, parce que l'on courroit riſque de la tromper, ou d'être infidele, & qu'un honnête homme ne doit s'expoſer ni à l'une, ni à l'autre de ces deux choſes-là : de le lui aller dire à titre de ſimple fleurette, & ſans aucun autre objet, en eſt une qui m'a toujours paru ſouverainement ridicule ; & c'eſt auſſi ce que j'ai toujours fait le moins volontiers.

CE'LIE. Cela eſt plaiſant ! je vous aurois cru moins de ſcrupules ſur la premiere de ces deux choſes-là, & plus

de goût pour la ſeconde, & ſi vous vouliez être de bonne foi, vous conviendriez que je n'ai pas tort de croire l'un & l'autre : mais revenons, s'il vous plaît, au point d'où nous ſommes partis. A la façon dont vous m'avez parlé au ſujet de ma rupture avec Monſieur *de Clèmes*, il ſembleroit que, dans ce tems-là, du moins, vous ne me voyiez pas avec toute l'indifférence que, par votre conduite avec moi, je ſerois en droit de vous ſuppoſer : car n'eſt-ce pas ce que, ſi je voulois, je pourrois inférer de l'empreſſement avec lequel vous vous feriez, dites-vous, fait écrire chez moi, pour peu que cela eût été d'uſage ?

LE DUC. Si ce n'eſt pas dans la derniere préciſion, ce que j'ai voulu dire, du moins peut-on, ſans leur faire une grande violence, donner à mes paroles ce ſens-là.

CE'LIE. Pour moi, qui ne cherche aſſurément pas à leur donner la torture, elles ne m'en préſentent point d'autre ; & je crois que je ne ſerois pas la ſeule qui les interprêtât comme je fais.

LE DUC. C'eſt ſelon le plus ou moins de beſoin qu'on auroit qu'elles le ſignifiaſſent ; mais comme vous ne pouvez,

vous, avoir aucun intérêt à les expliquer comme vous faites, il faut que je me ſois trompé quand je les ai crues ſans conſéquence.

CE'LIE. Oh! n'ayez pas peur: mon intention n'eſt point de leur donner une autre valeur que celle que vous y attachez vous-même.

LE DUC. Une crainte de cette eſpece, me donneroit un ſi grand ridicule, que je me flatte que vous voudrez bien ne me la pas ſuppoſer.

CE'LIE. Vous devez être d'autant plus tranquille à cet égard, que je ne pourrois vous la croire, ſans m'en donner toute la premiere, un très-grand.

LE DUC. Je ne ſais ſi c'eſt parce que je n'ai pas l'honneur d'être femme; mais leurs prétentions me paroiſſent toujours moins déplacées que les nôtres.

CE'LIE. C'eſt ſelon ce que nous ſommes: car, à mon gré, ce n'eſt pas notre ſexe, mais nos graces, qui les excuſent; &. toutes n'en ont pas, comme vous ſavez. (*Ici la Converſation tombe une minute, à peu près;* & Célie *paroît rêver aſſez profondément.* Le Duc *enfin, lui demande ce qui l'occupe ſi fort.*)

CE'LIE. Je cherchois à me rappeller

quelle femme vous occupoit vous-même, lorſque Monſieur *de Norſan* me quitta.

LE DUC. Tout ce dont je me ſouviens, c'eſt que je faiſois quelque choſe; mais j'aurois, je l'avoue, peine à vous dire, tout d'un coup, ce que c'étoit.

CE'LIE. Il falloit que cela ne vous intéreſſât pas beaucoup, puiſque vous en avez ſi peu conſervé la mémoire.

LE DUC. Aſſurément : ſelon toute apparence, c'étoit quelque fille.

CE'LIE. Et quand je quittai Monſieur *de Clèmes ?*

LE DUC. C'étoit quelque choſe qui ne valoit pas beaucoup mieux.

CE'LIE. Oſerois-je bien, à préſent, vous demander pourquoi, lorſque Monſieur *de Norſan* me quitta, vous ſentant, de votre aveu même, une ſorte de goût pour moi, & ne faiſant rien qui vous impoſât la loi de le contraindre, vous ne me parlates point ; ou pourquoi, quand je quittai Monſieur *de Clèmes*, étant, à fort peu de choſes près, dans la même poſition, vous gardâtes le même ſilence ?

LE DUC. (*avec embarras.*) S'il eſt vrai que dans le tems que Monſieur *de Norſan* vous rendit votre liberté, la

mienne n'étoit pas engagée, je n'étois pas non plus abſolument libre. Après cette fille dont je vous ai parlé, j'avois, ainſi que cela nous arrive ſouvent, pris ſans l'aimer, une femme qui ne m'aimoit guere davantage. Ses bontés n'avoient point changé mon cœur; mais ſes diſpoſitions n'étoient pas reſtées les mêmes : elle vouloit, à toute force, que je l'aimaſſe : c'étoit une fantaiſie qui lui étoit venue; en conſéquence, elle ne ſe prêtoit plus avec la même réſignation à mon indifférence pour elle. Vous n'ignorez pas que quoique par elles-mêmes, des chaînes de ce genre, ne ſoient pas faites pour être reſpectées à un certain point, on ne les rompt pas comme on voudroit, parce qu'on craint, en s'y dérobant ſans aucune ſorte d'égards, d'avoir de trop mauvais procédés. Cette femme qui connoiſſoit ma façon de penſer là-deſſus, en abuſoit indécemment. Deſorte que quand enfin, je me fus déterminé à rompre avec elle, je trouvai, non-ſeulement que vous n'étiez plus libre, mais même que vous aviez pris l'homme du monde, dont je me ſerois défié le moins.

CE'LIE. Soit : mais quand cela ne fut plus, vous ne pouvez pas dire aſſuré-

ment ! que je fiſſe rien qui pût vous empêcher de me parler, ſi vous en euſſiez envie ; car je fus plus de ſix mois ſans vouloir entendre parler de quoi que ce fût.

LE DUC. Tant que cela !

CE'LIE. Oui : tout autant : c'étoit, à ce qu'il me ſemble, vous laiſſer le tems de vous expliquer.

LE DUC. Eh mais ! *Madame*, avec votre permiſſion, vous ne mîtes pas entre *de Clêmes* & *d'Alinteüil*, un ſi long intervale ?

CE'LIE. (*en affectant de rire*) Monſieur *d'Alinteüil !* Voilà une bonne folie ! Eſt-ce qu'on me l'a donné dans le monde ?

LE DUC. On a pris cette liberté : eſt-ce que vous n'en ſaviez rien ?

CE'LIE. En voilà, je vous jure, la premiere nouvelle : & vous crûtes donc, vous, que je l'avois ?

LE DUC. Ma foi ! oui : ſur des choſes de ce genre, je crois aſſez volontiers ce que j'entends dire à tout le monde, ſur-tout quand elles paroiſſent auſſi vraiſemblables que le paroiſſoit celle-là.

CE'LIE. Me ſeroit-il permis de vous demander ce qui lui donnoit ce carac-

tere de vraiſemblance ſi frappant ?

LE DUC. La façon dont vous viviez avec lui.

CE'LIE. Elle étoit amicale ; j'en conviens.

LE DUC. Oh ! oui, fort amicale !

CE'LIE. C'eſt qu'au fait, elle n'étoit que cela ; & que ſi c'eſt ſur cela ſeul qu'on me l'a donné, je ne ſais pas comment, pour éviter de pareilles imputations, il faut que nous vivions avec nous. J'ai toujours fait, comme ami, beaucoup de cas de Monſieur *d'Alinteüil* ; mais ce ſeroit un des hommes du monde que je voudrois le moins pour amant ; & je n'ai jamais varié là-deſſus une minute.

LE DUC. Je ne vois pas bien pourquoi, car il eſt aiſé de faire pis : *d'Alinteüil*, avec une figure fort agréable, & beaucoup d'eſprit, n'eſt pas un amant, ni qu'il doive être ſi difficile de prendre, ni dont on puiſſe avoir à rougir.

CE'LIE. Il n'eſt pas ici queſtion de ſon plus ou moins de mérite : je conviens, d'ailleurs avec vous, qu'on ne ſauroit de toutes façons, être plus aimable, mais comme vous ſavez, je crois, on n'aime pas tout ce qui paroît digne

digne d'être aimé; & moins je penſois à faire de lui mon amant, moins je crois auſſi m'être conduite avec lui, de façon à faire penſer qu'il le fut; à moins pourtant, que les plus ſimples témoignages d'amitié, ne paſſent dans l'eſprit de certaines gens, pour des actes de tête tournée; & de ces derniers, je ne crois pas, quoi que vous diſiez, en avoir fait pour lui.

LE DUC. Moi, *Madame!* Eſt-ce que je dis rien qui doive ſeulement vous faire ſoupçonner que je cherche à vous en accuſer?

CÉLIE. Aſſurément, oui! Si, comme je le penſe, dire à quelqu'un que l'on croit qu'il a fait une choſe, eſt l'accuſer de l'avoir faite.

LE DUC. En tous cas, je n'ai pas été le ſeul qui l'aie cru; & l'on en fut même dans le monde ſi perſuadé, que tous ceux qui avoient des prétentions ſur vous [& le nombre n'en étoit pas médiocre] les retirerent, comme convaincus qu'elles leur ſeroient inutiles; & aſſez ordinairement, nous ne prénons point une pareille conviction à ſi bon marché, quand elle a de quoi bleſſer nos ſentimens, ou mortifier notre amour-propre.

CÉLIE. Eh ! vous fûtes, apparemment, du nombre de ceux qui l'eurent, & qu'elle affraya ?

LE DUC. Je ne vois pas bien pourquoi j'en aurois été moins épouvanté qu'un autre.

CÉLIE. Si vous y prenez garde, vous éludez ma queſtion plus que vous n'y répondez.

LE DUC. Eh ! oui, *Madame*, je fus de ce nombre : quelle raiſon, encore une fois, aurois-je eue pour n'en être pas ?

CÉLIE. Votre embarras me fait rire ! Mais auſſi, de quoi vous aviſez-vous de vouloir me faire croire qu'en aucun tems de votre vie, vous ayez penſé à moi, d'une certaine façon, lorſque j'ai, du contraire, toutes les preuves imaginables ?

LE DUC. Toutes ces preuves qui dépoſent, à ce que vous croyez, ſi fortement en faveur de votre opinion, ſe réduiſent à mon ſilence ; & ce même ſilence ne me paroît rien prouver du tout, dans les circonſtances où vous & moi étions alors.

CÉLIE. Je ne ſais pas ; mais, d'ordinaire, un homme amoureux, ou qui prévoit ſeulement qu'il n'eſt pas impoſſible qu'il le devienne, ou parle de ſon

ſentiment actuel, ou prépare les voies à ſon ſentiment à venir : il me ſemble du moins, qu'en général, c'eſt aſſez votre uſage.

LE DUC. Je l'avoue, *Madame*; mais vous ne devez pas non plus ignorer que, quelque général que ſoit un uſage, il n'eſt pas ſuivi par tout le monde; ou qu'en l'adoptant, chacun d'après ſon caractere, le reſtreint ou le modifie.

CÉLIE. Si vous avez toujours été de la même circonſpection, vous avez dû perdre bien des occaſions d'être heureux; ou vous avez forcées à de bien deſagréables avances, les femmes qui vous diſtinguoient; car il ſeroit injuſte de croire qu'il ſoit également commode pour toutes, de parler les premieres; & indépendamment même de la violence qu'on a à ſe faire pour en venir là, c'eſt une démarche dont, quelqu'aimable qu'on puiſſe être, le ſuccès eſt ſi peu certain; & qui, d'ailleurs, expoſe à donner de ſoi des idées ſi ſingulieres, qu'il faut néceſſairement, pour ſe la permettre, l'amour le plus tendre....

LE DUC. Ou une bien grande douceur de mœurs.

CE'LIE. Mais vous, *Duc*, que penſeriez-vous d'une femme qui, nourriſſant

depuis long-tems dans ſon cœur, je ne dis pas un ſentiment déterminé, mais un penchant tendre, auquel différentes choſes des deux parts, l'auroient empêchée de ſe livrer; & qui, auſſi laſſe de le contraindre, que de ne le pas voir pénétrer, l'avoueroit, enfin, à celui qui l'auroit fait naître?

LE DUC. Vous ſuppoſez, ſans doute, qu'elle n'auroit exactement rien fait au profit du ſentiment qu'elle auroit, & qui eût pu le faire deviner?

CE'LIE. Je ne le ſuppoſois pas: mais quand cela ſeroit?

LE DUC. Dans la queſtion que vous me préſentez, vous imaginez, apparemment, un homme qui a de l'uſage du monde?

CE'LIE. Oui, ſi vous le voulez: mais quand il n'en auroit pas?

LE DUC. C'eſt que, dans l'un ou l'autre de ces deux cas, l'état de la queſtion ne ſera plus du tout le même.

CE'LIE. Je ne vois point pourquoi, quelque ſuppoſition, de ces deux-là, que l'on veuille admettre, l'état de la queſtion en ſera ſi fort changé.

LE DUC. Mais pardonnez-moi, *Madame*; la différence de l'homme qui n'eſt pas inſtruit, à l'homme qui l'eſt, n'eſt

point, à ce dont il s'agit, auſſi étrangere que vous le penſez. Dans une très-grande jeuneſſe, notre inexpérience ne nous permet pas de lire dans le cœur de la femme même qui nous intéreſſe le plus, ce qui s'y paſſe pour nous, & elle peut, ſans riſque, nous l'apprendre, parce que ſi ce n'étoit pas l'amour qui reçût ſa déclaration, ce ſeroit le deſir; & que, quand une femme ne nous inſpireroit rien, pas même la plus légere curioſité, il ſuffiroit, pour qu'elle nous en fît naître, ou même pour que nous nous en cruſſions fort amoureux, qu'elle nous apprît que nous avons ſu lui plaire: mais ſi c'eſt un homme que l'uſage du monde ait éclairé, qu'elle a pour objet; & qu'elle ait tâché de le lui faire entendre, je crois qu'elle ne peut, ſans haſarder beaucoup, aller plus loin; parce qu'il eſt à préſumer, qu'il veut plus paroître ignorer ce qu'elle ſent pour lui, qu'il ne l'ignore en effet; & qu'un aveu de cette eſpece, ne ſauroit être fait avec ſuccès à quelqu'un qui, en ne voulant pas l'entendre, lui en fait, de ſon indifférence pour elle, un fort tacite, il eſt vrai; mais, pourtant, on ne peut pas plus marqué.

CE'LIE. Rien, ſans doute, n'eſt mieux

vu que ce que vous me dites ; & c'eſt dommage qu'il réponde ſi peu à ce que je vous demandois. Ce que je voulois ſavoir ſimplement, c'eſt ce que vous penſeriez, vous, d'une femme qui ſe mettroit dans ce cas-là.

LE DUC. Pour pouvoir répondre de ce que l'on feroit dans telles ou telles circonſtances, il faudroit avoir éprouvé une ſituation, ſinon toute ſemblable, du moins à peu près pareille ; & comme il ne m'eſt point encore arrivé de recevoir de pareilles déclarations, il me ſeroit difficile de vous dire affirmativement, de quelle façon je pourrois en être affecté.

CE'LIE. Premiérement je ne crois point, avec votre permiſſion, qu'il ſoit bien vrai qu'à cet égard, on ne vous ait jamais prévenu de politeſſe, mais quand cela ſeroit, je n'en ſerois pas moins perſuadée qu'il y a des choſes que, pour décider la ſorte de ſenſation qu'elles pourroient faire ſur nous, il n'eſt pas néceſſaire d'avoir éprouvées ; &, ſi je ne me trompe, ce que je vous propoſe eſt de ce nombre.

LE DUC. (*embarraſſé.*) Mais.... pardonnez-moi.... D'abord, les circonſtances où l'on peut ſe trouver, doivent

néceſſairement influer beaucoup ſur le fond de la choſe.... Tel aveu que, dans un certain tems, je recevrois avec tranſport, peut, dans un autre, ne me pas intéreſſer. Il peut me plaire dans la bouche d'une femme, & me bleſſer dans la bouche d'une autre; ou, ſans faire ſur moi une ſi déſagréable impreſſion, me laiſſer, du moins, ſur ſes ſentimens, dans la plus profonde indifférence. En général, il me ſemble que, pour cela, nous dépendons beaucoup de notre façon de penſer, du plus ou du moins qu'en cet inſtant, une femme nous paroît ſacrifier; & de nos préjugés ſur ces choſes-là, qui ſont, aſſez ordinairement, la regle & la meſure de notre reconnoiſſance; &, comme en quelque ſituation que nous puiſſions nous trouver, nous ne perdons jamais de vue, à un certain point, les intérêts de notre vanité; cela dépend encore de la portion d'eſtime qu'elle s'eſt acquiſe, parce qu'il ne ſauroit nous être indifférent que le triomphe que nous remportons, ait de quoi flatter ou humilier notre gloire; & que, peut-être; nous tenons encore plus à cela qu'au plaiſir même. Ce n'eſt pas, cependant, que ſi elle eſt extrêmement jolie, ou, ſeulement, qu'elle paſſe pour telle,

qu'en faveur de ſes agrémens, ou du bruit qu'elle fait, nous ne lui pardonnions de manquer de décence; & qu'à fort peu de choſe près, nous n'attachions d'abord à notre victoire le même prix que ſi elle eût de quoi flatter notre orgueil par ſa difficulté. L'embarras, la modeſtie, la pudeur, ont pour les uns des charmes inexprimables; les autres, moins délicats, ne s'émeuvent qu'autant qu'une femme leur montre moins d'envie d'être aimée que d'être ſéduite; & qu'enfin, le cœur eſt ce qu'elle paroît le moins vouloir toucher. Les uns....

CE'LIE. Les uns! Les autres! Qu'eſt-ce, je vous prie, que tout ce long verbiage? Ce que je veux ſavoir, n'eſt pas ce qui affecte, plus ou moins, en bien ou en mal, tous ces gens-là; mais ce qui vous affecte, vous, perſonnellement. Il ne ſe peut pas que depuis que vous exiſtez, vous ignoriez ce qui, ſoit par votre conſtitution, ſoit par votre façon de penſer, pourroit prendre le plus ſur vous; & c'eſt ce que je vous demande inutilement depuis deux heures; voudrez-vous bien enfin me répondre?

LE DUC. A l'égard de la façon de penſer, j'en ai une à moi, rien n'eſt plus ſûr; mais elle eſt, comme celle de tous les

hommes du monde, ſi ſubordonnée aux circonſtances, qu'il y auroit, à moi, une ſorte de mauvaiſe foi à m'en donner une d'après lequelle j'agiſſe toujours. Pour ma conſtitution, elle eſt telle, je l'avoue, que je ne voudrois pas répondre de moi bien long-tems, ſi l'on cherchoit plus à aller à mes ſens qu'à mon cœur.

CE'LIE. (*en ſouriant.*) C'eſt-à-dire, qu'avec un peu d'indécence, on auroit bon marché de vous.

LE DUC. J'en conviens, je la déteſte; mais elle m'entraîne; pourvu, cependant, que ce ne ſoit point de l'amour que l'on me demande; car, je le répete encore, ce ne ſeroit pas-là le moyen de m'en donner.

CE'LIE. Jureriez-vous bien de cela?

LE DUC. Tout homme ſenſé, ſur-tout quand il eſt queſtion de choſes dans leſquelles le caprice ou le goût peuvent jouer un bien plus grand rôle qu'on ne le penſe, ne doit, ſelon moi, jurer de rien. Tout ce que je ſais ſeulement, c'eſt que ſi le mépris n'a jamais empêché qu'on ne m'inſpirât des deſirs, il m'a, juſques ici, du moins, rendu inacceſſible à l'amour.

CE'LIE. Que vous mépriſaſſiez une

femme qui, en effet, n'en voudroit qu'à vos ſens, je n'ai point de peine à l'imaginer : mais il me ſemble que vous devriez un ſentiment tout contraire à celle qui, vous aimant aſſez pour braver en votre faveur, tout ce qu'on dit que nous nous devons, ne chercheroit à attaquer vos ſens, que dans l'intention d'aller par eux juſques à votre cœur. Vous me direz, peut-être, que cette confiance en ſes charmes, pourroit annoncer de ſa part un peu trop d'amour-propre ; mais quand elle a de quoi le juſtifier, du moins ne peut-on pas légitimement lui en donner un ridicule.

LE DUC. S'il eſt vrai, comme on le croit, que l'amour-propre nous inſpire l'horreur de ce qui peut nous dégrader, ce ſeroit bien injuſtement qu'on lui en reprocheroit. A l'égard du ridicule, en mériât-elle, ce n'eſt pas dans l'inſtant, ce qu'elle riſque le plus, & qui nous frappe davantage : le deſir ne diſcute rien. En ſuppoſant toutefois que du côté des charmes, elle ne pût qu'y gagner, oſerois-je bien vous demander pourquoi, de tout ce qu'elle pourroit tenter pour toucher un homme, elle prendroit de préférence, la voie qui l'expoſeroit preſqu'infailliblement à manquer le but qu'elle ſe propoſe ?

CE'LIE. De préférence ! Non : je ſuppoſe qu'elle ne l'emploieroit que parce qu'il ne lui en reſteroit pas d'autre ; qu'elle auroit d'abord tâché vainement de ſe faire entendre ; & qu'enfin, ce ſeroit une choſe moins de choix que de néceſſité. Il me ſemble de plus, qu'une femme, ſûre d'avoir dans le cœur, de quoi juſtifier une démarche qui ne bleſſe que des idées, adoptées, peut-être, ſans beaucoup d'examen, & dont encore il eſt à conſidérer qu'elle a l'amour pour excuſe, peut à la faire, riſquer moins que vous ne prétendez ; & qu'enfin, un mépris momentané doit l'effrayer moins que le malheur conſtant de vivre ſans ce qu'elle aime.

LE DUC. Momentané ! Eh ! qui l'aſſure donc tant qu'il le ſoit ?

CE'LIE. (*fort impatientée & d'un ton d'aigreur.* Oh ! Monſieur le *Duc !* Vous me permettrez de vous le dire, pour un homme de votre rang, & qui, d'ailleurs, a vécu dans le monde, comme vous avez fait, vous avez bien les préjugés les plus gothiques, & les plus inattendus !

LE DUC. Peut-être auſſi ſont-ce des principes : chacun, comme vous ſavez, a ſa façon d'enviſager les choſes :

cependant, il devroit y en avoir....

CE'LIE. (*avec exceſſivement d'humeur & du ton du dédain.*) Ah! de grace, ayez la bonté de ne m'en définir aucun : la *Marquiſe* a tantôt parlé là deſſus avec tant d'étendue, que je ne verrois pas avec plaiſir revenir ſur le tapis ce ſujet d'entretien.

LE DUC. Ne l'y mettons donc pas.

CE'LIE. C'eſt dommage, n'eſt-il pas vrai, que je vous arrête ſur cela? C'étoit, pour le coin du feu, la plus délicieuſe converſation!

LE DUC. Elle pourroit, à mon ſens, s'y ſupporter tout comme une autre. (*Il paroît tomber dans une rêverie aſſez profonde; & il garde quelque tems le ſilence.*)

CE'LIE. Pourroit-on, ſans troubler trop votre auguſte rêverie, vous en demander le ſujet?

LE DUC. Je conſidérois en moi-même, avec aſſez de ſurpriſe, à quel point le plus ou moins de faveur qu'ont auprès de nous, les opinions des gens, dépend du plus ou du moins de goût que nous avons pour eux.

CE'LIE. Cela peut-être vrai : mais quel rapport peut avoir votre réflexion avec la queſtion préſente?

LE DUC. Que ce que vous appellez en moi, les préjugés les plus gothiques, & (pour me rendre ce que votre politeſſe a bien voulu m'épargner) les plus ridicules, vous paroiſſoit dans la bouche de *Prévanes* des principes que vous n'auriez ni conteſtés, ni même ſouffert que l'on conteſtât.

CE'LIE. (*froidement.*) Monſieur de *Prévanes* avoit, ſans doute, trop d'honneur, pour ne pas admettre tout ce qui peut l'étendre; mais les principes étoient, ce me ſemble, un peu moins gourmés, & un peu plus analogues à la nature, que ne le ſont les vôtres.

LE DUC. En vérité! ils étoient exactement les mêmes: mais vous l'aimiez; & vous aviez raiſon. (*Ici il prend un air & un ton attendris.*) Ah! *Madame!* Quelle perte pour vous! Combien il vous adoroit! Combien, même dans ces inſtans affreux où la nature accablée, nous laiſſe à peine le ſentiment de nous-mêmes, il étoit encore tout rempli de vous!... Que je vous plains! Ah! le malheur que vous venez d'eſſuyer, eſt un de ces coups dont on ſe ſent, & dont on ne peut que s'affliger tout le reſte de ſa vie!

CE'LIE. (*ſans ſe laiſſer gagner par le ton*

tragique du Duc, *& avec ſéchereſſe.*) Oui; ou dont on eſt, pour parler plus juſte, long-tems affecté d'une façon bien cruelle, & dont je crois même que l'on ne ſe conſoleroit jamais totalement, ſi la nature nous permettoit ſur quoi que ce fût, une ſenſibilité éternelle.

LE DUC. Pour moi, je ſuis ſi convaincu que l'ame ne s'émouſſe jamais, à un certain point, ſur des pertes de ce genre, que quelque vivement que je paruſſe aimé d'une femme qui auroit été dans la même ſituation que vous, je regarderois toujours ſa tendreſſe pour moi, beaucoup moins comme un ſentiment qu'elle auroit, que comme une diſtraction qu'elle voudroit ſe faire.

CE'LIE. A vous permis d'être injuſte: ce ne ſeroit peut-être pas la premiere fois que vos préjugés vous conduiroient à l'être.

LE DUC, Quoi! *Madame*, eſt-ce qu'en pareil cas, vous n'auriez pas les mêmes craintes?

CE'LIE. J'avoue que ce ne ſeroit point pour moi, une raiſon de douter du goût que j'inſpirerois; & que, croire qu'un homme ſeroit devenu incapable d'aimer, parce que la mort l'auroit privé d'une femme à qui il étoit attaché, me

ſembleroit une choſe aſſez abſurde. Ce ſeroit comme ſi j'imaginois qu'un amant qui s'offriroit à moi, venant de faire, ou d'eſſuyer une infidélité, ne pourroit pas m'aimer ſérieuſement : & chacune de ces craintes ſeroit, ſelon moi, aſſez peu ſenſée.

LE DUC. Ainſi donc, cela vous paroîtroit revenir au même ?

CE'LIE. Si ce n'eſt, pourtant, que je compterois plus ſur le ſentiment du premier que ſur le ſentiment de l'autre.

LE DUC. Cette préférence me confond.

CE'LIE. Voici donc ſur quoi je l'appuie. Un infidelle, ſans compter qu'il annonce dans le caractere, une légéreté aſſez faite pour effrayer, peut retrouver ce même objet qu'il abandonne, & ne le pas revoir avec toute l'indifférence qu'il avoit lieu de ſe ſuppoſer pour lui. Les hommes, quelquefois, croient leur cœur éteint, lorſqu'il n'éprouve dans le fond qu'une laſſitude dont il ne faut qu'un peu de repos pour le remettre ; & vous conviendrez qu'avec un homme de qui la maîtreſſe n'exiſte plus, on n'a pas à craindre l'inconvénient de ces retours que votre caprice, ou votre vanité ne rendent que trop fréquens.

D'ailleurs, celui qui vient d'éprouver une infidélité, peut ne ſe livrer à un engagement nouveau, que par déſœuvrement, par dépit, ou ſimplement pour montrer à la femme qui le quitte, combien aiſément il a pu réparer ſa perte; & être plus occupé de ce dont il ne jouit plus, que de ce qu'il poſſéde. Il me ſemble donc qu'il vaut mieux n'avoir à triompher que d'un ſouvenir, très-tendre, à la vérité, mais que la raiſon nous fait une loi de ne pas entretenir; & dont même, ſans ſon ſecours, le tems ne nous laiſſeroit, à la fin, que de très-foibles traces, que d'avoir ſans ceſſe à craindre le pouvoir de l'habitude, la tromperie qu'on a pu ſe faire, le deſir de retrouver, & (ce qu'il y a de plus incommode encore) le regret de ce qu'on a perdu.

LE DUC. De ſorte donc que vous ne penſez point que la perte de *Prévanes* vous ait ſéché le cœur au point de ne lui jamais donner de ſucceſſeur; ou ne point aimer, autant que vous l'avez aimé lui-même, celui qui lui ſuccédera?

CE'LIE. En amitié, comme en amour, vous êtes, aſſurément, un homme bien étrange! Ce qu'ordinairement, on cherche avec le plus de ſoin, c'eſt d'écarter

du ſouvenir des pertes qu'ils ont faites, l'eſprit de ſes amis; & il n'y a, vous, rien que vous ne faſſiez pour me ramener au ſentiment de la mienne. Si vous prenez ce ſoin-là pour un ſervice d'ami, vous pourriez bien vous méprendre.

LE DUC. Il faut toujours que j'aie tort, de façon ou d'autre.

CE'LIE. Je laiſſerai tomber cela, je vous en avertis : toute ſimple qu'en devroit être la diſcuſſion, vous ne manqueriez pas d'y trouver matiere à un très-long diſcours; &, ſoit dit ſans vous déplaire, ils ne me plaiſent pas autant qu'à vous.

LE DUC. Ma foi! vous êtes la ſeule qui, depuis que j'exiſte, m'ayez pris pour un raiſonneur.

CE'LIE. Si cela eſt, on eſt bien loin de vous rendre juſtice; mais, comment va notre feu?

LE DUC. A merveilles.

CE'LIE. Quoi! il n'eſt pas tombé?

LE DUC. Il eſt, au contraire, très-ardent.

CE'LIE. Il faut donc que le froid augmente : je me ſens gelée!

LE DUC. Avec tout l'édredon qui vous couvre?

CE'LIE. (*d'un air ſec & railleur.*) Oui,

avec, & malgré tout cet édredon-là, j'ai froid : cela ne ſe peut-il pas, à la rigueur, ſans bleſſer ni préjugés, ni principes ?

LE DUC. Ah ! belle *Célie*, vous prenez de l'humeur !

CE'LIE. Non : mais c'eſt que je n'aime point les opinions déraiſonnables ; & qu'il peut m'être permis d'être ſurpriſe de vous en voir, dont votre propre conduite devroit ſi peu vous laiſſer ſoupçonner !

LE DUC. La façon de penſer d'un homme, eſt quelquefois ſi différente de ſa façon d'agir, qu'il ne ſeroit pas toujours bien ſûr de juger de l'une par l'autre.

CE'LIE (*avec un peu d'emportement.*) Tout comme il vous plaira, Monſieur *de Clerval*, mais je vous jure que ſi vous avez la fureur de diſſerter, vous aurez le plaiſir de diſſerter tout ſeul.

Elle fait un mouvement pour ſe lever ; il court lui donner la main, & la conduit au fauteuil qu'occupoit la Marquiſe : *elle s'y jette, & s'y place d'une façon tout-à fait négligée. Quoiqu'elle le boude, ou qu'elle en ait, du moins, toute l'apparence, il croit avoir ſenti qu'avant que de quitter ſa main, elle lui a preſſé aſſez ten-*

drement le bout des doigts : cela le force à rêver, & à la regarder avec une ſorte d'émotion & d'intérêt qui, pour n'être ni l'émotion, ni l'intérêt que donne l'amour, tels qu'ils ſont, ſuffiſent au moment. Ce ſeroit d'ailleurs connoître mal les hommes (Monſieur de Clerval *fût-il même annoncé auſſi fidele que l'on ſait qu'il l'eſt peu) que d'imaginer qu'il ait, ainſi qu'il l'a fait, pénétré les vues de* Célie, *ſans que malgré ſon indifférence pour elle, & ſa tendreſſe pour la* Marquiſe, *il n'ait pas été, par des degrés, diſpoſé à les remplir. Il ne ſeroit pas même impoſſible que cette opération ſe fût faite en lui, ſans qu'il en eût eu la preuve complette qu'à l'inſtant actuel. Souvent le cœur ſe ferme à l'amour, que les ſens ne s'en ouvrent pas moins au deſir ; & quelquefois même pour produire ſur nous cet effet, une femme a encore moins beſoin d'être aimable, que de ne nous pas voiler ſes diſpoſitions à notre égard. Si notre vanité ſeule ſuffit pour lui faire remporter le triomphe auquel elle aſpire réunie à l'idée du plaiſir, que ne peut-elle pas ſur nous !* Célie *qui, ſelon toute apparence, juge ſainement de l'état du* Duc, *le regarde à ſon tour. Le deſir, la confuſion, ſe peignent à la fois dans ſes yeux : ils ſont beaux : perſonne n'ignore, de plus, à quel point une fem-*

me s'embellit dans ces momens ; le charme que le desir, & l'attente de la volupté, qui eux-même en sont une, repandent sur toute sa personne & sur tous ses mouvemens ; à quel point la douce langueur où elle paroît plongée, prend sur les sens ; & le désordre où elle les jette. Cependant, le Duc, *tout agité que* Célie *le voit, garde le silence, & n'a pas l'air moins irrésolu que troublé. Que faire ? quel parti prendre ? Montrer du sentiment ? Détail long, dont l'effet est peu sûr ; & pendant lequel, peut-être, l'impression qu'elle a su faire s'affoiblira : chercher par quelqu'autre moyen à l'augmenter ? c'est s'exposer à la faire tout-à-fait disparoître : car, les sens ont aussi leur sorte de délicatesse : à un certain point, on les émeut ; qu'on le passe, on les révolte.* Célie, *enfin ne sachant à quoi s'arrêter, & rêvant au point, qu'elle finit par se croire seule ; d'ailleurs, pénétrée de froid, consulte un peu moins, pour se chauffer, ce qu'exigeroit d'elle sa décence, que le besoin qu'elle en a. Qu'elle se l'exagere, ou non, c'est ce sur quoi nous croyons qu'elle seule a droit de prononcer : car enfin, personne ne peut, avec équité, déterminer, d'après sa propre sensation, le plus ou le moins de froid dont une autre peut être susceptible. Il est vrai que*

Célie *a la jambe parfaitement belle ; mais occupée comme elle l'eſt, eſt-il bien ſûr qu'elle ait penſé qu'en l'offrant aux regards du Duc, elle le déterminera ? L'on convient que cela eſt probable ; mais auſſi, tout ce qui eſt probable, n'eſt pas prouvé. Quoi qu'il en ſoit, & en laiſſant à l'écart une diſcuſſion inutile à la choſe, & qui de plus, paſſe évidemment nos forces, nous nous contenterons de dire que le Duc, en portant, & arrêtant ſes yeux ſur le ſpectacle qui leur eſt ſi innocemment offert, paroît tout-à-la fois céder à l'impreſſion qu'il fait ſur lui, & tâcher de la combattre : cependant, ce n'eſt qu'un homme ; & c'eſt dire aſſez que le deſir doit enfin l'emporter en lui ſur la réflexion. Il eſt, de plus, à noter que* Célie *eſt dans un de ces grands fauteuils qui ſont auſſi favorables à la témérité, que propres à la complaiſance ; & que ſa poſition ſemble plus faite pour annoncer l'une, que pour décourager l'autre.* Le Duc *cédant enfin à une ſituation trop forte pour ſa vertu, & qui pourroit bien auſſi l'être trop pour la vertu de beaucoup d'autres, n'annonce à Célie ſes deſirs que par tout l'emportement qu'elle étoit, depuis quelques minutes, en droit d'en eſpérer, ou d'en craindre.*

LE DUC, *du ton du reproche, & du desir.*

Ah ! Traîtresse !

CE'LIE. *tout-à-fait étourdie de l'audace de M.* de Clerval.

Ah !.... Monsieur *de Clerval !*... Y pensez-vous ! ... Monsieur *de Clerval !* ..... Devois-je ? ... Eh bien donc ! ... Aurois-je dû ? .... Et vous ne m'aimez pas ! ... Au moins dites-moi donc que vous m'aimez !

LE DUC *continue de faire ce qu'on lui reproche, & de se taire sur ce qu'on desire de lui.* Célie *qui présume sûrement que, plus à lui-même, il lui dira le mot qu'elle lui demande, cesse de le presser là-dessus ; &, sur une supposition si bien fondée, consent, enfin, à se comporter comme si elle l'avoit obtenu ; & que même elle ne pût pas douter qu'il ne lui dît très-vrai. On trouvera tout simple qu'il profite de la sécurité où elle est à cet égard ; & même qu'il en abuse, quoiqu'en toute regle, il ne soit pas bien à lui de faire l'un & l'autre.* LE DUC, *enfin, lui prend une de ses mains & la lui baise : de l'autre, elle se couvre le visage. Comme, dans un état si violent, il est impossible de songer à tout, il se trouve que c'est la seule chose qu'elle pense à dérober à l'admira-*

tion de M. de Clerval. *Telle que nous l'avons peinte, on n'aura pas de peine à croire que la vérité n'entre pas moins que la reconnoiſſance & la galanterie, dans les éloges dont il l'accable : toute ſatisfaite, cependant, que nous avons ſujet de la croire intérieurement, de tout ce qu'il lui dit de flatteur, & des tranſports dont il l'accompagne, la décence la force de s'y dérober, ou de le tâcher, du moins : car M.* de Clerval *vient d'acquerir de ſi grands droits, qu'il eſt très-douteux que l'on n'ait pas encore plus à le ménager, que la décence même. Il eſt, d'ailleurs, à remarquer que la pudeur obligeant* Célie *à ſe couvrir le viſage, il ne lui reſte qu'une main, dont encore on ne la laiſſe pas diſpoſer comme elle voudroit; & qui, quand elle ſeroit abſolument libre, ſeroit encore bien peu de choſe pour tout ce qu'elle auroit à en faire.*

CE'LIE. (*toujours le viſage couvert, & du ton le plus languiſſant.*) Ah ! Monſieur *de Clerval*, je vous en conjure, laiſſez-moi ! N'avez-vous pas aſſez abuſé de ma foibleſſe, & peut-il, à cet égard, vous reſter quelque choſe à faire ?

On imagine bien qu'il ne l'écoute pas, & qu'il continue toujours de la louer, & de lui prouver, par les careſſes les plus ar-

dentes, qu'il ſent, on ne peut pas plus vivement, ce qu'il lui dit.

CE'LIE. (*continue :*) Ah ! toujours des éloges ! Penſez-vous qu'ils me tiennent lieu de ce que vous ne m'avez pas encore dit ? S'ils ſuffiſent à la vanité, qu'ils ſont peu faits pour contenter le cœur !

Comme il ne ceſſe de s'obſtiner au ſilence, & de mettre ce qu'il ſent à la place de ce qu'il ne ſent pas, Célie, *enfin, le repouſſe ; & ſe ſervant de ſes deux mains, s'arrange de façon que ce n'eſt plus que de ſouvenir qu'il peut encore louer ſes charmes : il ſe réveille. On ſent aſſez, ſans qu'il ſoit néceſſaire de le dire, que s'il y a d'un côté, beaucoup d'humeur, il n'y a pas, de l'autre, médiocrement d'embarras.* Célie, *enfin, après avoir quelques inſtans attendu que le* Duc *lui parle, comme elle le deſire, voyant qu'il reſte les yeux baiſſés & debout au coin de la cheminée, après l'avoir regardé quelque tems avec la plus forte indignation, ſe leve avec fureur, ſe promene avec violence, & tantôt les yeux au Ciel, tantôt les ramenant vers la terre ; les arrête quelquefois auſſi ſur Monſieur* de Clerval, *avec l'expreſſion de la colere la plus vive, & du reſſentiment le plus marqué. Cette ſcene paroît faire, de plus en plus, répentir* le Duc,

de

de l'enſtant de fragilité qui l'a amenée, ſans cependant le conduire à ce qui pourroit la faire changer de face. Il ne ſeroit toutefois queſtion, pour s'en tirer, que de dire à la Dame outragée, de ces galanteries vagues qui ne ſignifient que ce qu'on veut; que la paſſion, ou la vanité d'une femme, interprétent comme elle a beſoin qu'elles le ſoient, & qu'un homme réduit aiſément à la valeur qu'il leur donne lui-même, lorſqu'il lui devient de quelqu'importance qu'elle ceſſe de s'y tromper. A propos de quoi donc, de la part du Duc, *cette obſtination à ſe taire qui paroît ſi peu fondée? On peut en donner deux motifs: l'un, que le deſir éteint, ou, du moins, fort affoibli, il ne ſent plus que le regret d'avoir manqué à* la Marquiſe: *l'autre, qu'il entrevoit les conſéquences que peut entraîner ſa foibleſſe. Quelqu'un répondra, ſans doute, qu'il faut au deſir pour renaître, moins de tems que* le Duc *n'en emploie à rêver, ſur-tout lorſque l'objet n'a rien qui ne doive en hâter le retour; & qu'en occupant* Célie *des ſiens, il la diſtrairoit, peut-être, de cette fantaiſie de ſentiment qui lui a pris ſi mal-à-propos; & qui, effectivement, pourroit, s'il s'y rendoit, lui donner plus de droits qu'il ne lui convient qu'elle en ait. Sans faire à nos Lecteurs, ni à l'honneur de croire que la reſſource qu'ils*

voudroient que le Duc *ſe cherchât ici, ne coûtât rien à aucun d'eux, ni l'injure d'imaginer qu'elle fut également pénible pour tous; nous croyons pouvoir repliquer que ſi jamais peut-être, une paſſion quelque vive qu'elle fût, n'a empêché un homme de ſe livrer à un caprice, elle peut retarder en lui la renaiſſance des deſirs, par l'empire que, ce caprice une fois ſatisfait, elle reprend ſur ces mêmes ſens qui viennent de la ſacrifier d'une façon ſi cruelle; & que, quelqu'aimable que puiſſe être une femme, il n'appartient qu'à celle qui eſt véritablement aimée, de ne pas voir le deſir s'éteindre, ou d'en voir prendre la place par des tranſports qui ne lui en laiſſent pas même ſoupçonner le repos. Si* le Duc *étoit bien ſûr qu'il ſuffit à* Célie, *pour l'intérêt de ſa gloire, pour l'excuſe de ſa diſtraction, ou pour contenter le goût momentané qu'il ſe peut, après tout, qu'elle ait pris pour lui, qu'il lui dît ce qu'elle en exige; & qu'elle voulût bien, l'inſtant paſſé, ne ſe le pas rappeller plus que lui-même, il y a lieu de croire qu'il ne le lui refuſeroit pas: mais qui peut lui répondre de l'uſage qu'elle en fera, & du prix qu'elle voudra y attacher? Eh bien! en ce cas-là, il reprendra tout ce qu'il lui aura dit: ne diroit-on pas que cela n'arrive jamais? Pardonnez-moi: tous les jours;*

mais toutes les ſituations ne ſe reſſemblent point, & ne veulent pas la même marche. Si la Marquiſe & Célie, *ne vivoient pas enſemble avec tant d'intimité, il lui importeroit peu d'être obligé de garder quelques ſemaines cette derniere, parce qu'alors rien ne lui ſeroit plus aiſé que de cacher cette aventure; & en ſuppoſant qu'il la confât à* la Marquiſe, *il a tant de preuves de ſa façon de penſer à cet égard, qu'il ne devroit point douter qu'elle ne la lui pardonnât. Nous en convenons: mais pardonnera-t-elle à cette même* Célie *d'avoir cherché à rendre ſon amant infidele, & d'avoir franchi, pour y parvenir, toutes les barrieres que lui oppoſoient ce qu'elle devoit à l'amitié; ce qu'elle ſe devoit à elle-même, & à l'honneur de ſon ſexe; & l'indifférence que ce même homme avoit pour elle? La rupture entre ces deux femmes devient donc inévitable, ſi* la Marquiſe *a le plus léger ſoupçon de ce qui s'eſt paſſé; & ſi cette affaire dure ſeulement quelques jours, le moyen de pouvoir la lui dérober, avec une femme naturellement imprudente, & qui, ſans ſe croire aimée, ni même ſans ſe ſoucier de l'être, n'imagine prouver de l'amour, qu'autant qu'elle affiche de l'indécence? Il ne ſauroit donc trop tôt enchaîner, à cet égard, les idées de* Célie, *& l'empêcher, & de ſe faire*

des illusions, & de se flatter de pouvoir lui en faire à lui-même sur ce qui s'est passé, & il ne le peut mieux qu'en rejettant, avec toute l'opiniâtreté possible, tout ce qui pourroit donner à ce caprice la plus légere apparence de sentiment. Lorsque, pour déterminer une femme, on a eu besoin d'orner le desir du masque de l'amour, on ne peut, sans la derniere cruauté le lui arracher dans l'instant même où si quelque chose peut la consoler de sa foiblesse, c'est la certitude d'être aimée ; mais loin qu'il ait eu besoin, avec Célie, *de cette ressource trop fréquemment employée, c'est lui qui s'est défendu contr'elle un tems si considérable, qu'à peine peut-on le croire d'un homme. Il ne lui doit donc pas, après son triomphe sur elle, un aveu dont il n'a pas eu besoin pour le remporter, & qui, peut-être, le mettoit dans le cas de faire traîner quelques jours une fantaisie qui, par toutes sortes de raisons, ne peut être ni trop courte, ni trop ignorée. Comme cependant, il n'a pas moins d'éclat à craindre de la colere de* Célie, *que de ses transports dans un autre genre, il lui est de la derniere importance de l'amener avec le plus de douceur qu'il lui sera possible, à se désister de ses prétentions, & à ne se souvenir de ce qui s'est passé entr'eux qu'autant ; & que lorsqu'il voudra bien lui-même se le rappeller. Nous osons croire fort dé-*

licate cette ſituation, mais il n'y a que ceux de nos Lecteurs qui ont eu le malheur de s'y trouver, qui puiſſent la juger telle qu'elle eſt; & nous pardonner même de la peindre avec tant d'étendue.

Toutefois, Célie & le Duc, *ne peuvent pas, l'un rêver, l'autre ſe promener toujours. Avec une femme de cette ſorte, on ne ſauroit, non plus, en être quitte pour lui faire une réverence d'un air léger, & pour s'en aller après, ſoit parce qu'on ne veut point parler, ou qu'on ne trouve rien à dire. Le plus ou le moins d'égards ne ſauroit être ici déterminé par le plus ou le moins de cas que l'on fait de la perſonne: & Monſieur de* Clerval, *pour être du même rang, n'en eſt que plus fait; non-ſeulement pour ſentir tout ce qu'il lui doit, mais encore pour l'outrer, ſi cela eſt néceſſaire: la premiere choſe à laquelle la politeſſe, & même ſon intérêt, lui paroiſſent le condamner, c'eſt de prendre ſur lui tous les torts: & il s'y réſigne ſans peine: il ſe rapproche de* Célie *avec ſoumiſſion; elle s'éloigne de lui ſans le regarder: il tente une ſeconde fois la même choſe; & ce n'eſt pas avec plus de ſuccès: il veut l'arrêter: pour lors* Célie, *en s'échappant, l'appelle*, monſtre; *c'eſt, comme chacun ſait, l'injure conſacrée dans les querelles de ce genre là.*

Quand il voit qu'elle perſiſte dans ſa rebellion, perſuadé que l'air ſoumis, qu'il a pris, n'eſt propre qu'à l'y confirmer, il la ſaiſit, l'entraîne ſur ſa chaiſe longue; & là, ne ménageant plus rien, en revient à l'entrepriſe qui lui a ſi bien réuſſi au coin du feu: qu'il ne la tente que parce qu'il a oui dire qu'en général les femmes, en ſe plaignant de ces coups d'autorité, y cédent toujours; ou parce qu'il a des raiſons particulieres de croire que Célie *en ſera encore plus étourdie qu'une autre; ou encore, que ce ne ſoit qu'un eſſai qu'il veut faire à tout haſard; c'eſt ce qu'à cauſe de la témérité qu'il y auroit à le faire, nous ne déciderons pas. Pour nous borner donc, ainſi qu'il nous convient, au ſimple récit des faits,* Célie *ſe défend d'abord contre l'audace* du Duc, *de façon à lui faire craindre que ce qu'il tente ne la révolte beaucoup plus qu'il ne la ſubjugue. Pourſuivra-t il? Ne pourſuivra-t-il pas ſon entrepriſe? L'un & l'autre de ces partis ont leurs riſques: mais ſans compter la honte qu'il attache à céder, qui ſait ſi quelques inſtans de plus d'opiniâtreté, ne lui feront point remporter la victoire? Mais, dira-t on, ſi ce triomphe l'intéreſſe ſi peu; pourquoi le chercher? Eſt-ce pour avoir avec* Célie, *un tort de plus? Tout au contraire: c'eſt pour que ce ſoit elle*

qui en ai un de plus avec elle-même. Ah! cette idée eſt bien barbare! Point du tout, puiſque ce n'eſt pas gratuitement qu'il l'a; & qu'il n'y eſt conduit que par le beſoin où elle le met d'échapper, s'il lui eſt poſſible, à l'aveu pour lequel elle le perſécute. Pourra-t-elle, en effet, vis-à-vis d'un homme à qui elle connoît beaucoup d'uſage du monde & des femmes, mettre ſur le compte de la violence ſeule (& de quelle violence encore!) la nouvelle complaiſance qu'elle aura pour lui, ſur-tout s'il peut parvenir à donner à cette complaiſance un caractere qui ne permette pas à Célie *de la faire regarder comme abſolument extorquée. Enfin, n'y trouvât-il d'autre avantage que de ſe tirer, ne fût-ce même que pour quelques minutes, d'une ſituation fort critique, ſera-ce donc pour lui ſi peu de choſe? Il eſt, d'ailleurs, impoſſible que* Célie *ne prenne rien ſur lui: il y a mille femmes qu'on ne voudroit point aimer, & qui n'en excitent pas moins les deſirs.*

Quoique de la façon dont il a plû à Monſieur le Duc, *de parler ſur le moment, il ait ſemblé vouloir que l'on ne crût qu'à l'uſage des femmes; il n'en ſera pas moins vrai que les hommes ſont autant qu'elles, ſoumis à ſon empire. Soyons juſtes juſques au bout: que de raiſons qu'il eſt*

inutile d'énoncer ici, pour qu'ils le ſoient bien davantage! Mais quand cet inſtant-ci, malgré tout ſon amour pour la Marquiſe, *agitoit moins ſur Monſieur de* Cerval, *ceux qui connoiſſent les hommes, ſavent trop combien, même avec une paſſion dans le cœur, de nouveaux plaiſirs leur ſont précieux, & tout ce que peut ſur eux la curioſité, priſe dans toutes ſes acceptions, pour croire que, n'eût-il même pour agir comme il fait, aucune raiſon de politique,* le Duc *ſe conduisît différemment.*

CÉLIE. [*enfin, d'un air fort ſérieux, mais d'un ton qui décele plus de trouble qu'elle ne voudroit qu'on lui en crût.*] Ecoutez, Monſieur *de Cerval*: la ſituation où j'ai le malheur de me trouver avec vous, ne me permet pas l'éclat que je ferois avec tout autre, & qui me ſauveroit de l'inſolence de ſes entrepriſes. Je me tais ſur tout ce que mériteroient les vôtres; puiſque vous le ſentez ſi peu vous-même; ce que je vous dirois ſur cela, ſeroit bien inutile. Il eſt, au reſte bien ſingulier que ce ſoit de la violence que vous vouliez tenir tout, lorſque l'amour auroit tant d'envie de ne vous rien refuſer! [*Elle attend ici un inſtant qu'il réponde; & lui fait, d'un ton le plus doux,*

la queſtion qui ſuit] Eh bien! vous n'en voulez donc rien tenir, de l'amour?

LE DUC. Mais ſe peut-il que vous me ſoupçonniez de ſentir ſi peu l'effet de vos charmes?

CÉLIE. Ce n'eſt-là qu'une galanterie, & que j'oſe même dire que tout autre m'accorderoit comme vous, & à meilleur marché, aſſurément. Vous ne voulez donc pas me dire que vous m'aimez, que vous m'aimerez toujours?

LE DUC. En vérité! j'ai peine à concevoir comment, avec autant d'eſprit que vous en avez, on peut tenir à ce point à de pareilles miſeres.

CÉLIE. En effet! j'ai le plus grand tort du monde! Je me donne même le dernier des ridicules, d'exiger d'un homme qui exige tout de moi, qu'il me diſe qu'il m'aime!

LE DUC. Oui, vous vous en donnez un, puiſqu'à cet égard, le doute ne vous eſt pas permis?

CÉLIE. Que de mots pour un, & qui ne le valent pas!

Le lecteur remarquera, s'il lui plaît, que pendant ce dialogue, Monſieur de Clerval *n'a pas un moment ſuſpendu ce qui l'occupoit; & que* Célie, *ſoit qu'elle ſe flatte qu'il*

ne ſauroit s'y fixer ſans que cela le conduiſe où elle veut ; ou qu'elle ſoit de ces perſonnes qui ne ſauroient faire deux choſes à la fois, dans l'inſtant qu'elle a recommencé à parler, a ceſſé toute réſiſtance : & en ne ſachant même la Phyſique que médiocrement, on n'aura pas de peine à concevoir que ſa fierté ne peut qu'en être conſidérablement altérée; Monſieur le Duc, ſur-tout n'ayant pas un ſeul inſtant perdu ſon objet de vue.

CÉLIE. (*avec plus de deſir que de pouvoir de ſe fâcher beaucoup.*) Monſieur... je vois bien quelle eſt votre intention.... mais je vous avertis, ſi vous n'aimez pas les ſtatues, que vous en trouverez une.

LE DUC. (*du plus grand ſérieux*) Qu'à cela ne tienne : cette menace ne m'effraie pas ; il ſemble que *Prométhée* m'ait légué ſon ſecret.

Pour trouver cet endroit, un des plus beaux de cette hiſtoire, auſſi intéreſſant qu'il l'eſt, il faut ſe rappeller combien il importe à Monſieur de Clerval *de ne laiſſer à* Célie *aucun prétexte ; & combien il importe à celle-ci de pouvoir s'en réſerver un. La menace qu'elle fait au* Duc, *annonce aſſez, & peut-être même un peu trop, ſes projets, puiſqu'elle ne peut les lui laiſſer deviner ſans l'engager à faire,*

pour qu'elle ne mette point ici toute la ſéchereſſe dont elle ſe flatte, plus d'efforts qu'il n'en auroit fait : mais ſans compter qu'il ignore les vues du Duc, *on ſait aſſez combien la colere eſt imprudente. L'impreſſion que nous font les choſes, ne dépendant pas toujours des diſpoſitions de notre ame, & y étant même quelquefois toute contraire ; ce n'eſt pas à empêcher la ſenſation actuelle, mais à la maſquer ſi bien, que* le Duc *ne la ſaiſiſſe pas, que* Célie *croit devoir ſe borner. Ce n'eſt pas que, s'il eſt vrai que* Prométhée *lui ait fait le legs dont ils ſe vante, la diſſimulation qu'elle veut ſe preſcrire, ne devienne d'un fort difficile uſage. Il eſt plus aiſé de feindre ce que l'on ne ſent pas, que de cacher ce que l'on ſent ; & de ſe preſcrire la loi qu'elle s'impoſe, que de s'y conformer, ſur-tout avec un homme de cette opiniâtreté. Mais, peut-être qu'il ſe vante? A tout haſard, la plus grande majeſté doit ouvrir la ſcene, du côté de* Célie, *ſauf à en rabattre ſi elle s'y trouve forcée ; comme, du ſien,* le Duc *doit tout tenter pour qu'elle ne puiſſe la conſerver. Ce n'eſt pas, comme l'on ſait, que dans le fond il lui importe fort de la mettre dans le cas de ſe manquer de parole. Il y a des délicateſſes qui n'appartiennent qu'à l'amour, & des*

inquietudes dont le desir seul ne sauroit être susceptible : mais le seul moyen qu'il ait pour simplifier cette affaire, est-ce qu'il veut tenter ; n'étant par naturel que Célie *ose se plaindre d'une violence qui ne l'aura affectée qu'en bien, ni qu'elle ose redemander de l'amour, lorsqu'elle aura prouvé que la certitude de n'en point inspirer, n'a rien qui la dérange à un certain point Comme nous avons suffisamment rendu compte des dispositions intérieures de nos Acteurs, tout ce que nous nous promettons d'ajouter ici, c'est qu'après un long combat,* Célie *est forcée, non de s'avouer vaincue, mais de prouver qu'elle l'est. Ce qui ne l'empêche point de faire au* Duc *de nouveaux reproches de ce que n'etant point son amant, & ne voulant pas l'être, il a exigé d'elle ce qui ne peut être dû qu'à l'amour.*

LE DUC. [*d'un ton presqu'aussi léger que son propos même.* Si ces sortes de familiarités n'étoient, comme vous le dites, permises qu'à l'amour, à quoi donc l'amitié?

CÉLIE Ah! *Monsieur*, les effets de ce sentiment, ne se confondent pas plus que ces sentimens mêmes ne se confondent dans le cœur.

LE DUC. Parlez-moi, je vous prie, avec franchise ; vous le pouvez à pré-

ſent : eſt-ce que je ſuis effectivement le ſeul de vos amis à qui vous avez accordé de ces privileges que les amans s'arrogent à l'exception de tout le monde ; & ſans qu'on ſache trop pourquoi ?

CÉLIE. Voilà bien, je crois, pour ne rien dire de plus, la queſtion la plus ridicule qui ſe ſoit jamais faite ! Mais vous m'avez miſe dans le cas de tout ſouffrir de vous ; & j'oſe dire que vous en abuſez cruellement.

LE DUC. Se peut-il que vous me rendiez aſſez peu de juſtice, pour me ſoupçonner du deſſein auſſi honteux qu'il ſeroit barbare, de chercher à vous humilier ?

CÉLIE. Ah ! je ſerois par moi-même, bien loin de vouloir le penſer : mais s'il eſt poſſible que vous ne l'ayez point, comment voulez vous donc que j'interprete vos diſcours ? Pouvez-vous me ſoupçonner capable de ce que vous imaginez, ſans m'apprendre en même tems, le peu d'eſtime que vous avez pour moi ?

LE DUC. Vous croyez donc bien extraordinaire, votre conduite avec moi ? Hélas ! ce qui vient de ſe paſſer entre nous, ſe paſſe actuellement peut-être

au coin de plus de cent cheminées de Paris; & entre gens qui n'en ont pas, je vous jure, d'auſſi bonnes raiſons que nous.

CÉLIE. S'il vous reſte encore pour moi, *Monſieur*, quelque ſentiment d'humanité, ne me parlez plus de cela, je vous en conjure; & laiſſez-moi m'affliger éternellement d'une foibleſſe qui étoit ſi peu faite pour moi; & que, par cette raiſon, je n'ai pas aſſez craint.

LE DUC. Je n'avois, en vous parlant, d'autre projet que de tâcher de vous en conſoler; & je croyois ne le pouvoir mieux, qu'en vous diſant combien cette même foibleſſe que vous vous reprochez ſi cruellement, a d'exemples.

CÉLIE. Ingrat! puiſque vous pouviez ſi peu vous tromper à ce qui ſe paſſoit dans votre cœur, pourquoi avez-vous profité d'un inſtant d'égarement où le goût que j'ai depuis long-tems pour vous, m'a jettée malgré moi-même? Tout vous faiſoit une loi de ne vous en pas appercevoir. L'amour ſeul, & même un amour auſſi tendre que le mien, pouvoit vous excuſer de le porter à ſon comble. Hélas! je me ſuis crue aimée & dans les momens mêmes où vous me montriez le plus d'ardeur, c'é-

toit d'une autre que de moi que votre ame étoit remplie.

LE DUC. Je ſuis coupable, ſans doute; & le ſuis-même d'autant plus que le reproche que vous me faites, eſt moins injuſte. Je pourrois, ſi je voulois l'être moi-même, vous dire que vous ne deviez point oublier à quel point, & combien ſincérement je ſuis attaché à *la Marquiſe*: mais ce ſeroit vous faire un crime d'un ſentiment qui ne peut jamais qu'honorer votre ame, & qu'il ne faut pas toujours juger par ſes effets; ou à qui, du moins, on doit les pardonner. Comme vos charmes m'emportoient, il étoit plus ſimple encore, que dans un inſtant d'ivreſſe, que mes tranſports n'ont ſu que trop augmenter, vous ayez, & plutôt que moi encore, perdu de vue ce même attachement qui, je le vois, avec une douleur égale à la vôtre, ne me permettra jamais, peut-être, de répondre, comme je le voudrois, à la malheureuſe tendreſſe que je vous ai inſpirée. Mais qui, ſeul avec une femme auſſi aimable que vous l'êtes, ayant tant, & de ſi fortes raiſons de s'en croire aimé, eût réſiſté mieux que moi à l'idée des plaiſirs que lui promettoit une pareille conquête?

CÉLIE. Non, *Monſieur*, je ne m'y trompe point, je n'agiſſois que ſur vos ſens; & joſe dire que vous me deviez d'en réprimer la fougue. Il eſt ſi vrai que ce n'étoit qu'à eux ſeuls que vous ſacrifiez, pendant que j'étois livrée toute entiere à l'amour & à ſes erreurs, que dans les inſtans mêmes où cela eût dû moins vous coûter, vous m'avez refuſé (& avec quelle inhumanité encore!) de me dire ce mot qui, ſi j'euſſe pris ſur vous, autant que vous voudriez que je le cruſſe, vous ſeroit échappé malgré vous.

LE DUC. Qui! moi! ne le prononcer que pour le reprendre; & preſqu'au même inſtant que vous l'auriez entendu!

CÉLIE. Ah! cruel! j'aurois du moins joui du plaiſir de l'entendre ſortir une fois de votre bouche!

LE DUC. Non, je ne devois jamais me permettre de vous tromper.

CÉLIE. Que de délicateſſe! Eh! pourquoi n'en avez-vous pas eu aſſez pour m'empêcher de me tromper moi-même? Mais la vôtre n'alloit point juſques à un ſi pénible effort: il vous en auroit coûté des plaiſirs; & c'eſt ce qu'un homme n'a jamais ſu ſacrifier.

LE DUC. Mais, ma chere *Célie*, ne ſoyez pas injuſte, & daignez un inſtant conſidérer votre poſition & la mienne. Je ſuppoſe que je répondiſſe à vos ſentimens, comme vous le voudriez, & que moi-même je le deſirerois....

CÉLIE. Ah! ſi vous le deſiriez!

LE DUC. Eh bien! Que voudriez-vous que je fiſſe? Amie intime de *la Marquiſe* comme vous l'êtes, me preſcririez-vous de vous la ſacrifier?

CÉLIE. L'amour ſeroit mon excuſe.

LE DUC. Vous vous abuſez, ma chere *Célie*, j'oſe vous en répondre: loin qu'il vous excuſât, on ne voudroit voir en vous qu'une femme ſans mœurs & ſans principes, qui auroit immolé juſques au ſentiment le plus reſpectable de tous, au plaiſir paſſager de ſatisfaire un caprice. Si l'amour ne juſtifie pas, même à nos propres yeux, les crimes qu'il nous fait commettre, comment peut-on ſe flatter qu'il les affoibliſſe aux yeux des autres?

CÉLIE. Un caprice! Eh! Penſez-vous que tout le monde me rendît auſſi peu de juſtice que vous m'en rendez?

LE DUC. Non, aſſurément! On ne vous rendroit pas la même; & plût au Ciel que chacun pût, comme moi, lire

au fond de votre cœur ! Mais, encore une fois, quel en pourroit être le fruit? Vous, qui connoiſſez ſi bien le public, pouvez-vous raiſonnablement vous flatter que ce fût ſur la violence de votre amour pour moi qu'il rejettât la plus odieuſe des infidélités ; ou, puiſqu'il faut le répéter, qu'il conſentît à vous en faire une excuſe?

CÉLIE. Ah ! s'il eſt vrai que ce ſoit un crime, que de femmes me condamneroient, ou l'ayant déjà commis, ou avec l'intention de le commettre, &, peut-être, avec moins d'effort que moi !

LE DUC. Je n'en doute pas plus que vous-même : mais puiſqu'il paroîtroit inexcuſable à celles mêmes qui s'en feroient, ou s'en ſeroient fait le moins de ſcrupule, quelles qualifications ne lui donneroient pas celles que la ſévérité de leurs principes en écarteroit le plus? Non, ma chere *Célie*, non, quelqu'amour qui vous tranſportât, jamais vous ne voudriez livrer au mépris, & dévouer à l'exécration publique, ni vous, ni ce que vous aimeriez.

CÉLIE. J'avoue, & vous me le faites ſentir, qu'une pareille aventure feroit, en effet, à ma réputation, un tort peut-

être irréparable : mais à votre égard, que voudriez-vous qu'on y vit, qu'une inconſtance à laquelle on eſt trop accoutumé de votre part, pour qu'on vous fît de celle-là, un beaucoup plus grand crime que des autres ?

LE DUC. Voilà ce qui, avec votre permiſſion, n'eſt point auſſi vrai qu'il vous le ſemble. On eſt, & j'en conviens, fort accoutumé à me voir prendre des femmes fort légérement, & à les quitter comme je les ai priſes ; mais quelles ſont celles, auſſi, que je rends victimes de mon inconſtance ? Si l'on peut même me pardonner de les prendre, ayant un engagement auquel je devrois tant de reſpect, c'eſt qu'on eſt ſûr que, malgré le caprice qui m'emporte, toute y eſt, & y ſera toujours immolé : mais plus ce même public envie, & peut-être, ne comprend pas trop mon bonheur ; plus il honore la *Marquiſe* de ſon eſtime, moins il me pardonneroit de payer tant d'agrémens, de vertus, & d'amour, de la plus lâche & de la plus noire des ingratitudes. Moi ! la quitter ! Ah ! je lui ferois horreur ; & je devrois me la faire à moi-même.

CÉLIE. Encore une fois, je ſens tout ce que vous me dites, & j'avoue que

je n'ai rien à y oppoſer. Mais ſi je vous euſſe été un peu chere, la *Marquiſe* ne vous auroit pas perdu; & je vous aurois conſervé.

LE DUC. (*avec tout l'air du tranſport.*) Eh! grand Dieu! Que deſiré-je donc au monde, que le bonheur que vous me faites enviſager! Mais pouvois-je m'attendre à vous voir une condeſcendance qui paroîtroit devoir aller ſi peu avec l'amour?

CÉLIE. J'imagine (car je ne l'ai pas encore éprouvé) qu'il doit être affreux de partager ce qu'on aime: mais le malheur de le perdre, doit être inconteſtablement plus grand encore.

LE DUC. (*Comme enchanté.*) Ah! il n'y a que l'amour, & l'amour même le plus tendre, qui puiſſe être capable d'un ſi grand ſacrifice!

CÉLIE. Bien des gens, peut-être, n'y trouveroient que peu de délicateſſe.

LE DUC. C'eſt que ces gens-là ſeroient plus accoutumés à ſacrifier à la vanité qu'à l'amour.

CÉLIE. Je le crois à préſent comme vous; mais ce matin encore, je penſois comme eux.

LE DUC. Hélas! c'eſt que ce matin vous n'aimiez pas.

CÉLIE. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne croyois pas aimer.

LE DUC. Cela revenoit donc au même: car le sentiment qu'on s'ignore, doit être, à bien peu de chose près, comme le sentiment qu'on n'a point.

CÉLIE. Je vous avertis, cependant, que je ne porterai pas l'indulgence au point où la porte *la Marquise*; je vous la passe; mais songez bien que je ne vous passe qu'elle.

LE DUC. Eh quoi! pensez-vous qu'aimé des deux plus aimables femmes de Paris, je ne trouve pas en elles de quoi fixer mon inconstance?

CÉLIE. Vous le devriez, sans doute: mais vous avez depuis long-tems contracté une habitude à la légéreté qui, je l'avoue, me fait trembler pour le bonheur de ma tendresse.

LE DUC. Vous en aurez donc d'autant plus de plaisir à me voir fidele; mais parlons à présent un peu, des arrangemens qui nous restent à prendre. Vous ne desirez sûrement pas plus que moi, que *la Marquise* ait la plus légere suspicion de ce qui se passe entre nous.

CÉLIE. Ah! Ciel!

LE DUC. Vous n'ignorez pas qu'elle

eſt d'une fineſſe, & d'une pénétration exécrables ?

CÉLIE. Elle m'en a donné aſſez de preuves, pour que je doive en être plus convaincue que perſonne.

LE DUC. Ce n'eſt pas-là tout : elle joint à ſa ſagacité naturelle, une opinion de vous qui doit néceſſairement la rendre plus difficile à aveugler ſur le genre de la liaiſon que nous venons de former, que ſi elle ne l'avoit pas. Elle eſt, & je ne ſais pourquoi, perſuadée qu'il n'eſt point en vous de demeurer ſans rien faire ; & ſans doute, ſi vous vous obſtiniez à paroître toujours à ſes yeux, dans le déſœuvrement de cœur où vous étiez tout-à-l'heure, elle ne voudroit jamais croire qu'il fût réel ; vous obſerveroit ſans rien dire ; nous devineroit bientôt ; & je n'ai pas beſoin, je crois, de vous répéter à quel point il vous eſt important que cela n'arrive pas.

CÉLIE. Cela eſt dit, & convenu ; mais penſez-vous qu'en lui paroiſſant toujours occupée également du ſouvenir de *Prévanes*, & de la douleur de l'avoir perdu, je ne parvinſſe point à la tromper ſur mes diſpoſitions actuelles ?

LE DUC. Je doute fort que cela ſuffit :

ſans compter que, quelque bien qu'on puiſſe jouer un ſentiment qu'on n'a plus, il eſt impoſſible de le rendre comme quand on l'avoit, ſur-tout à des yeux qui l'ont vu dans toute ſa vérité; elle eſt, déja, on ne peut pas plus ſûre, que vous avez à préſent plus d'envie de regretter *Prévanes*, que vous n'en avez le moyen, & que, de plus, vous ne ſoupirez qu'après l'heureuſe occaſion de ne vous en plus ſouvenir du tout.

CÉLIE. Je ne ſais ſur quoi Madame *la Marquiſe* a pu imaginer tout cela: moi-même, juſques au moment où vous m'avez déterminée, je n'avois, je vous jure, aucune raiſon de penſer que j'en fuſſe moins remplie: & je ne conçois pas, par conſéquent, comment elle a été voir le contraire dans mon cœur.

LE DUC. Ah! ſur cela, les autres voient ſouvent bien mieux que nous-mêmes, & de plus, c'eſt qu'il n'eſt pas poſſible que, quand vous avez commencé à m'aimer, l'idée de *Prévanes* n'ait point perdu dans votre cœur, en proportion de ce que j'y gagnois; & que de cet inſtant, vous ne l'ayez, ſans le croire, plus mollement regretté, que quand vous y étiez toute entiere.

CÉLIE. Oui, ſi je fuſſe convenue avec

moi-même de l'impreſſion que vous faiſiez ſur moi; mais, en vérité, je ne m'en doutois pas.

LE DUC. Mais, pour croire ne pas aimer, m'en aimiez-vous moins; & penſez-vous que ce ſentiment, tout ſourd qu'il étoit dans votre ame, y fût abſolument ſans effet?

CÉLIE. Vous-même, à ma conduite avec vous, auriez-vous jamais, aujourd'hui même, imaginé que nous fuſſions ce ſoir enſemble comme nous y ſommes?

LE DUC. Non: je me doutois bien, cependant, de quelque préférence en ma faveur: ce n'étoit pas qu'en même-tems je ne la ſentiſſe fort reſtreinte; mais il me paroiſſoit tout ſimple que, dans la poſition où vous ſaviez que j'étois, vous craigniſſiez de me la montrer dans toute ſon étendue; & la preuve que je vous devinois mieux que vous ne vous deviniez vous-même, eſt en effet, le bonheur dont je jouis. Vous m'aimez, n'eſt-il pas vrai?

CÉLIE. (*fort tendrement.*) Si je vous aime!

LE DUC. Vous deſirez, par conſéquent, que je puiſſe toujours vous donner des preuves du goût que vous m'inſpirez

pirez, & en recevoir de vos ſentimens ?

CE'LIE. (*en le ſerrant dans ſes bras.*) Si je le deſire ! Quelle Queſtion !

LE DUC. Je vous ai fait, ce me ſemble, ſentir l'impoſſibilité qu'il y a, même par égard pour vous, que je quitte *la Marquiſe ?*

CE'LIE. Que trop ?

LE DUC. Vous ne doutez pas plus à préſent du deſir que j'ai que vous ne me quittiez pas non plus ?

CE'LIE. Je crois, en effet, ſans trop me flatter, que vous ne me perdriez pas ſans regret.

LE DUC. Je le dis avec chagrin ; mais la loi de tromper *la Marquiſe*, nous eſt preſcrite par tant de raiſons, que nous ne pouvons ni vous, ni moi, n'y pas céder. J'ai beau y rêver ; je ne vois pas de meilleur moyen d'y parvenir, que de vous donner à ſes yeux l'apparence d'une affaire nouvelle.

CE'LIE. Vous avez raiſon : mais à d'autres égards, cela me paroît bien ſcabreux.

LE DUC. Scabreux ! Point du tout : & ſerez-vous, d'ailleurs, la premiere à qui l'on aura donné un amant qu'elle n'avoit pas ?

CÉLIE. C'eſt une injuſtice qu'on ne nous fait que trop ſouvent; & même, les trois quarts du tems, ſans que nous en ſachions rien. Sans vous, par exemple, j'ignorerois encore que j'ai eu *d'Alinteüil*: je vous dirai, pourtant, que cela n'eſt pas agréable.

LE DUC. Il me ſemble, pour moi, que ſi j'étois femme, j'aimerois mieux qu'on me donnât l'homme que je n'aurois pas, que ceux que j'aurois.

CE'LIE. On pourroit accepter le marché, ſi l'un pouvoit ſauver de l'autre; mais il n'y a pas même cela à y gagner.

LE DUC. Dans le fond, ces miſeres-là ſont bien peu faites pour troubler le repos d'une jolie femme. Mais ne perdons pas de vue notre poſition. Qui prendrons-nous pour tromper *la Marquiſe?*

CE'LIE. En vérité! je n'en ſais rien.

LE DUC. Pouquoi pas *d'Alinteüil?*

CE'LIE (*d'un air de dégoût.*) Oh non! on me l'a donné déja.

LE DUC. Eh bien! on vous le redonneroit: le mal eſt-il donc ſi grand?

CE'LIE. (*d'un ton plus affirmatif encore.*) Je n'en veux point; il eſt jaloux comme un tigre; & s'il s'aviſoit de devenir amoureux, il ſeroit inſuppor-

table. Vous ſavez, de plus, comment il eſt avec *la Marquiſe*; cela peut-il s'arranger?

LE DUC. Vous avez raiſon: je n'y penſois pas. Aimeriez-vous mieux *Manſelles?*

CÉLIE. Eh! bon Dieu! qui vous fait donc penſer à cet homme-là? C'eſt l'être le plus ennuyeux!

LE DUC. On prétend que non; & l'on aſſure même que, quoique dans un tête-à-tête, de quelque longueur qu'il ſoit, il ne ſe diſe pas quatre paroles, nous n'avons perſonne qui ait l'art de les rendre auſſi intéreſſans que lui.

CE'LIE. Ah! *l'horreur!* lui-même doit avoir bien mauvaiſe opinion d'une femme qu'il ſait intéreſſer. Eh bien!

LE DUC. Cela devient embarraſſant.

CE'LIE. Eh quoi! n'y a-t-il donc dans le monde que ces deux hommes-là?

LE DUC. Qu'importe qu'il y en ait d'autres, ſi vous ne voulez d'aucun?

CE'LIE. Mais, enfin vous ne m'en avez nommé que deux: je puis n'avoir pas contre tous les mêmes raiſons.

LE DUC. Pourquoi n'en cherchez-vous pas vous-même?

CE'LIE. Parce que ce n'eſt pas moi que cela regarde; & que, de plus, je

ne crois point qu'il me convienne de déſigner ſeulement qui que ce ſoit.

LE DUC. C'eſt à-dire, que vous craindriez que je ne devinſſe jaloux d'un homme, par la ſeule raiſon qu'il ſe ſeroit, plutôt qu'un autre, préſenté à votre idée, Ah! je ne ſuis pas ſi tracaſſier! Voyons donc, puiſqu'il faut que tout roule ſur moi: connoiſſez vous *Bourville?*

CE'LIE, Oui; mais pas beaucoup.

LE DUC. Comment le trouvez-vous?

CE'LIE. Je vous dirai que j'ai peſé aſſez peu là-deſſus,

LE DUC. Votre indifférence ſur cela m'étonne.

CE'LIE. Elle n'a pourtant, à mon ſens, rien que de fort naturel: pourquoi voudriez vous que je me fuſſe plus arrêtée ſur Monſieur *de Bourville* que ſur mille autres?

LE DUC. Parce qu'il ne mérite, en aucune façon, d'être confondu dans la foule; & que nous avons peu d'hommes d'une figure auſſi diſtinguée.

CE'LIE. J'ai trouvé ſa figure fort bien; & il m'a paru même qu'il y joint de l'eſprit. Je pourrois, au reſte, ſi j'étois plus conduite par la vanité, en parler moins modérément; car il n'a pas

tenu à lui, que je ne le cruſſe fort amoureux de moi.

LE DUC. Ah! ah! je ne m'en étonne donc plus.

CE'LIE. Eh! de quoi?

LE DUC. Du deſir extrême qu'il m'a témoigné de pouvoir vous faire ſa cour.

CE'LIE. Il me l'a marqué auſſi: mais comme il débutoit avec moi par des ſentimens auxquels je ne pouvois pas répondre, je ne jugeai pas à propos de le mettre à portée de m'en parler encore. Ce n'étoit pas que je le craigniſſe; mais Monſieur *de Prévanes* étoit d'une jalouſie qui ne lui auroit jamais permis de voir tranquillement le rival, même le plus mal traité.

LE DUC. Vous fites fort bien; mais l'amour de *Bourville* me dérange dans mes projets.

CE'LIE. Quels ſont donc ceux que vous aviez formés?

LE DUC. Comme il eſt aimable, j'avois imaginé de l'offrir aux ſoupçons de *la Marquiſe*; mais puiſqu'il eſt amoureux, cela ne ſe peut plus.

CE'LIE. Bon! amoureux! parce qu'il m'a dit qu'il l'étoit, vous croyez que je le prendrai pour tel? De plus, il a une affaire à préſent.

LE DUC. Ah! une affaire, ſi vous voulez: ce qu'il a ne mérite pas même ce nom là; & je puis vous répondre qu'il n'a point de la choſe, une autre opinion que moi: au ſurplus, quand il y attacheroit plus d'importance, je ſuis bien ſûr, n'eût-il même pas déja eſſayé de vous rendre ſenſible, qu'il ne vous verroit pas long-tems ſans en avoir l'envie.

CE'LIE. Cela pourroit fort bien auſſi, ne pas arriver, ce qu'il a ſenti pour moi, étoit peut-être, moins vif qu'il ne me le diſoit, & que vous ne l'imaginez; peut-être même ne ſentoit-il rien.

LE DUC. Ah! c'eſt ce qu'il eſt impoſſible: n'importe, comme qui que ce fût que nous priſſions, s'il ne vous eût point encore dit qu'il vous aime, il vous le diroit; toutes réflexions faites, rival pour rival, j'aime encore mieux Bourville qu'un autre.

CE'LIE. Vous devez être bien ſûr que pour mon cœur, cela revient au même.

LE DUC. Vous conſentez donc que je vous le préſente?

CE'LIE. Oui; lui, un autre; qui vous voudrez; puiſqu'il en faut un, cela m'eſt égal.

LE DUC. Voulez-vous que je vous l'amene demain?

CE'LIE. Demain! cela eſt bien prompt! Il ſembleroit à votre empreſſement ſur cela, que vous ne pouvez vous voir aſſez-tôt un rival.

LE DUC. Je ne dois pas avoir beſoin de me juſtifier là-deſſus; mais je vous avoue que la pénétration de *la Marquiſe* me fait trembler; & d'ailleurs, dans la poſition où nous ſommes reſpectivement, tant de choſes dont on ne s'apperçoit pas ſoi-même, échappent de deux parts, que pour l'empêcher de fixer ſes regards ſur nous, je ne ſais ce que je n'imaginerois pas; & combien promptement je voudrois le voir mettre en œuvre.

CE'LIE. Aſſurément! vous avez une belle peur de la perdre!

LE DUC. Je ne croyois pas que, dans le ſoin que je prends de vous dérober à ſes ſoupçons, ce fût cela que vous duſſiez voir.

CE'LIE. [*fort affectueuſement.*] Ah! *Duc*, ne nous brouillons pas!

LE DUC. Soyez donc raiſonnable; & n'allez point ne voir que de l'indifférence dans des ſoins qui doivent ſi évidemment vous prouver le contraire.

CE'LIE. Eh bien donc! je les prends pour ce que vous voulez (*Après un peu de réflexion.*) Mais parlez-moi naturellement; & ſongez que c'eſt ici l'honnête homme que j'interroge.

LE DUC. Soyez ſûre que ce ſera auſſi lui qui vous répondra.

CE'LIE. Ce que je vous inſpire eſt-il de l'amour?

LE DUC. Si je n'en avois point pour *la Marquiſe*, je ne douterois pas que ce n'en fût.

CE'LIE. Puis-je raiſonnablement me flatter que le goût que vous avez pour moi, devienne jamais un ſentiment.

LE DUC. Je l'ignore; mais, pour pouſſer la franchiſe juſques au bout, je ne le préſume pas.

CÉLIE. Vous me donnez un bel exemple! & je vais l'imiter. Je connois peu Monſieur *de Bourville*: je ne ſais ſi la froideur avec laquelle je l'ai vu, venoit de ma prévention pour un autre; ou ſi c'eſt parce qu'il n'eſt pas né pour me plaire davantage: je l'ignore exactement. Je conçois cependant qu'il eſt poſſible qu'il plaiſe; & je n'en dirois pas autant de tous les hommes que je vois aimés: eſt-ce une diſpoſition à lui rendre encore plus de juſtice? N'en

eſt-ce pas une? Encore une fois, je n'en ſais rien. S'il eſt vrai qu'il ait, lui, un goût de préférence pour moi....

LE DUC. Je n'en ai pour garant que la vivacité avec laquelle, depuis trois mois, il me parle de vous; mais il en met trop pour que votre idée ne l'occupe pas auſſi fortement que je le préſume.

CÉLIE. Depuis trois mois!

LE DUC. Oui, plus ou moins.

CÉLIE. Non, vous ne vous trompez pas au tems; j'ai des raiſons particulieres d'en être ſûre. Puiſque dans des circonſtances qui ne devoient pas lui laiſſer le même eſpoir, que celles où il aura lieu de me ſuppoſer, il n'a pas craint de me dire qu'il m'aimoit, il y a apparence qu'il ne me verra pas long-tems ſans me le redire. N'ayant plus, moi, de motif apparent pour lui impoſer ſilence, il faudra bien, ſur-tout avec les idées que nous avons, que je me laiſſe perſécuter de ſon amour. S'il vient à me plaire? Avec la certitude que vous me donnez de ne pouvoir jamais vous voir à moi, comme je le deſirerois, je ne vous cache pas que cela me paroît poſſible.

LE DUC. (*Après avoir paru rêver un*

inſtant.) Eh bien ! Vous l'aimerez ! heureuſement les droits de l'amant, & les complaiſances qu'on veut bien avoir pour l'ami, ne ſont point incompatibles.

CÉLIE. (*Après avoir auſſi rêvé.*) Pas abſolument, il eſt vrai, à la rigueur... Cependant...

LE DUC. Quoi ! vous héſitez !

CE'LIE, Mais, non ;... cela me paroît, pourtant aſſez difficile à arranger.

LE DUC. Point du tout ! C'eſt une erreur ! à moins, toutefois, que les complaiſances que vous avez bien voulu avoir pour moi, ne vous devinſſent onéreuſes. En ce cas...

CE'LIE. (*Avec beaucoup de tendreſſe*) Onéreuſes ! Pouvez-vous le penſer ! je puis vous dire que, quand vous le craignez, vous ne rendez juſtice ni à vous, ni à moi. Mais voyons moins les choſes telles qu'elles ſont, que comme un jour, elles peuvent être. Sans avoir décidément de l'amour pour moi, ne pouvez-vous pas devenir jaloux des ſentimens que je prendrai pour lui, s'il parvient à m'en inſpirer ?

LE DUC. Ah ! cela ſeroit d'une déraiſon dont je ne ſaurois me croire capable.

CE'LIE. Ne la ſuppoſons donc point: ne peut-il pas lui-même trouver trop tendre, la ſorte d'amitié qu'il y aura entre nous; & en ſoupçonner le genre & l'étendue?

LE DUC. *Bourville* n'eſt point jaloux. D'abord de plus, comment voulez-vous que, préſenté ici de ma propre main, il puiſſe jamais, moi ſur-tout paroiſſant, non-ſeulement approuver ſes ſoins, mais même les appuyer, me regarder une minute comme rival?

CE'LIE. Tout cela eſt vrai; mais s'il venoit, malgré toutes vos précautions & les miennes, à avoir des inquiétudes? Vous ſentez bien qu'en ce cas-là, pour tranquilliſer l'amant, il faudroit néceſſairement retrancher à l'ami les complaiſances qu'on auroit eues pour lui, ou, du moins, les ſuſpendre; & cela pourroit bien ne ſe pas faire ſans le fâcher.

LE DUC. C'eſt à celui qui a le moins de droit, belle *Célie*; ou qui, pour parler plus juſte, n'en a que d'abſolument précaires, à ſe ſacrifier; & pénétré comme je le ſuis de cette vérité, je me flatte que le retranchement que vous me faites enviſager, tout cruel qu'il me paroît, ne m'arracheroit pas

une plainte que vous ne puſſiez pas entendre.

CE'LIE. Convenez que l'indifférence rend bien raiſonnable.

LE DUC. (*D'un air de dépit.*) Beaucoup moins que vous n'êtes injuſte.

CE'LIE, [*Toujours tendrement.*] Allez-vous vous fâcher? Suis-je donc ſi injuſte de croire que vous ne m'aimez pas, lorſque vous ne ceſſez pas vous-même de me le dire?

LE DUC. Il n'y a donc, à votre avis, aucune différence entre l'amour, & ce mouvement que nous appellons le goût; & vous penſez vraiſemblablement, qu'un cœur, parce qu'il eſt rempli du premier, eſt inacceſſible à l'autre?

CE'LIE. On prétend que cela devroit être, mais on a beaucoup d'exemples que cela n'eſt pas.

LE DUC. J'en ſuis un moi-même: j'aime *la Marquiſe* paſſionnément; mais cela n'empêche pas que vous ne m'inſpiriez un goût ſi vif, qu'il m'eſt bien difficile de croire qu'il y ait entre ces deux mouvemens toute la différence qu'on dit.

Pour terminer (*car enfin, il faut finir*) Célie *paroît douter de ce que le Duc vient de lui dire; & comme par la différence*

très-réelle qu'il y a, quoi qu'il en diſe, entre ces deux mouvemens, ce qui ne ſeroit point du tout une preuve qu'on a de l'amour, ſert à prouver invinciblement qu'on a du goût, le Duc *donne à* Célie *une conviction complette qu'il ne la trompe point. Tout ſe paſſe des deux parts avec une cordialité ſans exemple. Après ils ſe reparlent de leur arrangement; & s'y confirment. Enſuite, on vient annoncer à* Célie *qu'on a ſervi. Les propos du ſouper ne devant rien avoir de bien piquant; ce n'eſt pas la peine de tranſporter nos Lecteurs dans la ſalle à manger: après le ſouper, ils repaſſent dans le boudoir:* Célie *y montre encore des doutes;* le Duc *les leve. L'heure de ſe ſéparer arrive: il quitte* Célie *& va chez* la Marquiſe, *qui, ſi, pour nous ſervir de ſes propres termes, elle le revoit toujours fort tendre, doit cette fois, ſelon toutes les apparences, le retrouver un peu éteint.*

Fin du Troiſieme Volume.

TABLE

De ce qui eſt contenu dans le troiſieme Volume.

INTRODUCTION, *page* 3

PREMIERE PARTIE.

CHAP. I. *Le moins ennuyeux du Livre.* 15
CHAP. II. *Qui ne plaira pas à tout le monde.* 25
CHAP. III. *Qui contient des faits peu vraiſemblables.* 36
CHAP. IV. *Où l'on verra des choſes qu'il ſe pourroit bien qu'on n'eût pas prévuës.* 48
CHAP. V. *Meilleur à paſſer qu'à lire.* 59
CHAP. VI. *Pas plus extraordinaire qu'amuſant.* 73
CHAP. VII. *Où l'on trouvera beaucoup à reprendre.* 88
CHAP. VIII. *Où l'on verra qu'on ſe trompe quelquefois.* 102
CHAP. IX. *Où l'on trouvera une grande queſtion à décider.* 121
CHAP. X. *Où, entr'autres choſes, on*

trouvera la façon de tuer le tems 146
CHAP. XI. *Qui contient une recette contre les enchantemens.* 175

SECONDE PARTIE.

CHAP. XII. *Le même à peu près que le précédent.* 199
CHAP. XIII. *Fin d'une aventure, & commencement d'une autre.* 214
CHAP. XIV. *Qui contient moins de faits que des discours.* 233
CHAP. XV. *Qui n'amusera pas ceux que les précédens ont ennuyés.* 256
CHAP. XVI. *Qui contient une dissertation qui ne sera pas goûtée de tout le monde.* 275
CHAP. XVII. *Qui apprendra aux femmes novices, s'il en est, à éluder les questions embarrassantes.* 295
CHAP. XVIII. *Rempli d'allusions fort difficiles à trouver.* 307
CHAP. XIX. *Ah! tant mieux!* 322
CHAP. XX. *Amusemens de l'Ame.* 339
CHAPITRE DERNIER. *Fin de l'Histoire.* 353

Fin de la Table du troisieme Volume.

TABLE